FRANCE MÉTRO : 7,90 € DOM : 8,5 € - BEL/LUX : 8,5 € - CH : 11,10 FS - CAN : 13,99 $CA - D : 9,9 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 8,9 € - MAR : 89 DH - TOM : 1080 XPF - TUN : 9,9 TND - NUMÉRO 511 - SEPTEMBRE 2022 LIRE LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

LIRE magazine littéraire

Virginie Despentes
Révoltée permanente

NUMÉRO SPÉCIAL

Rentrée littéraire

NOS ROMANS PRÉFÉRÉS
Emmanuel Carrère, Emma Becker, Miguel Bonnefoy, Yves Ravey, Leila Mottley, Simon Liberati, Grégoire Bouillier, Monica Sabolo...

DOSSIER
Alexis de Tocqueville, penseur de la liberté

EXTRAITS EXCLUSIFS
Russell Banks, Tatiana de Rosnay, Serge Tisseron et Manu Larcenet

N° 511 / Septembre 2022 / www.lire.fr
L 19817 - 511 S - F: 7,90 € - RD

JE SUIS BIEN CONTENT PRÉSENTE

CANNES ÉCRANS JUNIORS 2022 PRIX DES COLLÉGIENS

Film Francophone D'ANGOULEME

ANNECY 2022 SÉLECTION OFFICIELLE

CANNES ÉCRANS JUNIORS 2022 PRIX DES LYCÉENS

LES SECRETS DE MON PÈRE

MICHÈLE BERNIER

JACQUES GAMBLIN

ARTHUR DUPONT

UN FILM DE

VÉRA BELMONT

D'APRÈS LA BANDE DESSINÉE DE

MICHEL KICHKA

PUBLIÉE AUX ÉDITIONS DARGAUD

21 SEPT

CINE+

LIRE magazine littéraire

CitizenKid.com

pass Culture

Le Pacte

N° 511 - SEPTEMBRE 2022

LIRE magazine littéraire

SOMMAIRE

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Miguel Bonnefoy

13 **L'ACTUALITÉ**

36 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
Yves Ravey

42 **LE DOSSIER**
Tocqueville, un penseur pour notre monde

54 **LE PORTRAIT**
Leila Mottley

58 **L'ENQUÊTE**
Virginie Despentes

67 **LE CAHIER CRITIQUE**
68 • L'événement : Grégoire Bouillier
74 • Littérature française
86 • Littérature étrangère
97 • Fantastique
98 • Polars
104 • Bande dessinée/Jeunesse
106 • Classiques/Études littéraires/Poésie
108 • Essais/Documents

LES EXTRAITS
70 Tatiana de Rosnay
86 Russell Banks
100 Manu Larcenet
108 Serge Tisseron

122 **LA LANGUE FRANÇAISE**

130 **LES LIVRES DE MA VIE**
Isabelle Carré

LA CHRONIQUE DE
40 **Stéphanie Hochet** Au café littéraire
66 **Patricia Reznikov** Dans les piles
119 **Fabrice d'Almeida** Une autre histoire
120 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture
127 **Pascal Ory** Mot de tête

6
LE GRAND ENTRETIEN
MIGUEL BONNEFOY

42
LE DOSSIER
TOCQUEVILLE, UN PENSEUR POUR NOTRE MONDE

54
LE PORTRAIT
LEILA MOTTLEY

58
L'ENQUÊTE
VIRGINIE DESPENTES

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR
OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDITS COUVERTURE
ILLUSTRATION : STÉPHANE ROZENCWAJG
PHOTO : SOPHIE BASSOULS/BRIDGEMAN IMAGES

Ce numéro comporte un encart Lire et Faire lire et un encart « Les expos de *Lire Magazine littéraire* » diffusés sur une sélection d'abonnés ainsi qu'un encart First voyage et un encart *Lire Magazine littéraire* présents sur l'ensemble des abonnés France.

ÉRIC GARAULT POUR LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - ERICH LESSING/AKG IMAGES - OLIVIER DION - JEAN-FRANCOIS PAGA/OPALE PHOTO/GRASSET

LiRE magazine littéraire

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros
Siège social
15, rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Paris
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION
Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteurs en chef adjoints
Alexis Brocas, Aurélie Marcireau
Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, Élise Cotineau
Iconographie
Janick Blanchard
Chroniqueurs
Fabrice d'Almeida, Stéphanie Hochet, Pascal Ory, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt
Ont collaboré à ce numéro
Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Raphaële Botte, Eugénie Bourlet, Jacques Braunstein, Anna Cabana, Olivier Cariguel, Claire Chartier, Philippe Chevallier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Estelle Lenartowicz, Éric Libiot, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Sophie Péters, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Bernard Quiriny, Patricia Reznikov, Christophe Rioux, Maxime Rovère, Juliette Savard, Serge Sanchez, Camille Thomine

Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 – publicite@lire.fr
Maëlle Ferry Gaillard : 01 47 00 11 77

Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 15, rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS
45, avenue du Général Leclerc
60643 Chantilly Cedex
Tél. : 01 70 37 31 54
Courriel : abonnements@lire.fr
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

La rentrée littéraire a décidément des airs de rentrée des classes, avec son déferlement de nouveaux livres en librairies dont les couvertures ont l'allure de vêtements tout neufs et ses primo-romanciers qui, espérons-le, ne vont pas connaître de bizutage… Même si nos dictées et diplômes sont loin derrière nous, ce moment de l'année – pas seulement éditorial – est l'occasion de nous ramener dans le domaine du savoir et de l'apprentissage.

Ainsi, ceux qui auront étudié pour le bac *Les Liaisons dangereuses* seront sans doute curieux de voir la forme du roman épistolaire revue et corrigée par Virginie Despentes avec *Cher connard* (quel titre !), événement de cette fin d'été promis à un très large succès. Nul doute que sa vision, bien plus subtile qu'il n'y paraît, des rapports homme-femme fera parler… Une enquête autour de l'autrice de *Vernon Subutex* s'imposait. Les scientifiques seront aussi à l'honneur grâce à plusieurs romans – parmi lesquels *L'Inventeur* de Miguel Bonnefoy (avec lequel nous nous sommes entretenus). On aura également plaisir à réviser notre géographie d'outre-Atlantique grâce aux nombreux auteurs invités au festival America de Vincennes, avec une mention toute particulière pour Julie Otsuka, dont *La Ligne de nage* nous donne envie de goûter à l'eau chlorée de la piscine.

En plus de toutes ces nouveautés, *Lire Magazine littéraire* a aussi souhaité revenir aux classiques et au sens des mots à travers un mini-dossier autour d'Alexis de Tocqueville. Et, par-delà l'histoire de l'auteur de *De la démocratie en Amérique*, nous interroger sur ce que signifie l'adjectif « libéral ». Qui connaît une multitude de définitions, très variées et parfois contradictoires selon les individus, les doctrines, les lieux et les époques. De quoi inspirer, en cette rentrée, bien des sujets de dissertation… ■

N.D.L.R. : Au moment où nous mettons sous presse ce numéro, le vendredi 12 août à 19 heures, nous apprenons, sans autre détail, l'attaque au couteau dont Salman Rushdie – toujours sous le coup d'une fatwa – a été victime, à New York. Nous reviendrons évidemment sur cette actualité sur nos réseaux sociaux.

Amélie Nothomb

INVITÉE DE RENTRÉE DES LUNDIS DES ÉCRIVAINS AUX DEUX MAGOTS

➔ Que serait une rentrée littéraire sans la publication du nouveau roman de son ambassadrice ? À l'occasion de la parution du *Livre des sœurs,* Amélie Nothomb (à laquelle nous avons consacré un numéro hors-série, disponible chez votre marchand de journaux) sera l'invitée spéciale de la rentrée du rendez-vous mensuel des Deux Magots. Venez ainsi assister à ce Lundi des écrivains animé par Baptiste Liger avec la « dame au chapeau » le lundi 19 septembre à 18 h 30, qui sera suivi une heure plus tard d'une séance de dédicace exceptionnelle sur la terrasse, du côté de l'église Saint-Germain-des-Prés. Champagne !

Réservations et informations sur *evenementiel@lesdeuxmagots.fr* ou par téléphone + 33(00)1 45 48 00 33

***Lire Magazine Littéraire* sur iPad !**
Téléchargeable gratuitement sur l'App Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de *Lire* à tarif préférentiel.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :** 15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :** www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- Instagram @lire.magazine.litteraire
- Twitter @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

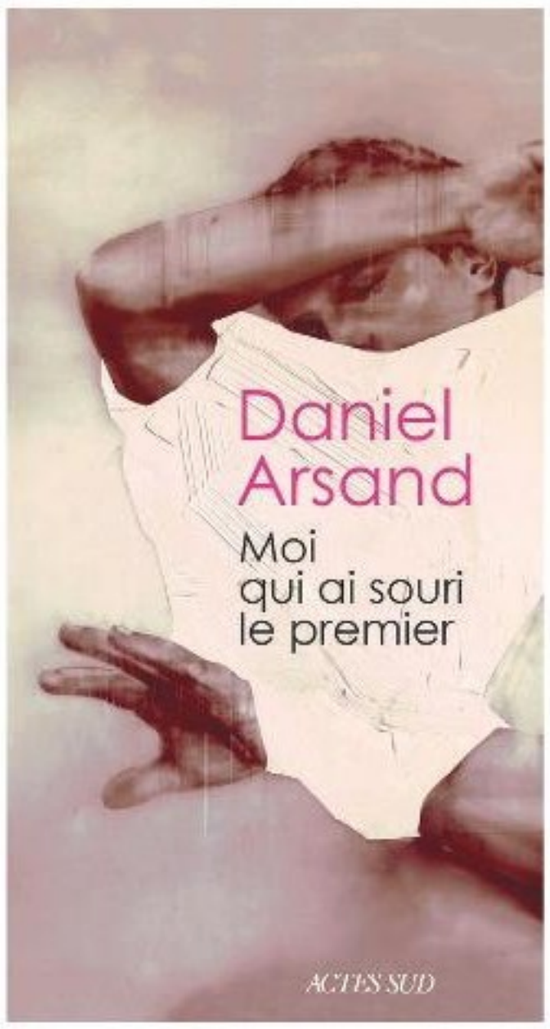
Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

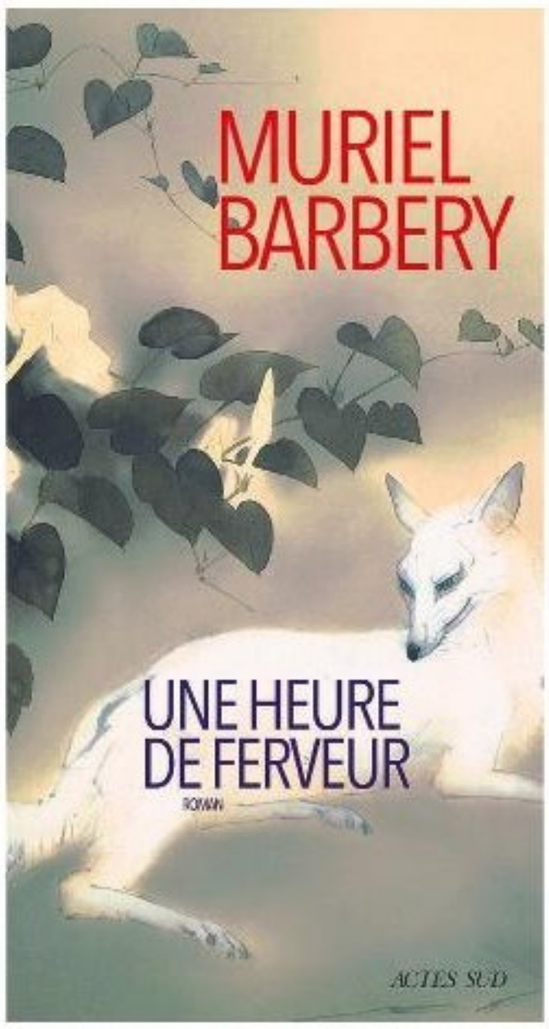
AUDREY SOVIGNET - JEAN-BAPTISTE MONDINO

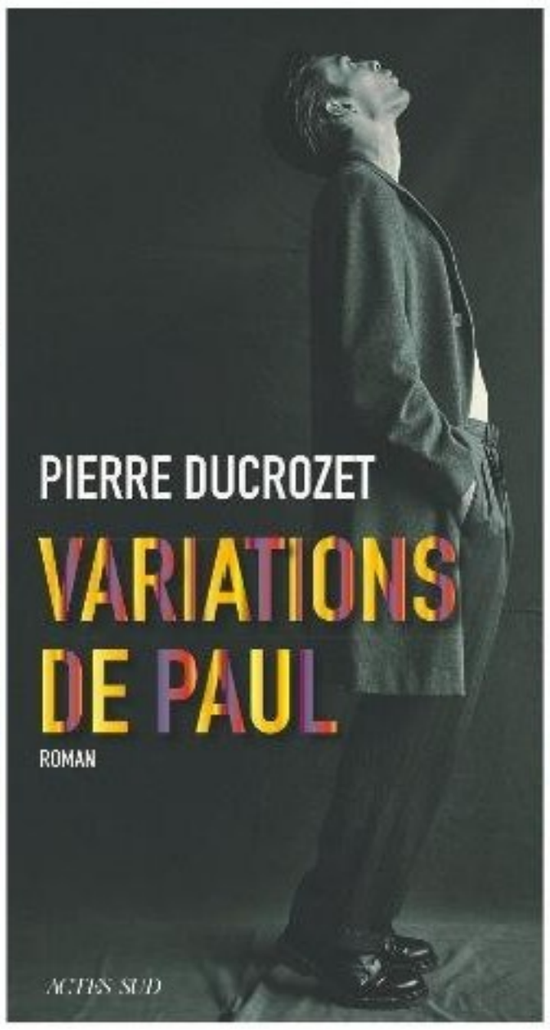
ACTES SUD

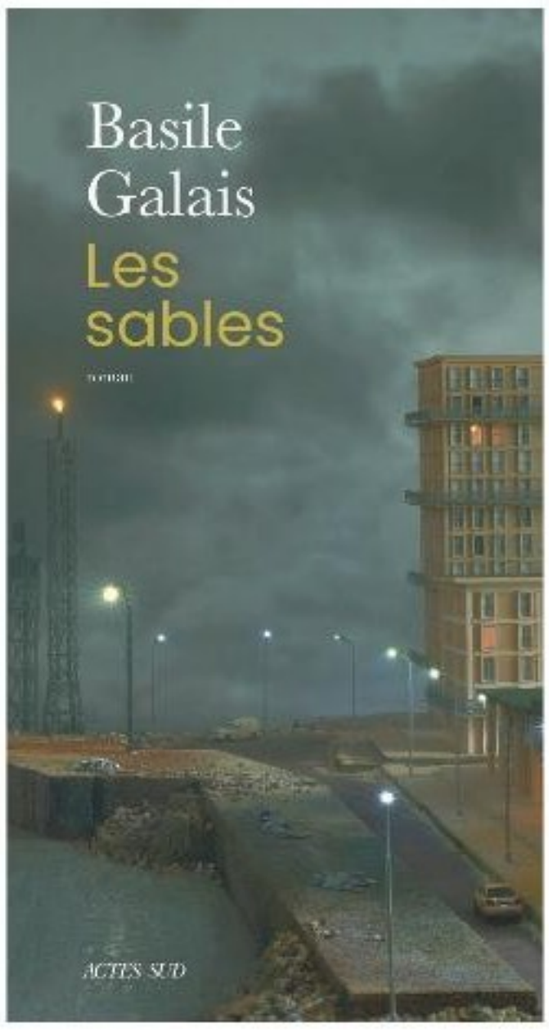
Rentrée littéraire 2022

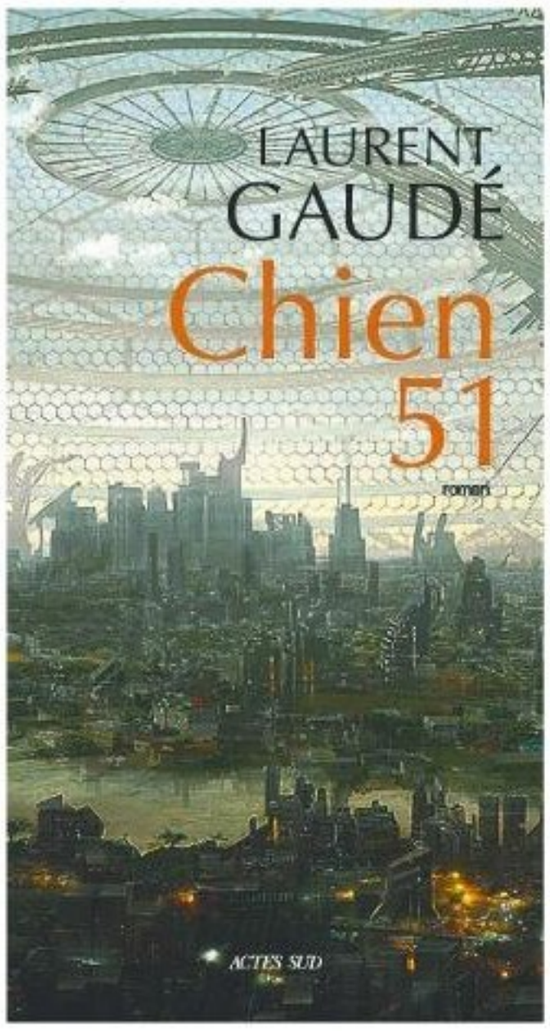
En librairie le 17 août

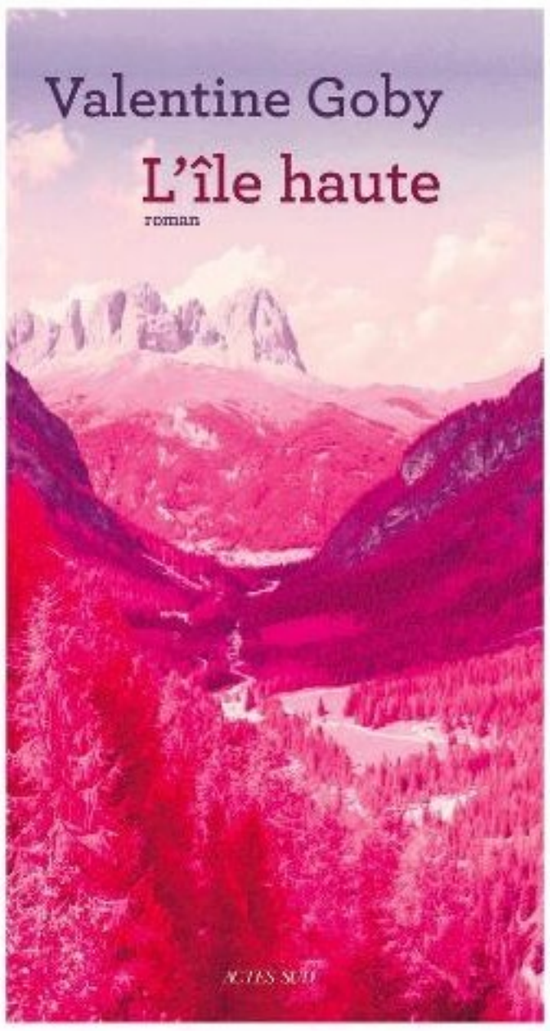


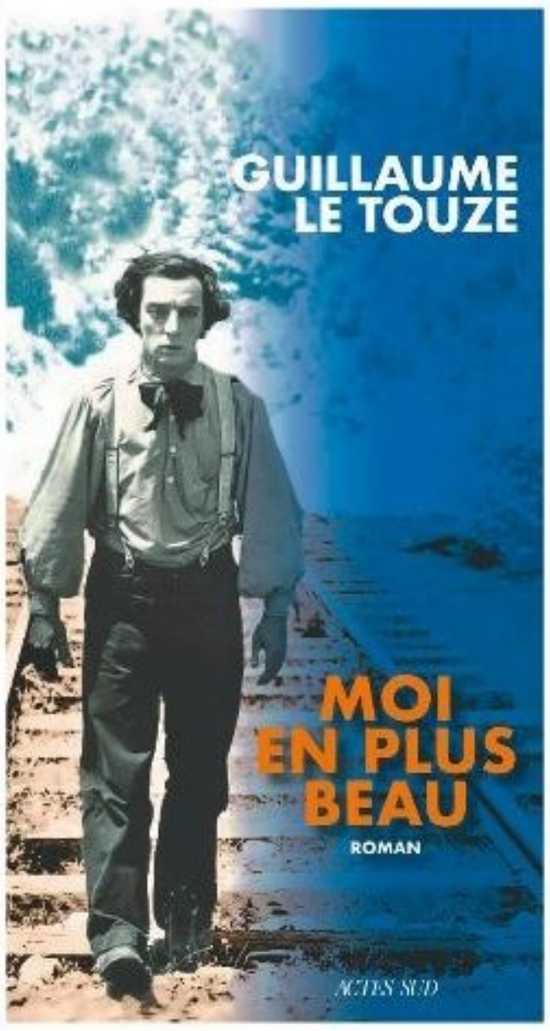


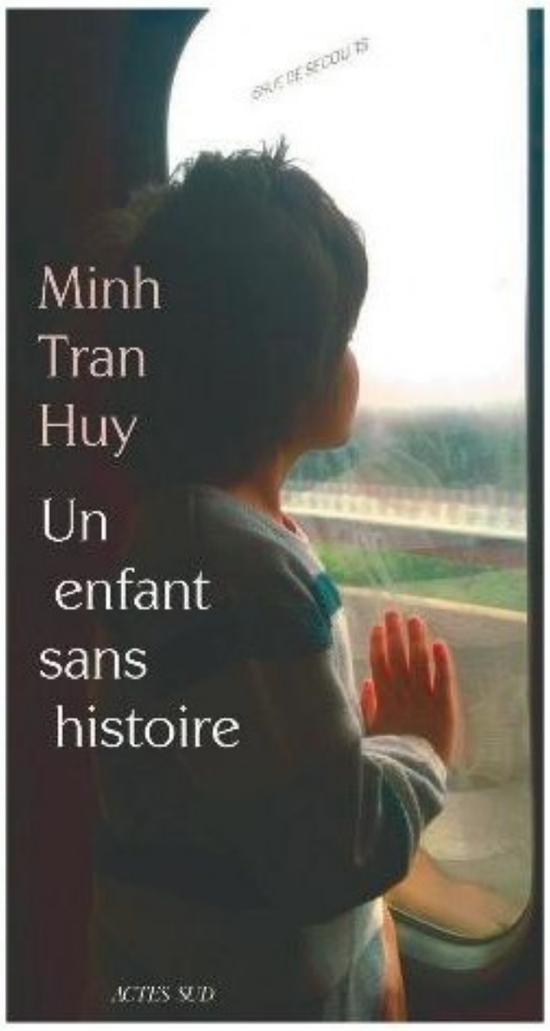












Moi qui ai souri le premier, Daniel Arsand | *Une heure de ferveur*, Muriel Barbery |
Variations de Paul, Pierre Ducrozet | *Les Sables*, Basile Galais |
Chien 51, Laurent Gaudé | *L'île haute*, Valentine Goby |
Moi en plus beau, Guillaume Le Touze | *Un enfant sans histoire*, Minh Tran Huy.

MIGUEL BONNEFOY

« Un bon récit peut faire bouger des armées »

C'est l'histoire d'un « *homme anonyme et quelconque* », dont le « *visage n'est sur aucun tableau, sur aucune gravure, dans aucun livre d'histoire* ». Pire, « *de toutes les archives de son siècle, la France ne conserve de lui qu'une seule photographie* » et « *personne n'entoure de légende sa discrétion ni de grandeur sa maladie* ». Pourtant, son génie devait, un jour ou l'autre, être mis à l'honneur. Il était donc temps de réhabiliter Augustin Mouchot (1825-1912) et, avouons-le, nous étions jusqu'alors peu à connaître son nom. Grâce à Miguel Bonnefoy, cet obscur scientifique va connaître en cette rentrée une nouvelle notoriété.

« CONQUÉRIR LE SEUL ROYAUME QU'UN HOMME N'A JAMAIS PU OCCUPER: LE SOLEIL »

Dans son quatrième roman, *L'Inventeur*, l'auteur d'*Héritage* (prix des libraires 2021) revient sur le parcours de cet ingénieur, natif de Semur-en-Auxois, pas forcément flamboyant. « *Toute sa vie, ce guerrier triste se dresse seul face à lui-même et, malgré cette solitude qui pourrait avoir la trempe et l'acier des génies de l'ombre, son destin n'est même pas celui d'un héros déchu.* » Il appartient alors au romancier de combler ce manque, en narrant la vie de cet oublié de la science, chétif, froid et souffreteux. Dans une période qui ne croyait dur comme fer qu'au charbon, Mouchot s'est ainsi acharné « *à conquérir le seul royaume qu'un homme n'a jamais pu occuper : le soleil.* » Et à créer, entre autres, « *une machine capable de capturer la chaleur du soleil comme les barrages capturent l'eau des barrages* ». Transformer la glace en feu ? De la Bourgogne à l'Algérie coloniale en passant par la Normandie, Tours, ou le Paris de l'exposition universelle de 1878, Miguel Bonnefoy nous captive en revenant sur les réussites et les échecs – pas seulement scientifiques – de ce savant en avance sur son temps, visionnaire malgré lui.

En seulement 200 pages serrées – là où d'autres auraient choisi d'en écrire le triple, ce qui n'aurait pas été forcément déplaisant –, l'écrivain franco-vénézuélien, aujourd'hui âgé de 35 ans, joue l'efficacité et confirme toutes ses qualités de conteur, explorant à nouveau les défis incongrus d'un individu décalé face à son univers. Souvenez-vous du paysan vénézuélien analphabète qui va apprendre à écrire dans *Le Voyage d'Octavio*, du chercheur de trésor dans *Sucre noir* ou du viticulteur français ruiné qui tente sa chance au Chili dans *Héritage*. En nous offrant au passage un vrai plaisir de lecture, qui pourra toucher un très large public. Faut-il par ailleurs voir dans *L'Inventeur* une métaphore de l'auteur face à son projet littéraire en cours ? Un entretien avec ce garçon charismatique, au verbe volontiers lyrique, s'imposait. Qui a, pour nous, tombé la chemise, au sens figuré comme au sens propre – mais ceci est une autre histoire… •••

Votre dernier roman s'intitule donc *L'Inventeur*. Que signifie ce mot pour vous ? Ne faudrait-il pas y voir un synonyme ou une projection de l'écrivain ?

Miguel Bonnefoy. Si on remonte à l'étymologie du mot « inventeur », cela vient du latin *invenio*, ce qui vient à toi. Je trouve l'idée assez belle de se dire que, lorsqu'on invente, on a l'impression d'avoir découvert quelque chose, de l'avoir créé de bout en bout alors que, finalement, l'invention, c'est ce qui vient à toi. Tu n'as absolument rien découvert, la chose a tout à coup gravité autour de toi et tu es parvenu à la saisir et donc à la faire. Par rapport à mon roman *L'Inventeur*, c'est une évidence puisque, d'une certaine manière, le soleil, les machines, les miroirs existaient déjà, Augustin Mouchot n'a fait que les rassembler. Je crois qu'il existe une analogie entre l'inventeur et l'écrivain : une histoire flotte dans l'air, elle vient à toi et tu décides de la saisir. Moi, je n'ai rien inventé !

Mouchot a donc gravité autour de vous ?

M.B. Absolument ! Il a gravité, mais en trébuchant. Je suis tombé sur lui par hasard alors que j'étais en train de regarder un documentaire sur l'astrophysique, *Cosmos*. Il y a un épisode sur le Soleil et l'éventail des inventeurs et scientifiques qui s'y sont intéressés, depuis Archimède jusqu'aux panneaux solaires. Entre deux virgules, il était question de ce personnage : Augustin Mouchot. Cet homme qui, à l'exposition universelle de 1878, est parvenu à faire de la glace avec du feu. Je me suis dit que cette image était très belle et, en m'intéressant au personnage, je me suis aperçu que personne n'avait écrit sur lui, que sa tombe n'existait pas. Seules deux rues portaient son nom. Les lycées où il avait fait ses

> « J'ai dans mon cœur un ensemble de livres qui est très clair. Je sais exactement où je vais »

démonstrations ne lui rendaient pas hommage. Au musée des Arts et Métiers à Paris, il n'y a qu'une seule de ses machines solaires, mais elle se trouve au fin fond d'une salle et personne ne sait exactement comment la trouver. Il y avait pourtant une belle histoire à raconter autour de cet homme. Il a gravité autour, pas seulement de moi, mais d'autres écrivains. Il y a deux semaines, j'ai reçu un très beau message de mon ami Étienne Kern : « *Miguel, je vois que tu as écrit un livre sur Augustin Mouchot. Toutes les fois où je suis passé à Tours et que j'ai vu la plaque "Ici vécut Augustin Mouchot", je me suis toujours dit que j'écrirais un roman sur ce mec car l'histoire est beaucoup trop folle. Je vois que tu as été plus rapide.* »

Quelles ont été vos principales sources biographiques ?

M.B. Il y en a eu plusieurs. J'ai d'abord trouvé plusieurs informations sur Internet, notamment sur Gallica.fr. À la BNF, ils ont presque tous les périodiques publiés depuis la Révolution française, des millions de pages d'archives et de registres nationaux où j'ai pu rassembler énormément d'informations sur Mouchot, notamment pour le dernier chapitre grâce à ce feuilleton sorti en 1907 dans *Le Méridor* : « M. Mouchot, le séquestré » – et qui parle de l'histoire de Mouchot séquestré par sa femme. Parmi tous les archivistes avec lesquels j'ai parlé, aucun n'avait connaissance de cet épisode de la vie de Mouchot ! Ensuite, aux archives municipales de Saint-Denis, il y a beaucoup de documentation sur l'exposition universelle. J'y ai trouvé cette très belle lettre d'Abel Pifre, l'associé de Mouchot, qui écrit à Napoléon III : « *Aujourd'hui, monsieur l'Empereur, monsieur Mouchot est parvenu à faire un morceau de glace avec juste la force du Soleil.* » Je me suis rendu aux archives municipales de Dijon, de Tours et d'Aix-en-Provence où sont disponibles d'innombrables documents sur les colonies françaises, histoire de voir si je trouvais des traces de Mouchot sur son passage algérien. En reprenant toutes ces informations et mes lectures sur le sujet, j'ai réussi à construire quelque chose qui, j'espère, ressemble à un livre.

Comment parvenez-vous à créer un équilibre entre la réalité et la fiction ? Quelle liberté vous donnez-vous ?

M.B. C'est toujours difficile. Il s'agit d'une frontière délicate et fragile. Jusqu'où est-on loyal et fidèle à la réalité du personnage et à quel moment se laisse-t-on tenter par la fiction ? Il y avait suffisamment de lacunes et de trous dans la vie de Mouchot pour me permettre de les remplir avec de la fiction. Mais une fiction qui devait être vraisemblable. Si le pacte narratif passé avec le lecteur au seuil du livre est brisé, tu le trahis. Si j'apprends, par exemple, de la plume d'un recteur ou d'un proviseur de lycée, que Mouchot a posé quarante-sept congés en l'espace de cinq ans au lycée Descartes parce qu'il avait des fièvres, je me dis que, fatalement, il devait être un homme maladif.

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1986

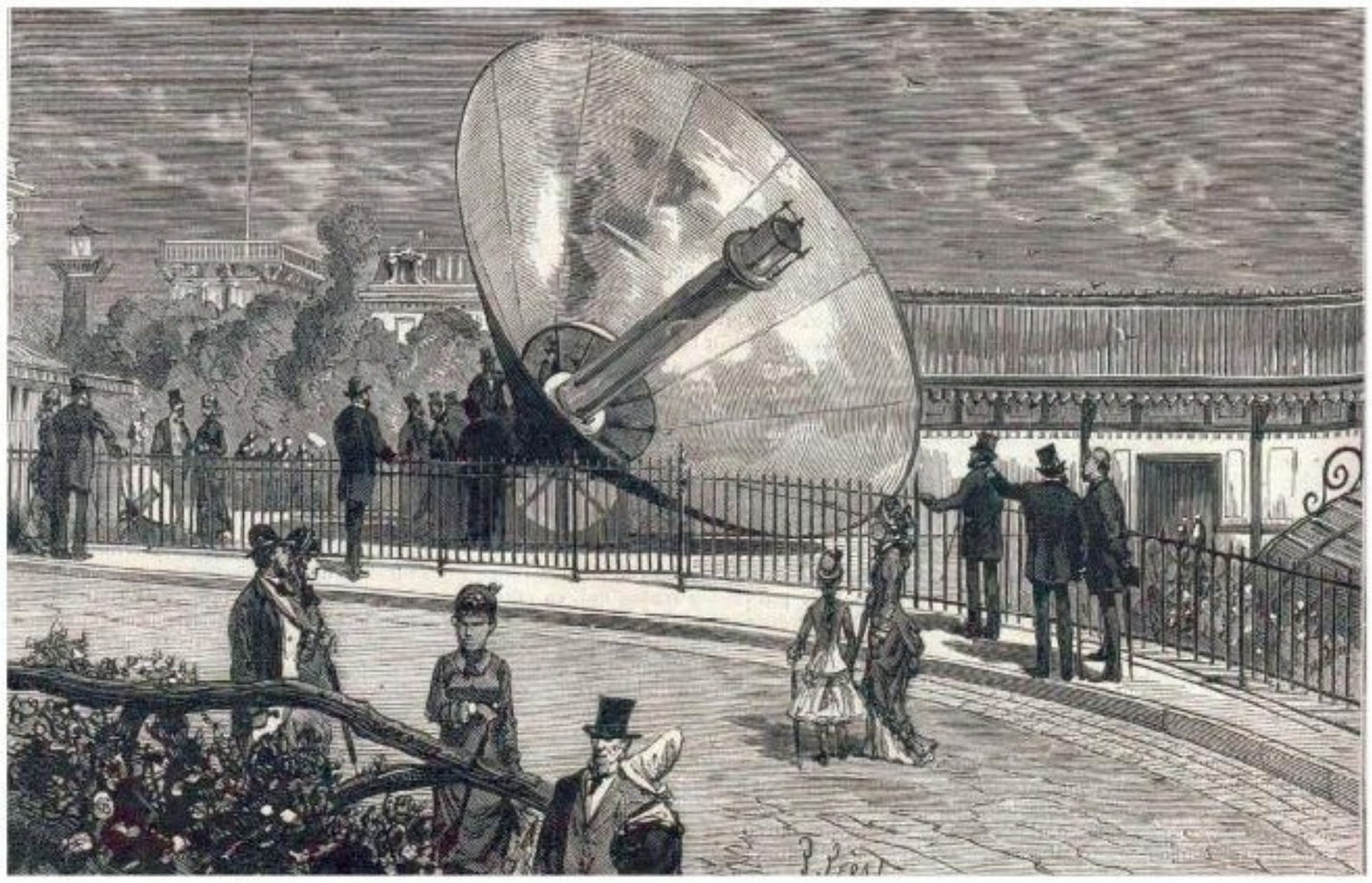
Naissance à Paris de ce fils d'homme politique et romancier chilien et d'une diplomate vénézuélienne. Il suit sa scolarité dans les lycées français entre l'Amérique du Sud et l'Europe. Précision : le garçon n'a aucun lien de parenté avec le célèbre poète Yves Bonnefoy. En 2013, il reçoit le prix du jeune écrivain pour sa nouvelle *Icare*.

2015

Son premier roman, *Le Voyage d'Octavio*, reçoit un bel accueil public et critique, et de nombreuses distinctions. Suivront le récit *Jungle* et *Sucre noir*, qui confirme son talent et l'intérêt des lecteurs pour son travail. Connu pour son côté « bon client » dans les médias et dans les festivals, il est pensionnaire de la villa Médicis en 2018-2019.

2021

Sélectionné pour les prix Goncourt et Femina, *Héritage* reçoit le très prescripteur prix des libraires, lui valant d'être écoulé à près de 100 000 exemplaires – sans compter l'édition poche, parue en mai et qui compte parmi les succès de l'été. Après avoir été en résidence à Berlin, Miguel Bonnefoy vient de s'installer à Toulon.



Le concentrateur parabolique d'énergie solaire d'Augustin Mouchot, présenté à l'Exposition universelle de 1878.

C'est la réalité. Ensuite, mon travail de fiction est d'injecter au début du livre cette enfance maladive. Bien sûr, je ne connais pas la vérité, mais je me dis qu'il a eu une vie très maladive et, donc, fatalement il a dû être un enfant à la santé fragile, un peu comme Marcel Proust.

Y a-t-il eu dans la vie de Mouchot une machine ou un enfant qui s'appelle Octavio ?

M.B. Absolument pas *[rires]*. Ni la machine, ni l'enfant.

Vous vous êtes fait plaisir…

M.B. Absolument. C'est un clin d'œil, une passerelle. J'aime créer des passerelles entre mes livres, comme des galeries souterraines passant d'un ouvrage à l'autre. Et j'ai dans mon cœur, depuis *Le Voyage d'Octavio*, une sorte d'ensemble de livres qui est très clair. Je sais exactement où je vais. J'ai encore plusieurs cercles à fermer par rapport à *Héritage*, au *Voyage d'Octavio* ou *Sucre noir*. Je n'ai absolument rien inventé, c'est un grand classique en littérature, non seulement dans la littérature du XIXe siècle – on a en tête les « Rougon-Macquart » ou « La Comédie humaine » – mais aussi aujourd'hui. Je pense à Pierre Lemaitre ou à mon ami Pierre Ducrozet, qui font exactement la même chose. Ce n'est pas tellement pour le lecteur, c'est plus une sorte d'amusement personnel, un petit plaisir, une gourmandise, une coquetterie. Si demain les gens voient toutes ces connexions et se disent : *« Ah ! c'est malin »*, alors tant mieux. D'ailleurs, si vous faites attention, j'avais introduit Mouchot à la fin d'*Héritage* : Michel René se cache dans l'atelier d'un curieux mathématicien nommé Augustin Mouchot. J'avais déjà l'idée de *L'Inventeur* et en me mettant sur ce projet, j'ai déjà l'idée du prochain livre. Les graines que j'ai plantées, je sais qu'elles vont pousser et je vais les retrouver plus tard, sous une autre forme.

Si vous anticipez tout, quelle part laissez-vous à la folie, à la fantaisie ?

M.B. Comme disait Balzac, *« il y a des folies auxquelles il faut savoir obéir »*. Bien sûr, je me laisse tout à fait porter par les accidents de l'écriture et les curiosités apparaissant au cours de l'écriture. Mais je ne suis pas non plus le chien fou qui avance aveuglément, au fil de la plume. Il y a derrière une structure, une architecture que j'essaie de mettre en place. Il convient d'avoir une cohérence au niveau de la langue, et de ne pas faire sans cesse des fractures de langue d'un livre à un autre. Peut-être par peur de l'exploration, mais aussi pour obtenir une sorte de ton général, une couleur précise.

Votre personne est débordante et votre écriture, très contenue, très cadrée. Vous ne laissez pas grand-chose au hasard…

M.B. Peut-être est-ce parce que je viens d'une culture qui n'est pas du tout dans le contrôle et aussi parce que ma mère m'a toujours dit : *« Attention, les Français préfèrent la retenue au débordement. Retiens-toi ! » [rires]*. D'une part, je me contrôle énormément en écrivant. D'autre part, il y a beaucoup de chutes, si bien que les notes sur Mouchot sont bien plus longues que le livre. Lorsque j'ai montré la première version à mon éditrice, elle a demandé à voir mes notes et on a finalement réintégré des choses que j'avais coupées. Je m'étais castré. •••

UNE INVENTION MORTELLE

Marcus Malte raconte, lui aussi, l'histoire d'un inventeur. Avec une démarche très différente de celle de Miguel Bonnefoy.

Le thème du surdoué qui bidouille des machins électroniques dans le garage et change la face du monde a nourri quantité de films et romans. *Qui se souviendra de Phily-Jo ?* raconte l'histoire d'un ado qui crée rien moins qu'une source d'énergie inépuisable et propre, capable de remplacer pétrole et gaz. Mais il meurt à 36 ans, dans des conditions suspectes. Et si c'était un meurtre, un complot ? L'ex-beau-frère du défunt mène l'enquête : un deuxième roman se greffe sur le premier. Puis un autre, avec un troisième narrateur, et ainsi de suite. On croyait avoir affaire à un thriller industriel, on se retrouve avec un jeu à la Nabokov, suivant un modèle de récits emboîtés qui se brouillent. C'est ludique à souhait, drôle et très efficace, en dépit d'une fin qui tarde à venir (le problème des jeux réussis : il est tentant de faire la partie de trop). Prix Femina 2016 pour *Le Garçon*, Marcus Malte réussit joliment son « grand roman à l'américaine », s'amusant même à faire croire qu'il est *« traduit de l'anglais »*. *Well done* ! ■

Bernard Quiriny

★★★★☆
QUI SE SOUVIENDRA DE PHILY-JO ?
MARCUS MALTE
576 P., ZULMA, 26,50 €

FRAT/LE MONDE ILLUSTRÉ

D'ailleurs, dans tous vos romans, la matière romanesque, énorme, vous permettrait d'écrire 600 pages. Or, vous choisissez systématiquement de couper et de publier des textes assez courts. Pourquoi aller vers cette épure narrative, ce minimalisme ?

M.B. Si j'avais eu plus de temps, le livre aurait été encore plus court *[rires]*. Je me suis toujours dit qu'il fallait écrire une nouvelle sur un type qui écrit une première version de 800 pages, et à la fin de sa vie, il ne reste qu'une seule ligne. J'aime beaucoup cette idée, peut-être parce que j'ai été marqué par Flaubert, qui se vantait de lire 1 800 livres pour n'en écrire qu'un seul ! Ou Théophile Gautier, qui disait de lui qu'il abattait « *une forêt pour construire une boîte d'allumettes* ». La phrase est assez belle et illustre parfaitement cette idée de concision.

Vous ne prenez donc jamais le risque de l'imperfection, de l'émotion qui déborde, du tremblement ?

M.B. C'est absolument vrai ! Ma femme s'en plaint aussi *[rires]*. Je pense que c'est aussi une affaire de langue. J'écris en français, mais ma langue maternelle est l'espagnol et, si j'écrivais mes romans en espagnol, je serais sans doute beaucoup moins dans le contrôle. Vous auriez des torrents plus émotionnels parce que j'écrirais avec le ventre alors qu'en français j'écris davantage avec la tête.

D'ailleurs, quand vous relisez votre livre dans sa traduction espagnole, qu'en pensez-vous ?

M.B. Je me rends compte que jamais je n'aurais écrit le livre de cette façon. Jamais. Les mots, les phrases ne me ressemblent pas du tout, ni à ma façon de parler en espagnol. Il s'agit vraiment d'une autre version de ce que j'aurais pu faire, au point que je me demande souvent si c'est le même livre que celui que j'ai écrit. C'est vraiment étonnant. Il y a également toute une terminologie, un vocabulaire que j'ai en français et pas en espagnol et, si tu n'as pas les mots, tu n'as pas l'idée. En espagnol, ce serait sans doute une écriture moins contrôlée mais aussi précise et plus orale car je n'ai jamais appris à écrire en espagnol, je n'ai pas pris de cours alors que j'ai passé mon enfance dans des lycées français à l'étranger. J'ai appris le français dans sa structure alors que l'espagnol, c'est du vécu. Ce serait un livre avec plus de dialogues, de répétitions.

D'un roman à l'autre, on trouve souvent des personnages doux dingues, des alchimistes qui se lancent dans des entreprises de transformation. Qu'est-ce qui vous intéresse dans ces trajectoires ?

M.B. Comme pour beaucoup, l'une de mes lectures adolescentes a été *Cent ans de solitude*. Dans ce livre, le colonel Aureliano Buendía a son atelier d'alchimie à l'arrière de la maison où il prend de l'or et construit des petits poissons dorés. Je pense également à cette idée de faire des analogies entre les scènes d'un livre et la psychologie des personnages. Tout bon personnage dans un roman doit connaître une métamorphose ovidienne, doit avoir un arc transformationnel. Il ne peut pas finir comme il a commencé dans le livre.

En lisant *L'Inventeur*, on pense assez facilement à Évariste Galois, tel qu'il a été décrit par votre ami proche François-Henri Désérable. Avez-vous l'impression d'appartenir à une certaine famille d'auteurs, à une école d'écrivains ?

M.B. Absolument. Non seulement, on se lit, mais on s'admire, on s'apprécie, on se conseille mutuellement, on voyage ensemble – que ce soit avec Pierre Ducrozet, Mélanie Sadler, Olivier Liron, Alice Zeniter, Julia Kerninon et j'en oublie, qu'ils me pardonnent… Il y a des influences, et qui sait si demain on ne nous verra pas comme une génération ayant un ensemble esthétique ou stylistique. Aujourd'hui, ce serait difficile de nous donner une étiquette car nos travaux paraissent si différents les uns des autres.

Au fond, aimez-vous Mouchot ? Est-ce qu'il vous émeut ?

M.B. Pendant l'écriture du livre, j'avais une forme de froideur à son égard. Je mentirais si j'essayais d'avoir un discours romantique. Je savais qu'il fallait développer un personnage, le caractériser avec quelques scènes, lui donner du relief, et tout ceci bien sûr rompt l'amour que tu peux avoir pour ton personnage. J'ai l'impression que c'est un peu comme les accouchements : pendant les neuf mois de grossesse, tu as l'idée d'être père mais tu n'es pas encore papa. Pour Mouchot, c'est un peu pareil : j'étais très concentré pendant la gestation, et maintenant que le livre est sorti, *piano, piano*, je commence à l'aimer.

Dans la vie de Mouchot – dans votre roman, aussi –, les femmes sont très peu nombreuses…

M.B. En effet… C'était un peu délicat. Pour moi, les femmes fortes, puissantes, sont essentielles parce que s'il y a bien un combat à mener au XXIe siècle, outre l'environnement, c'est celui des droits des femmes. Dans le cas de Mouchot, je me suis rendu compte qu'il n'y en avait pas. Le personnage final de Pierrette Botier, j'ai essayé tant bien que mal de la rendre un peu touchante, mais rien, décidément, dans sa vie n'est réellement émouvant. *L'Inventeur* est un livre très masculin et ce n'est pas du tout ce que je fais habituellement.

Lorsque vous vous êtes intéressé au cas de Mouchot et en racontant ses expériences, vous saviez que cette thématique de l'énergie était particulièrement contemporaine. Dans quelle mesure avez-vous pris en considération ce paramètre ?

M.B. Je n'ai pas du tout cherché à surfer sur la vague de l'écologie. J'ai juste trouvé que le personnage lui-même était suffisamment paradoxal et contradictoire pour donner un bon héros de roman. Un type froid qui s'intéresse au soleil. Il se trouve, bien entendu, qu'on évolue dans un monde dans lequel l'énergie solaire a son importance, alors des liens se font naturellement et c'est tant mieux. Mais je pense aussi à mon ami Cyril Dion, qui m'avait donné à lire un très beau livre de Nancy Huston, *L'Espèce fabulatrice*, qui parle de l'être humain comme la seule espèce ayant besoin

de fables, de mythes et de récits pour pouvoir se construire. Toutes les constructions sociales sont des récits collectifs, des mythes – que ce soit l'amour, l'argent, la religion, les frontières, les pays, les drapeaux, etc. Un bon récit permet de faire bouger des armées, monter des murs ou les abattre, et ceux qui dictent ces récits gouvernent le monde. C'est beaucoup plus fort que n'importe quelle arme atomique. Au XXIe siècle, pour pouvoir créer un monde nouveau, il faut commencer par raconter une bonne histoire. Cyril Dion prend l'exemple de la conquête de la Lune: en 1865, Jules Verne écrit *De la Terre à la Lune;* cela semble complètement inconcevable, mais cette lecture va inspirer Georges Méliès qui, dans les années 1900, réalise son premier film dans lequel il imagine une Lune qui reçoit une fusée dans l'œil. Et, en 1969, vous avez en effet un homme qui marche sur la Lune. Il donne cet exemple pour montrer qu'un premier récit peut amener à de grandes choses. Tout ça pour dire que si mon livre peut participer humblement à ce grand récit collectif au service des véritables exigences de demain, alors tant mieux.

À la lecture du livre, la transposition cinématographique est évidente. Y avez-vous pensé en écrivant?

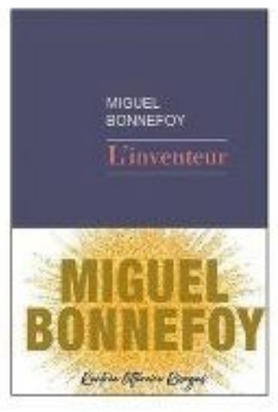
M.B. Incha'Allah! Si j'y avais pensé en écrivant, j'aurais mis davantage de dialogues. Toutefois, j'avais en tête l'énergie d'un John Turturro, dans la peau de Mouchot.

Enfin, de livre en livre, vous parvenez à toucher un lectorat de plus en plus large. Vous avez obtenu le prix des libraires pour *Héritage*, qui vous a apporté un beau succès, confirmé par la réédition en poche. Qu'est-ce que cette attention particulière des libraires vous a apporté?

M.B. Le réseau de libraires en France est absolument incroyable. J'en parlais avec mon père, qui a été directeur commercial dans une maison d'édition au Chili, et il me disait qu'il y avait quatre représentants commerciaux dans les réunions auxquelles il assistait. J'étais à Arles il n'y a pas longtemps et ils étaient soixante. On parle d'un gigantesque réseau qui, en France, a une place extrêmement importante. Peu d'endroits dans le monde mettent autant les libraires en avant. Lorsque j'ai publié *Le Voyage d'Octavio*, j'ai commencé à faire un tour de France des libraires et j'ai découvert qu'ils se parlaient beaucoup entre eux via leurs associations. Ils m'ont, semble-t-il, apprécié, et ont continué de m'accompagner, de me soutenir. Parfois, ils connaissent mieux mes livres que moi *[rires].* Vous disiez tout à l'heure que mes personnages étaient des alchimistes? Eh bien, permettez-moi de vous voler cette formule! Souvent ce sont les lecteurs – et les libraires sont, par essence, de grands lecteurs – qui donnent à ton travail le discours qui lui manque. Les libraires m'ont donné cette épaisseur-là. Comment ne pas les en remercier? ■

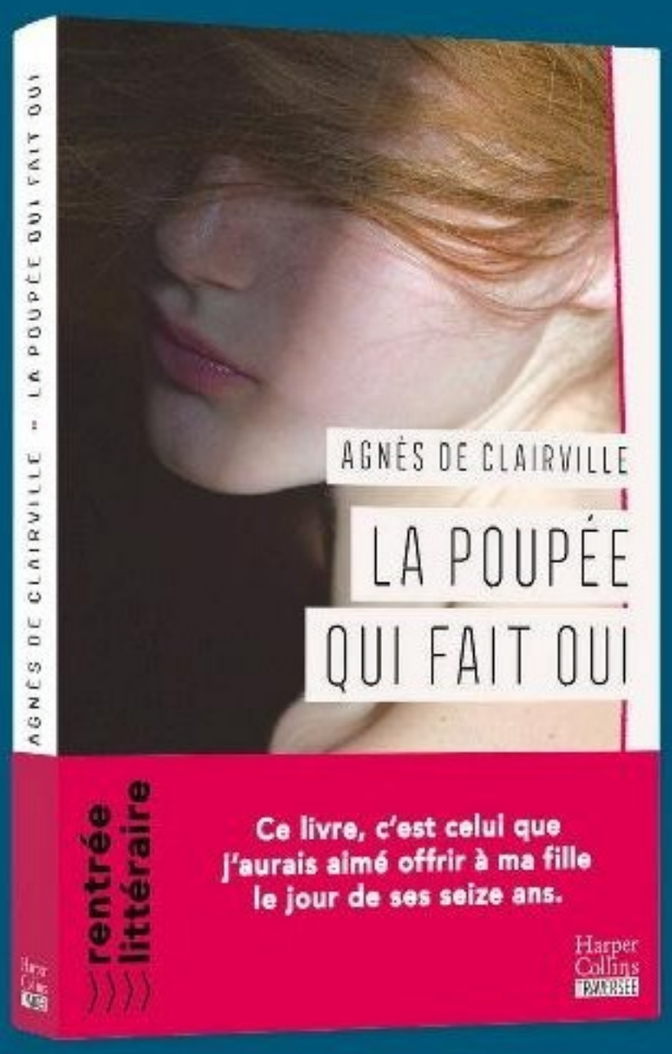
Propos recueillis par Anna Cabana et Baptiste Liger

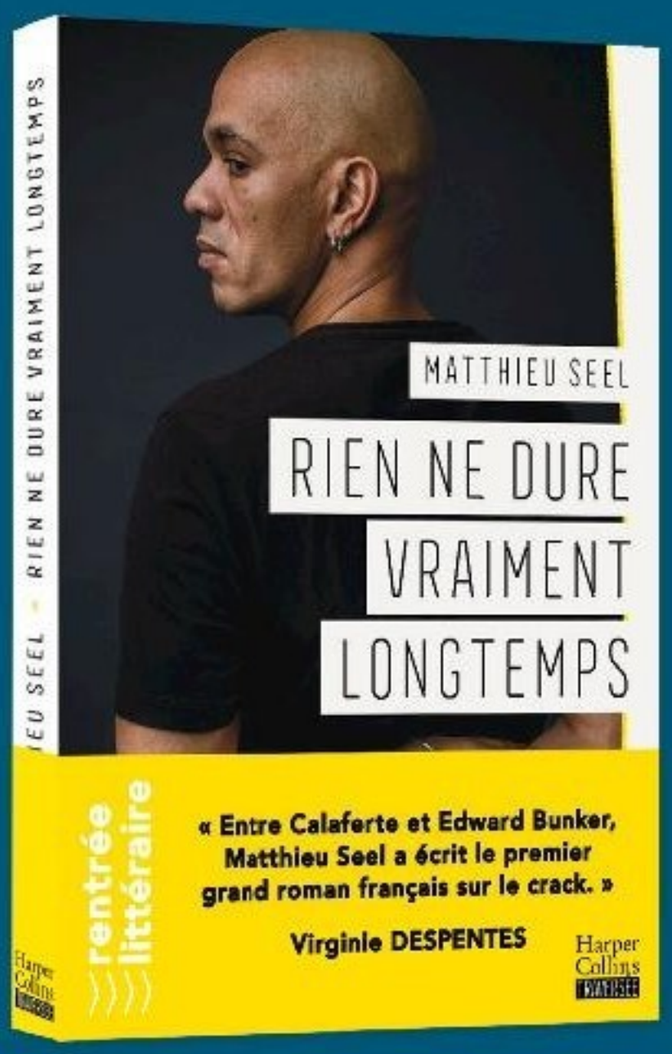
Photos: Éric Garault pour *Lire Magazine littéraire*

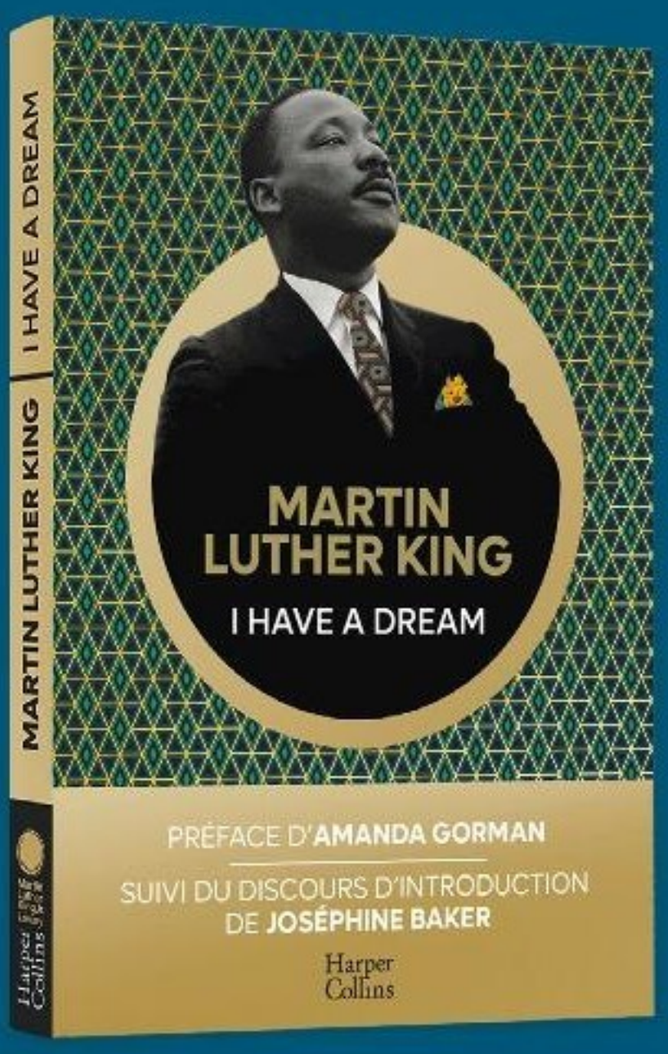


★★★★☆
L'INVENTEUR
MIGUEL BONNEFOY
208 P., RIVAGES, 19,50 €

rentrée littéraire







Disponibles en librairie

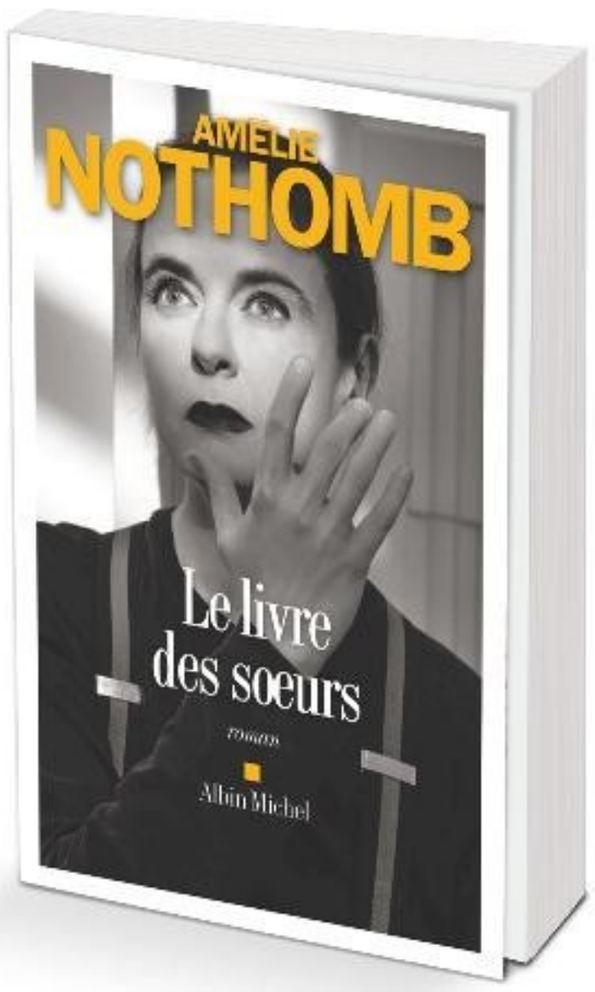
Harper Collins

Abonnez-vous à LIRE magazine littéraire

1 AN D'ABONNEMENT 10 NUMÉROS

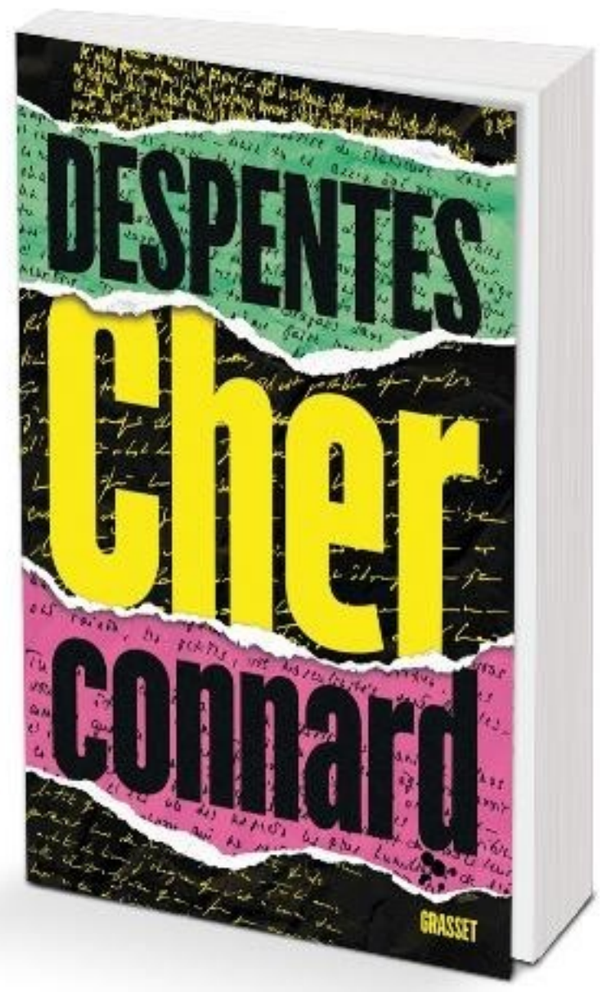
49€ SEULEMENT

\+



LE LIVRE DES SŒURS
d'AMÉLIE NOTHOMB

OU



CHER CONNARD
de VIRGINIE DESPENTES

ÉGALEMENT DISPONIBLE

1 AN D'ABONNEMENT 10 NUMÉROS

65€ SEULEMENT

\+

LES 2 LIVRES

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale : 1 AN

- ☐ 10 numéros + *Le livre des soeurs* pour 49 € seulement
- ☐ 10 numéros + *Cher connard* pour 49 € seulement
- ☐ 10 numéros + *Le livre des soeurs* + *Cher connard* pour 65 €

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_|

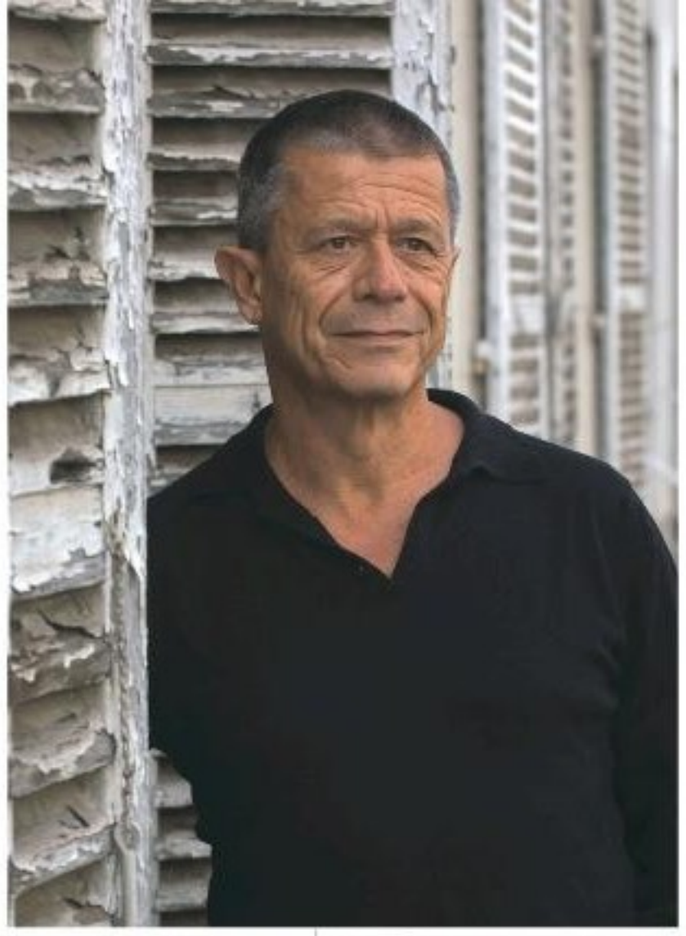
Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

OMLML511

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/12/22 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE, service des abonnements, 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex.

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS



14

LE PROCÈS DU 13-NOVEMBRE VU PAR **EMMANUEL CARRÈRE**

24

CLAIRE DENIS :
« UN FILM EST UN DÉCLENCHEUR »

16

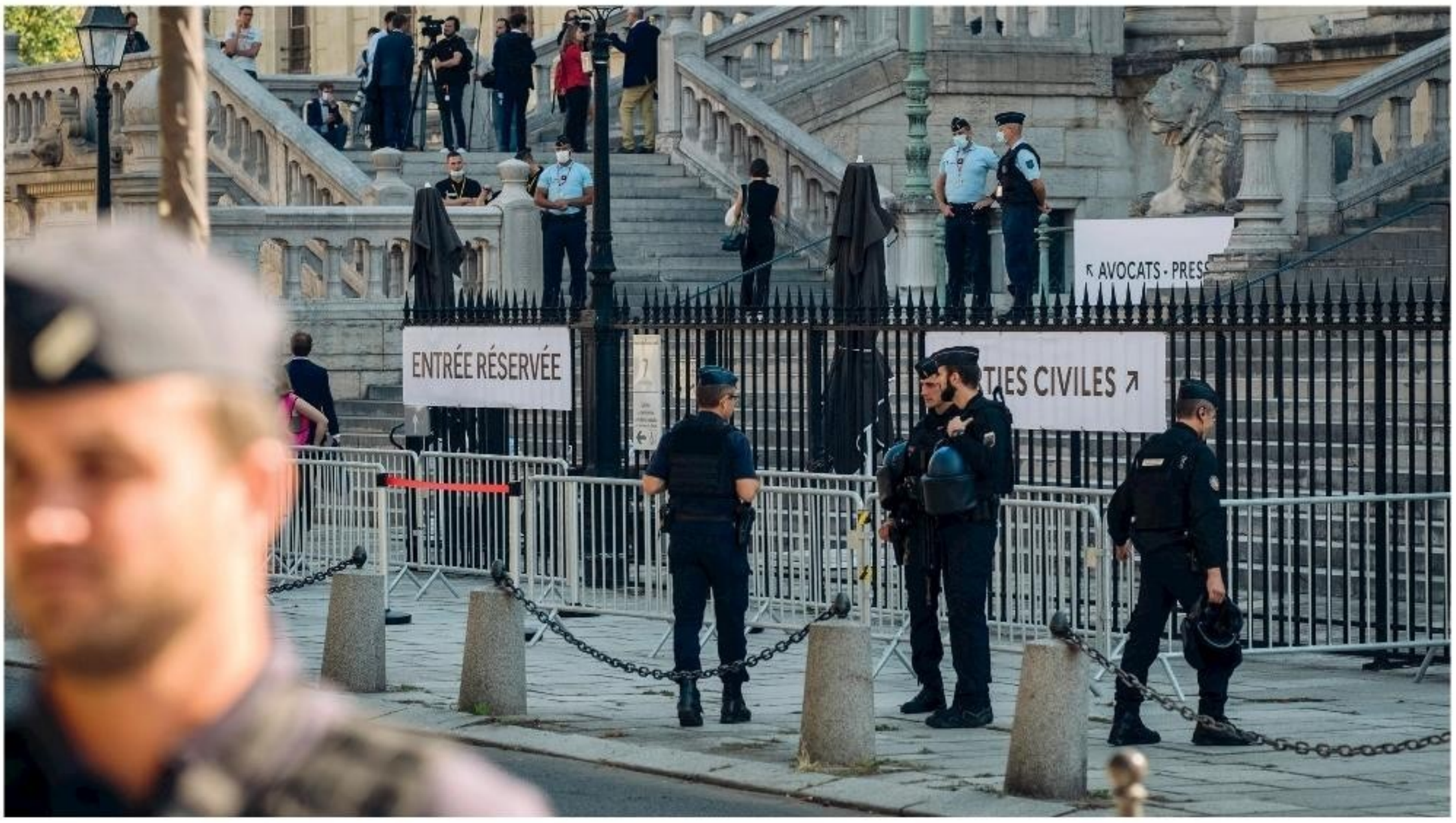
LA RENTRÉE DES CLASSES
(SOCIALES)

L'ACTUALITÉ

28

UN MANGA
CONTRE LE SOMMEIL

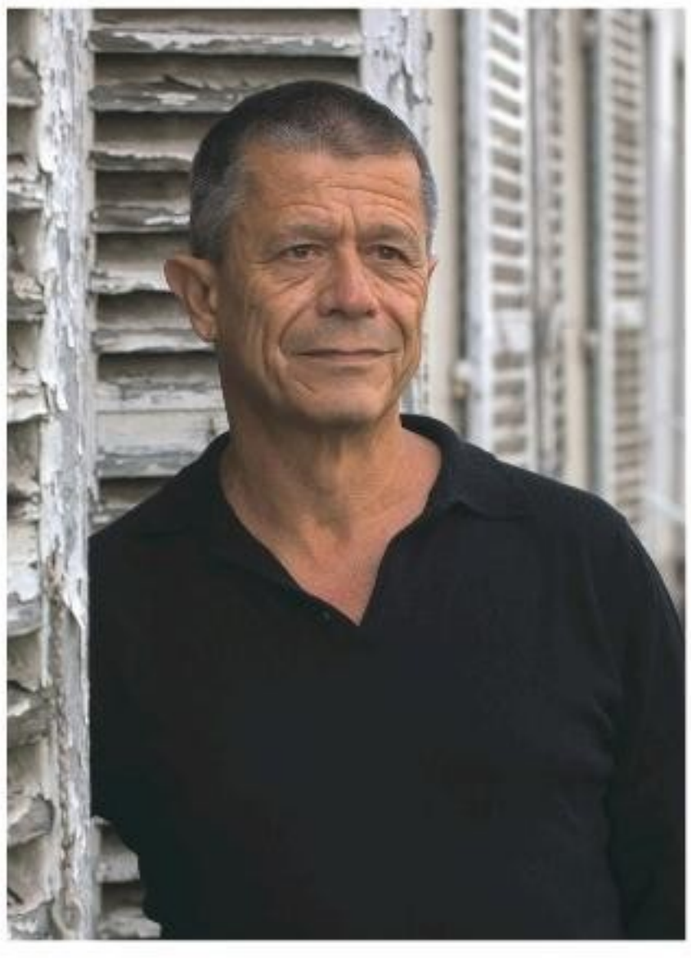
© HÉLÈNE BAMBERGER/P.O.L - MYRIAM TIRLER/HANS LUCAS VIA AFP - GERHARD KASSNER/UNIFRANCE - YU MASUKO, KAKERU NINOMAE/KODANSHA LTD.



Un procès pour l'Histoire

Pendant dix mois, Emmanuel Carrère a suivi le procès des attentats du 13 novembre 2015. Il en a tiré une série de chroniques hebdomadaires, pour *L'Obs*, réunies aujourd'hui dans un volume augmenté, le saisissant *V 13*.

À quoi bon ? Quel peut être l'intérêt de revenir sur des faits tragiques que les médias ont maintes fois présentés, décortiqués, commentés ? Que peut apporter un témoignage littéraire sur une tragédie collective ? Toutes ces questions, Emmanuel Carrère les a en tête lorsque, le 8 septembre 2021, il se rend sur l'île de la Cité. « *Pourquoi avoir proposé à L'Obs cette chronique au long cours ?* », s'interroge cet « *écrivain à qui personne n'a rien demandé* ». L'auteur de *La Classe de neige* a en effet choisi de suivre, dix mois durant, le procès des responsables des attentats du vendredi 13 novembre 2015 – ou « *V13* », comme tous, « *magistrats, avocats, journalistes, nous appelons désormais ce monstrueux procès* ». Ce n'est pas la première fois que Carrère s'intéresse à une affaire pour les besoins d'un journal



MARIE MAGNIN/HANS LUCAS VIA AFP - HÉLÈNE BAMBERGER/P.O.L

– il s'était penché sur le cas de Jean-Claude Romand, et en avait tiré *L'Adversaire*. Le 11 mai 2021, Grégoire Leménager, directeur adjoint de la rédaction de *L'Obs*, a ainsi reçu un SMS, suivi d'un rendez-vous expliquant le projet, alors un peu flou, l'auteur lui faisant « *l'effet d'un pianiste qui, pour préparer un concert monumental, cherche à s'imposer une discipline* » – à savoir « *se rendre au tribunal chaque jour, comme d'autres vont "au bureau"* », détaille le journaliste dans sa postface. L'opération était donc lancée, sachant qu'Emmanuel Carrère n'était pas le seul représentant de l'hebdomadaire à couvrir l'affaire. Ce qui l'obligeait, dès lors, à apporter quelque chose de différent dans ses textes.

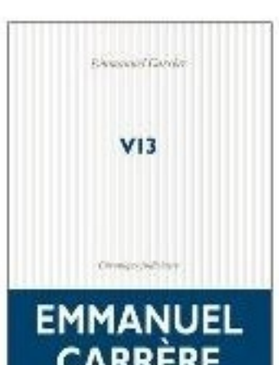
Si on a pu les lire au fil du procès, on peut aujourd'hui les découvrir réunis (parfois repris ou en version « augmentée »), dans

un seul volume, leur donnant ainsi une unité qui nous fait les regarder autrement. Divisé en trois parties (« Les victimes », « Les accusés », « La cour »), *V13* trouve ainsi une structure narrative d'ensemble. Il y a bien sûr le rappel précis des faits initiaux de cette nuit, entre le Bataclan, le Stade de France, le Carillon, le Comptoir Voltaire, la Belle Équipe et le Petit Cambodge et la traque, l'enquête, l'instruction qui ont suivi. Tous ces éléments sont rappelés de manière générale, mais aussi plus subjective avec les témoignages des forces de police, des rescapés, de leurs proches, du président François Hollande, et, bien sûr, des responsables de ces heures d'horreur.

Au-delà du déroulé procédural, Emmanuel Carrère se focalise sur quelques protagonistes, récurrents dans le récit, dont il brosse le portrait. Il y a notamment Nadia Mondeguer, dont la fille a été tuée ce soir-là, qui déclarait quelques heures avant sa mort: « *Moi, ce vendredi 13, je ne le sens pas, il va m'apporter la poisse.* » Carrère s'attache particulièrement à Georges Salines (qui lui aussi a perdu sa fille ce 13 novembre), à Camille Hennetier, l'avocate générale, et aux responsables de cette tragédie – en premier lieu, évidemment, Salah Abdeslam. Au fil des chapitres du même format (et dont les intertitres sont subtilement choisis), Carrère raconte ce morceau d'histoire en prenant soin de varier la construction narrative et l'angle choisi. Parmi les pages les plus étonnantes, il y a cette longue suite de phrases de survivants, qui étaient dans la fosse au Bataclan, sans d'autre indication que leur prénom. On sera aussi secoué par sa description du café les Béguines, à Molenbeek, où l'on regardait le plus naturellement du monde des vidéos d'exécutions. L'écrivain n'a pas son pareil pour repérer l'incongru (le visionnage de films de Sacha Guitry dans l'historique d'un ordinateur des jihadistes!), donner du sens à un détail (la lumière qui s'éteint lors de la troisième journée de réquisitoire), montrer le travail du temps – avec la Covid qui a allongé la durée du procès. Les pages dépassent alors la simple « chronique judiciaire » (pourtant revendiquée en couverture), et s'ancrent totalement dans l'œuvre de Carrère.

V13 recoupe toutes les obsessions de l'auteur évoquées dans *D'autres vies que la mienne*, *L'Adversaire*, *Limonov* ou *Le Royaume*: les hommes face à un drame collectif qui les dépasse, le mensonge, le silence, la religion, le combat juridique de certaines personnes, etc. Le tout avec une écriture blanche, d'une virtuosité jamais ostensible, prenant garde de ne jamais surligner le moindre message. Comme un symbole, l'ouvrage se clôt sur les mots d'un policier du Caire, que Nadia Mondeguer avait croisé en 2018: « *Ta fille et les autres, ils sont* shahid, *martyrs.* » Et Carrère de conclure: « *Les martyrs, c'étaient eux, pas les tueurs qui s'attribuaient cette dignité dans leur ignorance crasse et manipulée, c'était comme si le monde se remettait à l'endroit.* » ■

Baptiste Liger



V13
EMMANUEL CARRÈRE
368 P., P.O.L., 22 €

FESTIVAL
AMERICA©
LITTÉRATURES & CULTURES D'AMÉRIQUE DU NORD
DU 22 AU 25 SEPTEMBRE 2022
VINCENNES / FRANCE
VOIX D'AMÉRIQUE
20 ANS
10ÈME ÉDITION
Slumberland · photographie ©vincent bourdon
festival-america.com
80 invités d'Amérique du Nord pour 4 jours de rencontres, débats, lectures, dédicaces, projections et rendez-vous jeunesse.
JONATHAN FRANZEN · RUSSELL BANKS · LOUISE ERDRICH
RICHARD FORD · JOYCE MAYNARD · TA-NEHISI COATES
JENNIFER EGAN · DAVID TREUER · VIET THANH NGUYEN
ARMISTEAD MAUPIN · JULIE OTSUKA · MICHAEL CHRISTIE
ANTOINE DESJARDINS · J. COURTNEY SULLIVAN...
VINCENNES.fr · sofia · Télérama · Canada · Québec · RATP · LiRE · Konbini

Cas d'école

Inégalitaire, non performant, excluant, notre système éducatif est défaillant, et depuis longtemps. Quelles solutions pour le refonder ? En cette rentrée, dans leurs ouvrages, Iannis Roder, Monique Canto-Sperber et Rachid Zerrouki livrent quelques pistes de réflexion.

« CERTAINS JEUNES PENSENT QUE LA RÉPUBLIQUE EST COERCITIVE »

Dans *La Jeunesse française, l'école et la République*, Iannis Roder, professeur d'histoire dans un collège en REP de Seine-Saint-Denis, alerte sur la nécessité de refonder le pacte républicain. Entretien.

L'école française va mal parce qu'elle traverse une crise d'identité, écrivez-vous. La promesse républicaine s'est-elle vidée de son sens ?

Iannis Roder. Ferdinand Buisson, l'un des principaux inspirateurs de l'école de Jules Ferry, disait : « *Le rôle de la République est de faire des républicains.* » L'école a pour mission d'apprendre à lire, à écrire et à former les élèves à un métier futur. Mais elle a aussi été pensée comme un lieu de découverte du monde, où chaque enfant a la possibilité de se dégager de ses déterminismes sociaux, culturels, religieux. Et ses enseignements, fondés sur la raison et la science, ont pour but de façonner des individus autonomes dotés d'esprit critique. Or une fraction de la jeunesse d'aujourd'hui comprend mal, voire pas du tout ces principes et cette philosophie. Certains jeunes pensent que la République est coercitive, qu'elle empêche l'individu de s'épanouir parce qu'elle ne laisse pas les élèves afficher, par exemple, leur opinion religieuse, alors qu'elle vise précisément l'émancipation en fixant comme horizon l'intérêt général. Lorsqu'on ajoute à cela la hausse des inégalités scolaires et le manque de mixité sociale et culturelle dans les établissements, on saisit mieux la crise que nous traversons.

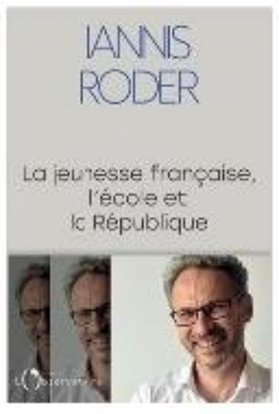
Que comprennent les élèves de la laïcité ?

I.R. Un certain nombre d'élèves l'associent à l'absence de liberté. À l'inverse, ceux à qui l'on a expliqué pourquoi et comment la laïcité s'est installée historiquement en perçoivent beaucoup mieux l'objet. C'est ce que l'on constate en échangeant avec les enseignants qui ont suivi les sessions du plan national de formation sur les valeurs de la République initié par l'ancien ministre de l'Éducation, Jean-Michel Blanquer. Il me semble essentiel de rappeler aux élèves que l'école de la République a été fondée au début des années 1880, moment dans lequel le retour de la monarchie, elle-même largement soutenue par l'institution catholique, restait possible. Il fallait former des esprits émancipés des déterminismes religieux. Par la suite, la loi de séparation de 1905 a eu pour effet de libérer l'État de la mainmise de l'Église catholique.

La fragilisation de notre modèle républicain explique-t-elle la montée en puissance des contestations dans l'enceinte scolaire au nom de l'islam ?

I.R. Je ne le crois pas, parce que ce phénomène s'observe un peu partout ailleurs. En revanche, le retour du religieux tire à l'évidence profit de l'extension du modèle communautariste anglo-saxon auprès de la jeunesse ; vision dans laquelle l'individu prime, et nul n'a le droit de limiter les expressions de la foi. Il est certain que lorsqu'on n'est pas sûrs de ce que l'on est en termes politiques, la nature ayant horreur du vide, un autre cadre de référence peut plus facilement venir s'interposer. La question posée par l'école est foncièrement politique ; elle consiste à déterminer où nous voulons aller : vers une société où le citoyen ne se défait jamais de l'individu, et à travers lui, les groupes communautaires qui mettent la société en tension, ou vers une société dans laquelle on tente de construire et de perpétuer l'intérêt général, avec des valeurs et principes qui nous sont communs. ■

Propos recueillis par Claire Chartier



LA JEUNESSE FRANÇAISE, L'ÉCOLE ET LA RÉPUBLIQUE
IANNIS RODER
200 P., L'OBSERVATOIRE, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 31 AOÛT.

HANNAH ASSOULINE/L'OBSERVATOIRE

« IL NE PEUT PLUS Y AVOIR LA MÊME FORMULE POUR TOUS LES ÉLÈVES »

À l'heure du procès du néolibéralisme, la philosophe Monique Canto-Sperber publie *Une école qui peut mieux faire,* un livre plaidoyer en faveur de la libéralisation de l'école. Elle s'en explique.

« Il est temps, je crois, de dépasser nos préjugés idéologiques. Ce que je propose sur le mode de l'expérimentation – plus de liberté et d'initiative, davantage de responsabilités pour les enseignants et les chefs d'établissement – ne signifie pas du tout l'entrée des puissances économiques dans l'école ! L'État reste celui qui finance et contrôle le contenu des enseignements. En France, on a tendance à considérer que l'uniformisation est le meilleur rempart contre les inégalités, mais à une époque où les jeunes sont issus de milieux sociaux et d'origines très divers, il ne peut plus y avoir la même formule pour tous les élèves.

Toutes les enquêtes européennes signalent la baisse du niveau de compétences des élèves français et montrent que notre école est parmi les plus inégalitaires d'Europe. Dans un pays de tradition républicaine, ce résultat est consternant. Alors que beaucoup s'interrogent sur la manière de rendre l'éducation des élèves plus en phase avec la société, et où les familles veulent être davantage associées, la libéralisation de l'école mérite d'être envisagée. Une école qui se donne à elle-même ses propres lois, non par hors-sol, mais dans un cadre – c'est ce qui distingue l'autonomie de l'indépendance: les objectifs de formation sont communs, énoncés et garantis par l'État, mais les équipes enseignantes peuvent proposer leurs propres méthodes pour parvenir à ces objectifs. Tous les pays occidentaux qui ont envisagé une réforme scolaire d'envergure – la Suède, la Grande-Bretagne ou les États-Unis – sont allés dans ce sens: ils ont donné aux équipes pédagogiques plus de souplesse dans la manière de composer les groupes de classe, d'organiser les niveaux, d'appliquer le programme… » ■

Propos recueillis par C.C.

UNE ÉCOLE QUI PEUT MIEUX FAIRE
MONIQUE CANTO-SPERBER
272 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

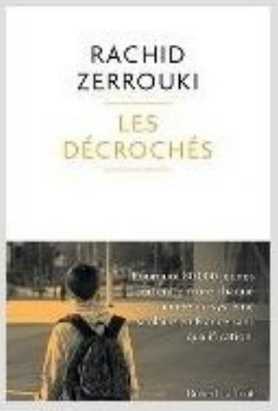
PERDUS DE VUE

Rachid Zerrouki s'attache au parcours de ces élèves que l'on dit « décrocheurs » et propose des pistes pour ne plus les laisser au bord du chemin.

SAMUEL KIRSZENBAUM/ALBIN-MICHEL - GEOFFROY MATHIEU/OPALE/ROBERT LAFFONT

Rachid l'instit est connu sur les réseaux sociaux. Il y raconte son expérience de professeur auprès de gamins pas toujours faciles, mais pas seulement. Son coup de gueule concernant le film *Les Segpa* a connu un grand retentissement. Il écrit également des tribunes et des chroniques dans les journaux. Après *Les Incasables,* il publie son deuxième livre, *Les Décrochés.* Un témoignage sur les mal nommés « décrocheurs » car, comme le note l'auteur, décrocher du système scolaire est rarement un choix. Lui travaille auprès des jeunes en établissement pénitentiaire ou dans les Segpa, qui, selon le ministère, sont *« au collège, les sections d'enseignement général et professionnel adapté qui accueillent des élèves présentant des difficultés scolaires graves et persistantes auxquelles n'ont pu remédier les actions de prévention, d'aide et de soutien ».* Les « décrochés », ces 80 000 enfants qui restent chaque année sur le carreau, il les connaît. Ils sont moins nombreux qu'avant, certes, mais la société ne fait plus de place à ces « sans diplômes ». On parle parfois des réussites, rarement du parcours de ceux qui végètent.

Avec beaucoup de pudeur et de délicatesse, l'enseignant raconte les enfances à problèmes, les gamins attachants, les filles harcelées qui préfèrent tout lâcher, les phobiques scolaires. Il cherche les raisons profondes du décrochage, les déterminismes sociaux derrière le lapidaire « j'aimais pas l'école ». Ainsi Adam: *« Adam, c'est l'histoire d'un garçon qui à un moment donné n'avait plus que l'école pour le secourir, et elle n'a pas été suffisamment forte pour y parvenir. »* Une histoire de ceux qui ne rentrent pas dans le moule de l'Éducation nationale, et donc le remettent en question. ■ **Aurélie Marcireau**



LES DÉCROCHÉS
RACHID ZERROUKI
224 P., ROBERT LAFFONT, 19,50 €

La double rentrée des écrivains et éditeurs

Additionner les casquettes d'auteur et d'éditeur de la rentrée, voilà tout un programme. Nous nous sommes intéressés aux cas de deux jeunes figures de l'édition et de la littérature, Maud Simonnot et Joachim Schnerf.

Pour Maud Simonnot, il s'agit d'un triple événement : récemment nommée à la tête de la *Nouvelle Revue française*, elle voit un premier numéro paraître sous sa direction fin septembre, juste avant la sortie de son second roman aux éditions de L'Observatoire et, enfin, de ceux qu'elle édite chez Gallimard. Son *Heure des oiseaux* se déroule sur la diabolique île Anglo-Normande de Jersey où, entre les années1960 et 1980, un orphelinat est connu pour avoir été le théâtre d'une redoutable industrie pédocriminelle. Bien plus tard, la narratrice cherche à y retrouver la mémoire de son père. L'ogre se faufile comme une ombre dans les ellipses induites par l'amnésie. Des décennies plus tôt, une orpheline, Lilly, fuyait l'institution pour se réfugier chez un ermite, coupable idéal. Le clin d'œil au *Roi des aulnes* de Tournier est appuyé. Tendre et cruel, *L'Heure des oiseaux* nous marque par sa puissante évocatrice.

Écrivain et éditeur de littérature étrangère chez Grasset, Joachim Schnerf avait publié ses deux précédents romans aux éditions de l'Olivier et Zulma, avant qu'un dialogue ne s'invite naturellement, se souvient-il, autour de son roman en cours d'écriture avec deux éditeurs de chez Grasset. Dans ce très poétique *Cabaret des mémoires*, l'écrivain explore une autre mémoire traumatique en héritage : le narrateur a comme tante la dernière rescapée d'Auschwitz. Après la guerre, elle est partie pour le Texas monter un cabaret où elle s'est livrée à un exercice inédit : « *Chanter la Shoah, la danser, la mimer, la fictionnaliser, en rire.* » Dans des Vosges imaginaires, les descendants de Rosa se mettent en quête de la retrouver. Alors que les derniers survivants s'éteignent un à un, l'exercice d'anticipation confère à ce court roman une importance particulière.

On peut alors se demander comment articuler concrètement ces deux activités pendant la grand-messe de la rentrée littéraire. Joachim Schnerf a à cœur de différer la date de parution de ses propres romans par rapport à celle des écrivains qu'il publie. Un choix radical qu'il estime nécessaire, d'abord pour pouvoir s'investir complètement auprès de ces derniers, mais aussi pour couper court aux suspicions. De son côté, Maud Simonnot a pu être confrontée à la méfiance de commentateurs, souffle-t-elle, « *comme si la situation générait forcément des conflits d'intérêts* ». Elle qui a écrit un livre sur l'écrivain et éditeur Robert McAlmon voit au contraire sa double condition comme un moyen de se rapprocher davantage de ses auteurs. Les suivant dans les salons en tant qu'écrivaine, elle crée avec eux un rapport d'égalité permettant de mieux les comprendre. Dès septembre, après les avoir accompagnés dans leur promotion, elle s'occupera de la sortie de son livre à L'Observatoire, tandis que les services de communication de Gallimard prendront le relais.

Par ailleurs, la grande maison publie notoirement les romans de certains de ses éditeurs, comme Jean-Marie Laclavetine, Philippe Sollers ou, au siècle dernier, Albert Camus et Jean Paulhan. Elle n'est pas la seule. Chez Grasset, il y avait bien sûr le grand manitou des prix littéraires Yves Berger, et aujourd'hui Christophe Bataille, lequel sort d'ailleurs un conte en cette rentrée. Chez Albin Michel, notons l'exemple de Gérard de Cortanze. « *Les maisons d'édition ont toujours recruté des collaborateurs parmi leurs écrivains* », confirme l'historien Jean-Yves Mollier. Ils ont beau connaître le système éditorial de l'intérieur, ces écrivains vivent chaque fois leur rentrée avec la même appréhension. ■

Simon Bentolila

L'HEURE DES OISEAUX
MAUD SIMONNOT
160 P., L'OBSERVATOIRE, 17 €

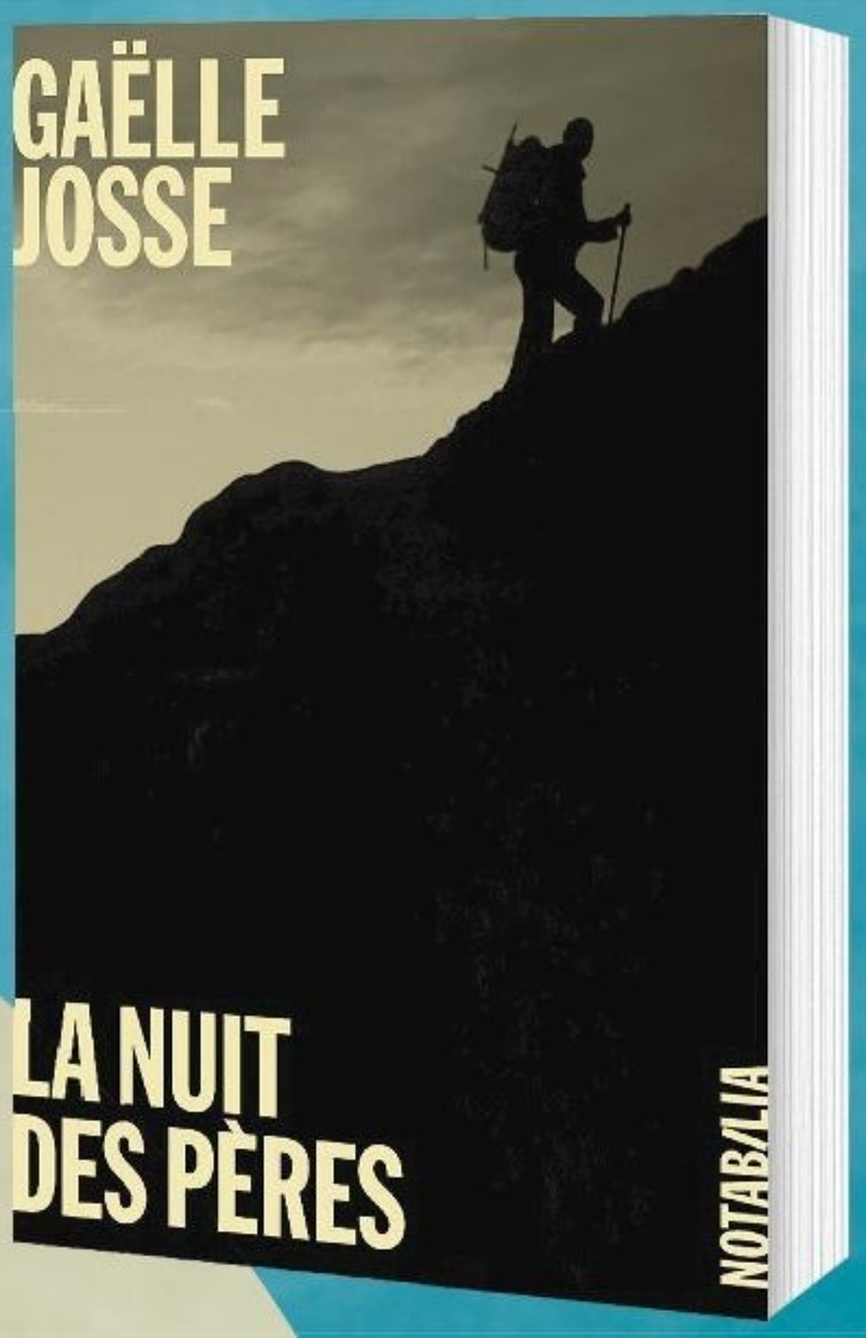
LE CABARET DES MÉMOIRES
JOACHIM SCHNERF
140 P., GRASSET, 16 €

OLIVIER DION/L'OBSERVATOIRE - JF PAGA/GRASSET

GAËLLE JOSSE

peint nos fragilités et y puise une force universelle : l'espoir.

© James Weston



« Un roman d'amour, de doute et d'espoir, troublant et profondément émouvant. »

Librairie L'ASTRAGALE, Lyon

« Une véritable caresse sur l'épaule du lecteur. »

François BUSNEL,
LA GRANDE LIBRAIRIE

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

J'AI LU

Sur la route

Au volant de son camion-librairie itinérante Tours & Détours, Johanna Finance sillonne la région d'Arras à la rencontre des lecteurs sur les marchés, dans les campings…

Dans moins d'une heure, la libraire sera en route pour un autre camping de la côte. En ce jour de juillet caniculaire, Johanna Finance s'est arrêtée à Merlimont, station balnéaire de la Côte d'Opale. Une étape au milieu de sa tournée estivale. « *Je propose mes livres à quelques mètres du cours d'aquagym, j'aime cette ambiance* », décrit-elle. Le soir, elle déroule son duvet dans sa librairie-camion ou monte la tente. Le lendemain, elle repart. Voilà moins d'un an, après quatorze années passées à La Grand Librairie à Arras, que Johanna est libraire itinérante au volant d'une camionnette au décor fleuri signé de l'illustratrice Judith Gueyfier. « *Je sillonne l'Arrageois, le Ternois et le bassin minier.* » Au moment de monter le projet, l'une des étapes cruciales a été le choix du véhicule et son aménagement. « *Il faut que ce soit pratique et sécurisé. Je ne suis pas mécanicienne : si mon camion ne roule pas un jour, je ne peux pas travailler.* » Il a aussi fallu négocier les places sur les marchés, demander les autorisations aux mairies des villages et calculer les déplacements. « *En général, je ne dépasse pas les 50 kilomètres aller-retour.* »

Les clients montent quelques marches et entrent dans cette singulière librairie. Certes, l'espace n'est pas grand, mais le rayonnage est clair et avenant, et au sol, les enfants peuvent tirer des bacs remplis d'albums. Quand la météo le permet, Johanna Finance déploie des tables sous son auvent. Sur le marché d'Arras, elle est installée face au beffroi, souvent près d'un primeur bio et d'un boucher. « *Je commence à être identifiée et des clients me passent des commandes. Il y a une part de pédagogie : rappeler la différence entre mon camion-librairie et un bibliobus qui prête les livres, expliquer la loi du prix unique sur le livre, redire qu'Amazon n'est pas moins cher, vanter les mérites de savoir attendre quelques jours pour avoir son livre, sensibiliser à mon métier de libraire indépendante…* » Le camion-librairie est aussi synonyme de lien social dans les villages et la collaboration nouée avec un café associatif va dans ce sens.

Prête pour sa première rentrée littéraire ambulante ? « *Je l'ai travaillée, mais c'est surtout un événement pour le monde de l'édition ! Pas pour mes clients du marché. Je l'aborde plutôt comme un moment avec des nouveautés que j'ai plaisir à partager avec eux* », précise Johanna Finance. Aujourd'hui, elle ne parvient pas encore à se verser le salaire qu'elle espère atteindre. « *Je suis toute petite. Je ne suis pas dans les tournées des représentants des maisons d'édition. J'essaie de ne pas accepter de toucher moins de 35 % du prix du livre vendu, mais Hachette, par exemple, est encore à 33 % Heureusement, des maisons comme L'École des loisirs ont tout de suite joué le jeu en m'accordant 37 %. Tout cela se négocie et se renégocie* », détaille-t-elle pour expliquer le volet économique de son activité. Le premier hiver n'a pas été trop rigoureux, les rencontres furent belles et enthousiasmantes, les ventes, plutôt bonnes… Pour le moment, tout roule ! ■

Raphaële Botte

TOURS & DÉTOURS EN CHIFFRES

→ **2021** Date d'ouverture du camion-librairie Tours & Détours, sur les routes depuis le 14 décembre.

→ **2000 à 2500** Nombre de titres proposés. Le chiffre monte à 4000 en comptant les livres d'occasion.

→ **15 à 20 m²** Espace disponible pour les rayonnages.

À retrouver sur les marchés d'Arras, de Loos-en-Gohelle, dans les villages de Rivière, Oisy-le-Verger…

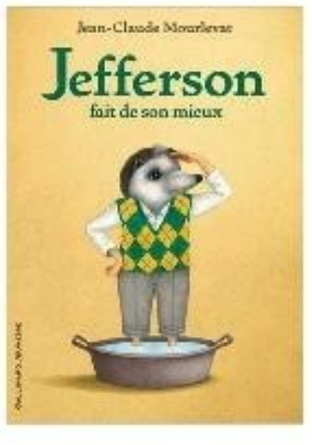
facebook.com/librairieambulante/

LE RETOUR DE JEFFERSON

Bonne nouvelle au rayon jeunesse : le célèbre petit hérisson de Jean-Claude Mourlevat revient pour de nouvelles aventures !

Pour Jefferson, « faire de son mieux » signifie avant tout aider les autres. Dans un premier livre (*Jefferson*, 2018), ce hérisson attachant n'avait pas hésité à quitter la contrée des animaux pour mener l'enquête dans celle des hommes. Là, il se retrouve, avec plusieurs amis, à chercher comment s'opposer à une secte pour secourir une amie lapine. On retrouve avec plaisir la plume de Jean-Claude Mourlevat, dont l'œuvre a été couronnée par le prix Astrid-Lindgren en 2021. Dans *Jefferson fait de son mieux*, le romancier pointe habilement les petitesses humaines, mais il emporte surtout son lecteur dans une aventure policière où règne l'amitié. ■

Jean Hurtin



JEFFERSON FAIT DE SON MIEUX
JEAN-CLAUDE MOURLEVAT
304 P., GALLIMARD JEUNESSE, 14 €

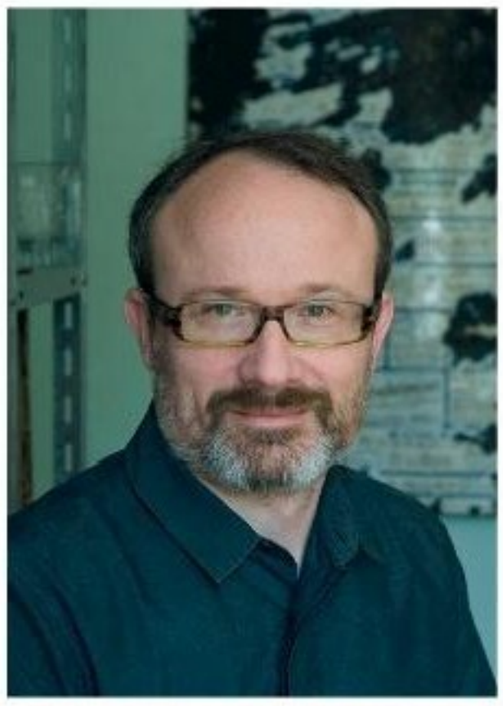
JOHANNA FINANCE

• MAUVAIS ESPRIT

Bienvenue à Zombieland

Et si la Russie n'était autre qu'une terre peuplée de créatures décérébrées type « zombies » ? C'est le postulat du dernier petit pamphlet de Iegor Gran, sévère avec ses compatriotes.

Iegor Gran a l'art de la nuance : « *Tous les Russes ne sont pas comme ça* », écrit-il en préambule de son bref pamphlet sur ses compatriotes, *Z comme zombie*. Soit le portrait cinglant d'un peuple décérébré, méchant, menteur et fier de l'être, dont la nature profonde a été révélée par le conflit en Ukraine. Dites « *guerre* » et le zombie répondra, même le nez devant des images éloquentes, « *opération militaire spéciale* » – avec cette lettre « Z » sur les chars en guise de symbole. « *Osez une moue sur Poutine, le zombie se fige, la gueule ouverte, la mâchoire crispée. À cet instant, il vous boufferait le crâne.* […] *Ses propres enfants ne sont plus que viande pour lui.* » Résurgence de la fameuse « âme russe » ? Non, simplement l'effet de la « *zombocaisse* » ou télévision, « *cette boîte qui sonne creux et rend bête* » vomissant la « *propagande de caniveau* » du discours officiel. « *Un contenu dont les mensonges sont facilement démontables, contournables et retournables à l'envoyeur, et, en même temps, un peuple qui se laisse berner.* » Ou, plutôt, qui redemande sa dose de *fake news* grossières et qui préfère « *perdre la vue plutôt que de douter* ». Exemples à l'appui, l'auteur (fils d'un dissident soviétique) croque ainsi avec férocité le zombie russe – issu des classes populaires comme de l'élite –, conscient voire fier de sa qualité. « *Balourd et prévisible* […], *limité intellectuellement* », ce charognard patriotique déteste l'Occident, un « *grand Satan* », mais rêve d'acquérir tous les produits qu'il propose. Paradoxal ? Le zombie ne comprend même pas ce concept, selon Iegor Gran, plus ironique et pessimiste que jamais. « *Comme dans les films de Romero, on est cernés. On est foutus.* » ■



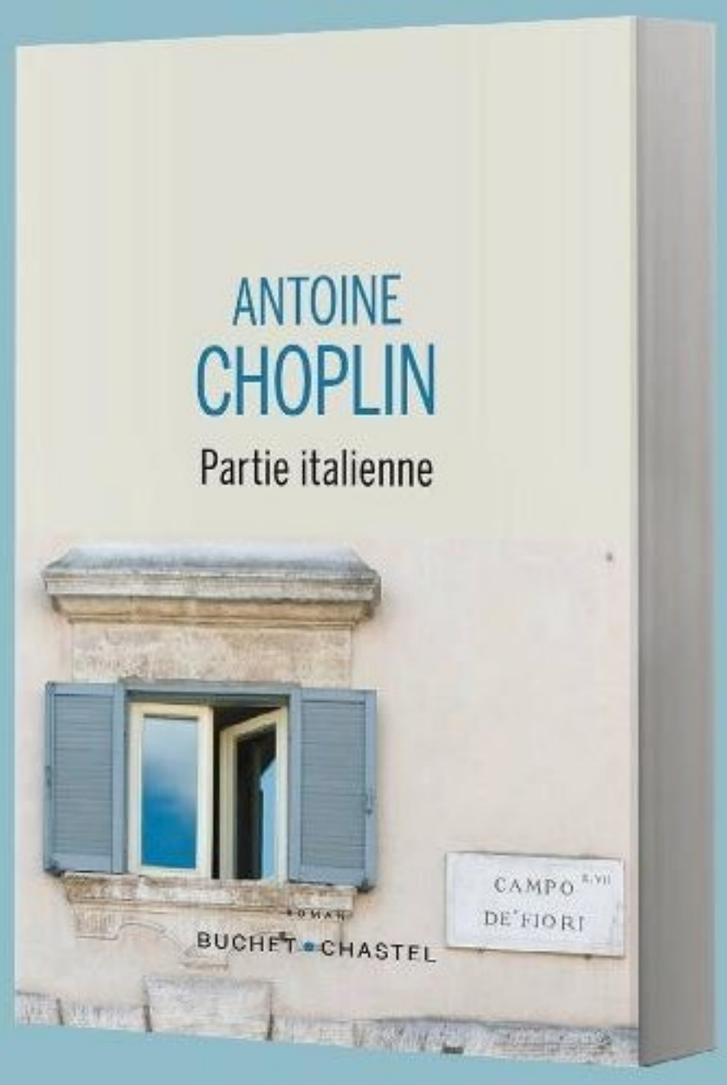
JOHN FOLEY/P.O.L.

Baptiste Liger

Z COMME ZOMBIE
IEGOR GRAN
176 P., P.O.L., 16 €.
EN LIBRAIRIES LE 8 SEPTEMBRE.

ANTOINE **CHOPLIN**

LES PLAISIRS D'UN PRINTEMPS ROMAIN,
UNE RENCONTRE AUTOUR D'UNE PARTIE D'ÉCHECS,
ET LA TOUTE PUISSANCE DE LA MÉMOIRE.



« Entre l'art et les échecs,
un roman d'une sensualité folle. »
Fnac Arles

« Un roman d'évasion et de rêve. »
Librairie M'Lire, Laval

BUCHET • CHASTEL

Au nom du peuple Chagos

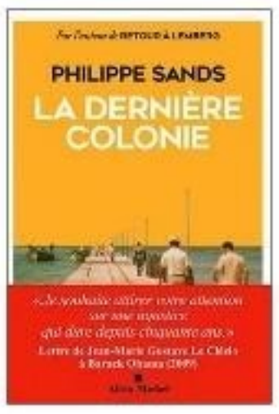
La nouvelle enquête historique de Philippe Sands relate son combat pour le retour sur leurs terres des habitants d'un archipel de l'océan Indien.

Le 25 février 2019, la Cour internationale de justice (CIJ) de La Haye estime que la souveraineté britannique sur l'archipel de Chagos n'est pas fondée en droit, car celui-ci a été séparé de l'île Maurice avant la décolonisation. Le Royaume-Uni est donc *« tenu, dans les plus brefs délais, de mettre fin à son administration de l'archipel des Chagos, ce qui permettra à l'île Maurice d'achever la décolonisation de son territoire. »*

Ce jour-là, le juriste international Philippe Sands, représentant de l'État mauricien, savoure sa victoire, tandis que Lisebye Élysé, chassée de l'un de ses îlots, nage dans le bonheur. Ce sont les deux personnages principaux de *La Dernière Colonie*, le troisième étant, en arrière-plan, la Cour de La Haye. Tous sont au cœur de récits chronologiques entrelacés avec brio, selon la technique éprouvée de l'auteur du superbe *Retour à Lemberg*.

Entre la corne de l'Afrique et l'Indonésie, les îles Chagos ont été découvertes par les Portugais, occupées par les Français, puis les Anglais. Seules trois sur cinquante-cinq sont habitées : Salomon, Peros Banhos et Diego Garcia. C'est sur cette dernière que Londres installe en 1964 une base militaire, puis signe un bail de cinquante ans avec les États-Unis. Lors de l'indépendance de Maurice, en 1968, l'archipel reste aux mains des Britanniques sous le nom de « Territoires de l'océan Indien ». Au prétexte d'assurer la sécurité de la base, les deux mille Chagossiens sont expulsés. Au milieu des années 1970, Diego Garcia consolide son rôle stratégique. Elle jouera un rôle majeur dans les guerres d'Irak et d'Afghanistan. Mais elle finira par perdre le combat contre les habitants, finalement autorisés à rentrer sur leurs terres, ce « droit fondamental » rappelé par le Prix Nobel de littérature, et Mauricien, J.M.G. Le Clézio. ■

Emmanuel Hecht



LA DERNIÈRE COLONIE (THE LAST COLONY)
PHILIPPE SANDS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR AGNÈS DESARTHE, 240 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 31 AOÛT.

L'ignoble trafic

Dans *Les Exportés*, Sonia Devillers aborde, par le prisme familial, un épisode méconnu des persécutions contre les Juifs d'Europe de l'Est.

Perec le note dans *Ellis Island*, être juif repose sur deux certitudes, dont l'une, tel un doigt pointé hargneusement sur soi, fonctionne comme une sentence définitive : *« celle d'avoir été désigné comme juif, et parce que juif victime, et de ne devoir la vie qu'au hasard et à l'exil. »* Dans *Les Exportés*, la journaliste Sonia Devillers s'empare de l'héritage de ses grands-parents maternels, Juifs roumains débarqués à Paris en 1961 accompagnés de son arrière grand-mère, de sa mère et de sa tante alors adolescentes. Une installation transmise en peu de mots, réduite à quelques anecdotes cocasses pour les unes, carrément traumatiques pour les autres. Lorsque Gabriela avait épousé Harry au début des années 1930, le couple avait changé son nom pour en vider la consonance juive et s'appeler « Deleanu », un nom qui *« décrétait une histoire nouvelle, fabriquée de toutes pièces »*. Mais ce changement n'arrête pas la machine infernale de l'Histoire qui les rattrape, obligés de fuir le régime soviétique et victimes d'un trafic humain de grande ampleur : la Roumanie, pays à l'antisémitisme bien ancré, a pendant des décennies effectué une forme singulière et secrète de libre-échange, monnayant ses Juifs contre des porcs par l'intermédiaire d'un passeur anglais, personnage digne d'un roman balzacien. Avec cette passionnante enquête pétrie de lectures historiques, d'entrevues avec des spécialistes et des témoins, Sonia Devillers livre un document clé sur un épisode méconnu, témoignage effarant et cynique des persécutions menées contre les Juifs d'Europe de l'Est dans la seconde moitié du XXe siècle. ■

Eugénie Bourlet

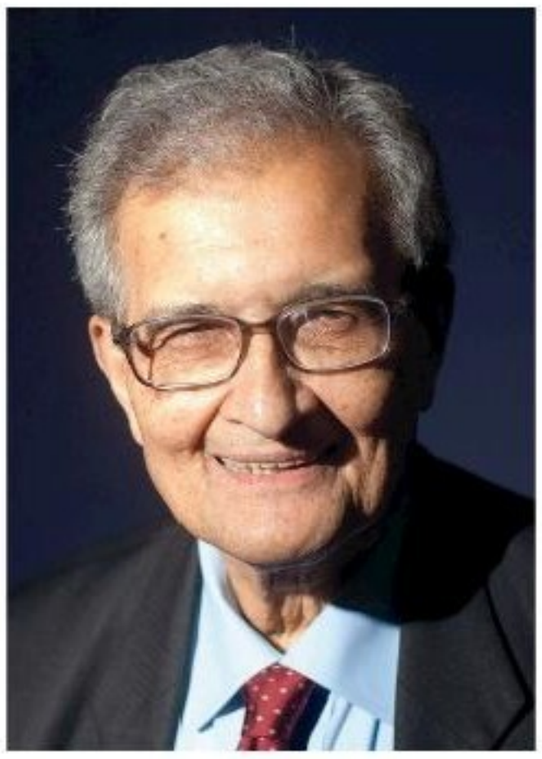
LES EXPORTÉS
SONIA DEVILLERS
288 P., FLAMMARION, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 31 AOÛT.

SHAUN CURRY/AFP

Leçon d'humanité

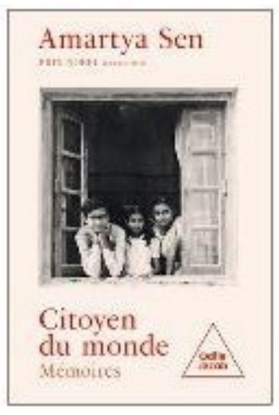
Amartya Sen, Prix Nobel d'économie 1998, publie ses mémoires à 89 ans. Une plongée fascinante dans la vie de l'universitaire qui a changé la vision de la notion de « développement ».

Plus que des mémoires, c'est un voyage. Voyage qui a un objectif: mettre en garde contre les identités, qui, brandies en étendard, opposent les hommes et plaider pour les identités plurielles. La vie de l'Indien Amartya Sen s'inscrit d'abord dans son pays, l'Inde, et un attachement au Bengale, dans des paysages, des fleuves ô combien importants là-bas et une famille. On s'y perd parfois, mais chacun raconte sa part de ce pays fascinant où grandit l'économiste sous l'influence de Tagore, Prix Nobel de littérature en 1913, un proche de la famille. *« À sa mort, je me suis mis à étudier sa pensée et j'ai fait de cette étude l'engagement d'une vie. L'importance qu'il accorde à la liberté et à la raison m'a amené à réflechir tres sérieusement à ces questions qui, avec le temps, ont pris de plus en plus d'importance à mes yeux. »* Tagore promeut l'éducation, Sen fera de même. Jeune, il aimait les maths… et le sanskrit; universitaire, il est philosophe… et économiste, travaillant autant sur la théorie que sur les actions. La famine de 1943 en Inde est un marqueur. Toute sa vie, il se consacre à la théorie du choix social (ou comment définir le plus justement les choix collectifs), formule la théorie des « capabilités » et est à l'origine de l'indice de developpement humain (IDH) adopté par le Programme des Nations unies pour le développement. La vie de Sen, chez lui au MIT comme à Dehli, proche de Smith comme de Tagore, illustre son message. *« Mon identité bengalie a toujours été d'une grande importance à mes yeux sans pour autant qu'elle n'oblitère mes autres identités professionelle, politique, nationale ou autre sans compter l'humanité que je partage avec le monde. »* Si, pour résumer, nous n'avions droit qu'à une citation, ce serait cette dernière: *« Un meilleur partage donne toujours des résultats stupéfiants »*, parce que partager, c'est l'autre objet de ce livre. ■



UNIVERSIT DE GLASGOW

Aurélie Marcireau



CITOYEN DU MONDE
AMARTYA SEN
ODILE JACOB, 26,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 14 SEPTEMBRE.

LIRÔ LAC
FESTIVAL DU LIVRE DE TALLOIRES-MONTMIN
1 & 2 OCTOBRE 2022
BAIE DE TALLOIRES
TALLOIRES-MONTMIN
Rencontres
Dédicaces • Lectures
Ateliers jeunesse
MIGUEL BONNEFOY • DAVID FOENKINOS • XAVIER DE MOULINS • VICTOR JESTIN • OLIVIER ADAM VICTORIA MAS • YANN QUEFFÉLEC • AMÉLIE CORDONNIER • OLIVIA DE LAMBERTERIE • NICOLAS BEUGLET • LIONEL DUROY • BLANDINE RINKEL ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT • HÉLÈNE GESTERN HADRIEN BELS • MATHOU • SANDRINE COLLETTE PAULINE DESMURS • LEILA BOUHERRAFA GAUTIER BATTISTELLA • SARAH BRIAND • JEAN SULPICE • ISABELLE CARRÉ • HUGO CLÉMENT
www.lirolac.fr

« Je suis fidèle et infidèle aux livres »

C'est avec Christine Angot que Claire Denis a écrit son nouveau film, *Avec amour et acharnement,* l'histoire d'un couple qui vacille. Ou plutôt, elle a utilisé certaines scènes d'un roman de l'écrivaine. Car la réalisatrice a toujours eu une façon singulière d'aborder un texte…

Vous avez régulièrement travaillé avec des écrivaines – Emmanuèle Bernheim, Marie NDiaye, Christine Angot –, mais aussi adapté des romans, écrit avec un dramaturge, Jean-Pol Fargeau… Quel est votre rapport à l'écriture ?

Claire Denis. Mes films naissent rarement d'un livre, plutôt d'une rencontre, d'une musique, d'un fait divers… Mais parfois, une lecture peut accélérer le processus de création. En travaillant d'abord avec Jean-Pol, je me suis rendu compte du plaisir d'écrire à deux. On peut rire, échanger, prendre de la distance et surtout lire à haute voix pour l'autre. On entend immédiatement si un dialogue ou une scène fonctionne ou pas. Mais il m'a fallu tout de même un peu de temps pour penser que je pouvais adapter un livre. C'est grâce à Emmanuèle Bernheim. Nous travaillions à un scénario d'un film d'époque qui n'avançait pas. J'en avais marre. Elle m'a demandé : *« Mais tu veux quoi ? »* Je voulais juste un homme, une femme, un décor, une histoire simple. Elle a ri et m'a dit qu'elle venait justement de finir un roman. Je le lis. C'était *Vendredi soir.* Exactement ce que je cherchais. Je n'ai même pas pensé à changer quoi que ce soit. C'était une expérience très joyeuse. J'ai adapté le livre à la durée d'un film en pensant aux deux acteurs, Valérie Lemercier et Vincent Lindon. L'écriture d'Emmanuèle m'a beaucoup aidée : peu d'adjectifs, des phrases courtes, de l'observation. J'ai essayé de réaliser le film ainsi.

Vous avez ensuite écrit avec Marie NDiaye l'un de vos plus beaux films, *White Material.*

C.D. Sachant que je connaissais Marie et que j'aimais ses livres, mon producteur m'a incitée à travailler avec elle. On s'est retrouvées autour de Maria, le personnage incarné par Isabelle Huppert, plongée dans une guerre civile en Côte d'Ivoire, qui n'a pas officiellement éclaté. Marie n'avait jamais collaboré à un film, mais elle avait écrit des pièces de théâtre et des livres. Dans sa façon d'écrire, les mots sont à la fois précis, tranquilles, coupants. Avec Marie, on pouvait se dire les choses. Il faut se parler pour écrire des images. Quand elle écrivait le dialogue de Maria qui s'adresse à son fils, je voyais ce fils assis sur le lit, je voyais Maria debout, excédé par lui… Les scènes qu'on ne voit pas ne tiennent pas la route. Elles ne sont pas forcément mal écrites, mais je ne sais pas comment les tourner.

LOÏC VENANCE/AFP

Comment s'est passée la collaboration avec Christine Angot pour *Un beau soleil intérieur* et *Avec amour et acharnement* ?

C.D. J'ai d'abord réalisé un court-métrage à partir d'un texte écrit par Christine pour France Culture à Avignon, *Voilà l'enchaînement* : un homme, une femme, un couple qui se déchire. J'ai réalisé d'autres films et, un jour, on me propose d'adapter *Fragments du discours amoureux* de Roland Barthes. Je réfléchis, et je décline : le livre est trop lié à ma jeunesse. J'en parle avec Christine, qui n'a pas tellement envie de participer à des scénarios. Elle me dit que nous pourrions écrire nos propres « fragments ». Juliette Binoche a eu vent du projet et on a imaginé l'histoire amoureuse de cette femme par fragments, c'est le film *Un beau soleil intérieur*. Mon projet suivant, que je devais tourner au Panama, s'est arrêté à cause de la pandémie. L'idée germe de réaliser un film très vite, à Paris avec Vincent Lindon et Juliette Binoche, qui n'avaient jamais tourné ensemble. Christine ne pouvait pas nous rejoindre car elle travaillait à son roman *Un tournant de la vie [une femme, en couple, revoit son ancien amant]*, mais elle me propose de lire les pages déjà écrites. C'est devenu *Avec amour et acharnement*. Je ne peux pas dire que j'ai adapté le roman parce qu'il est à la première personne. J'y suis fidèle et infidèle. J'ai fabriqué un montage des scènes qu'elle me donnait et j'ai rajouté une autre chronologie car je voulais que le couple ait une vie avant les retrouvailles avec l'ancien amant.

Vincent Lindon et Juliette Binoche interprètent un couple qui vacille dans *Avec amour et acharnement*.

Quand vous dites *« fidèle et infidèle »*, il semble que ce soit à chaque fois un peu la même chose…

C.D. Un livre est un déclencheur. On peut y piquer des choses. *Beau travail*, par exemple, est très librement, ou très peu, adapté du roman inachevé d'Herman Melville, *Billy Budd*. Son auteur se demande ce que signifie « être étranger ». J'ai gardé cette question et immédiatement pensé à la légion étrangère à Djibouti. J'y ai vécu enfant. Là-dessus s'est rajoutée une phrase de William Faulkner, dont les livres m'ont toujours impressionnée : *« La vie, c'est de la fornication et du sang. »* Tout à coup, on sent que quelque chose peut arriver. Voilà où peut me mener un mot. ■

Propos recueillis par Éric Libiot

Avec amour et acharnement, de Claire Denis, avec Vincent Lindon, Juliette Binoche, Grégoire Colin… En salles le 31 août.

3 QUESTIONS À… JÉRÔME SALLE

Le réalisateur a coécrit *Kompromat* avec l'écrivain Caryl Férey, l'histoire d'un Français innocent jeté dans les prisons russes. Retour sur cette collaboration.

Quel est le point de départ de *Kompromat* ?

Jérôme Salle. J'avais lu un reportage sur un de nos compatriotes victime d'un « kompromat », soit un dossier compromettant monté de toutes pièces par les Russes. Le film est donc librement inspiré de faits réels. Je voulais retrouver la veine « polar réaliste » de *Zulu* [film qu'il réalisa en 2013]. Pour cette raison, j'ai souhaité travailler avec Caryl Férey, auteur du roman éponyme, mon coscénariste sur son adaptation et aujourd'hui un ami.

Comment avez-vous mené ce projet ?

J.S. Dans ses romans, Caryl montre des êtres humains broyés par le système. Ici, c'est bien sûr Mathieu, incarné par Gilles Lellouche, mais aussi les Russes eux-mêmes, premières victimes du système poutinien. On a essayé de coller à la réalité, ça n'a pas marché. On a fini par trouver le chemin : respecter les grands moments de l'histoire pour s'octroyer une liberté totale. On a donc gardé ce qui peut arriver et ce qui est effectivement arrivé à cet homme : un Français innocent jeté en prison, abandonné par tous et obligé de se débrouiller seul pour fuir le pays.

Ce qui fait aussi la qualité du film, c'est son écho étonnant avec la situation et la politique russe actuelles…

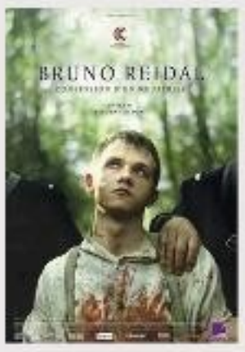
J.S. L'homme de la rue, branché uniquement sur la propagande russe, le clame tous les jours : *« Poutine nous a rendu notre fierté. »* Tout était écrit avant l'invasion de l'Ukraine. Tout ce que disent les politiques ou les militaires dans le film est absolument vrai et on s'en rend malheureusement compte aujourd'hui. Jusqu'à l'ambassadeur de France, qui joue les hypocrites pour rester en bons termes avec Poutine. Le personnage joué par Gilles nous ressemble. Les Français ont vécu dans une sorte de naïveté, nous ne mesurons pas le fossé culturel qui nous sépare de ce peuple. Malgré lui, Mathieu est peu à peu attiré dans la bataille. Et les Russes pensent que s'il y a bataille, ils vont gagner. Je vois un parallèle entre cette histoire et *Le Loup des mers* de Jack London, un de mes livres préférés : le combat entre la démocratie et le fascisme. ■

Propos recueillis par E. L.

Kompromat de Jérôme Salle, avec Gilles Lellouche, Joanna Kulig, Michael Gor… En salles le 7 septembre.

CURIOSA FILMS 2022

DVD



BRUNO REIDAL
DE VINCENT LE PORT
(CAPRICCI)
→ **Au début du XXe siècle, un adolescent du Cantal est accusé du meurtre d'un enfant. Interrogé par des médecins, il se confiera sur sa vie et ses pulsions meurtrières. De ce fait divers – dont les détails sont disponibles dans le livre document *L'Affaire Bruno Reidal* (Capricci) –, Vincent Le Port signe un premier long-métrage saisissant.** B.L.

LES CHIENS DE GUERRE
DE JOHN IRVIN
(L'ATELIER D'IMAGES)
→ **Tiré d'un roman à succès de Frederick Forsyth, ce petit classique du cinéma d'action, autour d'une tentative de coup d'État en Afrique noire, mêle habilement guerre, aventures et espionnage. Techniquement solide, *Les Chiens de guerre* nous offre aussi un Christopher Walken impeccable en mercenaire.** B.L.

LIVRE

MES FANTÔMES ET MOI
DE GABRIEL BYRNE
(SABINE WESPIESER)
→ **Il ne faut pas s'attendre à découvrir les coulisses du cinéma ou de croustillantes anecdotes sur Hollywood et Broadway. L'acteur Gabriel Byrne – *Miller's Crossing*, *Usual Suspects* – raconte, dans *Mes fantômes et moi*, plus volontiers sa vie hors de son métier. C'est une autobiographie qui alterne les époques, s'attache à des moments précis de l'enfance, prend de la hauteur le temps de quelques réflexions. Gabriel Byrne enfile les habits d'un conteur qui aime digresser pour mieux dessiner sa vie. Parfois ses fantômes viennent le hanter – la religion, l'alcool –, mais Byrne a su s'en guérir et le ton oscille entre l'humour badin, l'autodérision et l'émotion qui affleure lorsqu'il évoque ses parents. Une belle balade irlandaise.** E. L.

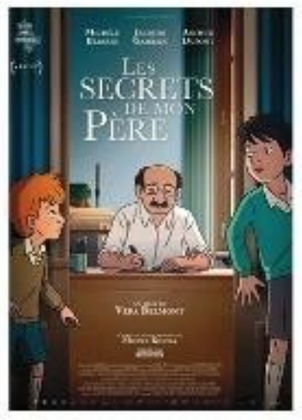
Qui suis-je ?

Murielle Magellan adapte *La Page blanche*, de Pénélope Bagieu, avec une Sara Giraudeau à son meilleur.

Il faut dire et redire le talent comique de Sara Giraudeau ; un comique du geste et de la retenue. L'actrice bouscule l'espace et les gens avec une telle douceur que la situation devient irrésistible. Dans *La Page blanche*, premier film de la romancière Murielle Magellan, adapté d'une bande dessinée de Pénélope Bagieu, elle joue une jeune femme obligée d'enquêter sur elle-même après une soudaine perte de mémoire. Le ton est léger malgré cet événement plutôt dramatique. La dernière partie, qui tente de résoudre le traumatisme, est moins convaincante, mais pendant une bonne heure tout fonctionne à merveille. Sara Giraudeau porte le film sur ses épaules et c'est un bonheur de la voir évoluer entre questionnements, incompréhension, malentendus, quiproquos et gags. Murielle Magellan sait mettre en valeur la comédienne – une grande qualité. ■ **Éric Libiot**

(En salles le 31 août)

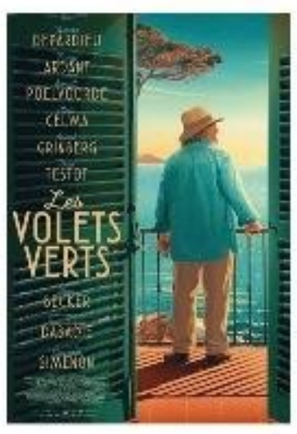
Au nom du père



Au départ, il y a la bande dessinée autobiographique de Michel Kichka, *Deuxième génération* : dans les années 1960, le jeune Michel s'interroge sur le silence de son père ; il découvrira qu'il est un rescapé d'Auschwitz. L'album est devenu un film réalisé par Véra Belmont, *Les Secrets de mon père*, à l'animation sans doute trop simpliste mais qui parvient à déployer son sujet petit à petit – la transmission, la parole traumatisée, la mémoire – et à laisser poindre l'émotion. Le récit ne laisse rien en chemin : les personnages, les enjeux, les péripéties trouvent leur juste place au bon moment. ■ **E. L.**

(En salles le 21 septembre)

ET AUSSI...



Malgré un Gérard Depardieu saisissant en acteur vieillissant et la patte de Jean-Loup Dabadie à l'adaptation, *Les Volets verts* de Simenon, revu et corrigé par Jean Becker, peine à convaincre, en raison de sa reconstitution trop appliquée et de son rythme mou (en salles). C'est une belle promesse de cinéma, en revanche, que propose la Danoise Tea Lindeburg avec *La Dernière Nuit de Lise Broholm*, tragédie historico-intimiste mâtinée de fantastique et librement inspirée d'un roman, jamais traduit en France, de Marie Bregendahl (21 septembre). ■ **Baptiste Liger**

JEROME PREBOIS/SND - LE PACTE

À vif

Avec *Syndrome E*, les héros de Franck Thilliez mettent le feu au petit écran.

Valeur sûre du polar, Franck Thilliez tient les lecteurs en haleine depuis près de vingt ans grâce à ses intrigues efficaces portées par des personnages ciselés. Parmi ces derniers, on retiendra plus particulièrement Franck Sharko, commissaire de police à cran et tenace lancé dans *Train d'enfer pour ange rouge* en 2004 et depuis héros d'une dizaine de romans, le plus souvent en tandem avec l'inspectrice Lucie Hennebelle. Ce n'était qu'une question de temps avant que le petit écran s'intéresse à ce duo pas comme les autres. Et si Thilliez avait déjà écrit à plusieurs reprises pour la télévision, aucun de ses romans n'avait encore fait l'objet d'une adaptation digne de ce nom, à l'exception de *La Chambre des morts,* adapté au cinéma en 2007. Une injustice désormais réparée par Escazal Films, boîte de production habituée des polars puisqu'on leur doit *Les Petits Meurtres d'Agatha Christie* et qui, en 2017, achète les droits de six romans de l'auteur.

Il aura donc fallu attendre cinq ans pour voir arriver sur nos écrans *Syndrome E,* qui marque non seulement la première adaptation télévisée d'un roman de Franck Thilliez mais également la première aventure de Sharko et Hennebelle, qui enquêtent ici sur une série de meurtres sauvages avec, en toile de fond, d'inquiétantes expériences sur le cerveau. Premier volet de ce qui s'annonce comme une trilogie sur la violence avec les prochaines adaptations de *Gataca* et d'*Atomka, Syndrome E* se suit sans déplaisir malgré une propension à l'académisme. Bien que l'on ne retrouve pas l'atmosphère sombre et étouffante des romans de Thilliez, la série reste prenante grâce à ses deux protagonistes principaux, dont un Vincent Elbaz parfaitement crédible en Franck Sharko. D'une grande sobriété, il rend tout de suite attachant son personnage de flic têtu et littéralement hanté par la mort de sa femme et de sa fille. À ses côtés, Jennifer Decker se révèle très convaincante dans la peau de Lucie Hennebelle.

C'est cette fragilité à fleur de peau, ce côté constamment sur la brèche qui donnent tout ce sel à cette première incursion qui, on l'espère, n'en restera pas au stade de coup d'essai. ■

Ilan Ferry

(Sur Salto depuis le 22 juillet, bientôt sur TF1)

ESCAZAL FILMS

HORS-SÉRIE

LiRE magazine littéraire

« LE SEIGNEUR DES ANNEAUX

Les secrets d'une œuvre culte »

Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur J.R.R. Tolkien sans jamais oser le demander. À l'occasion de l'arrivée sur Amazon Prime Video de la série événement *Le Seigneur des anneaux. Les Anneaux de pouvoir,* l'équipe de *Lire Magazine littéraire* s'est penchée sur la vie et l'œuvre du père fondateur de l'heroic fantasy. De son enfance en Afrique du Sud à ses années de professorat à Oxford en passant par le traumatisme de la Première Guerre mondiale, vous saurez tout sur les fondements de la création de la Terre du Milieu et comment l'influence de Tolkien continue de s'exercer aujourd'hui dans la pop culture ainsi que chez les auteurs contemporains de fantasy. Et pour couronner le tout, vous découvrirez des interviews exclusives de l'équipe des *Anneaux de pouvoir* venue présenter la série lors du Comic-Con de San Diego. Un numéro exceptionnel à ne pas rater ! ■ **I. F.**

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

LES ÉCRIVAINS DE LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Un mythe nommé Tolkien

C'est une « *invitation au voyage* » dans la Terre du Milieu que nous propose notre collaborateur Ilan Ferry. Rédacteur en chef de notre récent hors-série consacré à l'univers de J.R.R. Tolkien *[lire ci-contre],* il offre avec *La Mythologie selon Le Seigneur des anneaux* une plongée dans les sources de ce monument de la littérature de l'imaginaire, digne héritier des sagas nordiques et des récits chevaleresques, et de son influence sur la pop culture. Lieux, personnages, rites, secrets sont ainsi décryptés dans un esprit de vulgarisation, en compagnie des nains, elfes, hobbits et autres créatures. ■

Jean Hurtin

LA MYTHOLOGIE SELON LE SEIGNEUR DES ANNEAUX
ILAN FERRY
208 P., L'OPPORTUN, 13,90 €

À dormir debout

Un jeune garçon, assoiffé de vengeance, entraîne le lecteur dans un thriller surnaturel aux airs de tragédie familiale.

Onze saisons durant, le jovial Antoine de Maximy s'est invité chez l'habitant en toute simplicité avec pour seul mot d'ordre « *J'irai dormir chez vous* », sorte de formule magique qui semblait lui ouvrir toutes les portes. L'injonction lancée par Wataru, le jeune (anti)-héros de *J'irai te tuer dans tes rêves* tient, elle, davantage de l'avertissement voire de la funeste promesse. Dans ce shônen en quatre tomes, le lecteur suit la quête d'un jeune garçon bien décidé à venger sa sœur sauvagement assassinée par trois adolescents huit ans plus tôt. Frustré d'avoir vu

ces derniers protégés par le code pénal, qui garantit l'anonymat des mineurs impliqués dans des crimes, Wataru parvient toutefois à retrouver l'un d'eux, mais tombe dans un piège qui le plonge temporairement dans le coma. À son réveil, le garçon découvre qu'il est doté du pouvoir de pénétrer leurs rêves et de leur infliger des coups dont ils garderont les séquelles à leur réveil. Désormais, la vengeance de Wataru se jouera dans les songes. Un postulat qui n'est pas sans rappeler *Les Griffes de la nuit*, qui voyait le croquemitaine Freddy Krueger s'immicer dans les cauchemars de ses jeunes proies pour les tuer. À la différence près que si Freddy Krueger était un vrai méchant, Wataru, lui, est plus nuancé, car uniquement motivé par l'amour qu'il portait à sa sœur et un besoin vital de pardonner pour faire son deuil. Et c'est justement là que *J'irai te tuer dans tes rêves* se révèle passionnant, dans cette ambiguïté, ce moment de bascule qui fait passer le jeune protagoniste, auquel on ne peut que s'identifier, de la tristesse à la haine en passant par un grand nombre de sentiments contradictoires.

En mettant le lecteur dans la position à la fois de témoin et de sujet d'une vengeance hautement compréhensible, *J'irai te tuer dans tes rêves* délivre une vision noire et désespérée de l'être humain. Ambigu, déchirant, ce manga se lit autant comme une fable sur le pardon que comme un thriller surnaturel haletant. ■

Ilan Ferry

J'IRAI TE TUER DANS TES RÊVES
YU MASUKO ET KAKERU NINOMAE
192 P., PIKA, 7,20 €. TOME 2 EN LIBRAIRIES DEPUIS LE 24 AOÛT.

LES CLASSIQUES DE BOLL

ROBIN DES BOIS

YU MASUKO, KAKERU NINOMAE/KODANSHA LTD. - BOLL

• THÉÂTRE

La maman et le virtuose

Ivan Calbérac retrace le destin extraordinaire et tragique du légendaire pianiste Glenn Gould.

Thomas Gendronneau dans le rôle du pianiste Glenn Gould.

FABIENNE RAPPENEAU

À l'occasion du 40e anniversaire de la mort du pianiste canadien Glenn Gould à l'âge de 50 ans, Ivan Calbérac s'est penché sur la vie de ce prodige dont on croyait tout savoir : sa façon de jouer, recroquevillé, la tête presque au niveau des touches du clavier ; ses phobies sociales, qui lui firent préférer la compagnie de son chien à celle des humains ; sa détestation du bruit, qui motiva l'abandon de sa carrière de concertiste à 32 ans ; cette habitude qu'il avait de chantonner pendant qu'il jouait, ce qui rendait fous les ingénieurs du son ; son hypocondrie, qui lui faisait porter plusieurs couches de vêtements…

Ces détails, signes d'une personnalité d'autiste Asperger, Ivan Calbérac, l'auteur de *Venise n'est pas en Italie* et de *La Dégustation,* les évoque mais n'en fait pas l'ossature de son texte. Il préfère s'attacher à la responsabilité de la mère, étouffante, castratrice et probablement à la limite de l'inceste, dans l'époustouflante réussite comme dans le destin dramatique de son enfant, surdoué mais inadapté au monde. Documenté mais sans didactisme, truffé d'anecdotes, *Glenn. Naissance d'un prodige* est plus qu'un biopic. C'est le récit passionnant de la tragédie personnelle d'un génie qui ne se libéra ni de sa maladie, ni du joug maternel, ce qui le conduisit dans le cachot de sa solitude.

Mise en scène avec élégance et rythme, la pièce jouit d'une distribution sans faille, notamment Josiane Stoléru, irréprochable en mère abusive, et Bernard Malaka, qui incarne à la perfection le mari et père démissionnaire. Quant à Thomas Gendronneau, prodigieux d'intensité et de vérité, il livre une interprétation qui fera date. Non seulement il s'est approprié les postures et regards de l'artiste, mais il en restitue le jeu pianistique. Phrasé, doigté, sonorité, vitesse d'exécution, clarté : tout y est. C'est magnifique, bouleversant. ■ **Dominique Poncet**

GLENN. NAISSANCE D'UN PRODIGE
d'Ivan Calbéra. Théâtre du Petit-Montparnasse, Paris 14e. À partir du 7 septembre. Texte publié à L'Avant-scène théâtre.

LE COMPTE INSTAGRAM

Abookisalwaysagoodidea

→ Sur cette page, pas de critiques, seulement des photos apaisantes de vieux ouvrages, de magnifiques étals de librairies ou de bibliothèques débordant de livres. Des clichés qui rappellent simplement toute la beauté de la littérature.

L'APPLICATION

TikTok

→ Fort du succès de #BookTok sur sa plateforme, le réseau social star TikTok ouvre son club de lecture avec le TikTok Book Club, un espace tout juste créé pour les amoureux de la littérature. Au programme pour des débuts tonitruants, le roman *Persuasion* de Jane Austen, publié à titre posthume.

LE PODCAST

Ça peut pas faire de mal

→ Pendant une quarantaine de minutes, le comédien Guillaume Gallienne lit avec talent des textes cultes et des extraits d'œuvres parmi les plus célèbres de la littérature. Un moment de grâce apaisant. **L.D.**

De l'écran à l'écrit

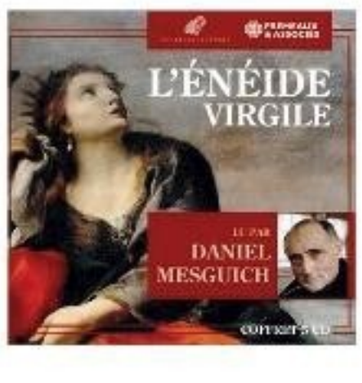
Arte continue sur sa lancée et développe des créations passionnantes qui font bouger le milieu du livre.

Nicolas Duvauchelle et Niels Arestrup (à droite) dans *Les Papillons noirs* d'Olivier Abbou et Bruno Merle.

Après le concept innovant H24 imaginé en partenariat avec les éditions Actes Sud à l'automne dernier, qui mélangeait simultanément recueil de nouvelles en librairie et série de courts-métrages sur Internet pour rendre compte des violences faites aux femmes, Arte réitère l'expérience plurimédia et lance un tout nouveau projet à la croisée de l'audiovisuel et de la littérature. Cette fois, c'est aux éditions du Masque, connues notamment pour leurs polars, que la chaîne franco-allemande s'est associée pour concevoir une œuvre à deux têtes, originale et très maline.

Le 7 septembre prochain, la série *Les Papillons noirs* sera mise en ligne sur la plateforme arte.tv – et diffusée à la télévision les jeudis 22 et 29 septembre. Elle raconte l'histoire folle d'un romancier en panne d'inspiration, incarné par Nicolas Duvauchelle, qui devient le porte-plume d'un vieil homme mystérieux, joué par Niels Arestrup. Au fil des rencontres et des échanges, l'écrivain comprend qu'il va devoir rédiger les mémoires d'un des plus grands tueurs en série français des années 1970. Au moment de l'écriture de cette série sombre et inquiétante, ses créateurs Olivier Abbou et Bruno Merle ont une idée géniale pour donner encore plus d'ampleur à leur récit. Ils décident de confier l'écriture de ce livre fictionnel à un romancier bien réel afin de publier, en parallèle de la diffusion des épisodes, cet objet totalement inventé. Le projet fou est aujourd'hui devenu réalité et *Les Papillons noirs* s'apprête à garnir les rayons des librairies. Avec, en prime, un mystère qui donne du charme à l'opération puisqu'il faudra attendre le 7 septembre, date de sortie du livre, pour découvrir l'identité de l'auteur qui s'est prêté au jeu. ■ **Léonard Desbrières**

• LIVRES AUDIO



***L'ÉNÉIDE* DE VIRGILE**
LU PAR DANIEL MESGUICH (FRÉMEAUX & ASSOCIÉS)

■ Dans le cadre d'une collection associant Frémeaux & Associés et Les Belles Lettres, Daniel Mesguich prête magistralement sa voix à *L'Énéide,* pendant latin de l'*Iliade* et de l'*Odyssée.* Opus d'une bibliothèque idéale des grands textes littéraires de l'Antiquité grecque et romaine en devenir, l'épopée de Virgile traduite avec finesse par l'historien Paul Veyne est un enchantement.

***LE BUREAU DES AFFAIRES OCCULTES* D'ÉRIC FOUASSIER**
LU PAR BENJAMIN JUNGERS (LIZZIE)

■ Grand prix du livre audio dans la catégorie polar, la saga du *Bureau des affaires occultes* ressuscite la grande tradition du roman-feuilleton, tout en entremêlant la science et l'histoire. La lecture de Benjamin Jungers donne aussi bien vie au Paris des années 1830 qu'à Valentin Verne, jeune inspecteur muté à la brigade de Sûreté, fondée par le célèbre Vidocq, où il traquera l'insaisissable Vicaire.

***LA DÉSIDÉRATA* DE MARIE HÉLÈNE POITRAS**
LU PAR PASCALE MONTPETIT (ALTO)

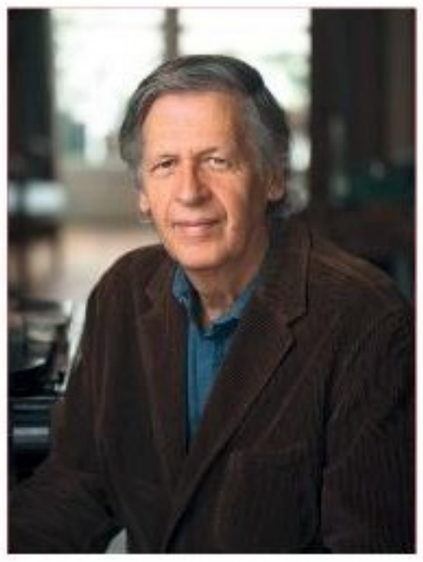
■ Dans sa version sonore, le cruel *La Désidérata* vient rappeler avec force que les auteurs et éditeurs du Québec ont décidément une voix singulière. Librement inspirée d'un voyage en France, l'histoire d'une famille de patriarches perturbée par l'arrivée d'une étrangère glisse progressivement vers une célébration sensuelle de la nature et un éloge débridé de la nourriture. **Christophe Rioux**

NICOLAS ROUCOU/GMT PRODUCTIONS

Contre-histoire climatique

Pour l'essayiste Olivier Postel-Vinay, le climat a toujours joué un rôle majeur dans le devenir des civilisations.

La politique, la démographie, les progrès techniques ne sont pas les seuls moteurs de l'histoire humaine: le climat y a sa part, comme on le découvre dans *Sapiens et le climat,* le livre remarquablement synthétique et lisible d'Olivier Postel-Vinay. Bien avant les ciels carbonés d'aujourd'hui, l'être humain a dû réagir aux changements de son environnement : c'est une sécheresse qui a conduit nos premiers ancêtres à quitter la région africaine des Grands Lacs, c'est une éruption volcanique qui a permis à la culture paléolithique de Blombos, 8 000 ans avant notre être, d'advenir. Au passage, on apprend qu'Homo sapiens n'a pas attendu de carburer au pétrole pour abîmer son environnement : quelque 125 000 ans avant notre ère, un peuple côtier de la mer Rouge s'est tant gavé de palourdes qu'un massif corallien en garde le souvenir.



BRUNO KLEIN/PRESSE DE LA CITÉ

Cette contre-histoire climatique permet aussi de rappeler que notre évolution ne fut pas linéaire. Ainsi les Natoufiens du néolithique, retournés au nomadisme après des siècles de vie sédentaire. Quant à la question des réfugiés climatiques, elle n'est pas propre à notre époque et peut provoquer des réactions en chaîne : par exemple pousser les Huns à attaquer les Wisigoths – qui, pour les fuir, traversent le Danube et attaquent Rome… Le livre a une vertu : nous sortir du présentisme. Qui veut que les changements climatiques d'aujourd'hui soient « sans précédent » : les chasseurs-cueilleurs du paléolithique, qui ont pu rejoindre l'Angleterre à pied avant que leurs descendants voient les terres qui les reliaient au continent dévastées par un tsunami, ne seraient sans doute pas d'accord… Un bémol, cependant : cette critique du présentisme s'accompagne d'une curieuse prudence quand il s'agit d'évoquer la crise climatique qui vient. Pour Postel-Vinay, cette crise n'est « sans précédent » que parce que nous la vivons par anticipation, et il renvoie les prédictions à leur nature fondamentalement hasardeuse. Ce n'est pas ce que disent les experts du Giec… ■

Alexis Brocas

SAPIENS ET LE CLIMAT. UNE HISTOIRE BIEN CHAHUTÉE
OLIVIER POSTEL-VINAY
352 P., PRESSES DE LA CITÉ, 21 €. EN LIBRAIRIES LE 8 SEPTEMBRE.

FESTIVAL LITTÉRAIRE #32
NOVEMBRE 2022 14 › 27
MONTAUBAN
TARN-ET-GARONNE
OCCITANIE
lettres d'automne
Pierre Ducrozet
Alice Zeniter
Fictions et chemins de traverse
15 JOURS, 150 RENDEZ-VOUS POUR TOUS LES PUBLICS
Rencontres – Lectures en scène – Spectacles – Concerts
Cinéma – Expositions – Programmation jeune public
Dimanche des bouquinistes – Librairie du festival
80 ÉCRIVAINS, TRADUCTEURS, ILLUSTRATEURS, MUSICIENS, COMÉDIENS…
Alice Zeniter, Pierre Ducrozet
et Jakuta Alikavazovic, Éric Chevillard, Penda Diouf, Cloé Korman, David Lopez, Mohamed Mbougar Sarr, Wilfried N'Sondé, Rubin Steiner, Blandine Rinkel, Fanny Taillandier, Gilles Abier, Marie Colot, Cécile Gambini, Claire Garralon, Florence Hinckel, Édouard Manceau, Jessie Magana, Peggy Nille, Cécile Roumiguière, Benoît Séverac, Sandrine Thommen…
20 LIEUX À MONTAUBAN ET EN TARN-ET-GARONNE
lettresdautomne.org
05 63 63 51 62
Festival organisé par Confluences rencontres littéraires

C'EST EXTRA !

Du 8 au 18 septembre, le Centre Pompidou sera le théâtre de la 6e édition d'Extra !, le festival de la création contemporaine.

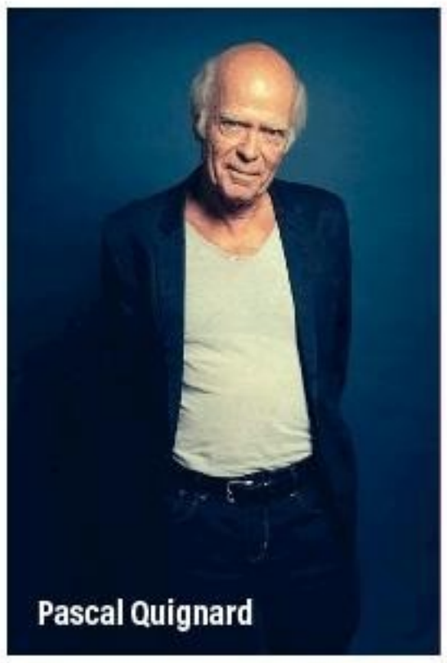
Outre l'actualité éditoriale, c'est bien la création littéraire *« sous toutes ses formes »* qui sera mise en avant en septembre au Centre Pompidou. *« Du livre à l'écran, de la scène aux espaces d'exposition, de l'atelier d'écriture à la poésie sonore »*, annoncent les organisateurs. Une *« conception élargie et plurielle de la littérature »* qui se déroulera pendant dix jours à l'occasion de la 6e édition du festival. Une soirée « Rentrée littéraire ! » ouvrira les festivités dès le jeudi 8 septembre, avec une table ronde qui réunira Olivia Rosenthal, Bérengère Cournut, Alain Mabanckou, Yannick Haenel, et les deux primo-romancières Aurélie Djian et Diaty Diallo. Parmi les nombreux événements, notez entre autres une lecture-concert de Simon Johannin avec Laurent Ta (du collectif de musique électronique Contrefaçon), une lecture illustrée de Jean-Yves Jouannais intitulée « L'encyclopédie des guerres », des expositions autour du rôle de la typographie dans l'expérience littéraire, ou un *speed dating* littéraire avec Morgane Ortin, créatrice du compte Instagram Amours solitaires.
Le dimanche 11 septembre à 16 h 30, *Lire Magazine littéraire* animera la rencontre entre l'artiste Gérard Garouste et les trois auteurs qu'il a invités : le poète Didier Cahen, l'historien d'art Olivier Kaeppelin et l'écrivain François Rachline. Cette discussion, suivie de la projection d'un documentaire, s'inscrit dans le cadre de la grande rétrospective que le Centre Pompidou consacre au peintre français du 7 septembre 2022 au 2 janvier 2023. **Hubert Artus**

centrepompidou.fr

Terres de Paroles au firmament

Du 1er au 9 octobre, la manifestation normande invite à réenchanter le présent lors d'un rendez-vous littéraire et musical devenu incontournable.

« *Il est grand temps de rallumer les étoiles* », la phrase célèbre de Guillaume Apollinaire sert de credo aux organisateurs d'une édition de Terres de Paroles placée sous le signe du renouveau. Cette grande fête de la littérature, qui se déroule aux quatre coins du département de la Seine-Maritime, se veut cette année plus dense et resserrée et se tiendra sur dix jours, du 1er au 9 octobre. Le festival prendra notamment ses quartiers dans la sublime abbaye de Jumièges et y installera son village littéraire, centre névralgique d'une programmation de haut vol, désireuse, grâce à la magie des mots et des écrivains, de réenchanter le présent. Au menu, une célébration de la saison libanaise avec notamment les écrivains Joy et Charif Majdalani et des hommages aux poétesses Etel Adnan et Andrée Chedid, des signatures et des rencontres avec certaines des plus belles plumes françaises comme Pascal Quignard, Lydie Salvayre, Jean-Pierre Siméon ou Laure Adler, mais aussi de belles surprises poétiques et musicales qui font depuis de nombreuses années le sel de cette manifestation pas comme les autres. Des concerts littéraires de Jeanne Cherhal ou Thomas Fersen, une lecture musicale de Pete Doherty et Frédéric Lo et même un spectacle original du comédien André Dussolier viendront ponctuer un délicieux automne littéraire en Normandie. ■


Pascal Quignard

Léonard Desbrières

terresdeparoles.com

Être humain à Mouans-Sartoux

La 35e édition du Festival du Livre aura lieu les 7, 8 et 9 octobre.

Pour cette nouvelle édition, dans la commune de l'arrière-pays grassois, le Festival du Livre de Mouans-Sartoux pose la grande question qui en appelle tant d'autres avec le thème « Être humain ? ». Un grand nombre d'auteurs invités participeront aux rencontres, comme l'historien Benjamin Stora, Tatiana de Rosnay – qui publie en cette rentrée un thriller psychologique sur l'emprise –, l'écrivain de science-fiction Bernard Werber, ou encore l'autrice jeunesse Susie Morgenstern. L'occasion également de découvrir de nombreux spectacles, expositions et concerts. Ainsi, Alain Damasio, accompagné du fameux guitariste Yan Péchin, mettra en musique son dernier roman, *Les Furtifs* (désigné livre de l'année 2019 par *Lire*), lors d'un concert exceptionnel. ■

Simon Bentolila

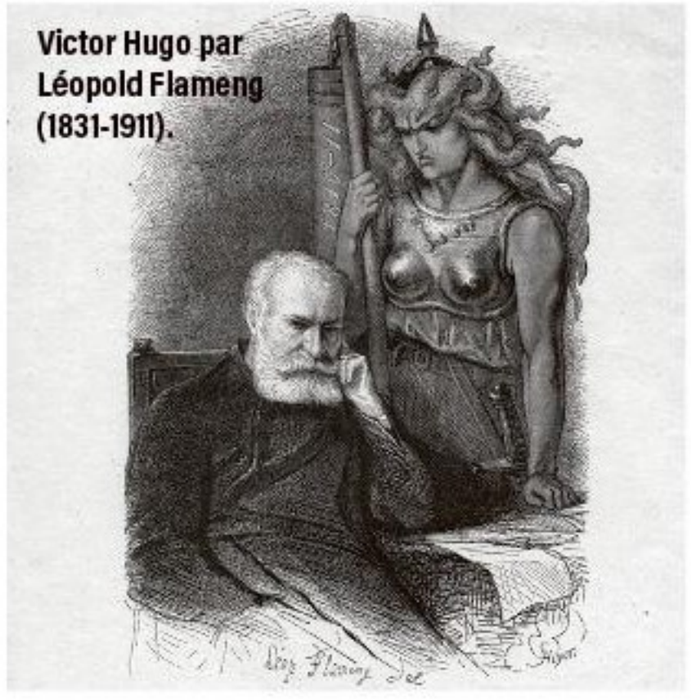
lefestivaldulivre.fr

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Victor Hugo, au cœur du chaos

Le musée Victor-Hugo présente une exposition autour de l'« année terrible » qui marqua la vie de l'auteur et l'Histoire de France.

Le 13 mars 1871, Charles, fils aîné de Victor Hugo, meurt à Bordeaux d'une apoplexie foudroyante. Ses obsèques ont lieu cinq jours plus tard, le 18 mars, précisément la date du début de la Commune de Paris, une insurrection qui va ensanglanter la ville pendant trois mois. Le deuil de l'écrivain est ainsi lié à celui de ses compatriotes plongés dans la tourmente. Il consigne son affliction face à la tragédie, personnelle et nationale, dans *L'Année terrible*, recueil de poésies publié en 1872, dont le musée Victor-Hugo célèbre aujourd'hui le 150e anniversaire. Le parcours de l'exposition donne à voir comment l'illustre auteur français, de retour au pays après dix-neuf ans d'exil, va de nouveau être témoin de grands bouleversements de l'Histoire, de la fin du Second Empire



Victor Hugo par Léopold Flameng (1831-1911).

au siège de la capitale, qu'il décide de ne pas quitter pour témoigner des événements qui vont s'y dérouler au cours de longues semaines. Il détaille son ressenti en noircissant les pages blanches, en pensant aux êtres qui lui sont chers, ses petits-enfants Jeanne et Georges *(« Dieu n'est pas loin puisque vous êtes là »)*, tout en lançant un vibrant appel pour la paix. Il sortira plus tard *L'Art d'être grand-père* (1877), après avoir prononcé au Sénat un plaidoyer en faveur de l'amnistie, pleine et entière, des communards. L'exposition décline les différentes facettes de Victor Hugo, soucieux du bien-être des siens et de celui de ses concitoyens, dans son œuvre littéraire foisonnante, sans cesse renouvelée. ■

Gabrielle Martin

« L'ANNÉE TERRIBLE, 1870-1871, ŒUVRES POÉTIQUES AU RETOUR D'EXIL »,
Musée Victor-Hugo, 76490 Rives-en-Seine.
Du 17 septembre 2022 au 5 mars 2023.
museevictorhugo.fr

DÉPARTEMENT DE LA SEINE-MARITIME/MAISON VACQUERIE - MUSÉE VICTOR HUGO - DR

Rendez-vous littéraire à Villeneuve-sur-Lot

Après « Parlez-moi d'amour » l'an dernier, place à « La vie est belle », qui titre cette deuxième édition du festival Villeneuve se livre. Comme en 2021, l'événement est porté par une marraine (Ève de Castro succède à Clélia Ventura) et un parrain (Régis Jauffret après David Foenkinos). Les 24 et 25 septembre, vous pourrez rencontrer une soixantaine d'invités autour de la place Lafayette et d'autres lieux symboliques de la ville. Parmi ces auteurs: Diane Ducret, Adeline Fleury, Pauline Clavière, Nicolas Rey, Gilles Paris, Jean-Paul Delfino… Le prix du roman Villeneuve se livre 2022 sera en outre décerné le samedi 24 septembre à 11 heures, lors de la cérémonie d'inauguration. ■

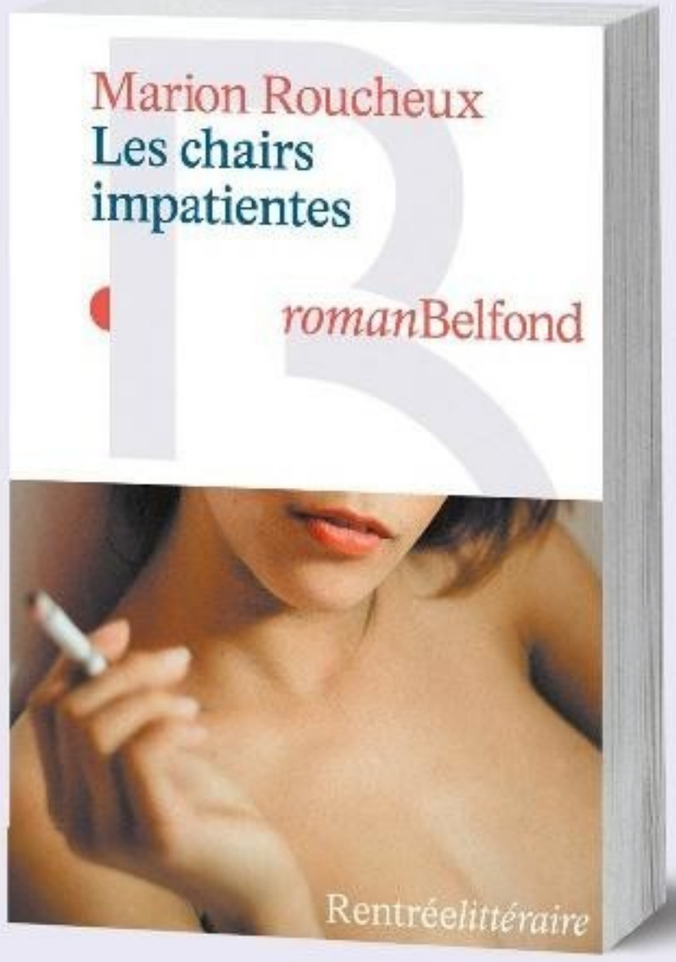
Ève de Castro

H.A.

ville-villeneuve-sur-lot.fr

DES
DÉCOUVERTES
FRACASSANTES !

« Poétique et cru



« Inattendu et original

RENTRÉE LITTÉRAIRE 2022

belfond

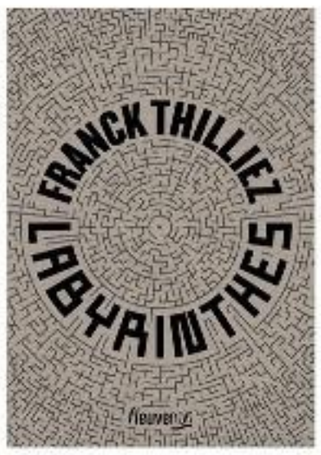
SUIVEZ-NOUS SUR
YouTube lisez!

L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine littéraire*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

22 ✶ LABYRINTHES - FRANCK THILLIEZ (PRESSES DE LA CITÉ)

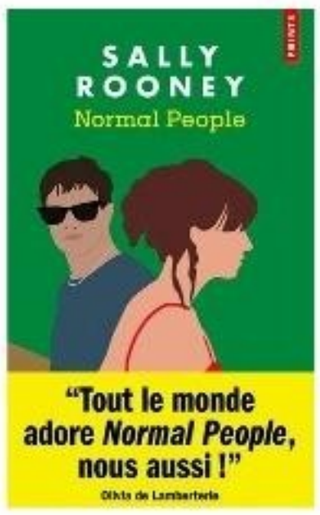
« Une jeune femme est retrouvée couverte de sang dans un chalet de montagne, à proximité d'un cadavre réduit en bouillie. La suspecte est atteinte d'amnésie. À son chevet, Camille Nijinski chargée de l'enquête interroge le psychiatre sur cette subite perte de mémoire. Celui-ci lui révèle l'histoire que lui a confiée sa patiente avant de tout oublier. Sans doute la plus extraordinaire que Camille entendra de toute sa carrière…



Nous voilà en tant que lecteur au même point de départ que Camille qui enquête sur cette mystérieuse patiente, et qui va donc écouter ce que la jeune femme a confié au médecin. Dans ce récit, cinq protagonistes : "*la kidnappée*", "*la journaliste*", "*la romancière*", "*la psychiatre*", et une cinquième personne non dévoilée qui devrait apporter les réponses à toutes nos questions. […] *Labyrinthes* est une annexe au *Manuscrit inachevé*, qu'il n'est pas obligatoire d'avoir lu, mais on risque tout de même d'être perdu si on ne sait pas qui est Caleb Traskman. Franck Thilliez explore de nouveau les thèmes qui lui sont chers : les troubles de la mémoire, les maladies mentales (entre autres la schizophrénie paranoïde, dont souffre son personnage fétiche Franck Sharko). C'est un peu un concentré de son univers que l'on retrouve dans ce roman. […] Personnellement je ne m'en lasse pas, et je suis à chaque fois totalement bluffée par les intrigues. […] Je n'ai absolument pas vu venir le dernier chapitre et c'est une nouvelle fois, conquise et abasourdie que j'ai refermé ce roman en m'extasiant devant le génie de l'auteur ! » ■

@loeilnoir

7 ✶ NORMAL PEOPLE - SALLY ROONEY (POINTS)



« […] Ayant quitté le lycée, Marianne et Connell vont se croiser, s'aimer et se défaire ; et ainsi de suite. Ce sont les histoires d'amour entre jeunes adultes, celles qu'on compte sans problème, qui ne sortent pas de l'ordinaire. On s'aime comme on se quitte. Mais d'un compagnon à un autre, d'une coucherie à une autre expérience sexuelle, Marianne et Connell reviennent toujours à eux deux. […] Au final, on se moque un peu de ses deux jeunes gens dont l'histoire d'amour n'a rien d'extraordinaire. L'intérêt du roman, s'il ne réside pas dans l'histoire même, tout à fait banale, pourrait alors résider dans la beauté de la langue. Las, Sally Rooney, malgré un sens juste des dialogues, écrit comme elle parle. […] » ■

@JulienCoquet

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 11 juillet 2022, à partir des ventes d'un réseau de 270 librairies indépendantes.

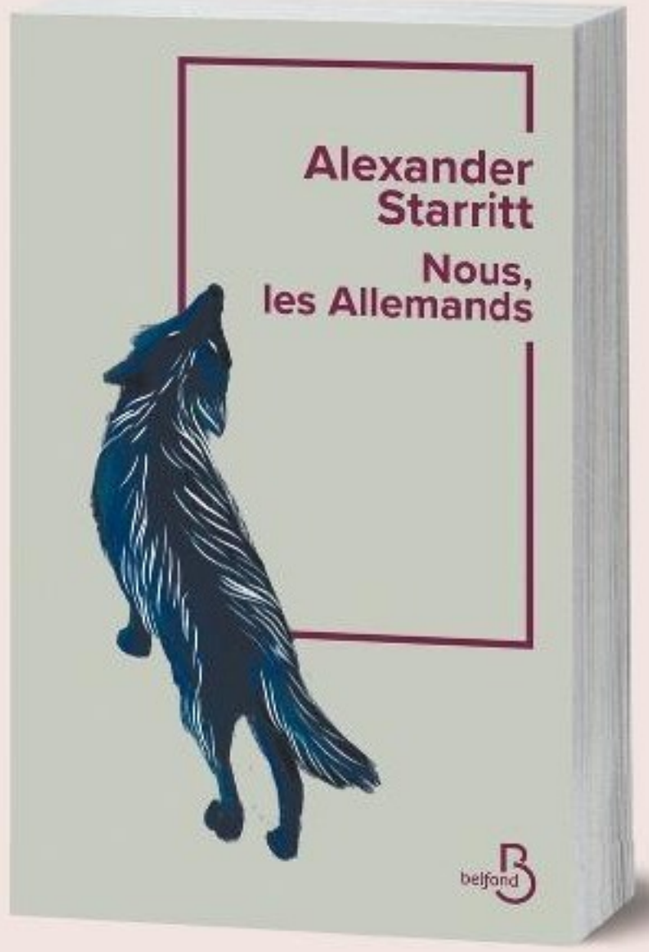
	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Jean-Marc Jancovici, Christophe Blain**	Le Monde sans fin	Dargaud	BD
2	**Giuliano da Empoli**	Le Mage du Kremlin	Gallimard	Littérature
3	**Louis-Ferdinand Céline**	Guerre	Gallimard	Littérature
4	**Joël Dicker**	L'Affaire Alaska Sanders	Rosie & Wolfe	Polars
5	**Pierre Lemaitre**	Le Grand Monde	Calmann-Lévy	Littérature
6	**Antoine Wauters**	Mahmoud ou la Montée des eaux	Verdier	Littérature
7	**Annie Ernaux**	Le Jeune Homme	Gallimard	Littérature
8	**Nicolas Mathieu**	Connemara	Actes Sud	Littérature
9	**Sophie Goetzmann**	Album Allemagne. Années 1920	Centre Pompidou	Beaux-Arts
10	**Riad Sattouf**	Les Cahiers d'Esther (T.7). Histoires de mes 16 ans	Allary	BD
11	**Olivier Norek**	Dans les brumes de Capelans	Michel Lafon	Polars
12	**Fabrice Caro**	Samouraï	Gallimard	Littérature
13	**Fabrice Caro**	Guacamole Vaudou	Seuil	BD
14	**Olivia Ruiz**	Écoute la pluie tomber	JC Lattès	Littérature
15	**Leïla Slimani**	Le Pays des autres (t.2). Regardez-nous danser	Gallimard	Littérature
16	**Karine Tuil**	La Décision	Gallimard	Littérature
17	**Camilla Lackberg, Henrick Fexeus**	La Boîte à magie	Actes Sud	Polars
18	**Cinthya Fleury, Antoine Fenoglio**	Ce qui ne peut être volé	Gallimard	Essais
19	**Mohamed Mbougar Sarr**	La Plus Secrète Mémoire des hommes	Philippe Rey	Littérature
20	**Jeanne Benameur**	La Patience des traces	Actes Sud	Littérature
21	**Isabelle Autissier**	Le Naufrage de Venise	Stock	Littérature
22	**Franck Thilliez**	Labyrinthes	Fleuve Noir	Polars
23	**Kid Toussaint, Aveline Stokart**	Elles (t.2). Universelles	Lombard	BD
24	**Aurélien Barrau**	Il faut une révolution politique, poétique et philosophique	Zulma	Essais
25	**Kid Toussaint, Aveline Stokart**	Elles (t.1). La Nouvelle(s)	Lombard	BD
26	**Virginie Grimaldi**	Il nous restera ça	Fayard	Littérature
27	**Jessie Inchauspe**	Faites votre glucose révolution	Robert Laffont	Pratique
28	**Laurence Devillairs**	Petite philosophie de la mer	La Martinière	Essais
29	**Clara Dupont-Monod**	S'adapter	Stock	Littérature
30	**Jean-Christophe Rufin**	Notre otage à Acapulco	Flammarion	Littérature
31	**Jenny Han**	L'été où je suis devenue jolie (t.1)	Albin Michel	Jeunesse
32	**Mélissa da Costa**	Les Douleurs fantômes	Albin Michel	Littérature
33	**Anne Berest**	La Carte postale	Grasset	Littérature
34	**Aki Shimazaki**	No-No-Yuri	Actes Sud	Littérature
35	**Mona Chollet**	Réinventer l'amour	Zones	Essais
36	**Chantal Thomas**	Journal de nage	Seuil	Littérature
37	**Éric Vuillard**	Une sortie honorable	Actes Sud	Littérature
38	**Margaret Kennedy**	Le Festin	Table Ronde	Littérature
39	**The Shift Project**	Climat, crises. Le plan de transformation de l'économie française	Odile Jacob	Essais
40	**Marie Vingtras**	Blizzard	L'Olivier	Littérature

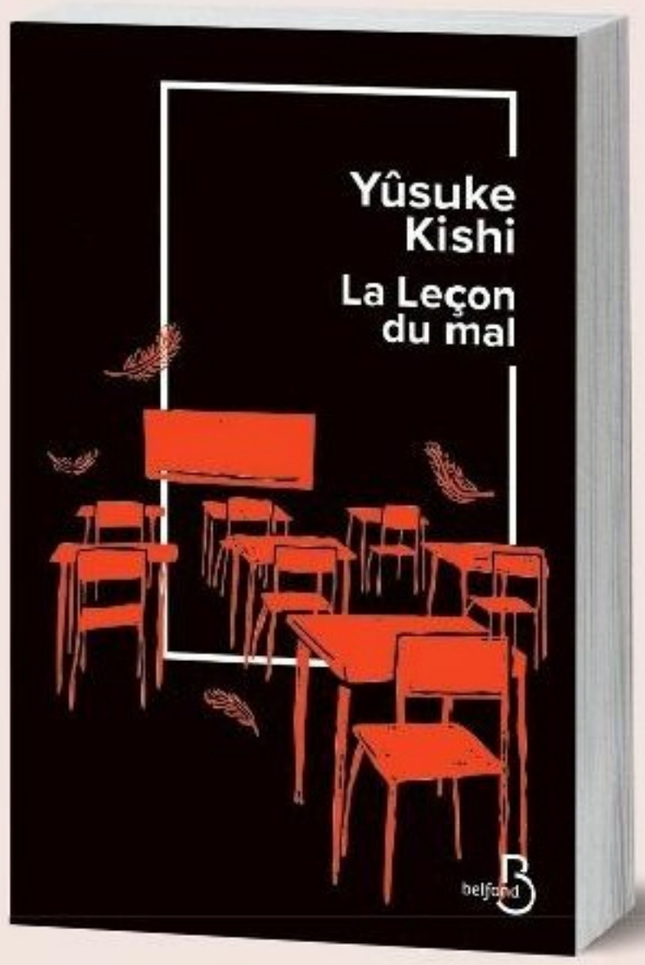
LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Hervé Le Tellier**	L'Anomalie	Folio	Littérature
2	**Michael McDowell**	Blackwater (t.1). La crue	Monsieur Toussaint Louverture	Littérature
3	**Michael McDowell**	Blackwater (t.2). La digue	Monsieur Toussaint Louverture	Littérature
4	**Michael McDowell**	Blackwater (t.3). La maison	Monsieur Toussaint Louverture	Littérature
5	**Valérie Perrin**	Trois	LGF	Littérature
6	**Camille Laurens**	Fille	Folio	Littérature
7	**Sally Rooney**	Normal People	Points	Littérature
8	**Michael McDowell**	Blackwater (t.4). La guerre	Monsieur Toussaint Louverture	Littérature
9	**Julia Kerninon**	Liv Maria	Folio	Littérature
10	**Michael McDowell**	Blackwater (t.6). Pluie	Monsieur Toussaint Louverture	Littérature

DES DÉCOUVERTES **FRACASSANTES !**

Stupéfiant !





Surprenant et dérangeant

RENTRÉE LITTÉRAIRE 2022

SUIVEZ-NOUS SUR

belfond

Yves Ravey

MINUIT À SA PORTE

Cela fait trente ans cette année que l'auteur du *Drap* est publié aux éditions de Minuit. Alors qu'il sort un nouveau roman, *Taormine*, nous sommes allés le rencontrer chez lui. En Sicile? Encore mieux: en Franche-Comté!

Comment rendre le comique de la situation? Pour aller à Besançon, il faut choisir entre deux gares: Besançon-Viotte (située dans la ville) ou Besançon-Franche-Comté-TGV (sise à une quinzaine de kilomètres). Yves Ravey nous avait dit de descendre à Franche-Comté-TGV. Le jour dit, tôt le matin, il nous y attend. *« J'habite juste à côté de Viotte, mais les trains comme le vôtre n'y vont pas. Il aurait fallu que vous preniez une navette ici pour rejoindre Viotte, ce n'était pas simple. J'ai préféré venir vous chercher en voiture »*, nous explique-t-il en nous accueillant. Où veut-il en venir? Notre billet nous permettait pourtant d'aller jusqu'à Viotte – de là, nous nous serions rendus à pied chez lui. Yves Ravey rougit et bafouille: *« Mais non? Les TGV vont à Viotte? Pardon! Eh bien, en voulant vous simplifier le trajet, je l'ai compliqué! »* Si l'événement est anecdotique, il en dit long sur l'auteur. Connaissant ses livres, des romans noirs sobres et stylisés, tel *Un notaire peu ordinaire*, on s'attendait à rencontrer un écrivain austère, voire carrément pas commode. On découvre à la place un homme charmant, timide et lunaire, qui semble sorti d'un film de Woody Allen.

Sur la route qui nous mène à sa maison, on demande à Yves Ravey s'il connaît l'autre grand romancier de la région (l'incroyable Guy Boley, installé à Mesmay). Ils ne se sont rencontrés qu'une fois pour un entretien croisé. Ancien artiste de cirque, Boley fut funambule avant d'écrire. Ravey est à sa façon un équilibriste: limpide dans ses romans, il s'exprime à l'oral avec une confusion digne de celle de Patrick Modiano.

LE STYLE MINIMALISTE D'UN « TUEUR DE TEXTE »

Chez lui, c'est l'Espagne: les murs jaunes et les canapés (l'un vert, l'autre rouge) donnent l'impression d'avoir traversé les Pyrénées alors qu'on a juste dépassé les Vosges. Sa femme, Marie-Joëlle, nous propose une part de tarte à la rhubarbe, que l'on refuse poliment. Dans le salon, à la décoration plutôt minimaliste, on repère le numéro que lui avait consacré la revue *Décapage*, des photos de Marguerite Duras prises par Hélène Bamberger et, sous la télévision, le *Télérama* de la semaine – lecture officielle pour un ancien professeur de français publié chez Minuit. Sans surprise, Minuit est l'éditeur le plus représenté dans sa chambre, où l'on trouve aussi de très nombreux titres Verdier, et beaucoup de livres de Faulkner, Bernhard, Ellroy… Sur le mur, au-dessus du lit, une œuvre du photographe et artiste plasticien Thierry Géhin. C'est ici que Ravey écrit. Le Grevisse trône sur son

Murs jaunes, canapé rouge, la maison s'habille de couleurs chaudes et lumineuses, précieux cocon pendant les hivers francs-comtois. Le salon, à la décoration plutôt sobre, est à l'image de l'écrivain, adepte de l'épure.

bureau, à côté des carnets où il prend des notes et dessine des croquis quand il travaille sur un manuscrit.

De retour au salon, on lui demande où il se classe entre les auteurs de polars et les purs formalistes : « *Je laisse d'abord filer l'imagination quand je bâtis une intrigue, l'action s'autoconstruit. Une fois que la situation est là, j'ai tout le loisir de produire quelque chose de littéraire. C'est ma prétention. Mais je tente, ce n'est pas à moi de dire si j'y réussis. Pierre Assouline a été le premier à me comparer à Simenon. Ça m'avait étonné, je ne voyais pas du tout le rapport. Plus les choses avancent, plus je trouve que c'est judicieux. Comme références, ça ne vous étonnera pas que je cite Duras. Et la littérature américaine m'a beaucoup apporté. Avec mes pauvres antihéros incapables de surmonter leurs problèmes, je me sens proche de John Fante et de son* Chien Stupide *notamment…* »

La marque de fabrique de Ravey, c'est l'épure : ses romans ne font qu'une centaine de pages, parfois moins. Est-ce pour lui une ascèse ? Au sujet de la brièveté il est… intarissable : « *Les écrivains inexpérimentés croient qu'il faut partir dans le grandiose, écrire des choses formidables… Alors qu'il faut réduire au maximum. J'écris avec le lecteur dans ma tête, comme s'il était un censeur. Dès que j'ai des doutes, je deviens un tueur de texte, j'élimine ! J'épuise d'abord l'intrigue, pour qu'elle soit la plus simple possible – même si l'intrigue la plus simple peut créer les émotions les plus complexes chez le lecteur. J'épuise ensuite la phrase, c'est la phase grammaticale de mon travail. Je suis sans pitié avec les répétitions, le rythme, le son, la position des mots, les nuances de sens… Et je vais au plus court par rapport aux adjectifs – je les supprime quasiment tous. C'est un problème, d'ailleurs, quand je lis les autres : je souffre des longueurs…* »

Sans nous dire pourquoi, Yves Ravey se lève et va dans son bureau. Pendant les deux minutes que dure son absence, son épouse nous propose à nouveau une part de tarte à la rhubarbe – qu'on n'hésite pas à lui dire, surtout, si l'appétit nous revient. Le tueur de texte réapparaît, non pas avec un couteau de boucher mais avec le dernier roman de Marie de Quatrebarbes, *Aby* : « *Ce livre m'a emballé, et ce n'est pas souvent que ça m'arrive… Bon, ça n'est pas un livre Minuit. Mais P.O.L, quand même !* »

UNE MAISON QUI A DU SENS

Minuit, parlons-en. Sans doute moins connu que Jean Echenoz ou Jean-Philippe Toussaint, Yves Ravey est tout de même l'un des auteurs emblématiques de la maison, et il lit ses camarades avec une attention qui ne se dément pas : « *Avec Echenoz, je me sens plus qu'un cousinage : une fraternité, et même une fraternité admirative. Il ne donne aucun répit à la mauvaise phrase, il m'impressionne. Il y a chez lui la recherche du cristal, sans prétention et avec beaucoup d'humour. On a une correspondance, on se voit parfois, trop peu souvent. Là on doit se retrouver à Lagrasse, au Banquet du livre. Ils font un focus sur les éditions de Minuit avec nous deux, Tanguy Viel, Laurent Mauvignier et Anne Simonin, l'historienne spécialiste de la maison.* »

Yves Ravey a publié son premier roman, *La Table des singes*, chez Gallimard en 1989 – Pascal Quignard en était l'éditeur. Trois ans plus tard, il rejoignait l'écurie Minuit, alors encore dirigée par le patron historique, Jérôme Lindon : « *Ce fut pour moi un choc définitif : je n'ai plus été le même après l'avoir rencontré… Il m'était nécessaire d'obtenir des réponses que personne ne m'avait jamais*

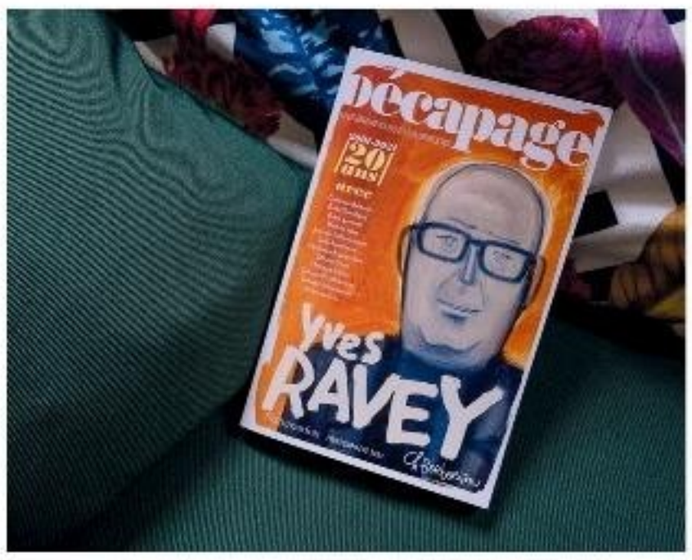
***Télérama*, une photographie de Thierry Géhin… la curiosité de cet ancien professeur de français et d'arts plastiques est toujours aiguisée.**

Les éditions de Minuit mais aussi Verdier trônent dans la chambre du romancier, mis à l'honneur dans la revue *Décapage*. Un bougeoir rococo nous rappelle qu'il ne manque pas de fantaisie !

données dans ma famille. Mon père étant mort quand j'étais jeune, je n'ai pas eu le temps de lui parler de mon projet littéraire, je n'avais aucune adversité. Il me fallait un mur, le mur du sens. Jérôme Lindon me l'a donné, puis sa fille Irène, avec laquelle j'ai travaillé pendant vingt ans, et maintenant Thomas Simonnet. » Serait-il comme un moine qui trouve dans une abbaye la discipline qu'il cherchait ? « *Il n'y a quand même pas le même rapport à la transcendance. Dans une maison d'édition, on n'a pas quelqu'un sur une croix. Est-ce que c'est clair, ce que je réponds ? Je sens que vous avez un certain humour, et je ne doute pas de votre sagacité, mais vous comprenez ce que je veux dire ?* »

REVOIR LE BRÉSIL AVANT DE MOURIR

Avant de partir, il nous reste une dernière question : dans un milieu littéraire de plus en plus cloisonné entre gauche et droite, lui parvient à être encensé à la fois par *Libération* et *Le Figaro*. Comme explique-t-il ce miracle ? « *C'est inattendu pour moi d'avoir des articles dans* Le Figaro littéraire, *je suis impressionné ! Je peux avoir des idées, des souhaits, des déceptions, mais je refuse de mettre de l'idéologie dans mes livres, ni dans mon quotidien. L'être humain passe avant le politique, c'est important pour moi d'y veiller. Je n'évite rien, je ne cherche pas à passer entre les gouttes, mais les choses doivent être dites comme elles sont, pas avec des intentions de dénonciation. Ceux qui cherchent un programme dans mes livres seront déçus. Je ne vais pas me mettre à critiquer Trump, quelle utilité ?* »



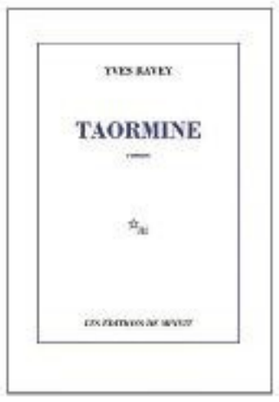
La matinée a déjà filé. Yves Ravey regarde sa montre : « *Attention à ne pas rater votre train. Vous partez bien vers minuit ?* » Lapsus révélateur ! Notre TGV est à midi et quelques, mais ici l'horloge reste bloquée sur Minuit. Marie-Joëlle nous propose encore une part de tarte à la rhubarbe, qu'on décline honteusement une ultime fois. Sur le chemin du retour, on passe devant le collège Stendhal, jadis classé zone d'éducation prioritaire, où Yves Ravey a enseigné toute sa carrière. L'heure du déjeuner approchant, on parle cuisine locale (jésus de Morteau, croûte aux morilles, vin jaune).

Déconcentré par notre conversation, Yves Ravey se trompe de chemin. Une certaine appréhension nous saisit. Dans les romans de Ravey, ça commence souvent comme ça : un incident du quotidien fait tout basculer, une banale sortie de route entraîne des gens ordinaires dans le fait divers. Derrière son air bonhomme, Yves serait-il en train de nous jouer un mauvais tour ? Kidnapping, saucissonnage, meurtre ? Le conducteur rigole. Sur la banquette arrière, notre photographe, Éric, s'amuse moins. Il n'a pas envie qu'on retrouve son corps dans une forêt, débité en cubes comme un morceau de comté. Il aimerait revoir le Brésil avant de mourir. À la gare, plus Woody Allen que jamais, Yves Ravey nous plante bizarrement, en nous expliquant qu'il a oublié sa carte bleue chez lui, qu'il doit rentrer dare-dare – pour le coup, on n'y comprend rien. Qu'il ne nous la fasse pas à l'envers ! Si c'est qu'il a un macchabée dans le coffre de sa voiture, qu'il nous le dise, et qu'on l'aide à s'en débarrasser.

Plus tard, il nous enverra ce texto, où l'on retrouve sa concision habituelle : « *J'ai vérifié, on ne sait jamais. Pas de cadavre. Je vous le certifie.* » Morale de l'histoire : un tueur de texte n'assassine pas forcément les êtres humains. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine littéraire*



★★★★☆
TAORMINE
YVES RAVEY
144 P., MINUIT, 16 €

LIVRES DANS LA BOUCLE

VIVE LA RENTRÉE !

Pour cette 7e édition, plus de 200 auteurs et acteurs de la rentrée littéraire se retrouveront autour de la magie des mots et du plaisir de partager.

Du 16 au 18 septembre, le festival Livres dans la Boucle de Besançon revient pour une 7e édition qui s'annonce pleine de promesses. Au cœur d'une ville amoureuse des livres, qui a vu naître Victor Hugo, ce sont plus de 200 auteurs qui célébreront, le temps d'un week-end, la littérature et la magie des mots. Le centre-ville tout entier vivra à l'heure de ce salon convivial. La place de la Révolution, le musée des Beaux-Arts, la maison natale du génie des *Misérables* et bien d'autres lieux emblématiques de la capitale franc-comtoise ouvriront exceptionnellement leurs portes au public pour diverses rencontres, mais aussi pour des performances artistiques, des spectacles et des animations.

Une grande fête de la littérature à laquelle participeront, entre autres, Michel Bussi, Marie Nimier, Agnès Martin-Lugand ou Muriel Barbery et qui sera présidée cette année par Tatiana de Rosnay, qui signe cet automne un nouveau roman, *Nous irons mieux demain [lire extraits page 70]*. Cette édition fera également la part belle à la littérature internationale et mettra les pays nordiques à l'honneur avec la présence de l'Islandaise Audur Ava Ólafsdóttir et des Suédois Cecilia Heikkilä et Henrik Lange. Enfin, Livres dans la Boucle fera une place de choix à la bande dessinée et à la littérature jeunesse puisque Abdel de Bruxelles ou Kokopello ont répondu présents pour des signatures ou des masterclasses de dessin. Un programme alléchant et un casting de choix pour ce cru 2022. ■

Léonard Desbrières

Pour tout renseignement : *livresdanslaboucle.fr*

Besançon selon…

TATIANA DE ROSNAY, PRÉSIDENTE DE L'ÉDITION 2022

« Je suis beaucoup venue à Besançon à partir de 2007 et la publication d'*Elle s'appelait Sarah*. Livres dans la Boucle est un salon qui compte parce qu'avec Nancy il signe véritablement le lancement de la rentrée littéraire. Alors, revenir une nouvelle fois avec en plus ce titre honorifique de présidente, c'est un immense plaisir. Mais je prends cela avec beaucoup d'humilité. Je ne compte pas houspiller mes collègues écrivains ou être omniprésente. À part un entretien au long cours avec le directeur de la rédaction de *Lire Magazine littéraire*, j'ai essayé d'alléger au maximum mes obligations car, ce qui est important pour moi, c'est la rencontre avec les lecteurs. J'ai besoin d'être auprès d'eux. » ■

Propos recueillis par L.D.

HOMMAGE AUX ÉDITIONS ZULMA

Toujours désireux de mettre en valeur le travail des acteurs du livre, notamment celui des éditeurs, les organisateurs de Livres dans la Boucle ont décidé cette année de mettre un coup de projecteur sur une maison d'édition indépendante, les éditions Zulma. Ses auteurs seront présents en nombre sur le salon et participeront à de nombreuses rencontres pour mettre en lumière le travail de cette petite structure qui illumine l'actualité littéraire de ses publications françaises et internationales. ■ **L.D.**

CHARLOTTE JOLLY DE ROSNAY

LE PRIX DE L'HOMME DEBOUT

Pour cette édition 2022, Livres dans la Boucle organise à l'intention des adolescents un prix d'écriture et d'expression orale en hommage à Victor Hugo, natif de Besançon. Dans la lignée de l'engagement farouche de l'écrivain, les jeunes participants devront rédiger un texte traitant de la question des droits de l'enfant. Les cinq textes les plus réussis seront désignés finalistes par un jury présidé par l'écrivaine Valentine Goby et seront présentés à l'oral pour choisir un vainqueur. À noter, la création de deux catégories distinctes de candidats, une première comprenant les élèves de quatrième, qui participent dans le cadre d'une collaboration avec le rectorat, et une seconde ouverte à tous les enfants âgés de 12 à 15 ans. À vos stylos ! ■ **L.D.**

STÉPHANIE HOCHET

Bartleby
d'Herman Melville

Je me rends dans le quartier de Wall Street expressément pour lui. Il a refusé de me voir partout ailleurs.

Au bas de l'étude où il a été scribe se trouve un café. C'est un miracle qu'il accepte de s'y rendre.

— Cher Bartleby, que voulez-vous boire ?

— Je préférerais regarder la carte.

Je demande au serveur d'apporter la carte des boissons. Bartleby fixe la table d'un air triste. Quand une cliente casse malencontreusement un verre, le regard de Bartleby papillonne dans sa direction et je reconnais cette expression de myopie émouvante dont parle Melville dans ce livre qui lui est consacré. Je perds un peu mon assurance devant sa timidité. Le garçon arrive avec un menu plastifié qu'il tend au scribe.

S'ensuivent dix minutes d'études de la carte durant lesquelles je passe par toutes les émotions. Pitié, tristesse, agacement, énervement.

— Alors, ce verre ? demandé-je.

— Je préférerais prendre un verre d'eau.

Je retiens une remarque désagréable et me concentre sur les questions que je souhaite lui poser.

— Parlez-moi de votre vie avant de devenir scribe.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Je préfère passer à la question suivante.

— Ce verbe "préférer" a beaucoup fait réagir votre patron, qui s'étonnait de l'entendre si souvent dans votre bouche.

Bartleby baisse les yeux sur son veston où je découvre quelques miettes de biscuits. Il semble perdu dans ses pensées.

Le serveur arrive avec les boissons. Le scribe sirote lentement son eau à l'aide d'une paille.

Je prends mon courage à deux mains, car l'apathie du personnage me donne envie de fuir.

— Que devenez-vous depuis que votre patron a déménagé de l'étude que vous occupiez en cessant de travailler ? Vous étiez pourtant un très bon élément dans son équipe.

— Je reste là, dans les locaux.

— Mais qu'y faites-vous ?

— J'y reste.

Je commence à m'inquiéter : comment rendre un entretien intéressant avec Bartleby l'inerte ?

— Ce métier de scribe était fait pour vous.

Devant ma mine interrogative, mon interlocuteur demeure mutique. J'insiste.

— Non ?

— Votre phrase n'était pas une question.

— J'ai l'impression de vous déranger et que vous ne pensez qu'à retourner à votre étude.

— En effet, je préférerais.

Devant cette formule mythique, je songe à ce que dit Pennac de l'enfer du conditionnel. Comment reprocher quoi que ce soit à quelqu'un qui enveloppe ses réponses d'un conditionnel qui l'excuse ?

L'homme face à moi a l'air parfaitement inoffensif, mais je sais qu'il finira en prison. Pour la première fois depuis que j'interviewe des personnages de roman, je reste perplexe.

Après quelques gorgées de café, je lui demande simplement, un peu par désespoir :

— Préférez-vous les stylos ou les crayons ?

Soudain, le scribe, qui évitait de me regarder, lève la tête. Au bout d'environ dix secondes de réflexion, il articule :

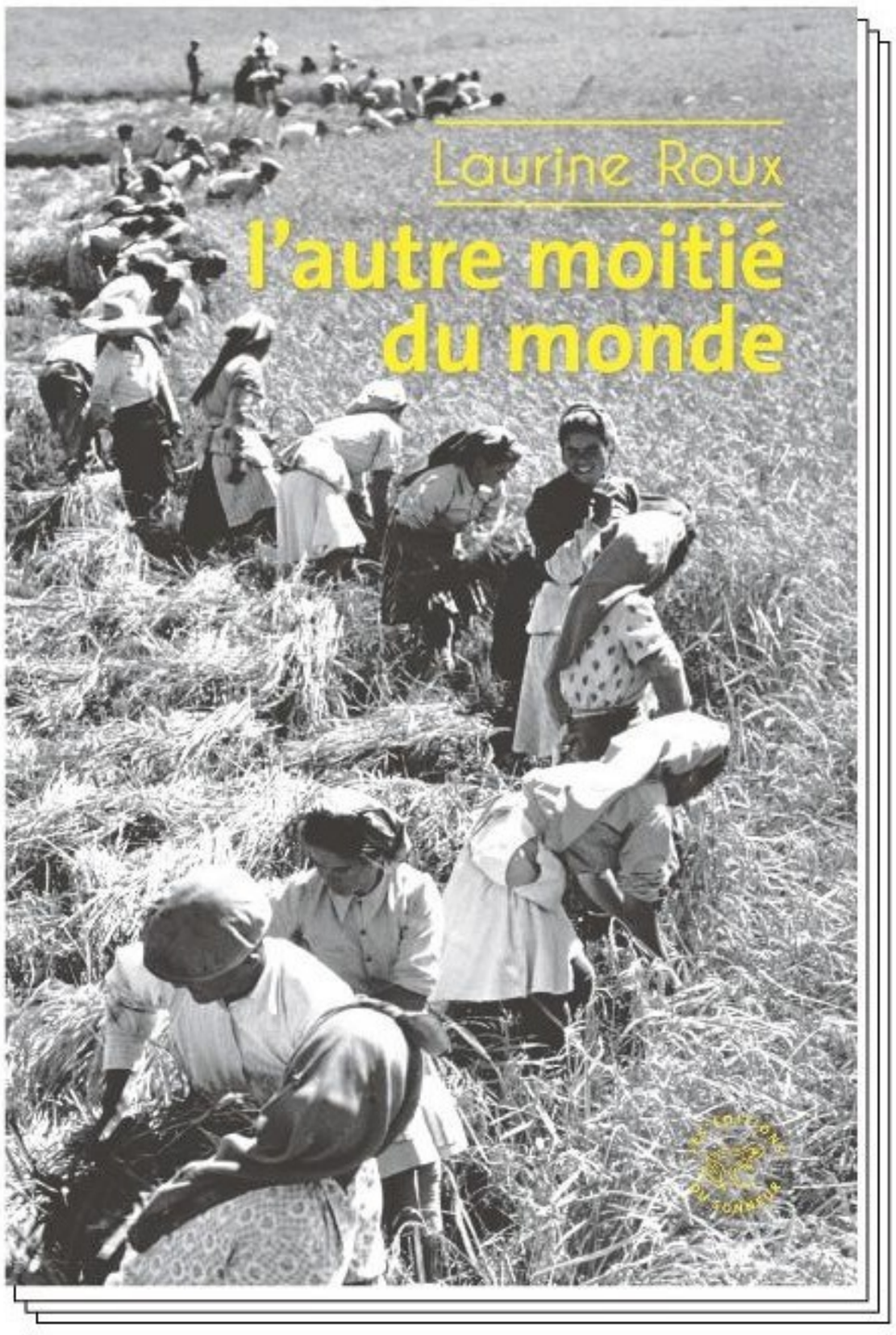
— C'est une question intéressante. Le stylo, à compter qu'il soit de la marque Reynolds, a des avantages non négligeables. Il est agréable à manipuler, l'encre est belle et le stylo vous donne un certain confort d'écriture. Je préfère l'encre noire, la bleue faisant, à mes yeux, trop superficielle. Le stylo vous donne également un confort de lecture. Rien de tel pour être lisible. Le crayon a néanmoins ses excellents côtés. Je dirais qu'il est plus familier. Il convient mieux aux personnalités timides qui hésitent et savent qu'elles pourront effacer leurs écrits en cas de fautes ou d'approximations. Par ailleurs, il y a crayon et crayon. Je choisis des crayons à pointe grasse mais fine, c'est important quand on travaille dans mon domaine. Mais attention à trouver la bonne pression pour ne pas casser la mine. Le crayon exige de vous un soin particulier, un coup de manche sur votre travail, et le résultat est sale. J'aimerais creuser un peu plus cette question, si vous le voulez bien…

— Je crois que ça ira. Merci. ■

AUDREY SOVIGNET

Prix Orange du Livre

14e édition



Un prix présidé par Jean-Christophe Rufin et décerné par des auteurs, des libraires et des lecteurs

« Un superbe roman qui emporte le lecteur dans l'Espagne des années 1930. Un récit historique fort et habité d'un indéniable souffle romanesque, rempli d'amours, de haines, de révoltes et de fantômes. » Thomas Besson, juré

« L'auteure nous dit la lumière qu'apporte l'espoir mais aussi les heures sombres de l'Histoire. Elle nous dit la puissance des mots et des idées. Elle nous dit aussi la force de l'amour, les sacrifices endurés, la quête de liberté et ce qui reste après la lutte. »
Christelle Grelou, jurée

Bravo à Laurine Roux

pour son roman « L'autre moitié du monde »
Les Editions du Sonneur

Vous aimez la lecture ?
Partagez votre passion
sur lecteurs.com

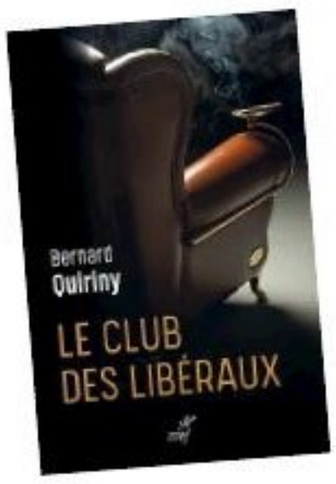
Fondation orange

Portrait de l'historien et homme politique français par le peintre Théodore Chassériau en 1850.

Tocqueville

Un penseur pour notre monde

Fonder une science politique nouvelle pour des temps nouveaux. Tel était l'objectif d'Alexis de Tocqueville. De cet aristocrate, totalement en phase avec son époque, on connaît surtout *De la démocratie en Amérique* et *L'Ancien Régime et la Révolution,* mais il ne faut pas oublier sa correspondance récemment publiée. Cette année, une éclairante biographie[1] ainsi que l'ouvrage de notre collaborateur Bernard Quiriny[2] sur les libéraux enrichissent la connaissance que nous avons du député de la Manche et de ses successeurs. Tous plus que jamais d'actualité pour comprendre les maux de notre démocratie. *« Comment penser une société composée d'individus égaux et libres ? »* C'est ainsi que le grand historien François Furet résumait la quête du voyageur de la première moitié du XIXe siècle. Question toujours pertinente. Tocqueville, à tendance dépressive et à la santé fragile, s'est battu contre *De la démocratie… « C'est un duel à mort, il faut que je le tue ou qu'il me tue »,* écrit-il de ce livre qui analyse la passion endémique des Français pour l'égalité au détriment de la liberté, le lien entre la religion et la démocratie, mais également l'école : *« Je tiens pour constant que l'éducation laïque est la garantie de la liberté même de penser. »* L'homme nous apparaît dans la justesse sans doute parce qu'il est démocrate par raison. *« L'aristocratie était déjà morte quand j'ai commencé à vivre et la démocratie n'existait pas encore. Mon instinct ne pouvait donc m'entraîner aveuglément ni vers l'une, ni vers l'autre. »* Favorable à la colonisation mais contre l'esclavage, il craint une guerre raciale aux États-Unis, pays dont il admire le mouvement continuel : *« Le changement* [y est] *l'état naturel de l'homme. »* Lire cet auteur – et les libéraux – est très utile pour appréhender les événements outre-Atlantique comme sur le Vieux Continent. Tocqueville a été une passerelle entre les deux mondes, il en reste une clé de compréhension. ■ **Aurélie Marcireau**



ERICH LESSING/AKG IMAGES

1. Olivier Zunz, *Tocqueville. L'homme qui comprit la démocratie,* 480 p., Fayard, 25 €.
2. Bernard Quiriny, *Le Club des libéraux,* 352 p., Le Cerf, 24 €. En librairies le 22 septembre.

SOMMAIRE

44 L'œuvre d'une vie
Quand la liberté guide la pensée
46 Lu par François Furet
Une autre idée de la démocratie
47 Entretien avec Françoise Mélonio
« La correspondance est l'atelier de fabrication de l'œuvre »
48 D'hier à aujourd'hui
Cinquante nuances de libéraux
50 Les mots du libéralisme
Pour panser les maux du système
52 Aron-Tocqueville
« À l'écart de la politique partisane »

L'œuvre d'une vie

QUAND LA LIBERTÉ GUIDE LA PENSÉE

Aristocrate éclairé fasciné par la démocratie libérale, homme politique renonçant à sa carrière pour s'opposer à Napoléon III, Alexis de Tocqueville, peu considéré à son époque, est aujourd'hui perçu comme un penseur de premier plan, dont les idées demeurent plus que jamais vivantes et d'actualité.

TOCQUEVILLE EN QUELQUES DATES

29 juillet 1805
Naissance d'Alexis-Henri-Charles Clérel, vicomte de Tocqueville.
1831-1832 (mai à février)
Voyage avec Gustave de Beaumont aux États-Unis.
1833
Parution de *Du système pénitentiaire aux États-Unis et de son application*, rédigé avec Beaumont.
23 janvier 1835
Premier tome de *De la démocratie en Amérique*.
26 octobre 1835
Il épouse Marie Motley.
1840
Second tome de *De la démocratie en Amérique*.
1841
Tocqueville est élu à l'Académie française.
1849 (juin à octobre)
Il est nommé ministre des Affaires étrangères du prince président Louis-Napoléon Bonaparte.
1850
Il rédige ses *Souvenirs* (récit des événements de 1848).
1856
L'Ancien Régime et la Révolution.
16 avril 1859
Tocqueville meurt des suites de la tuberculose, à Cannes.

Alexis de Tocqueville a bien failli ne jamais voir le jour. Ses parents aristocrates, résolument légitimistes, doivent à la chute de Robespierre d'échapper de justesse à la guillotine. Ainsi Alexis, troisième fils du couple, voit-il le jour à Paris le 29 juillet 1805. L'abbé Lesueur, vieux prêtre réfractaire aux tendances jansénistes et ancien précepteur de son père, lui donne sa première instruction : « *C'est sur ses genoux que nous avons appris à discerner le bien du mal.* » La Restauration fait du père de Tocqueville un des cadres du nouveau régime, nommé préfet, à Metz notamment. Alexis y achève sa formation au collège royal local, tenu par les jésuites. Il y découvre les grands auteurs politiques du XVIII[e] siècle, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, « [entassant] *pêle-mêle* […] *toutes sortes de notions et d'idées qui d'ordinaire appartiennent à un autre âge* ». Il y perd aussi la foi naïve de son enfance. Il entreprend des études de droit sans pour autant vouloir devenir « *une machine à droit* ». En 1830, Alexis, moins conservateur que son milieu, prête serment de fidélité au nouveau régime.

« VOIR DANS L'AMÉRIQUE PLUS QUE L'AMÉRIQUE »

Au titre d'une mission d'étude sur le système pénitentiaire des États-Unis, Alexis entame en mai 1831 un périple de quelques mois qui le conduit de la Nouvelle-Angleterre au Québec et, de là, à la Louisiane. De retour en France, il publie le premier tome de *De la démocratie en Amérique* (1835). « *Parmi les objets nouveaux qui, pendant mon séjour aux États-Unis, ont attiré mon attention, aucun n'a plus vivement frappé mes regards que l'égalité des conditions. Je découvris sans peine l'influence prodigieuse qu'exerce ce premier fait sur la marche de la société; il donne à l'esprit public une certaine direction, un certain tour aux lois; aux gouvernants des maximes nouvelles, et des habitudes particulières aux gouvernés.* » L'égalité est bien ce « *fait générateur* » dont tout le reste est la conséquence et dont la portée dépasse le pays où il s'était alors le plus manifesté. « *J'avoue que dans l'Amérique, j'ai vu plus que l'Amérique; j'y ai cherché une image de la démocratie elle-même* […], *ne fût-ce que pour savoir du moins ce que nous devions espérer ou craindre d'elle.* »

Ce désir d'égalité s'avère la meilleure et la pire des passions : la « *passion mâle et légitime qui excite les hommes à vouloir être tous forts et estimés* », l'égalité aristocratique qui pousse chacun à l'émulation peut se pervertir en « *goût dépravé pour l'égalité, qui porte les faibles à vouloir attirer les forts à leur niveau* ». Dans le tome II (1840), plus théorique, il décrit en visionnaire « *quelle espèce de despotisme les nations démocratiques ont à craindre* ». Il entrevoit un régime politique « *absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux* » qui, sous le couvert du règne de la volonté populaire, bannit toute liberté. La recherche des jouissances matérielles, le goût du bien-être et du profit, traits essentiels de l'état social-démocratique, menacent la liberté d'abord en ce qu'ils poussent les citoyens, tout occupés à leur bien-être, à se désintéresser des affaires publiques. Cette dépolitisation réduit le

Alexis de Tocqueville, accompagné de son ami Gustave Beaumont, a mené en 1831 une mission d'étude sur le système pénitentiaire des États-Unis.

peuple à une collection d'individus indifférents au destin collectif. « *À mesure que les citoyens deviennent plus égaux et plus semblables, le penchant de chacun à croire aveuglément un certain homme ou une certaine classe diminue. La disposition à en croire la masse augmente, et c'est de plus en plus l'opinion qui mène le monde. Non seulement l'opinion commune est le seul guide qui reste à la raison individuelle chez les peuples démocratiques; mais elle a chez ces peuples une puissance infiniment plus grande que chez nul autre.* »

« UN IDÉAL QUI RECULE SANS CESSE »

Bientôt, le théoricien moraliste se double d'un politique pragmatique. Tocqueville a accédé en 1839 à la députation dans la Manche. En 1841, il est élu à l'Académie française. Son action publique dure jusqu'en 1851, son point d'orgue en étant de juin à octobre 1849 sa nomination comme ministre des Affaires étrangères du prince président Louis-Napoléon Bonaparte. Dans les années 1840, ses réflexions sur la question algérienne en donnent une image moins consensuelle: « *J'ai souvent entendu en France des hommes que je respecte, mais que je n'approuve pas, trouver mauvais qu'on brûlât les moissons, qu'on vidât les silos et enfin qu'on s'emparât des hommes sans armes, des femmes et des enfants. Ce sont là* […] *des nécessités fâcheuses, mais auxquelles tout peuple qui voudra faire la guerre aux Arabes sera obligé de se soumettre.* » À quoi s'ajoute une défiance envers le Coran: « *J'ai beaucoup étudié le Coran à cause surtout de notre position vis-à-vis des populations musulmanes en Algérie et dans tout l'Orient. Je vous avoue que je suis sorti de cette étude avec la conviction qu'il y avait eu dans le monde, à tout prendre, peu de religions aussi funestes aux hommes que celle de Mahomet. Elle est, à mon sens, la principale cause de la décadence aujourd'hui si visible du monde musulman.* »

Refusant de rallier le Second Empire, Tocqueville se retire de la vie politique en 1851. *L'Ancien Régime et la Révolution* (1856), son second grand livre, réinscrit le phénomène révolutionnaire dans le temps long de l'avènement des régimes démocratiques. Pour lui, l'Ancien Régime, en évoluant vers l'absolutisme royal, en abaissant les grands et en détruisant par la centralisation les structures de l'ancienne société aristocratique, avait préparé son effondrement final. Dans ses *Souvenirs* publiés après sa mort, il déplore le rapetissement universel et la montée d'une classe moyenne « *modérée en toutes choses excepté dans le goût du bien-être* », qui « *ne* [songe] *guère aux affaires publiques que pour les faire tourner au profit de ses affaires privées* ». L'homme ne se juge pas moins sévèrement: « *Mais non, je suis de l'humanité, de la plus commune et la plus vulgaire humanité* […]. *Je poursuis en toutes choses un idéal qui recule sans cesse. J'aspire à un absolu, à un complet qui n'existe point.* […] *Mais voilà en entier, le plus incomplet, le plus incohérent de tous les membres d'une espèce qui est elle-même la plus incohérente et la plus incomplète de toutes celles qui ont été créées;* […]. *Mal joint, mal uni dans les différentes parties de moi-même…* » ■

Jean Montenot

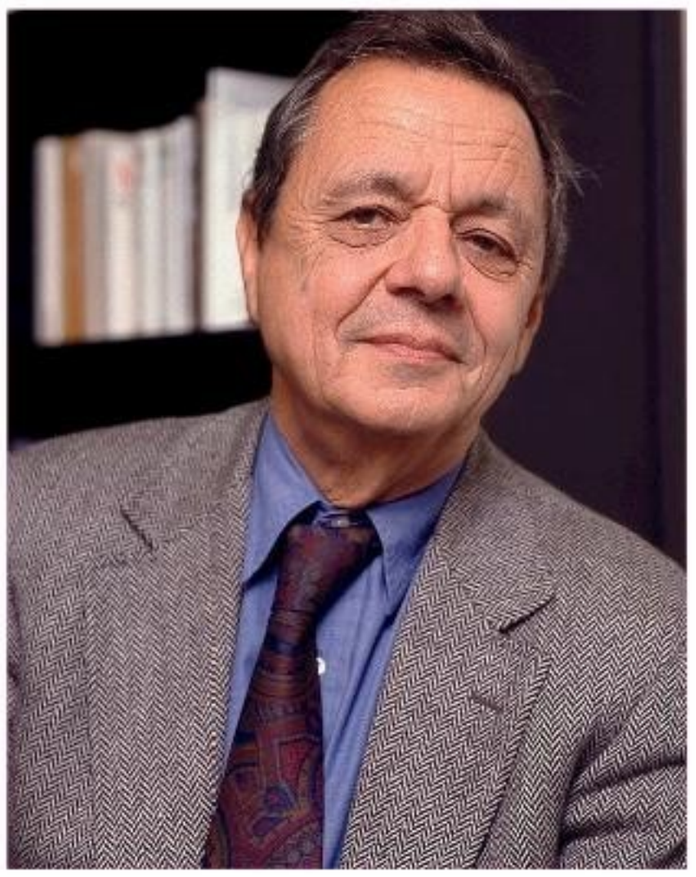
IL ENTREVOIT UN RÉGIME POLITIQUE « ABSOLU, DÉTAILLÉ, RÉGULIER, PRÉVOYANT ET DOUX » QUI, SOUS LE COUVERT DU RÈGNE DE LA VOLONTÉ POPULAIRE, BANNIT TOUTE LIBERTÉ

ARCHIVES CHARMET/BRIDGEMAN IMAGES

Lu par François Furet

UNE AUTRE IDÉE DE LA DÉMOCRATIE

En décembre 1986, *Le Magazine littéraire* publiait un long texte sur le voyage de Tocqueville aux États-Unis rédigé par le grand historien spécialiste de la Révolution française et académicien François Furet. Extrait.



Longtemps oubliée, l'œuvre de Tocqueville a été réhabilitée par l'historien François Furet.

À l'origine du voyage américain, il y a donc la séparation, opérée par Tocqueville, entre l'idée de démocratie et l'idée de révolution: séparation qui marque son originalité profonde, dans la philosophie politique libérale de son époque, si l'on songe par exemple que Guizot n'arrivera jamais à la concevoir. La supériorité de Tocqueville est une supériorité d'abstraction: il parvient à dissocier le concept de démocratie de sa référence empirique, la Révolution française, de façon à pouvoir interpréter à travers lui une démocratie non révolutionnaire, l'Amérique, et une démocratie révolutionnaire, la France. La même pensée qui le délivre de l'obsession de la Révolution française, caractéristique de toute sa génération, lui donne l'idée du voyage en Amérique. Il s'agit de pouvoir élaborer une théorie de la société démocratique à quoi rapporter le cas français: moins pour y lire l'avenir de la France, que pour y mesurer la portée de cet événement singulier qu'est la Révolution française. C'est la capacité à opérer abstraitement ce décentrement de l'histoire de France qui marque l'originalité précoce du génie de Tocqueville.

LA DISSIDENCE SANS LUTTE

[…] À ses yeux, les États-Unis constituent une démocratie pure, sans mélange d'aucun principe aristocratique, résiduel ou renaissant: « *J'ai entendu dire en Europe qu'il y avait en Amérique une tendance aristocratique. Ceux qui disent cela se trompent, c'est une des choses que j'affirmerais le plus volontiers. La démocratie est au contraire ou en pleine marche dans certains États, et dans toute son extension imaginable en d'autres. Elle est dans les mœurs, dans les lois, dans l'opinion de la majorité. Ceux qui lui sont opposés se cachent et sont réduits à prendre ses propres couleurs pour avancer.* » Tocqueville partait aux États-Unis pour voir comment, à quelles conditions, le règne sans partage de la démocratie, qui était aussi l'histoire de l'Europe, avait conduit à la République américaine, c'est-à-dire au gouvernement du peuple par lui-même. […] Pourtant, la démocratie américaine aussi est née d'une révolution. Mais il s'agit d'une révolution toute particulière, puisqu'elle a dispensé ses auteurs du combat contre l'ancien monde aristocratique, et leur a donc épargné les passions inséparables de ce combat. Les États-Unis sont nés de la dissidence démocratique d'une société aristocratique, mais d'une dissidence sans lutte, puisqu'il s'agit d'une émigration et d'une réinstallation sur un territoire vierge. […]. Son voyage, ou plutôt, son idée du voyage, lui permet ainsi de dépasser le vieux dilemme de la philosophie politique française, qui consiste à classer l'Angleterre. Il tient enfin une Angleterre chimiquement pure, une fois passée au crible américain: « *L'Américain est l'Anglais livré à lui-même.* »

Que veut-il dire par là ? Pour le comprendre, il faut passer par la notion de « caractère national » d'un peuple, qu'il emprunte à Montesquieu. Le voyageur, dans ses carnets, est sensible à la permanence des traits nationaux chez des populations expatriées, donc placées hors de leur contexte historico-social : ainsi des Français au Canada ou des Allemands en Pennsylvanie. Les premiers restent imperméables à l'influence anglaise, les seconds ont conservé l'ancrage de leurs traditions au milieu du remue-ménage américain. Les États-Unis sont une nation trop récente pour partager des souvenirs communs, des habitudes, des croyances, des idées héritées. Mais ce qu'ils ont déjà de caractère national, c'est précisément cette absence de souvenirs, d'habitudes, de croyances et d'idées: dans cette société que rien ne fixe, ni ne fait tenir ensemble, il n'existe qu'un seul lien qui puisse unir les hommes, et c'est l'intérêt. D'où les traits dominants de la jeune République, qui sont le goût de l'argent, la mobilité, l'inquiétude, la passion sans fin de la réussite matérielle. ■

DANS CETTE SOCIÉTÉ QUE RIEN NE FIXE, NI NE FAIT TENIR ENSEMBLE, IL N'EXISTE QU'UN SEUL LIEN QUI PUISSE UNIR LES HOMMES, C'EST L'INTÉRÊT

LOUIS MONIER. ALL RIGHTS RESERVED 2022/BRIDGEMAN IMAGES

Entretien

« LA CORRESPONDANCE EST L'ATELIER DE FABRICATION DE L'ŒUVRE »

Professeure de littérature à la Sorbonne, Françoise Mélonio a notamment dirigé la publication des œuvres complètes de Tocqueville. Elle nous donne quelques clés pour comprendre l'influence du père du libéralisme aujourd'hui.

L'an dernier s'est achevée la publication des œuvres complètes de Tocqueville chez Gallimard : 18 tomes, 31 volumes… Qu'est-ce qui est le plus marquant dans la production tocquevillienne ?

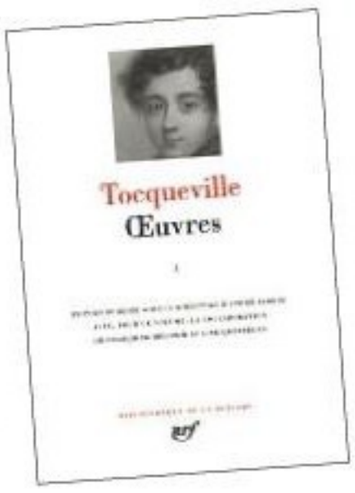
Françoise Mélonio. C'est la continuité dans ce qu'il appelle ses *« idées mères »*. En 1828, il écrit pour l'anniversaire de sa mère un conte persan à la manière de Montesquieu où il se donne déjà pour destin d'étudier la démocratie dans le monde. À la fin de sa vie, il se déclare un vieil amant de la liberté et refuse de désespérer des démocraties. Tocqueville est un esprit profond mais obsédé par une question, qui est toujours la même : comment les sociétés démocratiques peuvent-elles être libres ?

Sa correspondance – immense – est moins connue. Que révèle-t-elle de l'homme et du théoricien ?

F.M. La correspondance est l'atelier de fabrication de l'œuvre. Tocqueville, qui peut sembler un esprit abstrait et un penseur solitaire « prophétique » surplombant son temps, ne pense, en fait, qu'en mettant à l'épreuve ses idées sur le terrain, lors de ses voyages, et en débattant avec ses amis. La correspondance nous donne à voir ce caractère dialogique et expérimental de l'œuvre, qui en fait la profondeur. Elle nous apprend aussi autre chose : Tocqueville voulait penser pour agir. Sa correspondance avec ses électeurs, avec ses collègues à la Chambre, Beaumont, Corcelle, Thiers, Guizot, Lamartine, nous le montre passant aux travaux pratiques de la politique. Cette activité politique a fait le génie de l'historien de *L'Ancien Régime et la Révolution [1856]*, son maître livre selon moi, où il analyse la construction d'une culture politique française en étudiant les pratiques administratives et l'esprit public tel qu'il s'exprime dans les pamphlets ou les cahiers de doléances. Comme Chateaubriand, son oncle par alliance, Tocqueville se veut à la fois écrivain et homme de pouvoir.

Il analyse l'histoire en train de se faire avec beaucoup de pertinence tout en étant dans l'introspection… C'est très moderne, non ?

F.M. Très moderne, en effet. Tocqueville, comme Benjamin Constant avant lui, pratique l'analyse de soi constamment, dans de très longues et superbes lettres à ses amis. C'est essentiel pour comprendre sa pensée, qui s'enracine dans son vécu. Il est très moderne par la force de ses désirs, son aspiration à la reconnaissance – la gloire dit-il –, et sa déception, sa *« fatigue d'être soi »* pour reprendre le titre du livre d'Ehrenberg : *« Je cave trop haut »*, écrit-il, c'est-à-dire je joue trop haut. Il offre un bel exemple de la mélancolie moderne. Il est aussi très moderne par son mariage, une mésalliance avec une roturière sans fortune. Par ce mariage d'amour, il expérimente – parfois douloureusement dans sa vie quotidienne – ce qu'il dit des relations démocratiques entre les sexes dans *De la démocratie en Amérique*.



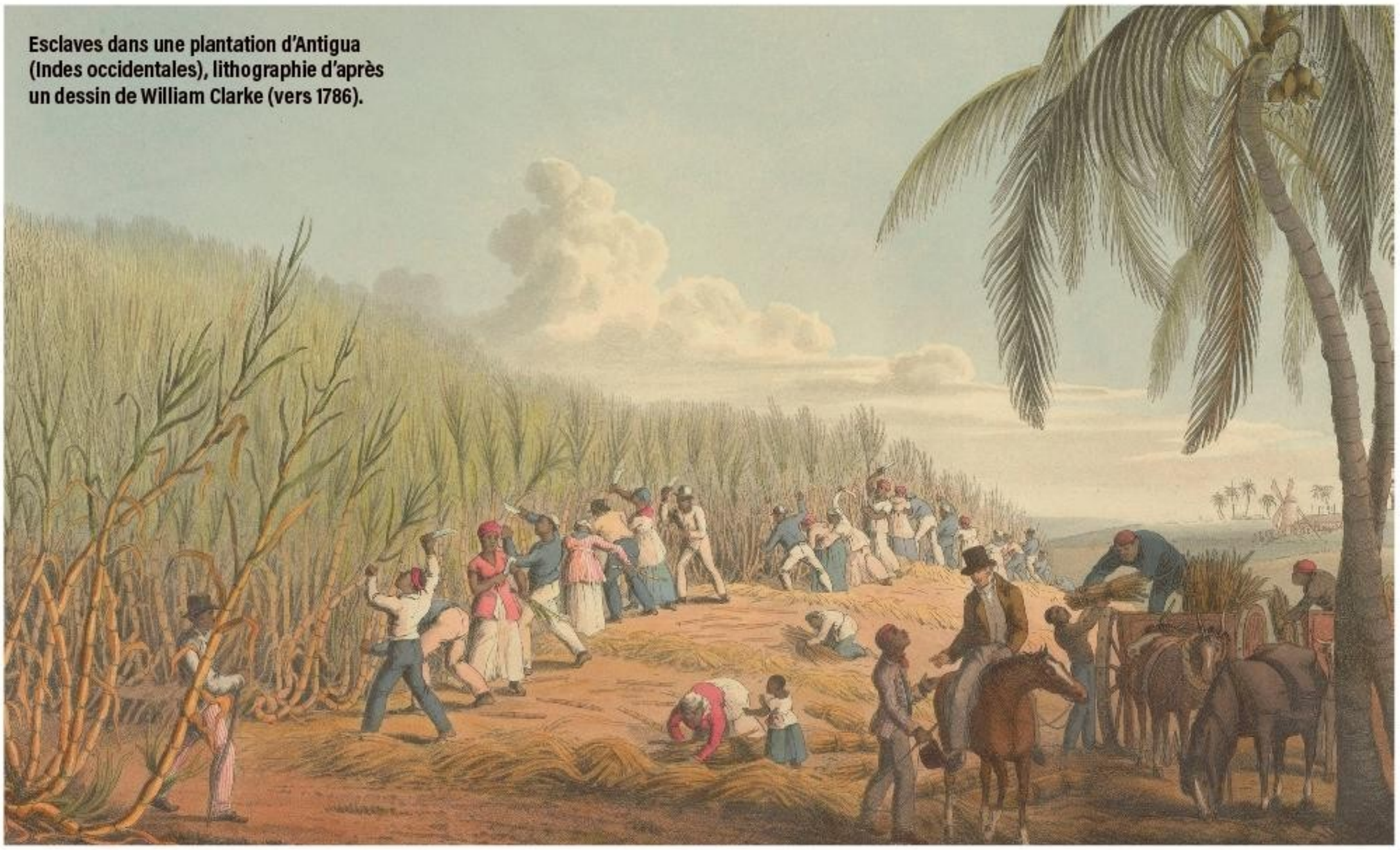
Quelle est, pour vous, la pertinence de Tocqueville aujourd'hui ?

F.M. C'est un éveilleur de la pensée. *De la démocratie en Amérique* nous lègue des questions plus que des réponses, d'autant que Tocqueville n'était pas un esprit dogmatique. Sa pertinence tient d'abord à sa conscience très vive de la rupture introduite avec l'avènement de la démocratie, c'est-à-dire de l'égalité des conditions. *L'Ancien Régime et la Révolution*, livre d'histoire, est à méditer aujourd'hui. Il nous invite à réfléchir sur les origines lointaines de notre goût pour les pouvoirs verticaux, de notre incapacité à constituer des communautés politiques vivantes, de la désaffection des citoyens à l'égard du politique. Son analyse de l'individualisme démocratique se prolonge ainsi par la mise en lumière d'une culture étatique peu libérale dans l'Europe continentale.

Pour vous, qui sont ses héritiers ?

F.M. Il y a d'excellents lecteurs de Tocqueville, très divers : Raymond Aron, François Furet, Claude Lefort, Marcel Gauchet, Pierre Manent, Lucien Jaume en France. Mais cela ne définit pas une école ni même une famille de pensée. Les lecteurs de Tocqueville n'ont en commun pour héritage que l'acceptation de l'égalité, et le souci de la liberté garantie par la participation de tous aux décisions politiques. ■

Propos recueillis par Aurélie Marcireau



Esclaves dans une plantation d'Antigua (Indes occidentales), lithographie d'après un dessin de William Clarke (vers 1786).

D'hier à aujourd'hui

CINQUANTE NUANCES DE LIBÉRAUX

Plus de liberté, moins d'État, la propriété comme totem : de loin, les libéraux ont l'air d'accord sur tout. De près, les choses sont plus complexes, la famille libérale abritant des sensibilités innombrables. Et vous, quelle est la vôtre ?

S'il existait des marchands de libéraux comme il y a des marchands de chaussures, le client qui pousserait la porte ne saurait où donner de la tête. Veut-il des libéraux politiques ou économiques ? Classiques ou néo ? Ordo ou ultra ? Il trouvera aussi des libéraux sociaux, des «libéristes », des libertariens de gauche et de droite, et toute une gamme de *liberals* américains… Bombardé d'appellations aux préfixes incertains, notre client risque de perdre la tête, et de conclure que le libéralisme est une farce.

De fait, il faut reconnaître que la famille libérale réunit des auteurs très différents, loin d'être toujours d'accord entre eux. Leur unique dénominateur commun, c'est l'attachement à la liberté individuelle, valeur centrale du libéralisme. « *Je regarde la liberté comme le premier des biens,* dit Tocqueville, *il n'est pas de tranquillité ni de bien-être qui puisse me tenir lieu d'elle.* » Aussitôt après commencent les débats internes à la famille libérale. Déjà, les libéraux ne voient pas tous la liberté de la même manière. La plupart l'entendent au sens commun, comme le fait, pour l'individu, de faire ses propres choix: « *Être homme libre a toujours signifié la possibilité d'agir selon ses propres décisions et projets* », écrit Friedrich Hayek. Mais à ce compte, un mendiant est libre, alors qu'il n'a aucun moyen de réaliser le moindre projet. Ne faudrait-il pas voir la liberté plutôt comme un pouvoir de faire vraiment des choses, avec les moyens économiques

BRITISH LIBRARY/AKG-IMAGES

nécessaires ? Si le libéralisme veut libérer les individus, souligne John Dewey, partisan d'un libéralisme marqué à gauche, il doit vouloir « *les moyens qui conditionnent l'obtention de ces fins* »… Une ligne de partage surgit ici entre libéraux, qui permet de comprendre pourquoi les Américains appellent « *liberals* » des auteurs en qui un Européen voit plutôt des socio-démocrates bon teint : le terme a changé de sens en traversant l'Atlantique, les *liberals* considérant que la vraie liberté passe par plus d'égalité et par la redistribution des richesses.

L'ÉTERNELLE QUESTION DU RÔLE DE L'ÉTAT

Pour compliquer les choses, une autre fracture apparaît, qui touche cette fois la logique intellectuelle du projet libéral. Schématiquement, une partie des libéraux voit dans la liberté un droit inexpugnable et sacré, lié à la nature de l'être humain : comme Kant ou Locke, ils reconnaissent à tout homme la dignité d'une créature faite à l'image de Dieu, et considèrent donc que chacun doit pouvoir mener sa barque sans être contraint par autrui. « *Menacer un homme de persécutions s'il n'accepte pas une vie dans laquelle il ne peut choisir ses buts,* résume Isaiah Berlin, *c'est pécher contre cette vérité qu'il est un homme, c'est-à-dire un être qui doit pouvoir mener sa vie comme il l'entend.* » Une autre partie des libéraux voit dans la liberté non une fin en soi, mais un moyen, le plus efficace, pour faire avancer la société – économiquement, intellectuellement, culturellement – et générer, suivant le jargon cher à Jeremy Bentham et John Stuart Mill, la plus grande somme d'« *utilité collective* ». On mesure la distance entre ces deux attitudes en comparant leur condamnation de l'esclavage. Tocqueville le rejette en tant que c'est « *un acte injuste, immoral, attentatoire aux droits les plus sacrés de l'humanité* », qu'aucune « *raison d'utilité* » ne peut justifier. Bentham, lui, le rejette… parce que le travail libre est plus productif que le travail servile, et que l'humanité a tout à gagner à privilégier le travail libre ! Le premier s'accroche à des principes, le second raisonne en termes de conséquences.

Vieille comme le libéralisme, cette différence explique les attitudes variées des libéraux devant de nombreux sujets, à commencer par l'éternelle question du rôle de l'État. Pour Benjamin Constant, Frédéric Bastiat, Herbert Spencer ou Gustave de Molinari, l'État, simple appareil de

S'AFFIRMER LIBÉRAL DÉCROISSANT N'EST PLUS DU DOMAINE DE L'INCONCEVABLE

protection des droits naturels, ne doit sous aucun prétexte s'aventurer au-delà de sa mission régalienne ; de là les théories de l'État minimal à la Robert Nozick, et les protestations de Tocqueville contre l'État omnipotent. Pour Bentham, Mill ou Hayek, en revanche, il peut grossir à loisir, fournir toutes sortes de services et intervenir à pleines mains dans l'économie, tant que c'est utile pour la collectivité. La même fracture se retrouve à propos de la propriété privée, pierre de touche du débat entre libéraux et socialiste depuis le milieu du XIXe siècle. Certains libéraux en font un « *droit naturel et sacré* » que l'État doit respecter à tout prix. Les autres n'y voient qu'un expédient utile que l'État, si c'est opportun, ne se privera pas de limiter de mille manières.

UNE PENSÉE TOUT SAUF MONOLITHIQUE

Aujourd'hui encore, la distinction entre utilitaristes et partisans du droit naturel permet d'analyser les nuances internes à la famille libérale devant des thèmes comme la planification écologique, la régulation des flux migratoires, ou la souveraineté alimentaire. Des nuances importantes séparent également les libéraux sur les questions économiques, entre défenseurs intransigeants du libre-marché mondial et partisans de corrections modérées, pilotées par l'État. Il se trouve même des libéraux pour défendre – dans certains cas – des mesures protectionnistes raisonnées, comme Wilhelm Röpke qui y voit une manière légitime de maintenir en Europe l'agriculture paysanne et les modes de vie traditionnels qui lui sont associés ! Cet exemple montre que la pensée libérale, en dépit des caricatures, est tout sauf monolithique, et que des sensibilités très variées y trouvent refuge. Même les partisans de la décroissance et de la sobriété pourraient tomber d'accord avec certains écrits libéraux. N'est-ce pas John Stuart Mill, pionnier du libéralisme anglais, qui dès 1848 protestait contre la croissance, le culte de l'argent et l'accumulation ? « *Je ne vois pas pourquoi il y aurait lieu de se féliciter de ce que des individus, déjà plus riches qu'il n'est besoin, doublent la faculté de consommer des choses qui ne leur procurent que peu ou point de plaisir, autrement que comme signe de richesse* », écrivait-il. Un siècle et demi plus tard, le libertarien Murray Rothbard lui emboîte le pas : « *Pourquoi la croissance devrait-elle être la plus haute valeur à poursuivre ? Quelle en est la justification éthique ?* » Un libéral décroissant, voilà qui surprend à première vue. Mais pourquoi pas, au fond ? Tout comme il y a des libéraux conservateurs, ou progressistes, ou socialisants, pour ne citer que quelques nuances parmi les cinquante et plus que comprend la famille. Et c'est ainsi que dans son magasin libéral, notre client, même sceptique, finit généralement par trouver chaussure à son pied… ■

Bernard Quiriny

DE GAUCHE OU DE DROITE ?

Vu de nos jours, les libéraux sont à droite. Le marché, la liberté d'entreprendre, la contention de l'État ne sont-ils pas des marqueurs de droite ? Tout dépend cependant de l'endroit où passe la ligne de partage des eaux. Tocqueville, en 1848, siège à gauche, Frédéric Bastiat aussi… Le libéral, en vérité, n'est pas à l'aise avec le découpage gauche-droite, qui ne correspond pas à ses propres critères. « *Quand c'est dans la personne des républicains, des radicaux, des jacobins, des socialistes, des protestants, des juifs que la liberté est violée,* dit Faguet, *je suis à gauche ; quand c'est dans la personne des royalistes, des bonapartistes, des catholiques et des cléricaux que la liberté est violée, je suis à droite.* » Bastiat concède que ce défaut d'inscription dans les cases n'est pas commode : « *Il se peut que je me sois aliéné les deux partis, et que je reste écrasé au milieu.* » Mais il ajoute, non sans panache : « *N'importe, j'ai la conscience d'avoir été fidèle à mes engagements.* » ■ **B.Q.**

Les mots du libéralisme

POUR PANSER LES MAUX DU SYSTÈME

Parfois présenté comme la cause de tous nos malheurs, le libéralisme n'offre-t-il pas parfois des solutions, du moins des éclairages? À l'heure où les démocraties contemporaines sont en crise, relire les libéraux n'est pas toujours inutile. Petit abécédaire libéral pour questions contemporaines.

ABSTENTION

Avec 28 % à la présidentielle, plus de 50 % aux législatives, près de 66 % aux dernières régionales, l'abstention bat des records, signe d'une démocratie à bout de souffle. Ce phénomène est parfois analysé comme un aboutissement de l'individualisme libéral, qui détournerait les électeurs de la vie civique. Les libéraux ont pourtant tiré très tôt la sonnette d'alarme, à commencer par Benjamin Constant dans sa conférence sur la liberté des Anciens et la liberté des Modernes, en 1819. Tout en rejetant l'idéal antique d'implication quotidienne du citoyen dans la vie publique, il met ses contemporains en garde contre la tentation de renoncer à la surveillance des pouvoirs publics et à leur direction par le vote, garantie ultime de notre liberté. « *Le danger de la liberté antique était qu'attentifs uniquement à s'assurer le partage du pouvoir social, les hommes ne fissent trop bon marché des droits et des jouissances individuelles. Le danger de la liberté moderne, c'est qu'absorbés dans la jouissance de notre indépendance privée, et dans la poursuite de nos intérêts particuliers, nous ne renoncions trop facilement à notre droit de partage dans le pouvoir politique.* »

CENTRALISATION

Appel à un nouvel acte de décentralisation, à un choc décentralisateur, à plus de « libertés locales »… La critique de l'État jacobin, de la centralisation et de la coupure Paris/province est une constante de la politique française depuis deux siècles, remise sur le devant de la scène pendant la crise sanitaire et reprise en chœur par les élus locaux. C'est une constante aussi du discours des libéraux, partisans de la décentralisation pour modérer le pouvoir central et le rendre moins envahissant, tout en raccourcissant les circuits de décision et en associant le maximum de citoyens à la gestion des affaires locales. Tocqueville ou Constant ont consacré à ce sujet des pages célèbres, qui n'ont rien perdu de leur actualité… Les libéraux américains, défenseurs du fédéralisme, soulignent quant à eux que la décentralisation, grâce à la diversité qu'elle entraîne, permet au citoyen de « *voter avec ses pieds* »: « *Si je n'aime pas ce qui se fait dans ma localité,* résume Milton Friedman, *je peux aller m'établir dans une autre communauté, et cette seule possibilité joue un rôle de frein.* »

WOKISME ET MINORITÉS

Chacun connaît les prophéties d'Alexis de Tocqueville sur la « *tyrannie de la majorité* » qui menacerait les sociétés démocratiques. Pourtant, à l'heure des études décoloniales, des thématiques LGBTQIA+ et de la vague woke venue d'Amérique, ce sont plutôt les minorités qui sont accusées d'exercer une forme de tyrannie, en tout cas de stériliser le débat public. La prescience du libéral normand serait-elle ici prise en défaut? Le sociologue Mancur Olson a expliqué au XX^{e} siècle pourquoi ce sont en réalité les minorités qui, sur la scène politique, disposent de la plus grande force de frappe: ce qu'elles ont à gagner en arrachant des mesures en leur faveur est énorme, alors que la majorité n'a en général pas assez à perdre pour que leur résister en vaille la peine, même si elle désapprouve leurs demandes. D'où une asymétrie qui rend les minorités plus actives que la majorité, phénomène que Raymond Boudon, dans son livre *Tocqueville aujourd'hui,* a plaisamment nommé le « *théorème d'Olson* ».

IMPÔTS

Avec un taux de prélèvement obligatoire de 45 %, la pression fiscale en France fait débat, certains alertant sur l'érosion du consentement à l'impôt, élément déclencheur de la crise des Gilets jaunes. Souvent présentés comme d'affreux égoïstes hostiles à tout impôt, les libéraux ont en fait mené depuis Adam Smith une vaste réflexion sur le rôle et les modalités de cette « *portion que chaque citoyen donne de son bien, pour avoir la sûreté de l'autre* », dixit Montesquieu. De Jean-Baptiste Say à Maurice Allais, ils réclament une imposition transparente, non arbitraire, consacrée au seul financement des services publics, et proportionnelle aux facultés contributives. Un élément qui les oppose à leurs adversaires socialistes, pour qui la fiscalité doit être un outil de redistribution des richesses. Au-delà des opinions, les écrits libéraux montrent que l'impôt n'est pas une question technique mais, comme le dit Thomas Piketty, « *une question éminemment politique et philosophique* ».

CLIENTÉLISME

On reproche souvent aux partis d'adopter des positions clientélistes, en vue de s'attirer les voix d'une portion du corps électoral. Jadis, ces clientèles étaient sociales ou

Pour les Gilets jaunes, ici à Paris le 17 novembre 2018, les mesures fiscales prévues par le gouvernement signaient la déconnexion entre l'État et le peuple.

professionnelles; aujourd'hui, c'est autour des communautés religieuses que se cristallise le débat, du moins en France. Les libéraux s'inquiètent depuis longtemps de cette tendance des partis à se fossiliser autour de catégories sociales et à se transformer en « factions », vieux mot cher à Rousseau. Qu'advient-il de l'intérêt général quand chaque parti ne lutte plus que pour l'intérêt catégoriel d'une clientèle, sur le dos de toutes les autres ? « *Les différents partis d'un parlement,* écrivait l'économiste libéral Ludwig von Mises, *doivent se considérer comme les représentants de toute la nation, pas comme les représentants d'une région donnée ou d'une couche sociale particulière.* » Certains philosophes comme Simone Weil pousseront la logique jusqu'au bout, en réclamant la suppression pure et simple des partis.

DROITS ET LIBERTÉS

Droit au logement. Droit à la poursuite d'études. Droit à vivre dans un environnement sain. Droit de n'être pas exposé à des opinions qui heurtent nos convictions… Pour les uns, la revendication de droits nouveaux est un formidable progrès. Pour les autres, c'est une dérive. Le débat a commencé dès les années 1950 avec l'avènement des droits économiques et sociaux, et même un siècle plus tôt avec le « droit au travail » qui a agité l'Assemblée de 1848, et inspiré à Tocqueville une protestation véhémente. Défenseurs des libertés de la Déclaration de 1789, les libéraux sont sceptiques à l'égard des droits « nouveaux », incompatibles selon eux avec les anciens. Entre le droit des uns à n'être pas choqué et la liberté des autres de s'exprimer, il faut choisir… « *Tout comme la mauvaise monnaie chasse la bonne, ces "droits champignons" nient les droits authentiques* », résume Ayn Rand dans son style péremptoire.

> À LA « TYRANNIE DE LA MAJORITÉ » REDOUTÉE PAR TOCQUEVILLE SE SUBSTITUERAIT AUJOURD'HUI CELLE DES MINORITÉS

SOUVERAINETÉ

Le gouvernement nommé au début de l'été compte un ministre de la Souveraineté industrielle et un ministre de la Souveraineté alimentaire. Le thème de la souveraineté a fait un retour fracassant lors de la crise sanitaire, quand la France s'est aperçue avec stupeur qu'elle dépendait à 100 % des importations pour les respirateurs ou les masques… Partisans historiques du libre-échange et de la division internationale du travail, les libéraux voient généralement d'un mauvais œil les tentatives de l'État de recréer des industries locales non compétitives. Mais aucun n'a jamais nié la légitimité pour l'État de s'isoler de l'étranger s'agissant de l'approvisionnement militaire. Le même raisonnement ne pourrait-il pas être étendu à d'autres biens, agricoles ou pharmaceutiques ? « *On peut très bien soutenir qu'il existe des buts qui justifient un manquement à la rationalité économique* », admet Wilhelm Röpke. Peut-être la flambée du coût des transports rendra-t-elle bientôt la question caduque, en poussant à des relocalisations massives… ■

Bernard Quiriny

VALENTINA CAMU/HANS LUCAS VIA AFP

Aron - Tocqueville

« À L'ÉCART DE LA POLITIQUE PARTISANE »

Françoise Mélonio, spécialiste de Tocqueville, et la sociologue Dominique Schnapper, fille de Raymond Aron et éditrice notamment de *L'Abécédaire* consacré à son père, se penchent – en duo – sur le lien entre les deux hommes. Entretien.

À quel moment Aron rencontre-t-il Tocqueville ?

Françoise Mélonio & Dominique Schnapper. La rencontre de Raymond Aron avec Tocqueville est tardive; Aron a été formé par la culture allemande et avait consacré ses années de jeunesse à lire Max Weber. Ce qui rapproche les deux auteurs, c'est une profonde parenté de pensée, la prise de distance d'avec toutes les idéologies messianiques, la prépondérance du politique dans l'interprétation des sociétés et le souci premier de la liberté politique. Ainsi, lors de la réception du prix Alexis-de-Tocqueville en 1979, il l'analyse: « *Ma pensée n'a pas été formée par la sienne.* […] *L'itinéraire qui me conduisit vers ce que l'on appelle mon libéralisme partit de la critique de Marx, passa par la lecture de Max Weber et par l'expérience vécue des régimes totalitaires. À la fin, je découvris Tocqueville et je fus conquis par l'homme autant que par le sociologue ou l'historien.* »

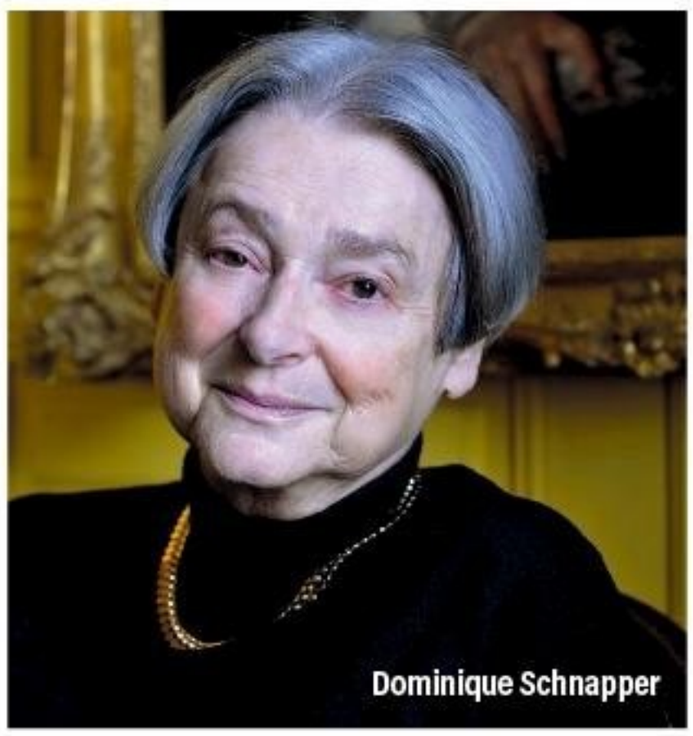
Leurs personnalités présentent des similitudes…

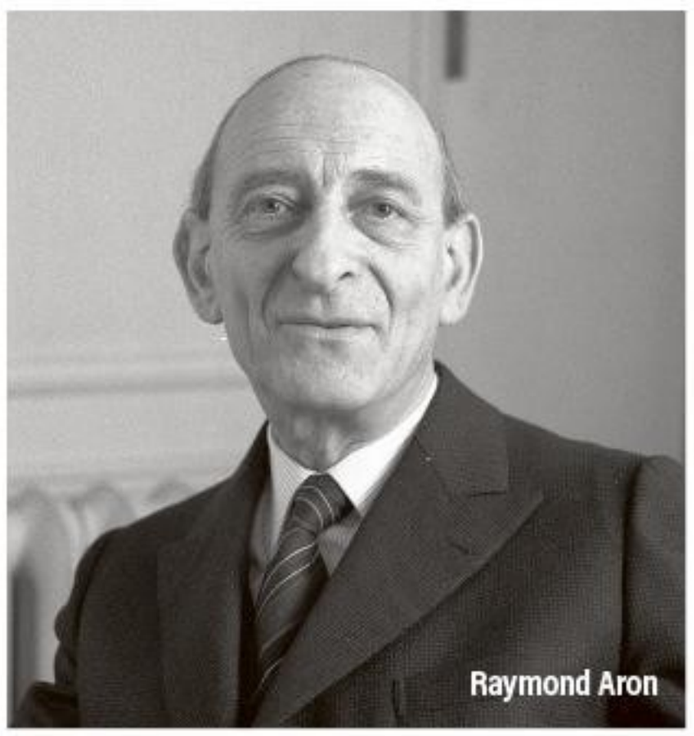
F.M. & D.S. Aron le reconnaît: « *J'éprouve une sorte d'affinité élective à l'égard des personnalités complexes, partagées, fermes sur les principes mais travaillées par le doute, qui ne confondent pas le souhaitable avec le probable, leurs goûts avec la réalité, conscientes tout à la fois des contraintes que nous impose l'Histoire et de la marge de liberté qu'elle nous laisse.* » En même temps, les deux hommes refusent de s'abandonner au désespoir et veulent agir. Leur mélancolie s'accompagne de la volonté de contribuer, chacun à sa manière, à influer sur le devenir des sociétés, par l'écriture (y compris l'écriture engagée) pour Aron, par l'écriture et la carrière politique pour Tocqueville. Tous deux ont également besoin de voir ailleurs, ce sont des penseurs comparatistes. Tocqueville compare la tradition française à la tradition américaine et anglaise dans *De la démocratie en Amérique*. Puis, s'apercevant que la connaissance du monde germanique lui est indispensable, il apprend l'allemand et séjourne à Bonn en 1854 pour comparer les anciens régimes français et allemand. Aron commence par une expérience décisive en Allemagne où il assiste aux débuts de la montée du nazisme. Après la guerre, il étudie les sociétés industrielles, notamment les États-Unis, et prolonge l'école de pensée libérale anglaise par ses conclusions. Cette distance prise d'avec l'expérience française leur permet d'élaborer une typologie des sociétés et de dégager des lois du devenir. Aron situe Tocqueville comme lui-même dans l'école anglaise ou anglo-américaine, celle qui compare l'histoire révolutionnaire de la France avec la tradition libérale du monde anglo-américain. Enfin, tous deux sont restés à l'écart de la politique partisane, mais de façon différente. Aron est un « *spectateur engagé* », selon sa propre formule, qui se donne pour objectif de penser et d'influencer ainsi le cours des choses. Tocqueville n'a écrit *De la démocratie en Amérique* que pour préparer son entrée dans la vie politique; il aspirait à être un guide de la politique. La publication de *L'Ancien Régime et la Révolution* est la politique continuée par d'autres moyens quand le Second Empire contraint Tocqueville à la retraite. Mais il est vrai que les deux hommes ont en commun un désenchantement à l'égard du monde politique, tel qu'il se déroule quotidiennement.

Qui sont leurs successeurs ?

F.M. & D.S. S'il est clair qu'ils n'ont de successeurs que parmi les penseurs et les partis soucieux des libertés publiques et des institutions représentatives, il est difficile de déterminer ce que seraient les représentants aujourd'hui de ce qu'Aron appelait l'« école anglaise ». En partie parce que ni Tocqueville ni Aron n'ont songé à fonder une école et qu'ils étaient l'un et l'autre originaux par rapport aux courants majoritaires de la réflexion française sur la politique. ■

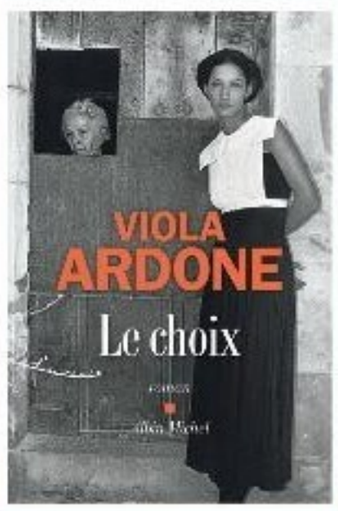
Propos recueillis par Aurélie Marcireau

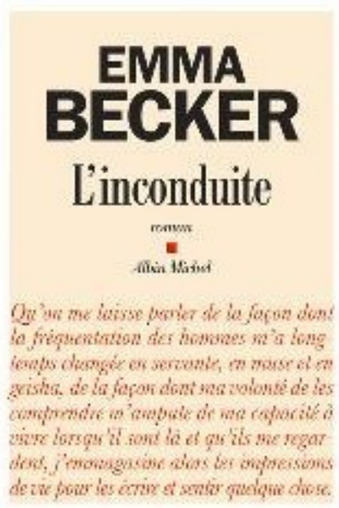

Dominique Schnapper

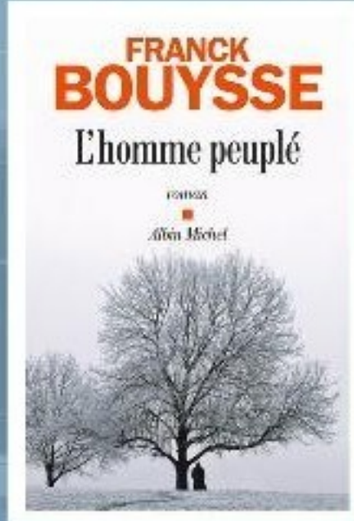

Raymond Aron

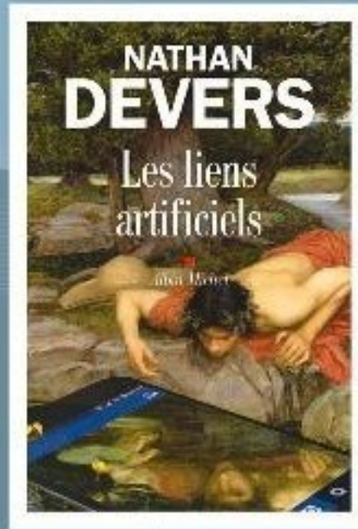
LOUIS MONIER. ALL RIGHTS RESERVED 2022/BRIDGEMAN IMAGES - HANNAH ASSOULINE/ÉDITIONS DE L'OBSERVATOIRE

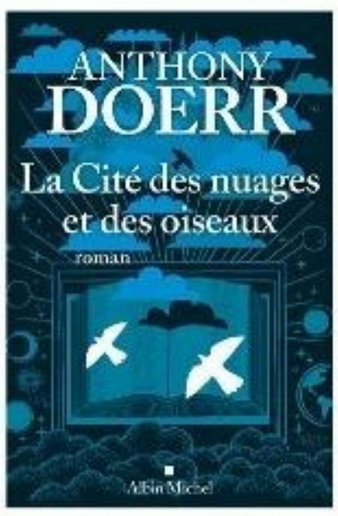
LA RENTRÉE LITTÉRAIRE
ALBIN MICHEL 2022

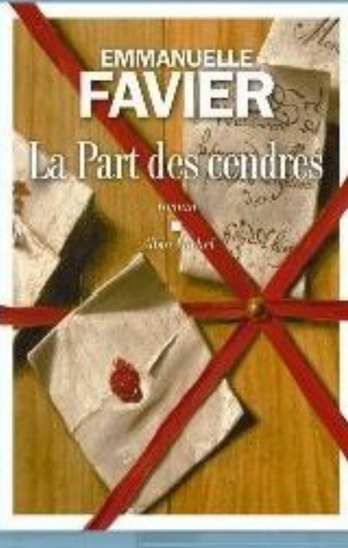


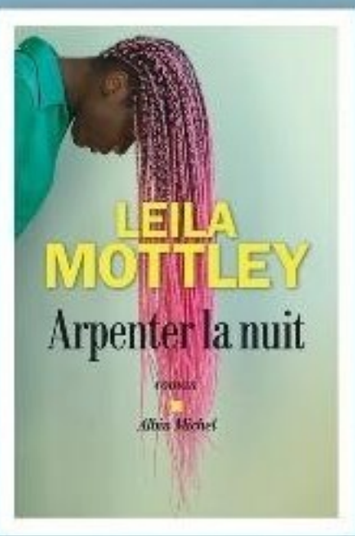


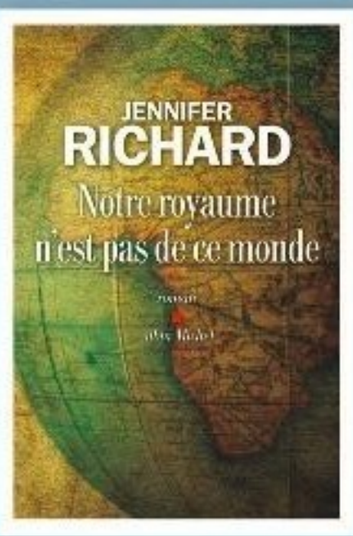












AMÉLIE NOTHOMB · VIOLA ARDONE
EMMA BECKER · FRANCK BOUYSSE
NATHAN DEVERS · ANTHONY DOERR
EMMANUELLE FAVIER · VICTORIA MAS
LEILA MOTTLEY · JENNIFER RICHARD
SÉBASTIEN SPITZER

Photo Façade Albin Michel © Theo KIM Young-tae

À peine entrée dans l'âge adulte, elle en explore déjà les recoins les plus sombres. Désignée par le *New York Times* comme l'une des dix jeunes auteurs noirs américains les plus talentueux, cette révélation électrise la rentrée étrangère avec l'histoire d'une jeune femme prise au piège de la prostitution. Pour *Lire Magazine littéraire*, elle revient sur la genèse de son succès.

Leila Mottley
LA VOIX DES AUTRES

Elle n'aurait pu rêver plus beau cadeau. Quand certains espèrent la montre de papa ou leur première voiture, Leila Mottley se voyait offrir pour ses 18 ans un contrat chez Alfred A. Knopf, prestigieuse maison d'édition américaine comptant dans son catalogue pas moins de dix-sept prix Nobel et une cinquantaine de Pulitzer, au terme, d'après l'éditrice Diana Miller, d'une « *énorme surenchère* ». Quelques semaines plus tôt, alors que les librairies baissaient leur rideau et que le monde se préparait au calfeutrement général, l'adolescente signait avec une grande agence littéraire new-yorkaise, conquise par l'histoire de Kiara, une jeune femme noire contrainte d'arpenter la nuit d'Oakland pour payer ses factures et ne pas être expulsée de son appartement.

À l'origine de cette histoire, un fait divers survenu en 2015, mettant en cause des membres de la police d'Oakland et de plusieurs autres services de la baie de San Francisco, soupçonnés d'avoir exploité sexuellement une mineure et tenté d'étouffer l'affaire. Un scandale dont la presse se fait alors l'écho et qui inspire à Leila Mottley la trame de son roman. « *Je voulais comprendre ce qu'induisait le fait d'écrire sur des violences sexuelles, du point de vue de celles qui en avaient été victimes et y avaient survécu*, précise la primo-romancière quand nous la rencontrons dans les locaux d'Albin Michel, son éditeur français. *Kiara est née de ce fait divers et à partir du moment où j'ai fait sa connaissance, sa voix, son univers se sont imposés.* » Aux côtés de son héroïne, l'écrivaine comprend la « *vulnérabilité* », l'« *invisibilité* » et l'« *absence de protection* » des femmes issues des minorités, comme elle l'indique dans la postface de son roman. « *Kiara est un personnage purement fictif, mais ce qui lui arrive est le reflet de la violence à laquelle sont régulièrement confrontées les femmes de couleur.* » Une violence à laquelle Leila Mottley n'a pas été directement exposée, mais qui interroge sa propre vulnérabilité : « *Comme beaucoup de jeunes filles noires, j'ai grandi en entendant dire que mon devoir de femme était de protéger mon frère, mon père et les hommes noirs qui m'entouraient – leur sécurité, leur intégrité physique et leurs rêves. Par extension, j'ai appris que ma sécurité, mon intégrité physique et mes rêves à moi étaient secondaires, qu'il n'y avait rien ni personne qui pouvait ou voulait me protéger.* »

Arpenter la nuit suit la trajectoire de Kiara, une adolescente livrée à elle-même qui commence à se prostituer sur un malentendu, après avoir perdu sa virginité avec un inconnu qui, en contrepartie, lui donne 200 dollars. Son père est mort, sa mère, internée, et son frère, trop occupé à fantasmer une carrière dans le rap pour trouver un travail. En plus d'elle et de son frère, elle s'occupe de Trevor, son voisin de 9 ans abandonné par sa propre mère. Leur subsistance ne tient qu'à un fil, rompu lorsque le propriétaire de leur appartement annonce une augmentation du loyer. L'immersion dans le quotidien de Kiara se veut si réaliste que le lecteur se demande comment une adolescente étrangère aux épreuves infligées à son héroïne a pu être en mesure d'écrire un tel livre. Un étonnement récurrent dans les nombreuses interviews auxquelles Leila Mottley a pu répondre. Si elle a fait relire son manuscrit à une travailleuse du sexe à des fins d'exactitude, il lui a également fallu œuvrer sans relâche pour entrer en empathie avec son personnage.

L'ÉCLOSION D'UN JEUNE TALENT

Car à l'exception de la ville d'Oakland, où elle a grandi et vit toujours, l'environnement dans lequel l'écrivaine s'est forgée n'a rien en commun avec celui qui corrompt peu à peu Kiara. Élevée dans une « *maison remplie de livres* », Mottley comprend très jeune que l'écriture peut être une vocation, en entendant, chaque nuit, son père composer des pièces de théâtre sur son clavier. « *Pour mon père, l'écriture est une passion, et je l'ai assez vite considérée comme un jeu, comme un hobby à pratiquer en dehors des cours.* » À 12 ans, ses parents lui offrent un manuel sur « comment se faire publier ». À 14 ans, elle rédige un premier roman, puis un second l'année suivante, avant •••

OLIVIER DION

L'autrice et poétesse Leila Mottley publie son premier roman, écrit à l'âge de 17 ans.

FESTIVAL AMERICA©
LITTÉRATURES & CULTURES D'AMÉRIQUE DU NORD
DU 22 AU 25 SEPTEMBRE 2022
VINCENNES / FRANCE

VOIX D'AMÉRIQUE
20 ★NS
10ÈME ÉDITION

d'être nommée poète lauréat de la jeunesse d'Oakland. *Arpenter la nuit* est donc son troisième roman, pour lequel elle participe en 2019 au programme Pitch Wars, aidant les écrivains non publiés à trouver un agent. Elle est alors étudiante au Smith College de Northampton, dans le Massachusetts, où elle fait la connaissance de l'autrice Ruth Ozeki, qui devient son mentor et la conseille au moment où *Arpenter la nuit* est convoité par plusieurs maisons d'édition. La suite, nous la connaissons : une *success story* présentée comme l'acte de naissance d'une grande écrivaine.

GUÉRISSEUSE D'UN MONDE BRISÉ

« *Leila Mottley a la délicatesse d'une poétesse lorsqu'il s'agit de nous révéler les plus brutales et déchirantes vérités* », affirme Dave Eggers. « *Elle écrit avec l'humilité et le scintillement d'une enfant, mais aussi avec le talent et la maîtrise d'une conteuse chevronnée* », selon James McBride. « *Grâce à sa force poétique et à sa vision courageuse et sans complaisance,* Arpenter la nuit *est plus qu'un magnifique premier roman. C'est la tentative d'une jeune écrivaine prodigieusement douée de guérir un monde brisé* », déclare Ruth Ozeki. Quand on lui demande si la littérature lui semble posséder un tel don, notre interlocutrice tempère et se montre lucide : « *C'est un très beau sentiment, et bien sûr j'aimerais que les livres soient en mesure de guérir ce monde par leur simple existence. Mais je ne pense pas qu'ils puissent seuls en être capables. Je les perçois plutôt comme un premier pas vers la compréhension et vers l'acceptation de l'autre.* »

> « L'écriture est un engagement, elle me constitue. Sans elle, je ne me sens pas exister »

Si la reconnaissance de ses aînés l'honore, celle du grand public la touche davantage encore, acquise lorsque la papesse des médias outre-Atlantique Oprah Winfrey sélectionne l'ouvrage pour son Oprah Book Club. Paru le 7 juin dernier aux États-Unis, le livre est un succès. Une notoriété soudaine à laquelle la jeune femme oppose des loisirs inchangés, en famille et avec sa compagne Mo, rencontrée au Smith College. À Oakland, elle pratique la nage et la pole dance, fréquente les mêmes *coffee shops* que pendant son adolescence, tout en suivant un emploi du temps strict. « *Même si j'essaie d'être moins sévère envers moi-même que lors de la rédaction d'*Arpenter la nuit, *je m'impose encore d'écrire un certain nombre de mots par jour* », confie-t-elle, précisant avoir déjà essayé plusieurs méthodes pour vivre au mieux sa pratique, sans laquelle elle ne se sent pas tout à fait elle-même. « *L'écriture est un engagement, elle me constitue,* poursuit-elle en pesant chacun de ses mots, mais sans gravité affectée. *Sans elle, je ne me sens pas exister.* »

ARPENTER L'ÉCRITURE, EN VERS OU EN PROSE

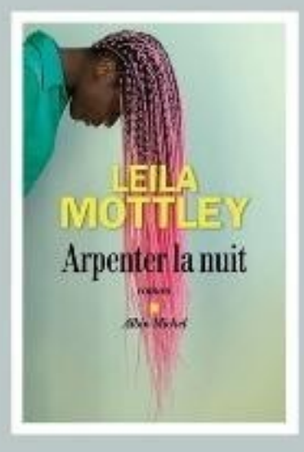
Si les bonnes fées de la littérature ne s'étaient penchées sur son berceau, Leila Mottley aurait travaillé au contact des enfants, qu'elle adore. Aujourd'hui, elle ne souhaite fermer aucune porte. Dans ses carnets, des listes

ELLE ÉTAIT UNE PROIE EN AMÉRIQUE

Inspiré par un fait divers, le roman de Leila Mottley nous entraîne dans une plongée en enfer, celle d'une jeune fille noire prise dans les griffes des nuits d'Oakland.

Coffee shop à Oakland.

Une piscine dans laquelle un junkie a lancé des crottes de chien. C'est sur cette image que Leila Mottley a choisi d'ouvrir *Arpenter la nuit*, comme une métaphore de l'environnement trouble dans lequel son héroïne va devoir évoluer. Si Kiara tente de décrocher un job dans les quartiers d'Oakland où prolifèrent les *coffee shops* et studios de yoga, la voici bientôt reléguée de l'autre côté d'une frontière invisible séparant les nantis de ceux que la prison, la drogue et les trafics ont anéantis. Naviguant entre ces deux mondes, la police d'Oakland, plutôt que de démanteler les réseaux de prostitution, en devient la cliente. Et Kiara, la victime. Car comment se défendre contre ceux censés vous protéger ? Aux violences physiques subies par la jeune femme s'ajoute le déchirement de devoir se séparer de Trevor, le fils de sa voisine toxicomane, dont la grâce enfantine est comme une lumière au milieu de sa nuit. Être l'adulte pour lui est encore la chose la plus difficile qu'ait à réaliser celle qui n'a pas encore atteint cet âge. ■ L.F.



★★★★☆
ARPENTER LA NUIT (NIGHTCRAWLING)
LEILA MOTTLEY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PAULINE LOQUIN, 416 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

MAXRESDEFAULT

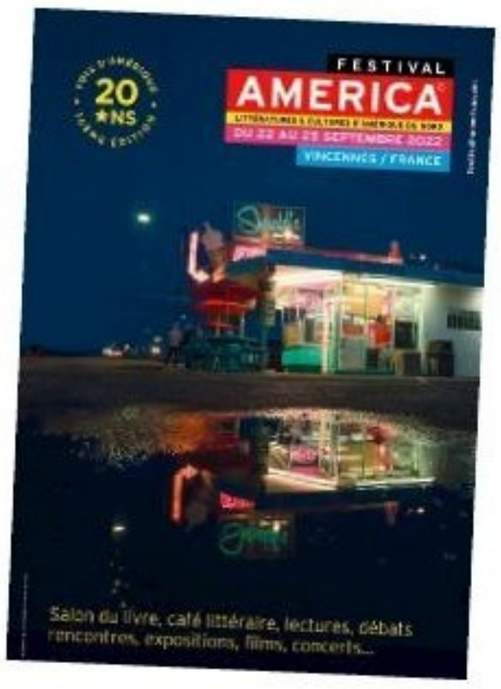
longues comme le bras d'idées de romans, vis-à-vis desquelles elle tente de se montrer pragmatique. « *Choisir une histoire, c'est comme s'engager dans une relation sérieuse: il faut être sûr que son sujet continuera de nous passionner après cinq ans de vie commune, et si nous l'aimerons toujours quand nous serons devenus une autre personne, que nous aurons pris de l'âge. C'est pour moi le défi le plus difficile à relever pour l'instant.* » Un dilemme qui affecte moins l'écriture poétique ayant guidé ses premiers pas en littérature et imprégnant toujours sa prose, même si les deux pratiques ont désormais tendance à se dissocier : « *Certains jours sont consacrés à la poésie, et d'autres à la prose* », indique simplement celle qui, l'an prochain, publiera un second recueil de poèmes.

Du haut de ses 20 ans, auréolée d'un premier succès, Leila Mottley envisage l'avenir sereinement. Sur son avant-bras gauche, elle s'est fait tatouer un brin de lavande, une plante dont le parfum embaume l'intrigue d'*Arpenter la nuit*. Quand on lui demande quel dessin incarnera son prochain roman, elle botte en touche tout en précisant qu'il ne se situera pas à Oakland mais abordera des thématiques similaires à l'histoire qui lui a porté chance. Plutôt qu'en une bonne étoile, elle croit en sa force de travail, qu'il lui faut encore discipliner, et sait déjà qu'elle aura plusieurs vies d'écrivaine. « *I have all the time in the world* », conclut-elle, son regard bleu perdu dans le vague : elle a tout le temps devant elle oui, et un lectorat déjà conquis. ■ **Laëtitia Favro**

OLIVIER DION - JENN ACKERMAN/THE NEW YORK TIMES - JANET FINE - KRISTINA FORD - GABRIELLA DEMCZUK/THE NEW YORK TIMES - AUDREY BETHEL

VINCENNES, CAPITALE AMÉRICAINE

Du 22 au 25 septembre, le festival America fêtera ses 20 ans. Avec une nouvelle édition pleine d'étoiles, qui comptera la jeune Leila Mottley parmi ses quelque 70 invités*.

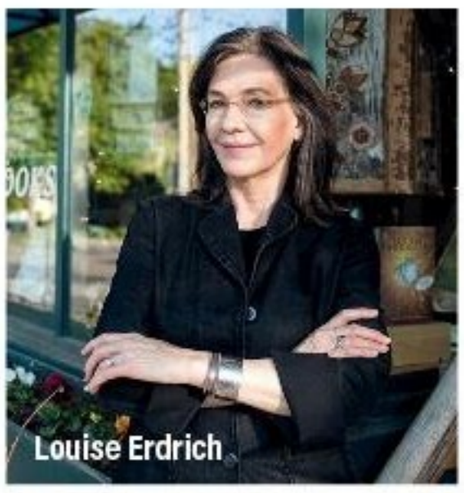


Depuis 2002, le festival bisannuel America constitue un rendez-vous majeur de la culture nord-américaine. Cette année, il fêtera ses 20 ans avec une édition ayant pour thème « Voix d'Amérique », qui sera décliné en plusieurs autres thèmes, cycles et grandes rencontres: le féminisme, l'environnement, l'histoire des États-Unis, les identités (culturelles, citoyennes, sexuelles), une soirée « Pride »… À l'occasion des 530 ans de l'arrivée de Christophe Colomb sur ces rives, un cycle « Amérique, peuples premiers » donnera la parole à une trentaine d'écrivains, journalistes, historiens, spécialistes et militants issus des *natives* qui habitaient déjà ces terres.

Un cycle « L'Amérique de… » sera l'occasion d'une série de rencontres avec, notamment, Louise Erdrich, Joyce Maynard, Russell Banks, Richard Ford, Jonathan Franzen, Ta-Nehisi Coates, Armistead Maupin ou Viet Thanh Nguyen. Ces écrivains, accompagnés entre autres par Jennifer Egan, Julie Otsuka, Guadalupe Nettel, Leila Mottley, David Treuer, André Aciman, Eddy L. Harris, Ryan Gattis, Stephen Graham Jones, Kevin Lambert et Jean D'Amérique, seront parmi les 70 auteurs et autrices venus des États-Unis, du Canada, du Mexique, de Cuba, de Jamaïque et d'Haïti. America 2022 marque donc le retour des grands week-ends américains à Vincennes. ■ **Hubert Artus**

festival-america.com

* Certains auteurs présents à la manifestation sont aussi dans les pages de ce numéro, indiqués par le logo festival America.


Louise Erdrich

Jonathan Franzen

Richard Ford

Ta-Nehisi Coates

Joyce Maynard

Virginie Despentes

ITINÉRAIRE D'UNE RÉVOLTÉE PERMANENTE

Naguère punk des lettres, aujourd'hui autrice respectée, Virginie Despentes a suivi une trajectoire ascendante sans abdiquer sa radicalité. De *Baise-moi* à *Cher connard*, parcours d'un électron libre de la littérature et du cinéma, toujours indocile.

Fin 1996, Virginie Despentes et son éditeur, Florent Massot, étaient photographiés pour *Technikart* par Philippe Munda. Nous avions prévu de les habiller en mariés, mais le styliste ignorait que Virginie était si grande, et Florent, si mince. Ils avaient donc échangé leurs costumes, lui posant en robe, assis sur ses genoux à elle, vêtue d'un smoking. Je les ai interviewés dans la foulée, sans qu'ils se changent. Une image assez prophétique. Les débuts de Virginie Despentes ressemblent à une suite d'heureux hasards. Florent Massot s'occupe alors d'un fanzine de culture hip-hop, *1Tox*. Elle lui a envoyé une cassette de sa musique, du trip-hop, qu'il trouve trop molle. Comme il est aussi éditeur, elle lui a fait parvenir le manuscrit de *Baise-moi*, avec un titre écrit façon tag. « *Je l'ai encore, c'est l'une des rares choses que j'ai gardées. Whaou! c'était vraiment conforme au titre : la langue de notre génération, celle de la street culture qui existait dans la littérature américaine et pas en France.* »

Ils se rencontrent dans un bar près de la gare Montparnasse, où elle débarque de chez ses parents, en Bretagne. « *Je n'avais aucune idée de ce à quoi elle pouvait ressembler, il n'y avait pas Google ! Grande, habillée en noir, un peu gauche et timide, elle n'était pas encore devenue son personnage.* » Son manuscrit a été refusé par plusieurs éditeurs, parfois par des lettres affirmant : « *C'est mal écrit !* » « *Seul Christian Bourgois lui avait dit qu'elle avait du talent. Mais il n'aimait pas le texte d'un point de vue moral.* »

Le livre sort en décembre 1994 dans la collection « Poche Revolver » que Massot vient de créer. En un an, ils en vendent environ 2 000 exemplaires. « *Comme je savais que la grande presse n'en parlerait pas, je l'ai envoyé aux fanzines rock. Patrick Eudeline, de* Best, *l'a découvert ainsi. Il était fou du bouquin, ça a été un énorme déclic, Laurent Chalumeau a enchaîné dans* Libération. » Puis Thierry Ardisson l'a interviewée pour *Paris Dernière* au Virgin Megastore des Champs-Élysées, où elle avait repris le boulot de Florent Massot. On la voit jouer au chat et à la souris avec l'animateur, non sans humour : « *Tu baises ?* » « *Pas trop, juste pour le bouquin…* »

UNE VOIX SINGULIÈRE

C'est son passage à *Nulle Part Ailleurs* sur Canal +, le 15 décembre 1995, qui va tout changer. « *La programmatrice m'a prévenu que ça risquait d'être un raz de marée et qu'il fallait que j'en fasse imprimer 10 000 de plus. Virginie était toujours aussi timide et assez impressionnée. Je me suis dit "c'est foutu", mais on m'a rassuré en régie : "Mais non, elle est fantastique, elle est exactement comme le seraient, sur le plateau, les gens qui la regardent".* »

Début janvier 1996, ils partent chercher les palettes chez l'imprimeur. « *Je n'avais pas le permis et c'est Virginie elle-même qui conduisait la camionnette. Quand on est arrivé au dépôt, ils n'en voulaient pas, elles n'étaient pas référencées correctement, les piles s'étaient écroulées… Finalement, le responsable a tranché : "C'est pas grave, on prend, on a 20 000 commandes en attente, vous êtes numéro un des ventes !"* » En réalité, ils sont numéro deux, et *Les Chiennes savantes*, le deuxième roman de l'écrivaine, est déjà prêt. Il sortira quinze jours plus tard.

Aujourd'hui, Virginie Despentes est une autrice féministe aussi reconnue que contestée. Elle a écrit *King Kong théorie*, *Vernon Subutex*, reçu le prix Renaudot et siégé au jury du Goncourt. Dès lors, on peine à imaginer la déflagration qu'a été *Baise-moi*. « *La femme d'Hubert Nyssen, le fondateur d'Actes Sud, avec qui j'étais en train de m'associer, a refusé de me serrer la main* », se souvient Florent Massot. « *Les journalistes voulaient que Virginie soit toxicomane, qu'elle ait été prostituée, SDF et que ses parents soient issus du lumpenprolétariat.* » Qu'elle ait été punk, qu'elle ait travaillé dans un peep-show et que ses parents appartiennent à la classe moyenne de province (son père est cadre à la Poste) ne suffisait pas. Il fallait en faire une barbare qui allait mettre à bas l'édition et la culture françaises. Pour documenter la déréliction des classes moyennes, il y avait Houellebecq – *Extension du domaine de la lutte* est sorti en 1994, comme *Baise-moi…* Despentes, ce devait être pire !

Assez vite, elle souhaite signer avec un éditeur plus reconnu, Gallimard ou Grasset de préférence. Massot a du mal à gérer le succès. Il fera faillite après son départ. Des désaccords financiers les éloignent. •••

JEAN-FRANCOIS PAGA/OPALE.PHOTO/GRASSET

Confronté récemment à de nouvelles difficultés, comme souvent dans l'édition indépendante, il a lancé une campagne de financement participatif. Son ancienne protégée lui a envoyé une somme importante. Comme un cycle qui s'achève : *« Ça me touche beaucoup »,* conclut-il sobrement.

En 1997, c'est Grasset qui sera le plus rapide à ferrer le phénomène. *« Jean-Claude Fasquelle, le patron, était un grand bourgeois en costume croisé, mais il voulait faire évoluer l'image de la maison »,* se souvient Manuel Carcassonne, alors à la manœuvre rue des Saint-Pères. Virginie Despentes, elle aussi, sait très bien ce qu'elle fait, d'après lui : *« Elle recherchait un certain confort éditorial, les hochets de la vanité littéraire la rassurent, tout ce que peut avoir un écrivain, elle le veut, même si ce n'est pas tout à fait pour elle. »*

CHOYÉE PAR LES CINÉASTES

Les Jolies Choses, son premier roman publié chez Grasset, décroche le prix de Flore en 1998. Elle enchaîne sur l'adaptation cinématographique de *Baise-moi,* un film cash, trash et violent qui attise les passions. *L'Obs* le met en couverture, Laurent Joffrin parle carrément de *« fascisme à derrière humain »,* et le film est interdit aux moins de 18 ans, comme un porno. *« On a défilé devant le MK2,* se souvient Carcassonne. *Les copines de Virginie étaient très remontées, et j'ai hasardé : "Mais je suis un homme !" Elles m'ont répondu : "Toi, ça va." »* Après la manif, tout le monde se retrouve dans le jardin de Jean-Claude Fasquelle, qui organise un pique-nique en l'honneur de son autrice. Geste au panache certain puisqu'il n'avait rien à voir avec l'exploitation du film. *« Mon mari aime beaucoup ce que vous faites »,* confie la femme du futur académicien François Sureau à Coralie Trinh Thi – ex-star du porno et coréalisatrice du film –, qui n'en demandait pas tant. L'ambiance est aussi éclectique qu'électrique. Les animateurs de Canal + croisent des critiques rock qu'ils connaissent, les producteurs de cinéma traditionnel, les actrices X du casting qu'ils ne connaissent pas – Karen Bach, Raffaëla Anderson…

Le début des années 2000 est, pour une partie, consacré au cinéma. Gilles Paquet-Brenner tourne *Les Jolies Choses* avec Marion Cotillard en 2000. Six ans plus tard, Olivier de Plas réalise *Tel père, telle fille* d'après *Teen Spirit,* son quatrième roman publié en 2002. *« Je l'imaginais assez impressionnante, voire pas facile,* se souvient le réalisateur. *En fait, elle est gentille, timide, douce, respectueuse même… Il y a une vraie différence entre la violence du texte et la douceur de sa façon de parler. Quand je lui ai expliqué que je voulais en faire une comédie à ma façon, elle était d'accord. Elle a apprécié le film, sauf le personnage du petit ami maghrébin, un peu cliché. Je lui ai renvoyé l'extrait du livre, on en a un peu parlé et ça s'est arrêté là. » « Elle est d'une grande douceur, mais peut entrer dans de très grandes colères pour un détail »,* pointe Manuel Carcassonne.

Son roman suivant, *Bye Bye Blondie* (2004), elle l'adaptera elle-même en 2012, transformant le couple hétéro au centre de l'intrigue en couple lesbien (Béatrice Dalle et Emmanuelle Béart). Un des personnages de *Cher connard* exprime d'ailleurs aujourd'hui un point de vue tranché

DESPENTES FAIT SON CINÉMA

« *C'est terminé. On se lève. On se casse. On gueule. On vous emmerde* » : ainsi se concluait la tribune écrite par l'écrivaine, publiée dans le quotidien *Libération* après la cérémonie des Césars 2020. Elle rendait hommage au geste de l'actrice Adèle Haenel qui avait bruyamment quitté la salle pour protester contre la remise à Roman Polanski du César de la meilleure réalisation. La tribune était dans la droite ligne de la participation de Despentes à tous les débats qui ont à voir avec le féminisme et la question des « genres ». La première empoignade de l'écrivaine avec le cinéma eut lieu en 2000. Elle avait alors publié trois romans et un recueil de onze nouvelles *(Mordre au travers)*, et avait coréalisé l'adaptation de *Baise-moi,* avec l'actrice porno Coralie Trinh-Thi. Très fidèle au livre, c'est-à-dire mêlant des scènes de sexe (non simulées) à une trame policière violente, le film sortit en juillet 2000, dans soixante salles en France, avec une interdiction aux moins de 16 ans. Au bout de trois jours,

Annie Sprinkle dans *Mutantes,* le film documentaire réalisé par Virginie Despentes.

des associations féministes, relayées par une tribune du *Nouvel Observateur,* se joignirent aux milieux ultra-catholiques et aux réseaux d'extrême droite : sous cette pression, *Baise-moi* fut classé X, avant d'être déclassifié en 2001, et simplement interdit aux moins de 18 ans. Entretemps, il avait fait sa vie en vidéoclubs.

Le deuxième film de Virginie Despentes est un documentaire composé d'entretiens, d'extraits de films et de performances : *Mutantes*, sorti en DVD fin 2009. Une œuvre qui s'inscrivait dans la suite de son essai autobiographique *King Kong théorie,* pour une présentation historique du *« féminisme porno punk »* depuis les années 1970. Le troisième passage de Virginie Despentes derrière la caméra eut lieu en 2012. Adaptant à nouveau l'un de ses romans, son cinquième, *Bye Bye Blondie* (2004). Emmanuelle Béart et Béatrice Dalle se partageaient l'affiche. La seconde est restée une proche de la romancière. Le film raconte une histoire d'amour entre deux femmes, Gloria et Frances. Elles s'étaient rencontrées à Nancy dans les années 1980, et se retrouvent à Paris dans les années 2000. Il y est aussi question de faux-semblants, des milieux des médias ou de l'édition, et de starification…

Hubert Artus

MORGANE PRODUCTION

Virginie Despentes (à droite) et Cara Zina, membres de Straight Royeur, groupe de punk rap féministe qui a sévi de 1989 à 1992.

sur le cinéma: « *J'ai compris ce que c'était qu'un film. Un projet soumis à des dizaines d'approbations successives. Et devinez quoi? Toutes ces approbations sont délivrées par des hommes blancs pétés de thunes.* »

UNE PENSÉE INCARNÉE

Ravie d'être adaptée, elle n'a pas pour autant envie de s'adapter. « *En 2006,* King Kong théorie *a été une vraie bascule. Le résultat de beaucoup de travail,* précise Manuel Carcassonne. *Mais elle a toujours accepté de discuter ses textes* », ajoute-t-il, ce que confirment d'autres cadres de la maison Grasset. « *Elle est partie avec l'idée d'un essai plus classique. Et puis elle a su articuler les faits et la théorie. Enchevêtrer l'autobiographe, la lecture de soi et celle d'essais féministes américains plus analytiques encore mal connus en France. Tout ce qui en fait l'essai générique d'une génération, le modèle de la manière dont on écrit aujourd'hui…* »

Le livre la fait changer de dimension, c'est une sorte de passage de témoin. Sur le plateau de l'émission de Frédéric Taddeï, à Gisèle Halimi qui lui reproche la noirceur de son propos, elle répond: « *Si le féminisme, c'est votre boutique, ok, je vous laisse les clés.* » Métaphore qu'elle reprend d'ailleurs aujourd'hui dans *Cher connard.* « *Jusqu'à* King Kong théorie*, elle était considérée comme une romancière trash, et tout à coup, elle est devenue la nouvelle Simone de Beauvoir* », s'amuse Frédéric Beigbeder. « *Virginie est une néoféministe pro-sexe, ni puritaine, ni donneuse de leçon. En écrivant "du point de vue des moches", elle parle aussi aux mecs obsédés par les jolies filles* », estime l'écrivain, qui n'en est pas à un paradoxe près.

En 2010, elle décroche le prix Renaudot avec *Apocalypse bébé.* L'année où Michel Houellebecq reçoit le Goncourt… « *J'ai beaucoup poussé son roman,* affirme Beigbeder, récipiendaire du prix l'année précédente et futur juré. *Mais je n'étais pas seul. La plupart des membres du jury pensaient qu'il fallait reconnaître son œuvre et sa génération.* Apocalypse bébé *est un roman charpenté, construit, presque classique. Et le suivant,* Vernon Subutex [2015]*, est encore un cran au-dessus: c'est à la fois du Balzac, un récit de fin du monde et une utopie… Là, elle est devenue centrale comme romancière.* » « *Vernon Subutex n'était pas conçu comme une série. Virginie avait un contrat pour un livre* », explique un éditeur de chez Grasset. Le manuscrit se révélant très volumineux, Olivier Nora, qui a pris les rênes de la maison, lui aurait proposé de le casser en deux et de signer un second contrat. De ce ping-pong naîtra un troisième tome… « Vernon Subutex *est social, feuilletonesque, génial,* s'emporte Manuel Carcassonne. *La littérature de Virginie est d'une extraordinaire plasticité. Elle n'est pas fermée, elle a envie de tout connaître, de tout lire… C'est une éponge.* »

> « Tout ce que peut avoir un écrivain, elle le veut, même si ce n'est pas tout à fait pour elle »

L'IMAGE CRISTAL

Mais tel Janus, à mesure que l'écrivaine s'institutionnalise, la citoyenne se radicalise. Son texte paru dans *Les Inrockuptibles* en 2015 après l'attentat à *Charlie Hebdo,* ou celui publié dans *Libération* après le César de Polanski en 2020 en font la cible des réacs. « *Je trouve parfois ses prises de position plus maladroites que ses romans. Face à la page blanche, elle s'énerve dans une forme d'autoallumage. C'est un personnage qu'elle joue et qui l'aide à écrire* », analyse Beigbeder.

Cher connard, son nouveau roman, aurait pu ressembler à une sorte de *King King théorie 2,* un essai post-MeToo où il aurait aussi été question d'addiction, de fric, d'image. Mais elle a traité cette matière de manière romanesque, avec trois personnages qui s'écrivent: *Les Liaisons dangereuses* post-modernes. Personne n'en sort indemne, que ce soit les hommes ou les chapelles féministes. « *Mes jeunes autrices sont impressionnées d'apprendre que je l'ai publiée. Alors qu'elles ne connaissaient pas toujours* Baise-moi », sourit Florent Massot.

Philippe Manœuvre, emblématique critique rock qui a partagé la vie de Virginie Despentes au début des années 2000, n'a pas souhaité répondre à nos questions. Il a préféré nous envoyer son livre *Flashback acide* (Robert Laffont, 2021)… Un peu dépité, on lit quand même: « *Quand je m'étais mis en ménage avec Virginie en 2000, nous avions décidé d'arrêter toute forme d'alcool et de cocaïne.* […] *Grâce à la coke, Virginie reconnaissait avoir écrit* Les Jolies Choses *en un temps record. Mais avec le recul, elle n'en aimait ni l'écriture, froide et cassante, ni le souvenir.* »

Pour fêter leur abstinence, ils partent à Amsterdam prendre des champignons – la logique rock'n'roll échappant parfois au commun des mortels. « *Totalement décalqué, je découvre tout à coup que la Despentes n'est pas une seule personne. Sous l'effet des psychotropes, elle m'apparaît soudain comme une divinité,* […] *une danseuse et une diva, une prof et une poétesse, une fille des rues et une archère amazone… Je les vois toutes prendre certaines apparences de Virginie puis disparaître en quelques secondes, chassées par une autre fille, puis une autre… Puis encore une autre… Seuls les yeux gris ne changent pas. Qui es-tu, Virginie Despentes?* » ■

Jacques Braunstein

DR

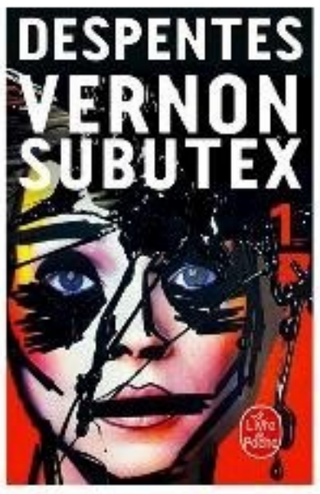
Des obsessions et un style

Passionnée et engagée, Virginie Despentes puise son énergie créatrice dans les thèmes qui l'habitent, imprégnant son écriture d'un réalisme ardent.

LA PUNK ATTITUDE

Parue entre 2015 et 2017, la trilogie *Vernon Subutex,* de Virginie Despentes, a contribué à faire découvrir, ou redécouvrir, le Paris punk des années 1980 dans lequel évolue le personnage principal. Vernon a été l'un des disquaires les plus célèbres de la capitale avant que la crise du disque ne l'oblige à fermer son magasin près de la place de la République.

L'autrice connaît très bien ce mouvement, qu'elle côtoie dans sa jeunesse lyonnaise, enchaînant les petits boulots, baby-sitter ou vendeuse chez un disquaire, tout en se prostituant. Plus que le versant autodestructeur et nihiliste incarné par le chanteur Sid Vicious, c'est la dimension vivante, créative, débrouillarde, ouverte et autonome du punk qui lui plaît, dans laquelle se reconnaît cette jeune femme qui a revendiqué très tôt son indépendance.



L'écrivaine se rapproche aussi du mouvement rock indépendant symbolisé par le groupe culte Bérurier noir, mais aussi OTH, La Souris déglinguée, Parabellum, qui s'inscrivent dans un militantisme politique pour un monde plus libre, plus juste, d'où seraient exclus le racisme, le sexisme, et toutes formes d'oppression. Subversif, le punk la percute, elle qui s'est rebellée dès l'enfance dans ses choix de lecture – Reiser et Wolinski plutôt que la Bibliothèque rose –, puis contre l'école et l'autoritarisme des professeurs. Internée contre son gré en hôpital psychiatrique à l'âge de 15 ans, elle est déscolarisée quelques mois plus tard, passe son bac en candidate libre et commence une vie d'errance.

Au-delà de l'engagement politique, les textes des chansons punk lui parlent. Despentes y trouve une « *vraie poésie, inventive, énergique, décomplexée et très connectée au réel* », a-t-elle confié au média en ligne Celles qui osent. Ces mêmes caractéristiques imprègnent sa prose, notamment dans *Vernon Subutex,* souvent qualifié de grand roman réaliste parisien, dans la lignée de l'œuvre de Balzac. ■

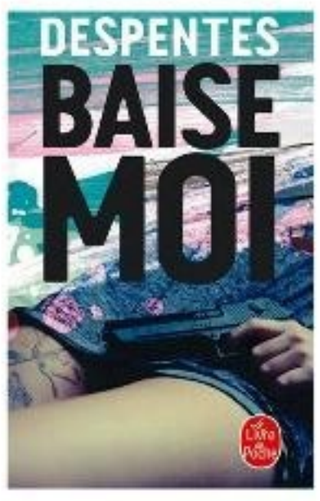
Gladys Marivat

LE SEXE IMPÉNITENT

Des putes non repenties, des actrices porno, des hyènes lesbiennes libres et frondeuses. Qui écoutent leurs désirs, « *baisent* », se masturbent. Despentes a toujours pensé des personnages féminins qui s'adonnent à « *ce qui ne se fait pas avec un plaisir évident* » *(Baise-moi).* Il y a Faïza, dans *Vernon Subutex,* qui plaque tout pour devenir Vodka Santana, star du X. Il y a Nadine dans *Baise-moi,* qui tapinait et méprise ceux « *qui la prennent de haut quand elle passe, parce qu'ils s'imaginent qu'ils ont plus de dignité* ». Louise, dans *Les Chiennes savantes,* est cette strip-teaseuse vierge qui aime son métier, y prend du plaisir. Dans ce même roman, « *les filles qui travaillent sans culotte* » sont royales, indépendantes et pleines d'aplomb. Avant d'être écrivaine, Despentes fut notamment chroniqueuse de films porno, puis hôtesse dans un peep-show. Elle s'est aussi prostituée deux ans durant. Expériences qu'elle évoque dans *King Kong théorie,* où elle démonte avec une efficacité admirable les discours liberticides qui dénient aux travailleuses du sexe leur « *empowerment* » et leur capacité à décider de ce qu'elles veulent faire de leurs corps. Les victimiser ne revient qu'à accentuer la stigmatisation dont elles font l'objet, et il serait temps de leur accorder ces droits qui leur permettraient d'exercer leur travail dans de meilleures conditions.

Dix-sept ans après avoir introduit le *J'assume* de l'actrice porno Nina Roberts, Despentes signait cette année la préface de *La Voie humide,* autobiographie de Coralie Trinh Thi, figure du X des années 1990 et coréalisatrice de *Baise-moi.* Elle y arguait encore : « *La figure de la femme qui entend jouir du pouvoir de son image sexuelle* […] *s'est tellement diversifiée. Et aujourd'hui qu'elles prennent la parole et se mettent en scène comme elles l'entendent, on ne peut plus dire "elles ne réfléchissent pas", "elles ne consentent pas" ni "elles n'y prennent aucun plaisir", mais surtout il y a une équation qui ne peut plus se faire – c'est celle qui prétendait qu'une fille qui aime le sexe est une fille qui n'a pas grand-chose à raconter.* » ■

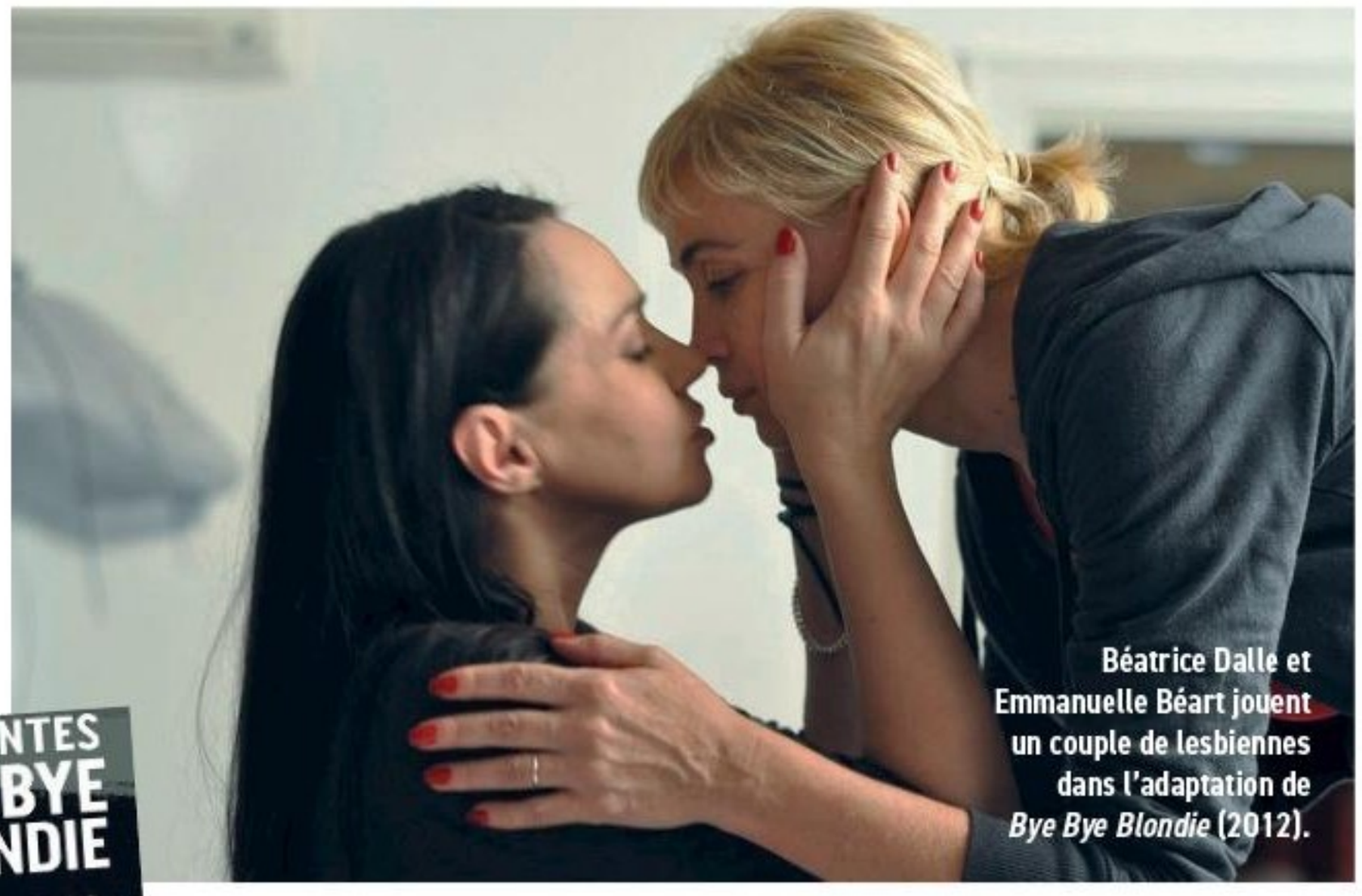
Juliette Savard



SOPHIE BASSOULS/BRIDGEMAN IMAGES

LA CULTURE LGBTQIA+

Celle qui est devenue lesbienne à 35 ans serait tout à la fois punk et queer d'esprit. Libre, surtout. Assurément du côté d'une culture LGBTQIA+ dont elle fait valoir la force, et qui lui doit certaines de ses pierres angulaires – *Baise-moi,* le film *Bye Bye Blondie,* pour lequel le couple hétéro devenait lesbien, *King Kong théorie.* Dans ce dernier, publié en 2006, les épigraphes citent des extraits des livres de Virginia Woolf, Angela Davis, Simone de Beauvoir ou Gail Pheterson. Virginie Despentes a lu Judith Butler, Monique Wittig, Teresa de Lauretis, Ruby Rich, Violette Leduc (*Thérèse et Isabelle,* dit-elle, est « *magistral* »)… La plupart sont lesbiennes, toutes à l'origine de travaux majeurs sur le féminisme et les théories queer. Elle a lu aussi les féministes américaines pro-sexe. Dans *King Kong théorie* toujours, elle déplore la « *diffusion mineure* » de leurs textes. Trois ans plus tard, elle filmera certaines figures de ce mouvement, né dans les années 1980, pour son documentaire *Mutantes : féminisme porno punk.*



Béatrice Dalle et Emmanuelle Béart jouent un couple de lesbiennes dans l'adaptation de *Bye Bye Blondie* (2012).

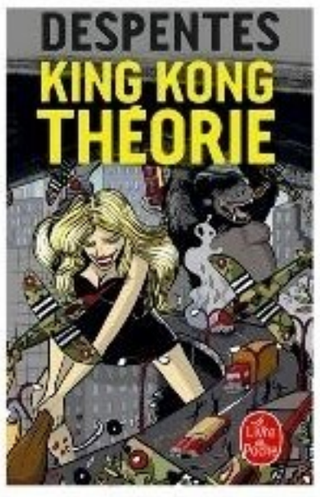
L'écrivaine s'est souvent exprimée pour défendre des œuvres attaquées, comme *Tomboy,* de la cinéaste Céline Sciamma, dont l'organisation catholique Civitas souhaitait interdire la diffusion sur Arte en 2014, ou, un an plus tôt, les écrits décriés de l'auteur gay Guillaume Dustan, à qui elle rendait hommage sur le site du *Monde.* Despentes s'implique également dans la mise en lumière de cette culture. Depuis 2019, aux côtés de Béatrice Dalle et de la rappeuse Casey, elle monte sur scène pour *Viril,* spectacle-manifeste choral et rageur qui fait vivre les textes des militantes et écrivaines Valerie Solanas, Leslie Feinberg, Audre Lorde, June Jordan… Et en mars dernier, elle annonçait la création de sa maison d'édition, La Légende, futur nouveau levier de « *représentation et* [de] *visibilité de la culture queer et féministe* ». ■

J.S.

Despentes trouve dans les chansons punk une « vraie poésie, inventive, énergique, décomplexée et très connectée au réel »

LA DOMINATION MASCULINE

Le sujet de la domination habite toute l'œuvre de Despentes depuis son premier roman, *Baise-moi.* Le regard des hommes, leur sentiment de toute-puissance, l'emprise qu'ils exercent sur la vie et le corps des femmes, l'écrivaine en a parlé dans de nombreux livres et entretiens. Dans son essai *King Kong théorie,* paru en 2006 et d'une stupéfiante actualité, l'autrice étudie les mécanismes de la domination masculine, à partir de son expérience personnelle du viol qu'elle érige au rang d'une expérience de la vie des femmes.



Le viol, écrit Despentes, « *est la guerre civile, l'organisation politique par laquelle un sexe déclare à l'autre : "Je prends tous les droits sur toi, je te force à te sentir inférieure, coupable et dégradée* ». Si l'écrivaine revendique dès l'incipit devenu culte écrire « *de chez les moches, pour les moches, les vieilles, les camionneuses, les frigides, les mal baisées, les imbaisables, les hystériques, les tarées, toutes les exclues du grand marché à la bonne meuf* », elle ne se situe pas pour autant dans une misandrie frontale. Elle critique également le piège du machisme : la virilité traditionnelle qui oblige les hommes à réprimer leurs émotions et à aimer la guerre les mutile en réalité, tout comme l'assignation à la féminité mutile les femmes, dit-elle. Si Despentes écrit contre la domination masculine, elle écrit aussi contre toutes les formes de domination qui restreignent, réduisent au silence, empêchent cette liberté qu'elle chérit par-dessus tout. ■

G.M.

RED STAR CINMA

« Cher connard », en toutes lettres

Une actrice légendaire, un écrivain accusé de harcèlement, une blogueuse féministe radicale… Dans son dernier roman, Virginie Despentes crée trois personnages que tout oppose – pour mieux les faire dialoguer.

Comment parler de la France d'aujourd'hui, divisée par les réseaux, usée par les confinements, abrasée par d'insolubles débats, où chaque parole un peu vigoureuse, quelle que soit son origine, peut susciter un nouvel incendie ? Comment recréer un dialogue quand chacun tend à devenir le militant de sa propre cause, aveugle à celles des autres, et sourd à toute douleur qui n'est pas sienne ? Et partant, quelle rhétorique employer pour nouer le contact avec ceux qui n'ont pas le bonheur de nous ressembler ? L'injure ? La bienveillance ? Virginie Despentes choisit les deux, et cela se lit dès le titre de son dernier roman, *Cher connard*: il y aura de l'affection (d'où l'épithète aimable), mais l'homme d'aujourd'hui ne sera pas ménagé (d'où le nom très familier qui suit).

Tout n'est pas rose, mais il y a de « la bienveillance qui circule »

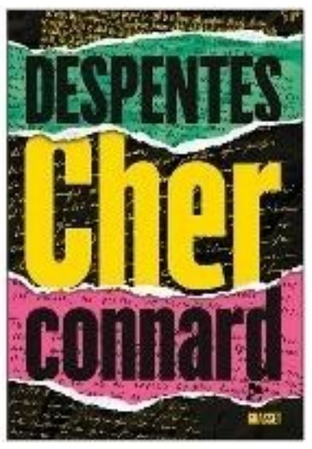
Le roman s'ouvre sur cette tonalité, par un texte injurieux posté sur le réseau Instagram: Oscar, écrivain à succès issu des quartiers pauvres de Nancy, se moque du vieillissement de Rebecca, actrice flamboyante et qui le sait (*« Je suis une Viking », « Je suis une légende », « Je suis une ninja de l'amour »*). Oscar et Rebecca, sur le papier, sont deux gagnants de la modernité. Mais l'une commence à subir la loi, écrite par des hommes, selon laquelle les actrices ont une date de péremption. Et l'autre a le désarroi de voir un épisode piteux de sa vie passée (la cour obsessionnelle et importune qu'il fit à l'attachée de presse de son premier roman) requalifié à raison en harcèlement (par ladite attachée de presse, qui en a perdu son emploi, avant de devenir une des voix virtuelles du féminisme radical sous le pseudonyme émasculateur de Zoé Katana). Le roman repose sur les échanges d'Oscar et de Rebecca, d'abord âpres, puis de plus en plus amicaux, entre lesquels s'intercalent des textes de Zoé Katana, qui finira par devenir une protagoniste.

COMPLEXES SOCIAUX ET PRISE DE CONCIENCE

Cette forme épistolaire moderne permet au livre de balancer entre le roman et l'essai sans que l'on songe à le lui reprocher. Côté roman, les personnages racontent leur vie: Oscar, pour affronter debout l'orage, décide d'arrêter les multiples drogues auxquelles il s'adonne. Piquée par la curiosité, Rebecca, qui se voit comme une guerrière de la toxicomanie et parle en vétérane de ses années sous héroïne, s'intéresse aux réunions des narcotiques anonymes. Grâce à ces réunions, Oscar noue un fugace dialogue avec sa fille, Clémentine ; grâce à sa sobriété nouvelle, Rebecca retrouve de sa splendeur… Côté essai, Rebecca et Oscar ne cessent de réfléchir sur le monde, sur leur sort et d'échanger leurs opinions avec la liberté et la vigueur que permet l'affection. Comme le dit Rebecca: *« Faut pas se mentir, on est en train de devenir salement copains. »*

Ces échanges d'idées contiennent bien des fulgurances. Sur la drogue, vue comme *« de la dissidence pas compliquée »*. Sur un paradoxe propre aux alcooliques: *« Tu appelles à l'aide en faisant attention à ce qu'on ne puisse rien faire pour toi. »* Virginie Despentes a modulé son écriture pour prendre les voix de ses personnages, mais elle garde son sens de la formule. Certes, tout ne brille pas du même éclat. L'opinion d'Oscar sur la prose de Céline, qu'il juge *« épate-bourgeois »*, et auquel il préfère Calaferte, paraît trop courte pour n'être pas risible. Et que dire de sa défense acrobatique du *gangsta rap* (rap de voyous), repeint en réappropriation ludique des attributs du pouvoir par les déshérités (que les rappeurs gangsters parmi nos lecteurs nous pardonnent) ? Mais ce qui domine, c'est le talent de Despentes pour montrer l'évolution de ses personnages et l'influence qu'ils exercent les uns sur les autres. Oscar, avec ses parents non aimants, ses complexes sociaux et sa rage d'avoir été si souvent rejeté par les femmes, offre une belle figure d'homme contemporain ordinaire, enfermé dans son point de vue, et qui parviendra pourtant à se considérer de l'extérieur – et à changer. Et Rebecca offre une belle figure d'actrice contemporaine, sûre d'elle-même parce que cela fait partie de son travail, néanmoins lucide sur ses perspectives, et elle aussi capable de réinvention. Quant à Zoé Katana, son évolution la mènera vers une prise de conscience assez triste sur le mouvement féministe, sa famille d'élection.

Tout n'est pas rose – Virginie Despentes se garde bien d'enchanter le réel – mais comme le dit Oscar à propos des narco-



★★★★☆
CHER CONNARD
VIRGINIE DESPENTES
352 P., GRASSET, 22 €

tiques anonymes: « *Il y a de la bienveillance qui circule, ça fait partie du truc.* » Ainsi, c'est avec bienveillance que *Cher connard* bouscule son lecteur: que vous soyez radicalement féministe ou non, porté sur l'alcool ou non (et lecteur de Céline ou non), certaines phrases de ce livre vous brûleront les yeux, mais vous ne le lâcherez pas. Car rares sont les auteurs à s'aventurer sur ces terrains polémiques avec l'envie de comprendre l'autre plutôt que celle d'y planter son drapeau. Rares sont les militants capables de manifester tant d'empathie pour des gens situés au-delà des frontières de leur pensée. Et rares sont les romanciers capables de façonner trois personnalités si différentes, si crédibles, et en même temps si représentatives de notre époque et de ses enjeux. Virginie Despentes est tout cela. ■ **Alexis Brocas**

LES PHRASES DE LA DISCORDE

Extraites de *Cher connard*, ces citations du nouveau Despentes ne manqueront pas de faire réagir.

SUR CÉLINE

« Pour être un grand auteur, il suffit que trois fils à papa se pâment en hurlant au génie. Et je méprise les céliniens. Quand ils évoquent son style inégalable, c'est toujours la soumission au pouvoir qu'ils célèbrent – quand ce pouvoir est d'extrême droite. »

SUR LE RAP

« Le gangsta rap, c'est la performance du pouvoir par ceux qu'il a écrasés. […] Quand le descendant d'esclave s'empare des attributs du maître – grosses voitures, la maison, les belles fringues, les drogues dures, l'homophobie, la misogynie, le champagne, les bijoux provocants –, il ne dit pas gloire aux vainqueurs. Il dit "ce n'est que ça" et "je peux le faire aussi bien que toi". »

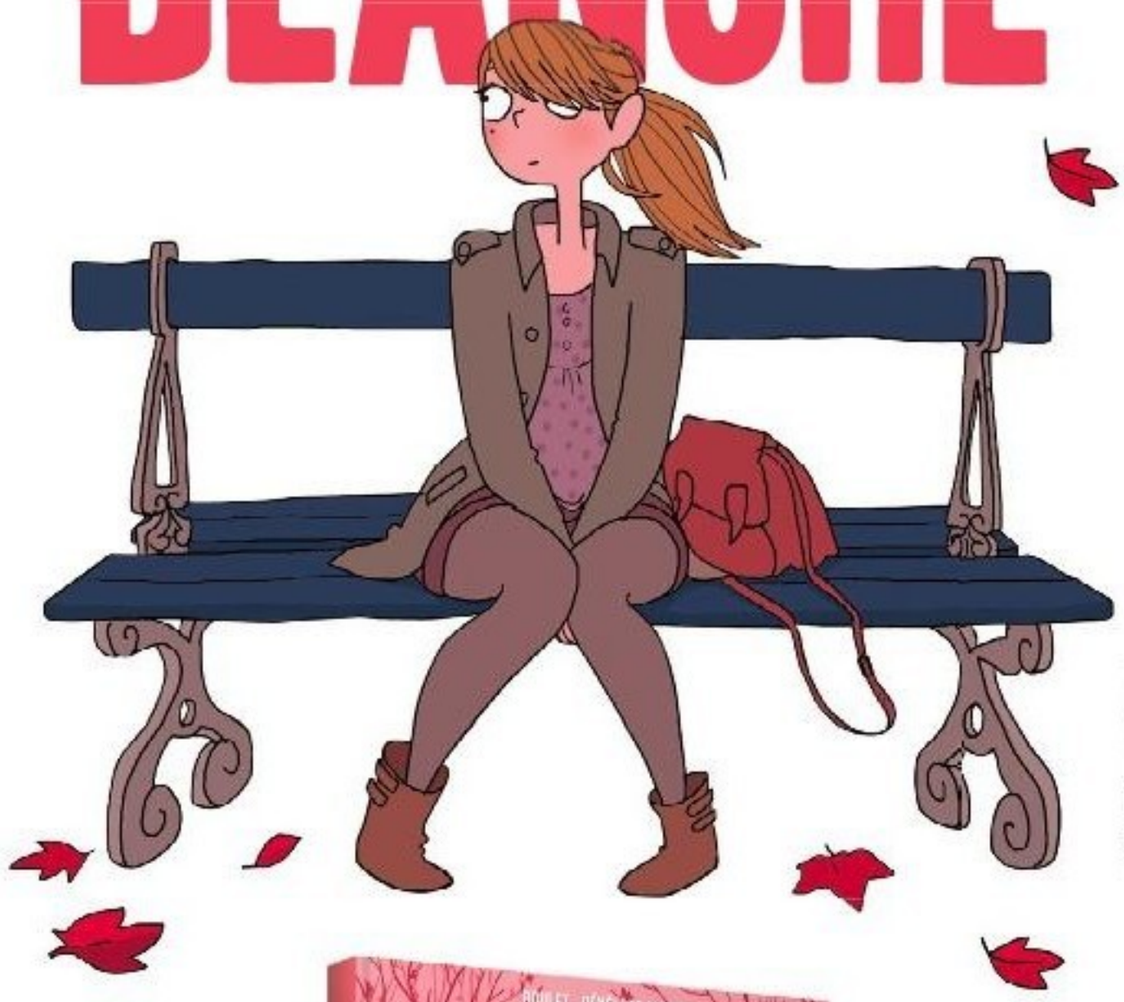
SUR LE FÉMINISME

« Chères sœurs, encore un effort, nous sommes déjà presque aussi connes que des mecs. Le pouvoir en moins. Nous singeons les mêmes assemblées débiles. Les mêmes indignations feintes. La même rage carcérale, le même amour de l'autorité. La même passion pour papa nous écoutant et rendant sa justice. Appelons-le maman si vous voulez, et nous serons quittes. »

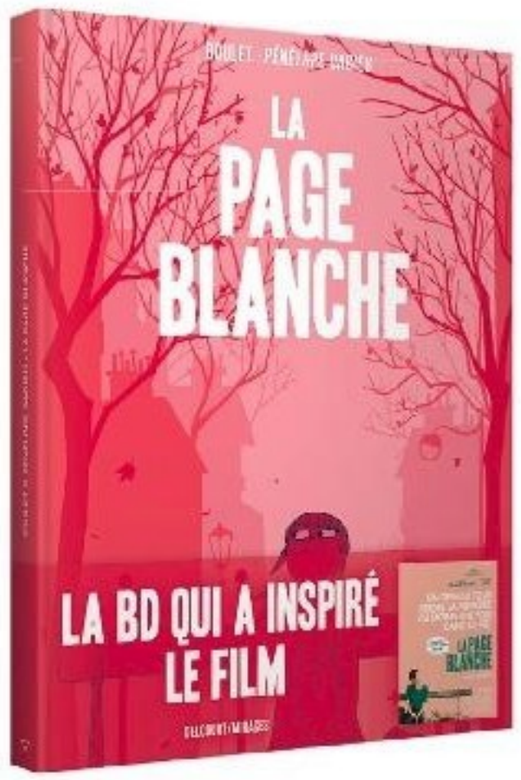
AGENCE DE PRESSE MEURISSE/WIKIPEDIA - PIXABAY

PÉNÉLOPE BAGIEU · BOULET

LA PAGE BLANCHE



© 2022, Groupe Delcourt



LA BD QUI A INSPIRÉ LE FILM

DELCOURT/MIRAGES

DANS LES PILES

PATRICIA REZNIKOV

Seuls avec du monde autour

Le plus douloureux, sans doute, est de ne pas savoir. D'être face à un mystère têtu, entier. Celui d'un esprit illisible. Écrire alors un texte, chercher sa forme longuement, le rendre beau afin d'affronter cet illisible-là, raconter le combat qu'on lui livre, puis dire finalement la défaite, relève d'une douleur supplémentaire et n'apporte pas, en fin de compte, de consolation.

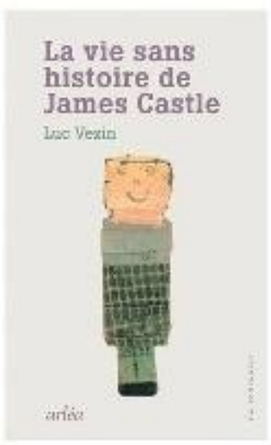
Pendant des années, Minh Tran Huy et son mari ont patiemment tenté de comprendre, d'éduquer, de sauver leur enfant merveilleux. Mais un jour, il a fallu accepter la terrible vérité. Les efforts harassants, la culpabilité, les remises en question, l'analyse de soi et des circonstances sociales et culturelles n'avaient servi à rien. Suivirent tristesse, douleur, impuissance, colère, désespoir, enfin, de ne pouvoir amener leur bel enfant à intégrer la société. L'amour, pourtant, avait toujours été là, immarcescible. Des parents de la classe moyenne attachés à la réussite scolaire, un exil familial douloureux du côté de l'autrice, une ascendance juive « *partie en fumée* » du côté de son mari, le couple d'intellectuels, aussitôt le verdict de l'autisme tombé, se lance dans les recherches et les thérapies les plus à même d'aider leur fils. Après tout, un certain nombre d'entre eux réussissent à briser le mur de verre et à atteindre l'autonomie. Ils accèdent même parfois à la réussite. En contrepoint des minutes de ce combat épuisant, des nuits sans sommeil, de la solitude des parents devant les failles du système de santé, Minh Tran Huy nous narre l'histoire passionnante de Temple Grandin, célèbre autiste américaine née en 1947, dont le chemin de vie force l'admiration. Soutenue par une mère inspirée, guidée par des mentors dans un pays où l'on a rapidement abandonné la théorie psychanalytique punitive au profit d'une approche neurologique, Temple accédera à une vie professionnelle accomplie, devenant experte du ressenti animal et professeure de zootechnie. Elle sera aussi la première autiste à pouvoir raconter, aux neurotypiques que nous sommes, la vie intérieure de ses frères.

Mais le petit Paul n'est pas l'extraordinaire Temple, la miraculée. Et rien ne semble capable de le tirer de sa nuit. « *J'aurais voulu pouvoir t'offrir une vie plutôt qu'un livre* », écrit l'autrice qui aimerait tant que son récit informe, émeuve et apporte un peu de beauté. C'est chose accomplie. Avec *Un enfant sans histoire,* elle nous offre un livre déchirant, mais passionnant, traversé par la grâce.

ÉCRIRE UN TEXTE POUR AFFRONTER L'ILLISIBLE

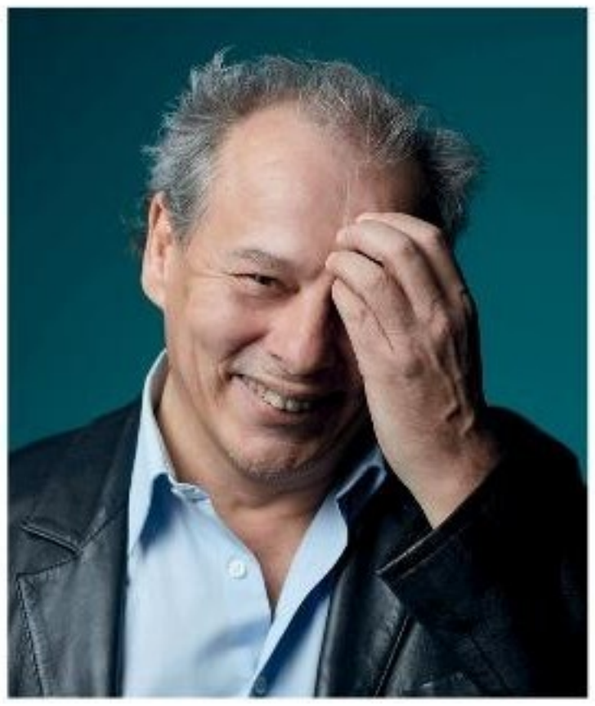
Illisible fut aussi la vie de James Castle, analphabète sourd-muet né en 1899 dans l'Idaho. Il n'avait pas la beauté de Paul. Asocial, moqué, rejeté, mais toujours étrangement soutenu par les siens, le petit Jim vécut sa vie obscure à la ferme familiale et dans le bureau de poste-épicerie de ses parents. Inlassablement, il observe et dessine. Avec une encre faite de salive et de suie, récupérant obsessionnellement les rebuts, journaux, emballages, images publicitaires, boîtes d'allumettes, il catalogue son monde modeste pour la postérité. Portraits, bâtiments de ferme, poteaux électriques, collages, c'est toute l'Amérique rurale de l'époque qui défile. Autant d'éléments d'un vaste projet d'exposition secrètement réfléchi. Découvert à 50 ans grâce à son neveu, il est aujourd'hui reconnu comme un outsider, un « primitif ». Jim le « *parasite* », l' « *attardé* », nous laisse une œuvre mystérieuse, exposée aujourd'hui dans les plus grands musées et collections. Dans ce magnifique premier roman intitulé *La Vie sans histoire de James Castle*, Luc Vezin, historien d'art, nous fait entrer dans l'atelier et dans la tête de Castle, nous restituant, avec délicatesse et une poésie troublante, une part de ce mystère inintelligible. Une vraie réussite. ■

★★★★☆
UN ENFANT SANS HISTOIRE
MINH TRAN HUY
208 P., ACTES SUD, 21,50 €



★★★★☆
LA VIE SANS HISTOIRE DE JAMES CASTLE
LUC VEZIN
260 P., ARLÉA, 19 €

AUDREY SOVIGNET



68

GRÉGOIRE BOUILLIER
UNE AFFAIRE DE CŒUR

90

MENTION TRÈS BAIN POUR
JULIE OTSUKA

LE CAHIER CRITIQUE

100

EN THÉRAPIE AVEC
MANU LARCENET

112

RUSSIE-UKRAINE
LES (DÉ-)RAISONS D'UN CONFLIT

PASCAL ITO/FLAMMARION - DR - LARCENET/DARGAUD 2022 - ETIN AKTAS/ANADOLU AGENCY VIA AFP

HORS-SÉRIE

LiRE magazine littéraire

« AMÉLIE NOTHOMB, LE FABULEUX DESTIN »

Elle est devenue, au fil des années, le symbole de la rentrée littéraire avec son bref roman rituel, qui fait la joie de nombreux lecteurs depuis la parution d'*Hygiène de l'assassin*, en 1992. Pour fêter ce 30e anniversaire et la sortie de son très bon cru 2022, *Le Livre des sœurs*, *Lire Magazine littéraire* vous propose un numéro spécial, exclusivement consacré à « la dame au chapeau ». Cette édition vous proposera de plonger dans la vie de l'autrice et dans la complexité de son œuvre, avec diverses analyses de ses thèmes et obsessions (le corps, la faim, la beauté, le double, la création, etc.), de son style, de sa relation aux lecteurs ou de son accueil à l'étranger. Vous trouverez également plusieurs entretiens, des contributions de différentes personnalités (sa biographe Laureline Amanieux, Ilaria Gaspari, Adélaïde de Clermont-Tonnerre, Stéphanie Hochet…) et, en bonus, un texte inédit d'Amélie Nothomb sur sa mémoire phénoménale. Avec une couverture photo signée… Nikos Aliagas !

Disponible chez votre marchand de journaux et sur *lire.fr*

GRÉGOIRE BOUILLIER

La momie prodigieuse

Fasciné par un fait divers des années 1980, le virtuose auteur du *Dossier M* se lance dans une incroyable enquête. Une plongée dans la noirceur de cette âme suicidée, comme un contrepoint de la sienne.

Elle s'appelait Marcelle Pichon, ex-mannequin chez le couturier Jacques Fath. En 1985, cette femme de 64 ans s'est laissée mourir de faim dans son appartement parisien, et a tenu le journal de son agonie. La presse a un peu parlé de ce fait divers, une fois que le corps momifié a été découvert dix mois plus tard. Le jeune Grégoire Bouillier a été frappé à l'époque par cette histoire entendue à la radio, sans en retenir les détails, et il y a souvent repensé. Or, trois décennies plus tard, alors qu'il est désœuvré pour cause de mise au chômage subite, il retombe par hasard sur l'affaire ; il y voit un signe du destin et, n'ayant pas de chantier littéraire en cours, il se lance dans des recherches. Archives de presse, INA, sites de généalogie, visites sur place, il ne compte pas ses heures, et se transforme bientôt en une sorte d'enquêteur monomaniaque, obsédé par Marcelle. Pour s'amuser, il s'invente un double, un personnage de détective appelé Baltimore. Ce détective est secondé – comme il se doit – par une Watson au féminin, une jeune femme narquoise qui parle d'elle à la troisième personne et qui répond au doux nom de Penny.

Le roman est le récit des investigations de ce duo sur les traces de Marcelle Pichon. Bouillier/Baltimore donne tous les détails de ses découvertes, il ouvre et parcourt tous les dossiers, il suit toutes les pistes méticuleusement, jusqu'au bout. De là le format hors norme du livre, un pavé de 900 pages, comparable à un parallélépipède massif. On a beau savoir que Bouillier est un habitué des romans fleuves, comme en témoignent les deux énormes volumes de son *Dossier M*, on ne peut pas s'empêcher d'être un peu intimidé au début, et de craindre le pensum… À tort, car on ne s'ennuie jamais dans cette enquête au long cours. D'une part, le découpage visuel des paragraphes, aérés sur la page par des sauts de ligne bien repérables, permet de survoler facilement les passages un peu fastidieux, tels que les longues descriptions historiques. D'autre part et surtout, l'auteur fait montre tout au long du roman d'une inventivité sans bornes, qui lui permet de transformer son travail en ovni littéraire et de surprendre à chaque page. Il injecte ici et là dans son enquête des morceaux de fiction, des digressions, qui se répondent d'un bout à l'autre du récit. Les recherches sur Marcelle, son époque et son milieu, se gonflent de réflexions sur le livre en train de se faire ; ce livre devient ainsi une sorte de méta-roman, une enquête sur l'écriture et sur la littérature, truffée d'hypothèses et de gadgets, notamment une magnifique collection d'exergues de chapitres plus qu'improbables (grands auteurs, petits auteurs, répliques de séries, graffitis), qui inspirent à Bouillier l'idée d'un roman dont on retirerait la chair, pour ne laisser justement que les exergues. Le livre finit par déborder au-delà du texte pur, puisqu'il inclut des photos et des documents (y compris un dessin original signé Fabcaro, réalisé à sa demande). Il déborde même au-delà du volume proprement dit, puisque Bouillier met à la disposition du lecteur un site internet qui reprend l'ensemble du dossier, comme il l'avait fait pour *Le Dossier M*[1].

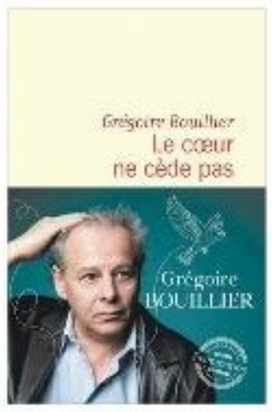
En plus de se doubler d'un commentaire sur l'écriture du livre, *Le Cœur ne cède pas* mêle aussi des éléments autobiographiques, d'abord latéraux, puis bientôt centraux dans

PASCAL ITO/FLAMMARION

l'économie générale du projet. Car l'obsession de Bouillier pour Marcelle Pichon, qu'il n'a pas connue et avec laquelle il n'a aucun rapport, n'est évidemment pas gratuite : comme il le devine assez vite, il y a forcément là-dessous des motivations cachées, des liens invisibles, quasi mystiques (« *C'est elle qui m'a choisi et je suis son obligé* ») qui expliquent pourquoi cette histoire le dévore. « *Marcelle,* écrit-il, *n'est pas le sujet de notre enquête* », alors même qu'il n'a parlé que d'elle pendant des centaines de pages. Plus loin, il ajoute : « *Incroyable tout de même comme la vie de Marcelle Pichon n'a cessé de me renvoyer à la mienne.* » Voilà la clé, du moins l'une des clés : Marcelle est un miroir, une manière détournée de dérouler le fil de ses propres secrets de famille. Une autre clé, plus énigmatique, figure dans cette phrase : « *Depuis le début, il ne s'agit que d'une chose : transformer l'impossible désir de savoir qui était Marcelle Pichon en possible désir d'écrire sur elle.* » On laissera au lecteur le soin d'interpréter cette sentence opaque et saisissante, nichée au cœur de ce roman total, objet littéraire à la fois ludique et tragique, assurément l'un des livres les plus originaux et ambitieux de cette rentrée. ■

Jean Hurtin

1. *lecoeurnecedepas.com,* hélas non encore actif au moment où nous rendons cet article...



★★★★★
LE CŒUR NE CÈDE PAS
GRÉGOIRE BOUILLIER
904 P.,
FLAMMARION, 26 €.
EN LIBRAIRIES
LE 31 AOÛT.

En quête de vérités

MONICA SABOLO entremêle histoires personnelles et histoire politique, dans une enquête à double fond menée de front.

Cela débute par une surprise : celle de Monica Sabolo, dont la curiosité s'éveille alors qu'elle écoute une émission sur Action directe, le groupe activiste qui sévit entre 1979 et 1987. Cette attention se transforme en intérêt quand, au même moment, elle apprend que son père est mourant : un certain Yves S., ancien diplomate aux activités occultes, qui était sorti de sa vie. Elle se retourne alors vers son enfance (en Italie) et sa jeunesse étudiante (en Suisse), remontant jusqu'à un non-dit sur sa propre identité. Pour l'écrivaine, tout s'éclaire : « *Les années Action directe étaient faites de ce qui me constitue : le secret, le silence et l'écho de la violence.* » Les chapitres de ses souvenirs alternent avec le récit de ses recherches sur les membres du groupuscule, sur leur histoire personnelle comme sur leur idéologie. Cette *Vie clandestine* devient une enquête à double fond. L'autrice ne déborde jamais de son cadre : la clandestinité, les identités multiples, et surtout la nécessité de devenir plus grands que nos secrets. ■ **Hubert Artus**

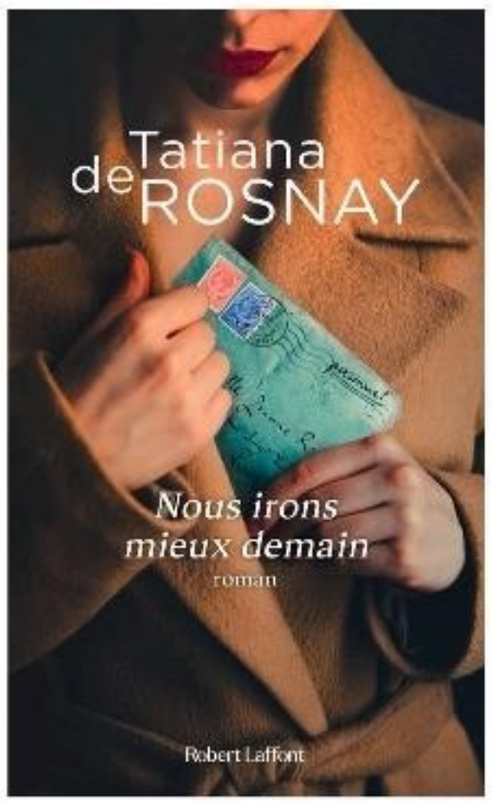
★★★☆☆
LA VIE CLANDESTINE
MONICA SABOLO
320 P.,
GALLIMARD, 21 €

Tatiana de Rosnay

Nous irons mieux demain

Germinal ou *L'Assommoir* évoquent à tout lecteur le célèbre nom d'Émile Zola. Lorsque Tatiana de Rosnay s'en empare pour raconter l'homme transi d'amour plus que l'écrivain, les personnages de l'autrice voient forcément leur intimité chahutée et menée vers d'étranges rencontres. Ainsi quand son héroïne, Candice, assiste au violent accident d'une dame projetée par un conducteur trop pressé quartier de la place d'Italie, elle décide de suivre son instinct premier en lui venant en aide. À l'hôpital, le verdict est sans appel : la victime doit se faire amputer d'une jambe. Elle apprend avec surprise que la patiente n'a pas de proches pour la soutenir dans cette épreuve. S'ensuivent des visites hebdomadaires durant lesquelles Candice et la mystérieuse sexagénaire créent un intense lien d'amitié glissant progressivement vers des aveux bien curieux. La patiente lui confie vivre dans l'appartement de Jeanne Rozerot, la jeune femme – et maîtresse – qu'Émile Zola aura tendrement aimée jusqu'à fonder une famille dans le dos de son épouse légitime, Alexandrine. Une simple anecdote, comme on en trouve des milliers, qui exerce pourtant une attractivité déroutante sur Candice dès l'instant où elle entre pour la première fois dans l'appartement pour récupérer les effets personnels de sa protégée. Cette femme sortie d'un autre temps est un vrai mystère et ravive avec elle la mémoire des grands hommes. Aux confins de l'amitié et d'événements parfois singuliers, Tatiana de Rosnay offre, avec *Nous irons mieux demain*, une place de choix aux idylles intemporelles. ■

Marie Jouvin



NOUS IRONS MIEUX DEMAIN
TATIANA DE ROSNAY
360 P., 21,90 €. COPYRIGHT ROBERT LAFFONT. EN LIBRAIRIES LE 15 SEPTEMBRE.

BIO EXPRESS

1961
Naissance à Neuilly-sur-Seine d'un père français et d'une mère britannique. Tatiana de Rosnay est élevée entre Boston et Paris, puis poursuit ses études supérieures littéraires en Angleterre, avant de devenir journaliste pour *Elle* et *Vanity Fair*.

2007
Elle s'appelait Sarah, qui aborde le thème de la Shoah, est son premier gros succès. Il se vend à 11 millions d'exemplaires à travers le monde. Bouleversé par l'intrigue du roman, le réalisateur Gilles Paquet-Brenner l'adapte au cinéma à l'automne 2010.

2020
Classée par plusieurs magazines comme l'une des autrices de fiction ayant le plus vendu en Europe, l'écrivaine, aimant se définir comme « franglaise », est distinguée en tant qu'officier de l'ordre des Arts et des Lettres pour l'intégralité de son œuvre.

CHARLOTTE DE ROSNAY/ROBERT LAFFONT

Candice était en retard pour aller chercher son fils à l'école maternelle, rue de l'Espérance. La grève battait son plein depuis plusieurs semaines et l'exaspération régnait, toute-puissante. Sur les trottoirs, rendus glissants par la bruine, les piétons évitaient au mieux vélos et trottinettes ; il fallait jouer des coudes pour passer d'un bord à l'autre. Embouteillages et klaxons, aucun transport en commun : à bout de nerfs, les gens s'invectivaient, les insultes fusaient, tout le monde s'exaspérait ; Candice aussi. Cela faisait plus d'une heure qu'elle marchait depuis République. Heureusement, le chemin du retour avec Timothée serait court ; elle n'habitait qu'à quelques minutes de l'école, rue des Cinq-Diamants.

Depuis la Seine, elle cheminait le long du boulevard de l'Hôpital qui débouchait sur la place d'Italie. Encore une dizaine de minutes et elle serait arrivée. Devant le feu du carrefour, une foule compacte s'était formée, en attendant qu'il passe au rouge. Soudain une voiture fit une embardée, et heurta la personne qui se trouvait juste devant Candice. Elle entendit un hurlement ; une voix de femme, puis une frêle silhouette s'envola comme un vêtement emporté par le vent. Le crissement des freins, le fracas de la chute, les cris d'horreur. Il faisait sombre, on voyait mal, mais des badauds s'étaient aussitôt mis à filmer avec leurs portables, plantés là, au lieu de venir en aide.

Candice s'approcha du corps à terre, distingua des cheveux blonds épars, du sang, un visage pointu et blanc. Quelqu'un cria : « Elle est morte ! » Le conducteur de la voiture sanglotait en marmonnant qu'il n'avait rien vu ; la foule se pressait autour de cette inconnue étendue de tout son long, mais personne ne la réconfortait. Candice s'agenouilla sur la chaussée mouillée.

— Vous m'entendez, madame ?

La victime devait avoir la cinquantaine ou plus, des yeux immenses et noirs.

— Oui, lui dit-elle, d'une voix claire. Je vous entends.

Elle portait un manteau noir à la coupe élégante, un foulard en soie de couleur jaune.

— Il faut appeler le SAMU ! lança une femme au-dessus d'elles. Regardez l'état de sa jambe.

— Alors, appelez, bordel ! s'époumona un homme.

La foule autour s'était remise à bouger en un étrange ballet désordonné, et toujours ces gens qui filmaient. Candice les suppliait d'arrêter ; et s'il s'agissait de leur mère, de leur sœur ?

— Les secours vont arriver, ne vous inquiétez pas. Ça va aller.

Elle essayait de l'apaiser avec des mots qu'elle aurait aimé entendre si elle avait été à sa place.

— Merci… Merci beaucoup.

La victime s'exprimait lentement, comme si chaque parole était douloureuse ; sa peau semblait transparente, ses yeux ne quittaient pas ceux de Candice. Elle tentait de bouger ses mains, mais n'y parvenait pas.

— S'il vous plaît… Pouvez-vous vérifier…

Candice se pencha.

— Je vous écoute.

— Mes boucles d'oreilles… C'est mon père qui me les a offertes. J'y tiens beaucoup. J'ai l'impression que…

Candice discernait un clip à son oreille droite, une perle. Rien à l'autre. Le bijou avait dû se détacher.

— S'il vous plaît… Cherchez… Cherchez…

D'une main hésitante, Candice déplaça les cheveux blonds ; aucune boucle dessous, ni à côté.

— Faut pas toucher ! brailla une femme.

— Attention ! s'agaça un individu à sa droite. Faut attendre l'arrivée du SAMU !

Candice fit un effort pour rester calme.

— Je cherche sa boucle d'oreille ! Une perle. Regardez donc sous vos pieds.

Les curieux s'y mettaient, utilisaient les torches de leurs mobiles pour scruter le macadam. Quelqu'un cria : « Je l'ai ! » Révérencieusement, on lui tendit le minuscule bijou ; Candice le déposa dans la paume glacée.

— Pouvez-vous…, chuchota la dame, en esquissant un geste.

Candice fixa la perle à son lobe gauche. La victime ajouta, quelques instants plus tard, avec un filet de voix :

— Mon père n'est plus là. Il me les a offertes pour le dernier Noël passé avec lui.

Candice posa une main sur sa manche.

— Gardez vos forces, madame.

— Oui… Mais ça me fait du bien de vous parler.

La jeune femme ressentit de la pitié, un éclair vif qui la transperça. Elle lui sourit. Il lui semblait que les secours mettaient des siècles à venir. Le froid mordait de plus belle, la pluie ne cessait de tomber ; l'air paraissait lourd, humide, chargé de pollution. Quel endroit laid pour mourir, pensa-t-elle, crever là, sur ce carré de bitume suintant, face aux néons criards des immeubles modernes avec, dans les narines, cette odeur pestilentielle de métropole saturée par les bouchons. Mais ses pensées pourraient porter malheur à cette pauvre femme ; alors, Candice se concentra sur Timothée à la garderie, aux courses pour le dîner, à Arthur qui lui rendrait visite ce soir, aux prises de son éreintantes de la journée, rendues plus compliquées encore par les grèves et l'absence de certains de ses collaborateurs.

Candice jeta un coup d'œil vers les jambes de la victime, devina une blessure qui lui sembla si effroyable qu'elle détourna le regard.

— Ne vous inquiétez pas, ils seront là bientôt. Ils vont vous emmener à l'hôpital. On va s'occuper de vous, vous verrez. On va vous soigner.

La jeune femme lui parlait avec sa voix de maman, celle dont elle se servait pour rassurer Timothée, trois ans. Cette inconnue devait avoir l'âge de sa propre mère, ou être plus âgée encore. Elle ne savait pas si elle l'entendait, si ses paroles lui faisaient du bien ; elle n'osait plus la toucher. •••

— Vous êtes si gentille… Merci…

Ses mots n'étaient plus que chuchotis à présent.

Autour d'elles montait le vacarme des voix, de la circulation ; au loin, une sirène.

— Vous entendez ? Ils arrivent !

Toujours ce visage blafard, immobile, humide sous l'averse. Il était peut-être trop tard. Candice avait envie de pleurer ; elle tenta de reprendre le dessus. Une étrangère ! Une femme dont elle ne connaissait même pas le nom ; et dont elle n'arrêtait pas de revoir le corps qui valdinguait, le bruit de la chute, les traits de morte, les fines mains recroquevillées.

La victime murmura :

— S'il vous plaît, votre nom ?

Un pompier pria Candice de se lever, de s'écarter ; tout le monde devait reculer.

La main de la femme attrapa sa manche avec une force étonnante ; ses yeux noirs, comme deux puits sans fond.

Candice répondit :

— Candice Louradour.

— C'est joli. Je vous remercie. Pour tout.

Ses lèvres étaient blanches. On poussa Candice, tandis que les médecins formaient une haie autour de la blessée ; brancard, soins, oxygène. Candice vit l'un d'eux froncer les sourcils en découvrant la blessure à la jambe. Une jeune urgentiste lâcha : « Ah putain, quand même ! »

Ils travaillaient en silence, méthodiquement ; leurs visages étaient graves, leurs gestes, précis. Des tubes, un masque, une couverture de survie ; on ne voyait plus rien d'elle. La police arriva, ils embarquèrent le conducteur en larmes. Un des pompiers réclama le sac à main de l'accidentée ; Candice inspecta la chaussée, en vain. Les badauds haussaient les épaules, personne ne savait où était son sac.

— Quelqu'un a dû le piquer, marmonna un jeune homme.

— Quelle honte ! s'exclama la femme à sa gauche. Candice demanda à un des médecins où on l'emmenait. Cochin. Puis elle posa la question qui la tourmentait : allait-elle s'en sortir ? Pas de réponse. Cette femme sans nom partait aux urgences sans ses proches, sans quelqu'un pour veiller sur elle. Peut-être qu'elle ne s'en sortirait pas, justement.

Le crachin tombait toujours ; la foule s'était dispersée. Candice était seule sur le trottoir, avec le bruit strident des klaxons autour d'elle. Tout le monde avait repris sa course. On l'avait déjà oubliée, la dame, l'inconnue renversée ; elle deviendrait un sujet de conversation au dîner, un fait divers. Timothée attendait sa mère, Candice allait être très en retard. Pourtant, elle n'hésita pas : elle se mit en route, mais pas vers l'école ; elle saisit son mobile, appela Arthur et lui annonça qu'elle se rendait à l'hôpital Cochin. Il semblait interloqué.

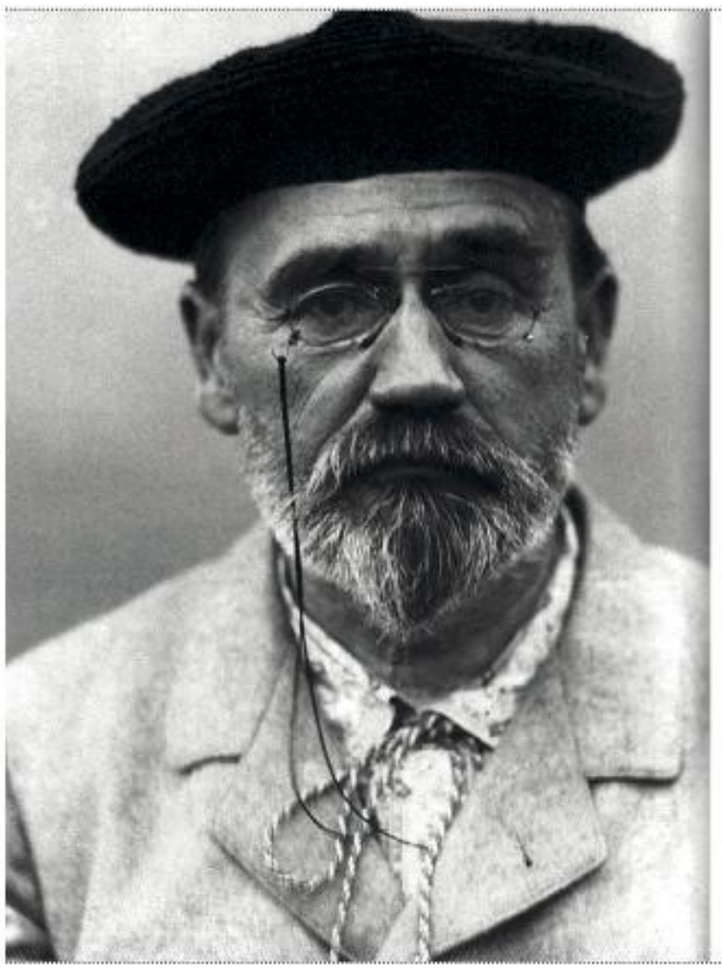
— Une femme a été renversée, devant moi. Elle est blessée. Il faut que tu ailles chercher Timothée, s'il te plaît !

— Tu la connais, cette femme ?

— Non ! Elle est toute seule. Sa jambe… C'était horrible… Je vais y aller, être là pour elle, pour…

Arthur était agacé, elle le devinait. Mais Candice savait qu'elle pouvait compter sur lui. Il avait les clefs de l'appartement, même s'ils n'habitaient pas officiellement ensemble. Il dormait chez elle trois ou quatre nuits par semaine. Arthur travaillait dans une start-up tout près de l'école de Timothée. Il acquiesça : ils se verraient plus tard, il ferait les courses aussi. Candice le remercia, puis se pressa.

L'hôpital était à vingt minutes à pied par l'avenue des Gobelins et le boulevard Arago. Elle marchait vite,



WIKIPEDIA

– LES CLASSIQUES DE –
LIRE magazine littéraire

« ZOLA, LE GRAND ARCHITECTE »

S'il est un architecte dans la littérature française, c'est lui, mais nous aurions tort de le réduire à ses plans, et à ses vastes travaux préparatoires. Homme de grands projets, Émile Zola avait aussi le génie du détail, et comprit assez tôt quelle part tenait, dans l'écriture d'une œuvre, ce que l'on ne nommait pas encore l'« inconscient ». Nous nous souvenons qu'il fut du parti des petites gens, et qu'il connut de près la misère, mais nous oublions qu'il fut conspué, de son vivant, pour avoir peint cette misère sans fard dans *L'Assommoir.* Nous nous rappelons les principes du naturalisme, mais nous ignorons qu'il savait s'en défaire quand le bien d'une œuvre l'exigeait. Bref, Zola fut bien trop grand pour tenir dans les étiquettes collées sur sa personne par ses critiques ou par lui-même. C'est ce Zola paradoxal, solidement charpenté de théorie et capable de s'en libérer que ce hors-série ambitionne de vous faire rencontrer. Avec Robert Kopp, Alain Pagès, Tatiana de Rosnay… **Alexis Brocas**

Disponible chez votre marchand de journaux dès le vendredi 16 septembre ou sur *lire.fr*

capuche sur la tête. Le froid piquait ses joues ; ses pieds étaient humides. Elle aurait aimé se trouver dans son salon, au chaud, avec les garçons, mais elle se sentait comme chargée d'une mission. Elle ne resterait pas longtemps auprès de cette dame, juste pour prendre des nouvelles.

Aux urgences, l'ambiance était calme. Candice expliqua sa venue : non, elle ne connaissait pas le nom de la victime, une femme blonde, la cinquantaine, fauchée par une voiture, place d'Italie. On lui demanda de s'asseoir. Une femme somnolait dans un coin, une autre en face d'elle se tenait la tête entre les mains. L'heure tournait.

Attendre à l'hôpital ravivait le souvenir de la mort de son père. Cette odeur… Comme elle lui paraissait familière et insupportable ! Elle ranimait les derniers instants de son père ; il avait cinquante-sept ans, emporté par la Covid-19 en quelques semaines lors de la deuxième vague en octobre, l'année dernière. Elle n'avait pas remis les pieds dans un hôpital depuis son décès, et elle sentait tristesse et angoisse monter en elle.

Mais que fichait-elle là, au fond ? Pourquoi s'en faire pour une étrangère dont elle ne savait rien ? N'aurait-elle pas dû rentrer dès le départ de l'ambulance ?

Elle songeait à Arthur, à Timothée. Elle avait de la chance d'avoir un homme comme lui dans sa vie, après sa séparation ; elle avait rompu avec le père de Timothée, Julien, d'un commun accord, lorsque le petit avait à peine dix-huit mois. Arthur avait réussi à la rendre heureuse à nouveau.

Les minutes s'écoulaient. Elle planta ses écouteurs dans ses oreilles et lança de la musique sur Deezer, tout en bougeant ses jambes imperceptiblement. Arthur avait dû donner son bain au petit, lui préparer des pâtes ; il devait être en train de lui lire l'histoire du soir. Un homme au visage cireux s'installa sur une chaise. Toujours pas de nouvelles. Candice écouta en entier un album d'Angèle, une de ses chanteuses préférées. Au moment où elle hésitait à partir, un médecin en blouse verte apparut. Elle ôta prestement ses écouteurs. Était-elle là pour la personne renversée place d'Italie ? Elle opina.

— La patiente est dans un état stable, dit-il.

— Et sa jambe ?

Il grimaça.

— C'est compliqué.

Silence.

Candice lui demanda si la blessée allait rester longtemps à l'hôpital.

— Pour l'instant, on la garde. Vous êtes sa fille ?

— Du tout. J'ai été témoin de l'accident. J'étais à côté d'elle quand…

— Je vois.

— On a retrouvé son sac ? Ses papiers ?

— Non, rien. On ne connaît pas son nom. ■

EMMA BECKER

Aimer, vivre et écrire fort

Trois ans après le succès de *La Maison*, tiré de son expérience de la prostitution à Berlin, la romancière sonde dans *L'Inconduite* la difficulté d'être pleinement soi – une mère, une amante, une femme qui écrit.

PASCAL ITO/ALBIN MICHEL

Emma Becker est intense. Rencontrée fin juin à Paris, l'autrice répond à nos questions avec finesse et spontanéité. Elle boit des cafés, fume, passe du rire aux larmes. Elle est sans filtre, à l'image de ses livres. La frontière entre la vie et l'écriture n'existe pas pour elle. Elle s'en explique dans *L'Inconduite,* son nouveau roman plein de fièvre et de colère, et son meilleur. Elle le répète face à nous : « *Quand j'écris, je disparais au monde. Je vis beaucoup de choses à moitié au moment où je les vis car je suis déjà en train de les analyser* [...]. *Il y a toujours une partie de moi qui est dans sa vigie en train d'écrire.* » Il en va ainsi de ses expériences avec les hommes. Longtemps fantasmées, scénarisées, mais si décevantes à l'arrivée.

AVOIR UN CORPS

« *Souvent, j'ai tendance à beaucoup en vouloir aux hommes de ne pas suivre, de ne pas survivre à ce que j'ai imaginé d'eux* », avoue-t-elle, tout en préférant en rire dans ses romans. Ces expériences sont nombreuses dans ce livre, qui la saisit dans un moment de colère alors qu'elle ne sait plus comment continuer à être elle-même maintenant qu'elle est en couple, maintenant qu'elle a un fils. Alors, elle s'évade dans Berlin sur son vélo. Dans les parcs et les cafés, la jeune femme rencontre des hommes, s'imagine les séduire, les aimer follement, les faire jouir. « *Pour expliquer ce que je fuis en essayant de fuir Lenny (à part peut-être le sentiment d'appartenance à quelqu'un, à un lieu), il faudrait que j'explique comment*

c'est d'essayer d'écrire des choses sur soi, des choses graves et intimes, prise en tenaille entre les cris du Petit et le regard du père, de supporter le pouvoir qu'on s'accorde sur votre corps et sur votre tête juste parce que vous vivez là et que vous ne pouvez pas y changer grand-chose [...]. » Ce passage, Emma Becker l'a écrit en vingt minutes arrachées à sa vie de famille, pendant que son conjoint était sorti avec leur fils. *L'Inconduite* est un « *roman sur la survie* », affirme-t-elle. Pourtant, la maternité l'a comblée. De ces jours à Berlin – elle vit

> « J'ai tendance à en vouloir aux hommes de ne pas survivre à ce que j'ai imaginé d'eux »

désormais dans le sud de la France, a épousé le père de son fils –, Emma Becker garde un souvenir merveilleux. Parce qu'elle a écrit, justement, ce qui lui a permis de ne pas exploser. Elle sait toutefois combien son activité d'écrivaine est précarisée. D'où son besoin de prendre « une chambre à soi ».

Emma Becker n'a pas lu le fameux essai de Virginia Woolf ni les grands textes féministes. Longtemps, la question de la classe sociale l'a « *turlupinée* » – de *Mr*, où elle s'éprend d'un chirurgien plus âgé qu'elle, à *L'Inconduite*, où elle tombe amoureuse d'un réalisateur parisien bourgeois (qui ne serait autre que l'écrivain Emmanuel Carrère, selon une révélation du *Journal du Dimanche*). Ces hommes ne font pas d'elle leur maîtresse car elle n'est pas de leur monde, pense-t-elle, convaincue d'être un « *transfuge sexuel* ». Aujourd'hui, elle a compris qu'être une femme était « *une classe sociale en soi* ». Féministe, elle assume de ne pouvoir vivre en dehors du regard masculin. Les hommes sont ses « *muses* ». Une scène de *L'Inconduite* la montre quitter un homme à qui elle a fait une fellation, conservant son sperme dans la bouche et songeant à l'histoire qu'elle écrira. Comme si le liquide séminal était une matière littéraire.

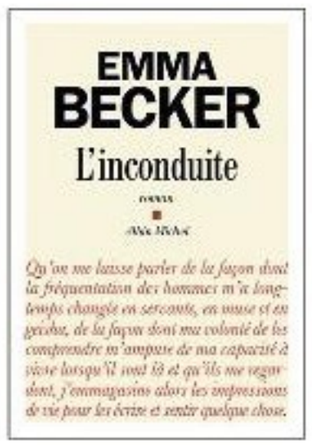
Que fera-t-elle de tout cela quand elle va « *vraiment vieillir* » ? Le temps qui la transforme, qui lui échappe maintenant qu'elle a des enfants (un deuxième est né depuis) est l'autre thème de *L'Inconduite*. Elle voudrait comprendre pourquoi cette obsession perdure malgré tout ce qu'elle a appris des hommes. Lui reste à mener un combat avec elle-même – contre ces romans écrits par des hommes qui montrent des femmes complétées d'être pénétrées, et qui ont façonné sa sexualité.

FAIRE LA PAIX AVEC SOI

L'autrice a commencé jeune, lisant *Le Point d'orgue* de Nicholson Baker à l'âge de 9 ans lors d'ennuyeuses vacances chez sa grand-mère. Elle se revoit chercher les « *passages de cul* », finir par lire tout le roman. « *J'ai peut-être commencé à écrire parce que j'ai compris que personne n'écrira sur moi ce que je veux* », déclare-t-elle. Dès *Mr*, on lui colle l'étiquette d'écrivaine érotique, avec une certaine « *condescendance* ». « *Jamais on ne dira d'un homme qui écrit des romans avec des scènes de cul, comme Henry Miller, que c'est un écrivain érotique* », s'écrie-t-elle. Ses livres, à la fois intellectuels et sensuels, dépeignent comme rarement les ratés, l'incompréhension entre les hommes et les femmes lorsqu'ils sont l'un dans l'autre, « *les phénomènes et les forces qui s'entrechoquent* ». On lui fait remarquer son utilisation du terme « bander » au féminin. « *Comment dire autrement l'élan ?* », répond-elle. Il y a un langage à créer pour raconter le sexe au féminin. Emma Becker s'y emploie, guidée par sa seule intuition.

Avec ce roman, l'autrice a fait la paix avec elle-même. Elle rêve d'un roman sur la maternité. Ça serait comme *Fou de Vincent* d'Hervé Guibert, une succession de notes pour décrire les instants de bonheur parfait et simple qui fondent l'amour maternel. Mais il est moins aisé d'écrire sur le bonheur que sur ses rancœurs, convient-elle, usant quasiment des mêmes mots que dans *L'Inconduite*. Il n'y a définitivement pas de frontière entre l'écriture et la vie chez Emma Becker. ■ **Gladys Marivat**

AUDREY SOVIGNET



★★★★☆
L'INCONDUITE
EMMA BECKER
368 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

Les leçons du passé

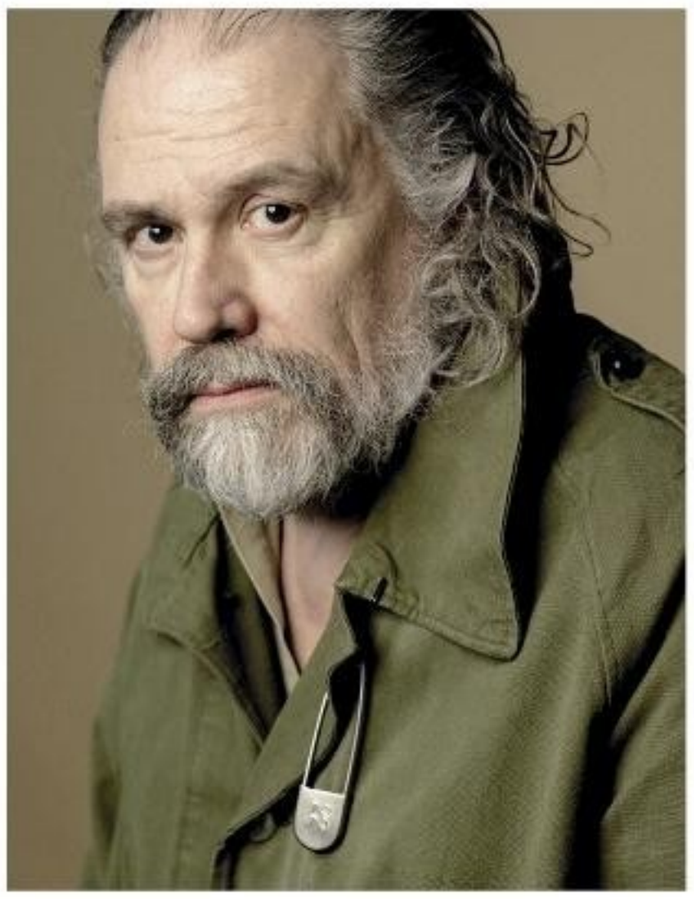
C'est à la page 235 de *Trouver refuge* qu'on lit certainement sa phrase clé : *« Le mentir-vrai, c'est le propre de la littérature. »* Pour révéler certaines vérités, peut-être faut-il ainsi en cacher d'autres. On y songe, à la lecture du nouveau roman de Christophe Ono-dit-Biot (directeur adjoint de la rédaction du *Point*), dont l'intrigue repose sur une superposition de duperies. Dans un futur proche, la France a porté à sa tête un certain « Papa », leader d'un mouvement d'extrême droite. Peut-être Sacha – un philosophe médiatique qui collabore à une série télé à succès – n'aurait-il pas dû faire des sous-entendus sur le chef de l'État, qu'il a bien connu autrefois. Sentant les menaces, cet intellectuel choisit de s'exiler, en compagnie de son épouse, Mina, et de leur fille, Irène. La famille va devoir toutefois se séparer, et père et fille se retrouveront au mont Athos, dans une communauté de moines exclusivement masculine, obligeant Sacha à faire passer Irène pour un petit garçon, « Irénée »... En attendant, peut-être, que certains pans du passé de « Papa », dissimulés dans une clé USB, soient bientôt révélés ? Derrière une façade de thriller politique, l'auteur de *Plonger* signe un ouvrage plus ambitieux qu'il n'en a l'air, sur le savoir, la culture, la civilisation et, surtout, la transmission. Au-delà du drame familial, il revient malicieusement sur quelques figures mythologiques pour montrer leur sens, leur mécanique, leur acuité. On pardonnera alors des côtés trop explicatifs et quelques longueurs pour retenir la richesse des personnages et, surtout, l'ampleur romanesque de *Trouver refuge*, qui, au bout du compte, nous rappelle intelligemment la nécessité, vitale, de raconter des histoires...

★★★☆☆
TROUVER REFUGE
CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT
416 P., GALLIMARD, 20 €

SIMON LIBERATI

Complètement Stones

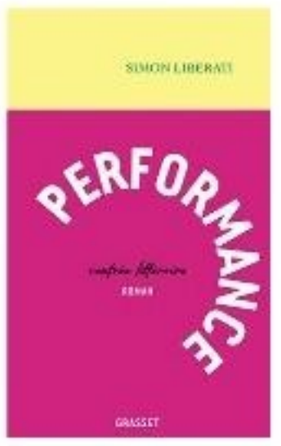
Dans *Performance*, l'auteur de *Jayne Mansfield 1967* met en scène un écrivain au bout du rouleau qui écrit un scenario sur les Rolling Stones tout en filant le parfait amour avec sa belle-fille. Une merveille de style.



Simon Liberati publie avec une telle frénésie qu'on risque parfois de s'y perdre. Trop de distraits sont ainsi passés à côté de *Liberty*, son journal intime paru en 2021, petit chef-d'œuvre d'humour dandy. Après ce livre passé inaperçu, il revient en pleine rentrée littéraire avec *Performance*, un roman qui mérite toute la lumière tant il surclasse stylistiquement tous ses laborieux concurrents. On y retrouve avec bonheur son autodérision décadentiste : Liberati met en scène un double, un écrivain de 71 ans qui peine à se remettre d'un AVC. Bien que peu banal, ce « *vieux desperado désargenté, édenté et parfois saoul* » doit gagner sa croûte comme tout un chacun. Quand il n'est pas occupé à « *recoller tant bien que mal un appareil dentaire détraqué* », il discute avec les jeunes producteurs dans le vent de Viva Film (« *deux ânes* »), lesquels lui ont confié l'écriture de *Satanic Majesties*, une série sur les Rolling Stones – occasion pour l'auteur d'enchaîner les digressions capiteuses sur le Swinging London, Brian Jones, Anita Pallenberg, Marianne Faithfull et divers personnages méphistophéliques tel le dealer aristo Jean de Breteuil.

Cette évocation érudite et mystique des Stones ne forme qu'une partie du roman. *Performance* est aussi (surtout ?) un superbe livre sur la passion d'un homme pour sa belle-fille qui pourrait être sa petite-fille – sujet périlleux par les temps qui courent. Séparé de Cora, une actrice fofolle, le héros de Liberati s'est toqué d'Esther, 23 ans, qui ressemble à « *un crayon d'Ingres* », étant « *mystérieuse au plus haut degré* » et « *d'une étroitesse de momie* ». Il y a des scènes fabuleuses à Sainte-Croix, dans l'ancien presbytère dont l'écrivain scénariste a fait sa maison de campagne. Ronchon, pris de paniques nocturnes, « *aussi insomniaque qu'un vampire* », ce Léautaud moderne angoisse à l'idée qu'Esther le quitte. Fataliste, il sait que ça arrivera un jour. En attendant, en « *vieil épouvantail* », il lui court après en robe de chambre mitée à travers son jardin de curé…

S'il est incapable de résister au chant des sirènes, pas du genre à se faire attacher à un mât, Liberati est plus rusé qu'Ulysse. *Performance* est un numéro littéraire où il aligne plus de mille tours, entre pirouettes hilarantes et réflexions profondes. Il se peint en épave à la Bukowski mais avec une élégance digne de Wilde. Il est loin d'avoir perdu la tête. Lucide, plus que jamais maître de son art, il se joue de ses personnages et de ses lecteurs avec une agilité qui aurait réjoui Nabokov. On ne peut qu'avoir de la sympathie pour ce diable d'homme, doublé d'un remarquable écrivain. ■ **Louis-Henri de La Rochefoucauld**

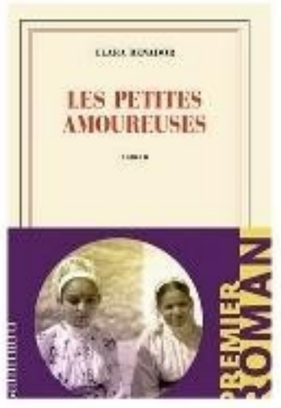


★★★★★
PERFORMANCE
SIMON LIBERATI
252 P., GRASSET, 20 €

Sa muse s'amuse

Inspiratrice du personnage d'Esther dont s'éprend le héros de Simon Liberati dans son roman, l'artiste et mannequin CLARA BENADOR vient de publier un surprenant premier roman.

Dans la vraie vie, elle n'est pas l'ex-belle-fille de Liberati, mais bel et bien sa compagne. Malgré leur écart d'âge (elle a 24 ans, lui en a 62), Clara Benador ne s'est pas laissé influencer par cet intimidant concubin : le roman qu'elle publie chez Gallimard, *Les Petites Amoureuses*, marque la naissance d'une romancière singulière. L'action se déroule en 1941. Pour fuir les persécutions contre les juifs, la famille de Lola quitte l'Isère pour Casablanca. Là, la gamine de 12 ans traîne dans le quartier trouble de Bousbir où elle sympathise avec Shéhérazade, une danseuse de son âge. C'est *Enfantines* de Valery Larbaud transposé dans une envoûtante reconstitution du Maroc des années 1940. À quand un roman avec Liberati en Ali Baba ? ■ **L.-H.L.R.**



★★★☆☆
LES PETITES AMOUREUSES
CLARA BENADOR
144 P., GALLIMARD, 16 €

JF PAGA/GRASSET

La mort derrière soi

Il est des auteurs pour qui la recherche de l'inspiration se confond avec la quête d'un argument commercial : quel sujet détonant fera du bruit et portera mon livre en haut des palmarès ? Et il en est d'autres, telle Brigitte Giraud, qui préfèrent explorer les humbles mais fascinants mystères dont sont tissées nos vies. Comme la perte d'un être aimé et les micro-événements qui y ont conduit – lesquels, une fois le désastre consommé, se transforment en « si » pour les survivants. Et « si » il avait su qu'il ne devait pas aller chercher son fils à l'école ? Et s'il avait pris sa moto, et pas le bolide rangé dans son garage par le frère de Brigitte Giraud, son amoureuse ? Et s'ils n'avaient pas parié modestement sur l'avenir en achetant cette maison ?

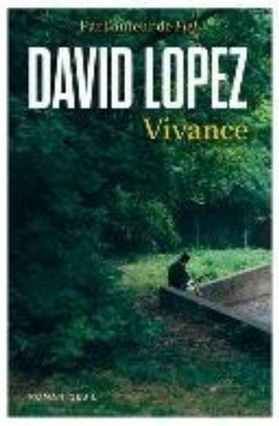
Ces « si » présents dans *Vivre vite* sont une invitation au souvenir, une façon de retenir le temps avant qu'advienne l'irrémédiable – oui, les phrases délicates de l'autrice ont cette propriété. Elles lui permettent aussi de résister à une tentation qui guette tous les écrivains travaillant sur la mort d'un être cher : celle de chercher des signes, des coïncidences qui donneraient un sens au drame. Au contraire, sa déclaration d'amour paraît d'autant plus belle et touchante qu'elle est formulée, en toute conscience, dans un monde sans consolation. ■ **Alexis Brocas**

★★★★☆
VIVRE VITE
BRIGITTE GIRAUD
208 P., FLAMMARION, 20 €

Le temps de vivre

On ne perd rien pour attendre. Ni le lecteur de *Fief*, qui aura patienté cinq ans pour découvrir ce magnifique deuxième roman qu'est *Vivance* ; ni le narrateur de ce dernier, qui conçoit la patience comme une « *fin en soi* ». Pour tromper son ennui et moins penser à Renata qui l'a quitté, ce presque quadragénaire repeint sa maison au tout petit pinceau, observe les étirements paresseux de son chat et tire sur les joints de son voisin Denis, adepte comme lui de la sainte trinité « *petits trafics-potager-fraude aux aides sociales* ». Mais voici qu'une goutte d'eau – des trombes d'eau plutôt – fait enfin déborder la soupe des jours. Jeté en selle sans cap ni but, le voilà tête vide et sacoches pleines, jusqu'à cette halte plus appesantie chez Noël, hôte de hasard et ancien braqueur, occupé lui aussi à tuer le temps dans l'alcool et le tir à l'arbalète quand il ne cherche pas tout bonnement à se tuer lui-même...

Dans ce roman vagabond, les temporalités déboussolées se chevauchent, rayonnant en une méditation cyclique et cyclothymique sur la mort et le temps. La « *vivance* » ? Ce serait peut-être ça : le simple fait, banal et ambitieux, de se sentir vivant, à force d'entretenir l'inassouvissement des rêves et de saluer tous ces riens qui sont déjà quelque chose. Sinon l'essentiel. ■ **Camille Thomine**



★★★★☆
VIVANCE
DAVID LOPEZ
288 P., SEUIL, 19,50 €

PASCAL ITO/FLAMMARION - BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

3 LIVRES EN PLUS

★★★☆☆
LA FUGUE THÉRÉMINE
EMMANUEL VILLIN
192 P., ASPHALTE, 18 €

Ingénieur surdoué qui inventa l'instrument de musique électromagnétique portant son nom, Léon Thérémine fut envoyé aux États-Unis pour y faire la promotion de la technologie soviétique. Il y connut gloire et désillusions avant d'être rapatrié par la force jusqu'au goulag puis employé par le KGB. En narrant simplement son histoire extraordinaire, Emmanuel Villin ressuscite avec talent une Amérique des années 1920-1930, entre frénésie consumériste et Grande Dépression.

Antoine Faure

★★★☆☆
D'ANVERS ET CONTRE TOUS
JULIEN CRIDELAUSE
208 P., HÉLOÏSE D'ORMESSON, 18 €

Le chaotique bilan de milieu de vie d'un homme occidental, paléographe aussi placide que largué, ne relève pas tout à fait de l'innovation en littérature, et Julien Cridelause n'est pas le premier auteur qu'on imagine avoir lu Pierre Desproges. Encore faut-il rester amusant sur la durée, faire atterrir comme il faut une phrase chantournée. C'est le cas de *D'Anvers et contre tous*, jeu de massacre plus mélancolique qu'il n'y paraît. **A.F.**

★★★☆☆
LES REINES
EMMANUELLE PIROTTE
528 P., CHERCHE-MIDI, 21 €

Sur les décombres de nos civilisations, de nouveaux royaumes se sont érigés, gouvernés par des reines. En parallèle de leur guerre des trônes, le lecteur suit l'épopée de Milo, banni de la tribu des Britannia pour avoir aimé celle qui ne lui était pas destinée. Si l'espoir de retrouver Faith guide ses pas, le jeune homme se doit également d'accomplir un tout autre destin. Entre fable postapocalyptique et tragédie shakespearienne, *Les Reines* porte très haut l'étendard du romanesque.

Laëtitia Favro

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU SANDRINE COLLETTE

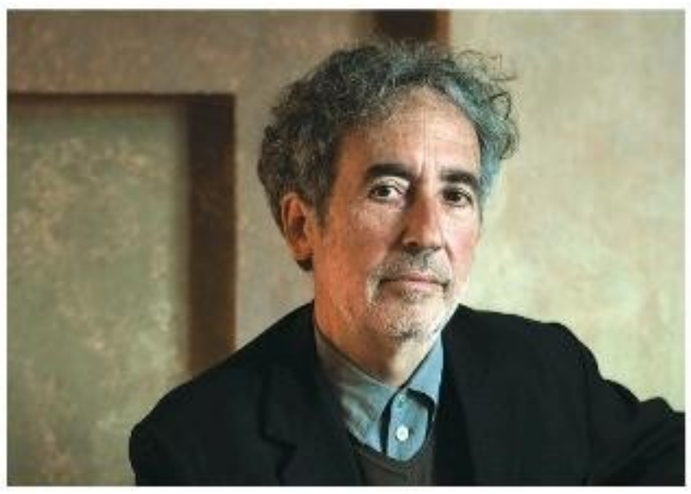
Liam en veut au monde entier, une colère que la naissance de son fils, Aru, ne vient pas apaiser. D'enfant, il ne voulait pas : *« On ne fait pas un gosse dans un endroit comme ça »*, au beau milieu de montagnes reculées où la nature, dès qu'elle le peut, reprend ses droits. Quand sa compagne, Ava, est tuée par un ours, Liam se retrouve seul avec le petit de 5 ans sur les bras. La colère qui sourd en lui n'en devient alors que plus terrible, d'autant qu'elle n'a qu'un être sur lequel s'exprimer. L'histoire est simple, dépouillée, portée par la voix d'un taiseux solitaire foncièrement misanthrope. Le lecteur suit le fil de ses pensées, aussi rugueuses que ses mots. Cela étant dit, on se demande par quelle voie la littérature pourrait se faufiler dans un tel livre. Et pourtant, c'est bien son souffle qui nous emporte dès les premières pages. Avec ses mots simples, Liam esquisse des paysages grandioses, devine la bonté et la noirceur animant le cœur des hommes que père et fils rencontrent en chemin. Après la mort d'Ava, Liam se rend en ville dans l'idée de confier son fils à un oncle, qui refuse de s'occuper de l'enfant. Hanté par l'éducation reçue de son père, *« ce salaud »*, il est persuadé de n'avoir que violence à léguer à son fils. Jusqu'au surgissement de la tendresse et de la possibilité d'une seconde chance. Depuis *Et toujours les forêts* (grand prix RTL-*Lire Magazine littéraire* 2020), on connaît le talent de Sandrine Collette pour dire l'enfance perdue et la beauté âpre d'une nature où l'homme ne semble pas avoir sa place. Dans son sillage, *On était des loups* ne fait que confirmer ce talent. **Laëtitia Favro**

★★★★☆
ON ÉTAIT DES LOUPS
SANDRINE COLLETTE
192 P., JC LATTÈS, 19,90 €

MATHIEU BELEZI - EMMANUEL RUBEN

Le cœur en exil

Deux romans ambitieux, très différents dans leur vision du monde, érigent des ponts depuis les deux rives de la Méditerranée, entre l'Algérie et la France.

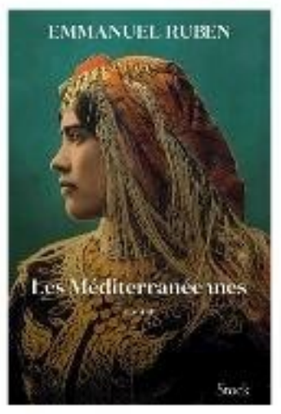


C'est une phrase qui revient comme un refrain, une litanie dans le nouveau roman de Mathieu Belezi : *« Nous ne sommes pas des anges. »* Quelques mots qui prendront toute leur portée au fil des 160 pages du bref et magnifique *Attaquer la terre et le soleil*, revenant sur le pays de prédilection de l'auteur : l'Algérie. On suit d'abord le quotidien de *« naïfs migrants »* français devenus *« apprentis colons »* de la République, loin du paradis qu'on leur avait promis – à l'image de Séraphine, qui se retrouve là-bas avec sa famille et leurs compagnons d'infortune. Mais il y a aussi ces *« braves »* soldats, des sanguinaires qui n'hésitent pas à *« exécuter »*, *« embrocher »*, *« décapiter »* ceux qu'on appelle *« barbares »*… Le regard de Belezi sur ce pan d'histoire pourra évidemment être sujet à polémique, mais il y a là une sidérante puissance littéraire, dans cette manière radicale et saisissante de mêler en un seul flux, à la manière d'António Lobo Antunes, les songes des personnages et les dialogues. Difficile de ne pas être secoué par certaines fulgurances sensorielles sur cet enfer qui ne dit pas son nom, malgré tous les *« sainte et sainte mère de Dieu »* prononcés !

L'Algérie *[lire aussi page 79]* se trouve d'ailleurs au cœur des *Méditerranéennes* d'Emmanuel Ruben[1] qui, comme dans *Sabre*, prend le prétexte du destin d'un objet pour raconter les mouvements du monde, au fil des siècles. À savoir, ici, un chandelier de Hanoukka à neuf branches, *« perdu mille fois et retrouvé mille fois »*, que Samuel découvre à Lyon, chez sa tante Déborah. Une découverte qui mènera le lecteur du Constantine du XIXe siècle à Guelma en passant par Paris, « Philippeville » (ou Skikda), Jérusalem ou les bords de Loire, afin de capter les mouvements du monde – sans oublier les maux de la société d'aujourd'hui. Malgré certaines longueurs et des passages un peu obscurs, l'auteur – qui rend hommage à Albert Camus – montre une grande générosité narrative avec quelques saisissants morceaux de bravoure et des personnages hauts en couleur. En premier lieu *« toutes ces Méditerranéennes qui portaient le monde et le pays perdu dans leur ventre »*. ■ **Baptiste Liger**

1. À noter aussi la parution en poche de son recueil inédit *Nouvelles ukrainiennes* (Points).

★★★★☆
ATTAQUER LA TERRE ET LE SOLEIL
MATHIEU BELEZI
152 P., LE TRIPODE, 17 €. EN LIBRAIRIES LE 1ER SEPTEMBRE



★★★☆☆
LES MÉDITERRANÉENNES
EMMANUEL RUBEN
416 P., STOCK, 22 €

PATRICE NORMAND/JC LATTÈS - DR - PHILIPPE MATSAS

KAOUTHER ADIMI - YASMINA KHADRA

Histoires d'Algérie

Comment trouver sa place et faire corps avec son pays, un dessein partagé par ces deux livres polyphoniques.

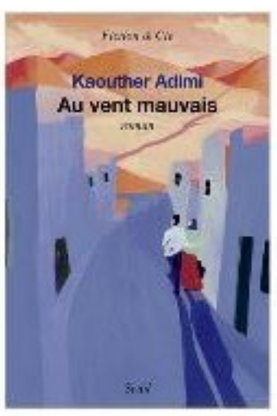
Onze années après *L'Envers des autres* (qui ressort en poche), Kaouther Adimi dévoile cette fois-ci l'envers d'elle-même dans ce cinquième roman, ne cachant pas que les deux principaux protagonistes sont ses aïeuls. L'affaire débute en septembre 1972, à Alger. Ancien étudiant en langue arabe devenu un journaliste en vue, Saïd B. présente sa première fiction en librairie. La veille, la tempête a soufflé sur la région. Il aurait peut-être dû se méfier, nous suggère alors une voix. Il aurait pu, au moins, déceler la présence de deux de ses personnages dans la salle.

Au vent mauvais est le roman de son roman. Qui choisit de donner la version de Tarek et celle de Leïla, le couple dont s'est inspiré Saïd. Nous replongeons dans les années 1920, celles où naissent les trois personnages, dans le même village. Les deux garçons sont amis. Leïla, la fille de la voisine, est mariée une première fois à 15 ans. La Seconde Guerre mondiale voit les deux adolescents enrôlés de force, dans des régiments différents. Plus tard, ce sera la guerre d'indépendance. Tarek a demandé la main de Leïla avant d'épouser la cause du FLN, puis de traverser à nouveau la Méditerranée pour trouver du travail. À son retour auprès des siens, quelque chose de grave s'est produit. La suite de l'histoire est racontée au travers du personnage de Leïla, et nous conduit jusqu'en 1992 et le début d'une autre guerre, civile celle-là, bientôt baptisée la « décennie noire ». Maniant le sens du détail autant que l'art de l'ellipse, Kaouther Adimi équilibre parfaitement les dimensions politiques et tragiques, les histoires et l'Histoire.

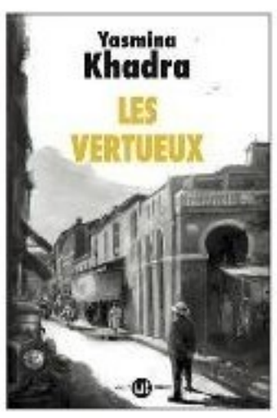
Il n'y a pas d'ellipses dans le nouveau roman de Yasmina Khadra, mais le lyrisme et le souffle que l'on apprécie chez lui quand il s'agit d'amour, de guerre et d'Algérie. *Les Vertueux* s'attache lui aussi au destin d'un tout jeune homme enrôlé de force, cette fois-ci lors de la Première Guerre mondiale : Yacine est arraché à sa famille pour aller se battre en lieu et place du fils de Gaïd Brahim, propriétaire des terres de la région. Pour ce faire, il reçoit des faux papiers. À son retour, il ne peut plus rien prouver, ni son vrai nom, ni ses batailles victorieuses. Des années durant, il part à la recherche des siens, arpente villes, campagnes et déserts. Traité en paria, il devient clandestin, trafiquant, bagnard. On retrouve là l'essence de l'œuvre de Yasmina Khadra : les sentiments sont une morale, une vertu nichée au cœur de tous les drames. Le livre nous invite à une grande balade historique, à travers une vaste partie du territoire algérien durant l'entre-deux-guerres. Une épopée à hauteur d'homme. ■

Hubert Artus

PATRICE NORMAND/SEUIL - JEAN-PHILIPPE BALTEL/SIPA/MIALET BARRAULT - FRANCESCO GATTONI/JULLIARD



★★★★☆
AU VENT MAUVAIS
KAOUTHER ADIMI
272 P, SEUIL/FICTION & CIE, 19 €



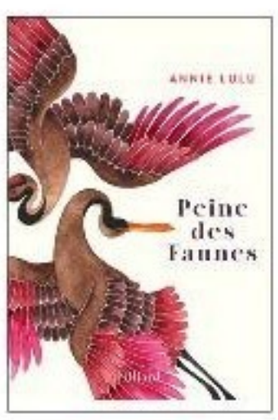
★★★☆☆
LES VERTUEUX
YASMINA KHADRA
544 P, MIALET-BARRAULT, 21 €

Ni libre ni soumise

De la Tanzanie révoltée à l'Écosse, ANNIE LULU offre une vertigineuse fresque sociale et féministe.

Rébecca ou Maggie sont autant de portraits de combattantes dessinés dans *Peine des faunes*. Lorsqu'elle décide de quitter son mari violent, laissant ses enfants auprès de lui, Rébecca rejoint son village natal, où la population s'oppose au projet de construction d'un oléoduc. Maggie, sa fille, rêvait d'entrer à l'université. Mais ce départ brutal brise cet espoir et oblige désormais l'adolescente à s'occuper de ses frères et sœurs. Une inquiétude bientôt accentuée par une annonce inattendue. Si Maggie est déjà fiancée à l'homme qu'elle aime, son père en a décidé autrement et lorgne la dot plus alléchante d'une autre famille. Or ce nouveau prétendant lui réserve le destin d'une survivante… Après *La Mer noire dans les grands lacs,* Annie Lulu ne se lasse pas de ces panoramas foudroyants, nécessaires et engagés, qui soulèvent les injustices de notre temps. ■

Marie Jouvin



★★★☆☆
PEINE DES FAUNES
ANNIE LULU
320 P., JULLIARD, 21 €

3 POCHES À LIRE

★★★☆☆
LES ENFANTS SONT ROIS
DELPHINE DE VIGAN
368 P., FOLIO, 8,40 €

Que représente la santé mentale d'un enfant, à côté de la volonté narcissique de certains parents influenceurs à les exhiber en bêtes de… Toile ? Recalée de *Loft Story*, Mélanie a une sérieuse revanche à prendre. Elle entraîne donc sa fille dans la spirale perverse et lucrative des sponsors et placements de produits. Puis son enlèvement fait entrer en scène une flic écœurée par la société du spectacle. Guy Debord aurait sûrement souscrit à la critique glaçante qui sous-tend *Les Enfants sont rois* !

Simon Bentolila

★★★★☆
OUBLIER, TRAHIR PUIS DISPARAÎTRE
CAMILLE DE TOLEDO
224 P., POINTS, 6,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 SEPTEMBRE.

Propulsé dans un train entre le XXe siècle et le XXIe, le vieux narrateur du conte en prose *Oublier, trahir puis disparaître* s'adresse à un fils parlant une autre langue. Camille de Toledo convoque les fantômes du passé et les spectres de l'avenir. Bientôt un réel pont se dessine, celui de Mostar en Bosnie, détruit pendant la guerre et reconstruit ensuite. Et l'on se laisse embarquer dans ce merveilleux voyage introspectif au cœur de l'Europe. **S.B.**

★★☆☆☆
L'ENFANT PARFAITE
VANESSA BAMBERGER
288 P., LIANA LEVI/PICCOLO, 11 €

Élève d'un prestigieux lycée parisien, Roxane est mal dans sa peau. Il faut dire que dans ces milieux privilégiés, l'injonction à la réussite est écrasante : des parents absents ne voient leur progéniture que par leur bulletin scolaire. Et puis il y a l'autre voix, celle de François, qui soigne Roxane de son acné. D'une écriture superbe où s'invite le slam, *L'Enfant parfaite* est un cri d'alarme sans fausse note sur la condition adolescente et humaine. **S.B.**

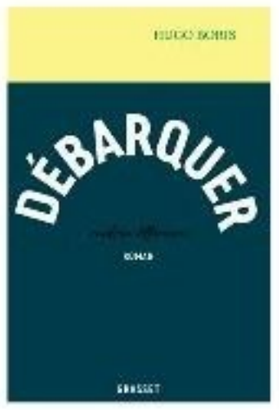
HUGO BORIS

Miroir de nos peines

L'auteur mêle avec brio les destins de deux soldats réunis lors du débarquement de Normandie.

Et si le propre des grands romanciers était de s'emparer des formes et des sujets qu'on pensait éculés, usés jusqu'à la corde, pour les amener vers autre chose, leur donner un supplément d'âme. Après avoir déconstruit le polar dans *La Délégation norvégienne*, l'odyssée spatiale dans *Je n'ai pas dansé depuis longtemps* ou encore le drame social dans *Police*, adapté à l'écran par Anne Fontaine, Hugo Boris se risque cette fois sur le terrain périlleux de la Seconde Guerre mondiale et place son intrigue dans les interstices d'un des événements les plus commentés de l'histoire : le Débarquement. Mais contrairement aux apparences et à une scène d'introduction spectaculaire, digne d'*Il faut sauver le soldat Ryan*, son livre est aux antipodes du brutal récit de guerre. D'abord parce qu'au cœur des combats, le romancier prend soin de dessiner en filigrane une brève mais sensuelle romance homosexuelle entre deux soldats. Ensuite

parce qu'après une cinquantaine de pages, nous voilà transportés dans le présent aux côtés de Magali, une guide normande qui vit sa vie sur un fil après la disparition mystérieuse de son mari. C'est elle qui va conduire Andrew, l'un des deux soldats rescapés dans son pèlerinage sur les lieux de cette passion fugace, née au cœur de l'horreur. Roman gorgé d'émotion, *Débarquer* raconte la rencontre inattendue, tout en silence et en sous-entendus, entre deux êtres abîmés qui se débattent avec les fantômes de leur passé. ■ **Léonard Desbrières**

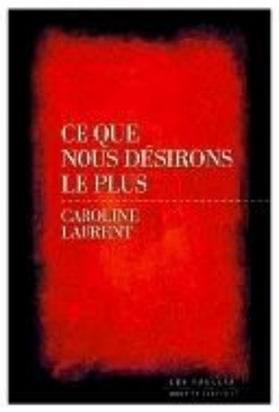


★★★★☆
DÉBARQUER
HUGO BORIS
198 P., GRASSET, 19 €

Double peine

CAROLINE LAURENT explore admirablement la puissance du deuil mêlée aux révélations effroyables.

Une amie meurt et tout se dérobe, si ce n'est ce premier roman que la narratrice et la défunte ont écrit à quatre mains quelques années plus tôt. Unique mausolée d'une histoire qui n'est plus. Au matin du 7 janvier 2021, l'autrice fait face à un autre livre. Ce n'est pas une fiction mais une réalité dramatique, l'affaire Kouchner-Duhamel se révèle. Faite d'horreur et d'inceste, on apprend que l'épouse du violeur savait et n'a rien dit. Cette épouse, c'est l'amie défunte. *Ce que nous désirons le plus* fait face à l'impensable, à l'éboulement émotionnel et à la brutalité du secret. C'est l'ineffable, selon Caroline Laurent, dans une langue ornée de poésie. ■ **Marie Jouvin**



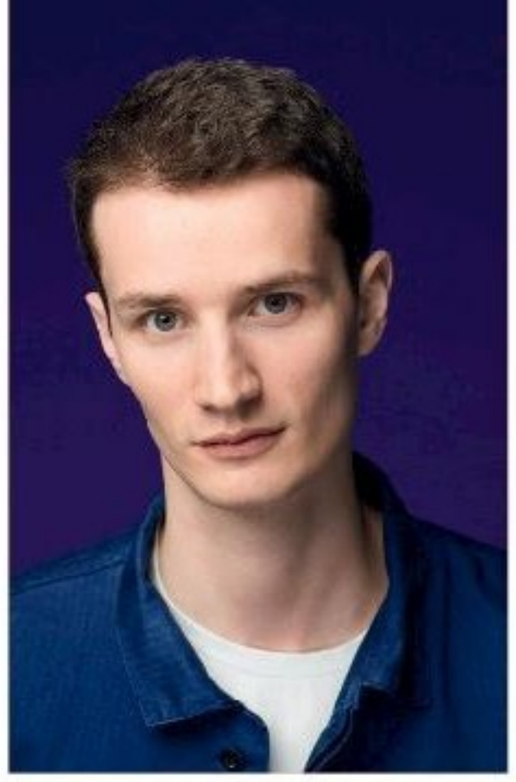
★★★☆☆
CE QUE NOUS DÉSIRONS LE PLUS
CAROLINE LAURENT
208 P., LES ESCALES, 20 €

JF PAGA/GRASSET

VICTOR JESTIN

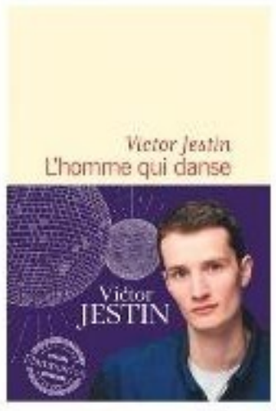
Mis en boîte

Chez l'écrivain, la piste de danse se vit comme la métaphore d'un monde où il faut trouver sa place.



Voici un roman sur… la danse et les boîtes de nuit. Mais ne fuyez pas ! Derrière ce thème improbable se cache l'émouvant portrait d'un garçon de province timide et mal dégourdi, qui trouve par hasard sur le *dancefloor* un moyen de s'affirmer, une place parmi les autres. Plusieurs soirs par semaine, il va à La Plage, la discothèque du coin, son repaire. Toute son humble vie tourne autour. Un peu trop, en fait. La boîte le libère, mais elle l'emprisonne aussi, en bouchant son horizon… Victor Jestin décrit l'évolution de son personnage sur une vingtaine d'années à travers un dispositif astucieux : le roman est découpé en une dizaine d'épisodes courts, articulé autour d'une personne qui traverse la vie d'Arthur. À chaque page, l'auteur trouve la formule juste, l'image forte, le détail qui condense une idée, une atmosphère, un sentiment. À travers Arthur, c'est toute une catégorie sociale qu'il décrit, celle des trentenaires sans perspectives de la toute petite classe moyenne, dans la France qu'on dit aujourd'hui « périphérique ». Inattendu, parfois poignant, *L'homme qui danse* est un beau roman sur la solitude, sur le besoin d'occuper une place dans le monde et d'être considéré quelque part, fût-ce seulement pour un pas de danse habile, sous les scintillements kitsch d'une boule à facettes. ■

Bernard Quiriny



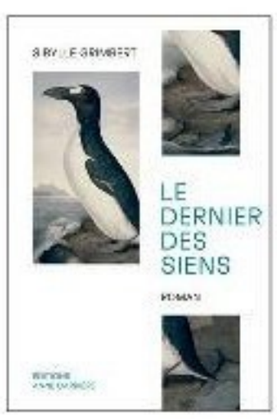
★★★☆☆
L'HOMME QUI DANSE
VICTOR JESTIN
192 P., FLAMMARION, 19 €

Un pingouin nommé miracle

SIBYLLE GRIMBERT tisse une relation bouleversante entre un homme et un animal, dernier spécimen de son espèce.

En 1835, Gustave, un jeune zoologiste, part en expédition en Europe du Nord pour le compte du Muséum d'histoire naturelle de Lille. *L'Origine des espèces* de Darwin n'a pas encore été publié. Sur l'île d'Eldey, au large de l'Islande, il est un jour le témoin d'un funeste spectacle, le génocide brutal d'une colonie de pingouins par les pêcheurs locaux. Récupérant de justesse le dernier spécimen, il se demande s'il va l'expédier à Lille vivant ou mort. Ce n'est qu'une fois rentré chez lui en Écosse que la conscience lui vient, face à l'animal, qu'il est le dernier de son espèce. Il en est ébranlé. Entre l'homme en plein questionnement philosophique et l'oiseau orphelin se tisse peu à peu une relation bouleversante. Magnifiquement écrit, rappelant les grands récits du XIXe de Melville ou London, *Le Dernier des siens* de Sybille Grimbert est aussi un cri d'alarme. Le duo de l'homme et de l'oiseau est inoubliable. Voici un ovni dans la rentrée littéraire, un roman d'une beauté hors du temps, et déjà un classique ! ■

Patricia Reznikov



★★★★☆
LE DERNIER DES SIENS
SIBYLLE GRIMBERT
192 P., ANNE CARRIÈRE, 18,90 €

PASCAL ITO/FLAMMARION

LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine littéraire

Alexis Brocas

Gare à tomber dans ses rets…

Il faut imaginer Alexis Brocas en culotte courte avec ses jeunes amis, cherchant un trésor caché dans les rochers de l'île de Ré ou poursuivant des trafiquants de berlingots, comme les personnages du *Club des cinq*, d'Enid Blyton, s'y employaient. Aujourd'hui, Alexis Brocas est rédacteur en chef adjoint de *Lire Magazine littéraire* et il prend la plume pour raconter un groupe de potes lancés, comme ses héros d'antan, dans une aventure sûrement plus sombre et plus dangereuse qu'alors : Fanny, Aymeric et Sébastien ne croient pas à la mort accidentelle de Stéphane, leur camarade de toujours, et enquêtent sur ce qui pourrait bien être un meurtre. Les voilà qui arpentent l'île, de Saint-Martin aux marais salants, sous l'œil circonspect mais bienveillant du commissaire Colin. *Il n'y a jamais de meurtre en l'île* est un récit d'aventures policières alerte mené à vélo et en trio : Alexis Brocas alterne les points de vue (Fanny, Aymeric et Sébastien) pour mieux noyer le poisson ; le sien en l'occurrence puisqu'il n'est sans doute pas insensé de penser que l'auteur a dû rêver ce genre d'aventures pendant ses séjours rétais… Il faut ajouter une belle ambiance lupinesque, une intrigue bien menée, des personnages attachants, une prégnance des lieux comme le suggère la collection « Terres sombres ». Ou comment la fiction redessine les souvenirs… ■ **Éric Libiot**

IL N'Y A JAMAIS DE MEURTRE EN L'ÎLE
ALEXIS BROCAS
304 P., LES PRESSES DE LA CITÉ, 21 €

L'instant LiRE: à la fnac

Retrouvez tous les mois nos conseils lecture en vidéo sur fnac.com/conseils-experts.

KINGA WYRZYKOWSKA - ANTHONY PASSERON

Un si lourd héritage

Deux premiers romans, mêlant enquête sociologique et histoire intime, explorent ce que la famille peut avoir de dangereux et de fascinant.

Le pétillant et drolatique *Patte blanche* de Kinga Wyrzykowska embrasse la somme des folies de notre époque. D'abord l'obsession pour la vie des autres qu'on traque sur les réseaux sociaux par ennui ou avidité. Ensuite, la peur de l'étranger et de l'ailleurs, de tout ce dont on parle dans les médias ou qui pourrait arriver. « *Imaginez, vous avez du temps à tuer* », suggère la voix de l'incipit. Une recherche sur Google et apparaît l'étrange destin des Simart-Duteil. Une famille bourgeoise irréprochable qui vit désormais cloîtrée, à l'abri du monde, dans sa résidence secondaire en Normandie – la mère, les trois enfants adultes, leurs conjoints et descendances.

Après la mort de leur père, les enfants ont découvert qu'ils avaient un frère caché en Syrie. Quand ce dernier leur demande de l'aide pour fuir la guerre et venir en France, Paul, l'aîné, un polémiste d'extrême droite, craint pour leur héritage et agite le danger du terrorisme islamiste: les ennemis sont partout, au coin de la rue et sur Internet. Les attentats de 2015 apportent de l'eau à son moulin. Au sein du cocon familial recréé dans le pays de Caux, on oublie les vieilles rancœurs. « *Nous sommes bien, là, tous les trois comme des koalas que rien ne peut atteindre* », dit Samuel à sa femme et à leur bébé. Bien sûr, c'est un enfer.

LE ROMAN DE L'OUBLI

Il y a comme un désir de revanche sociale dans le premier roman d'Anthony Passeron. L'auteur replonge dans un secret de famille honteusement enfoui – la mort de son oncle Désiré des suites du sida au début des années 1980 – pour l'inscrire dans le roman national. Explosant le décor d'« *une Provence fantasmée* », il écrit le roman de Désiré. Un jeune garçon destiné à reprendre la prospère boucherie familiale mais qui fut l'un de ces nombreux *Enfants endormis* tombés dans l'héroïne et frappés par le sida sans que leurs familles respectables d'artisans et de fonctionnaires de l'arrière-pays niçois n'aient rien vu venir.

Anthony Passeron signe un grand roman sur l'oubli, porté par une langue précise et sobre. Les courts chapitres sur la trajectoire de son oncle alternent avec ceux consacrés à la découverte du sida en France. Au début, l'attention des chercheurs et des médias se porte sur Paris et les milieux gays. Quarante ans plus tard, l'histoire de ces jeunes de Provence en première ligne du trafic de drogue organisé par la « French Connection » est enfin racontée. « *Pour une fois, ils seront au centre de la carte, et tout ce qui attire habituellement l'attention se trouvera à la périphérie* », dit l'auteur de ce roman, qui rappelle les débuts d'Annie Ernaux. ■

Gladys Marivat

★★★★☆
PATTE BLANCHE
KINGA WYRZYKOWSKA
320 P., SEUIL, 20 €

★★★★☆
LES ENFANTS ENDORMIS
ANTHONY PASSERON
288 P., GLOBE, 20 €

Dans l'angle mort des souvenirs

Chez SARAH JOLLIEN-FARDEL, les blessures ne cicatrisent jamais vraiment mais la vie reste la plus forte.

Un village des montagnes valaisannes, où tout le monde se connaît et tout se sait. Personne, pourtant, ne semble en mesure de protéger Jeanne des coups de son père, ni sa mère qui s'est depuis longtemps résignée à la violence de son époux, ni le médecin de famille qui soigne ses blessures sans les dénoncer. L'apprentissage comme bouée de sauvetage, Jeanne est admise à l'École normale des instituteurs. Loin de ses parents, elle se constitue un cercle d'amis, vit même ses premières amours. Le suicide de sa sœur, qu'elle avait longtemps crue la préférée de son père, fait néanmoins ressurgir ce qui se cachait dans l'angle mort de ses souvenirs, et révèle la monstruosité d'un être que rien ne semble pouvoir racheter. Roman des origines et de ce qui nous lie, à l'encontre de toute raison parfois, à ceux qui nous ont mis au monde, *Sa préférée* suit pas à pas son héroïne sur la voie d'une émancipation salvatrice. Sans voyeurisme ni fausse pudeur, les mots de Sarah Jollien-Fardel s'avèrent d'une infinie justesse pour dire ce passé qui, s'il ne peut totalement s'effacer, concède à chacun le droit de se réinventer. ■

Laëtitia Favro

★★★☆☆
SA PRÉFÉRÉE
SARAH JOLLIEN-FARDEL
200 P., SABINE WESPIESER, 20 €

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL - JESSICA JAGER

Le prénom des gens

« *Un prénom, c'est pour la vie* », assène-t-on aux angoissés de la parentalité. Eh bien non, heureusement… Ou hélas ? Née Polina à Moscou en 1989, francisée Pauline à son arrivée à Saint-Étienne, Polina Panassenko, devenue majeure, aspire à récupérer ses lettres de jeunesse. Mais la procureure le lui refuse, au prétexte que ce troc de voyelles compromettrait sa bonne intégration républicaine. Face à tant d'absurdité, la jeune femme « *tient* » une première fois « *sa langue* », s'empêchant d'agonir la magistrate d'insultes dans tous les idiomes de France et de Russie. Hilarante, cette scène d'ouverture ravive des questions à la fois actuelles et plus amères en bouche. Que devient une langue que l'on contient ? Pourquoi les prénoms génèrent-ils tant de crispations ? Quels oripeaux reste-t-il de la « France, terre d'accueil » ? Comme Laura Alcoba dans *Le Bleu des abeilles*, l'autrice épelle les souvenirs de son transfuge linguistique avec drôlerie, tendresse et une fantaisie bravache nourrie par ce « dedans-dehors » des cultures : premier McDo en Russie et bêchage de la datcha, puis première « *raklète* », en France, entrée en « *materneltchik* » mais aussi visite inopinée de son « *accent* », revenu en personne lui demander des comptes. ■ **Camille Thomine**

★★★★☆

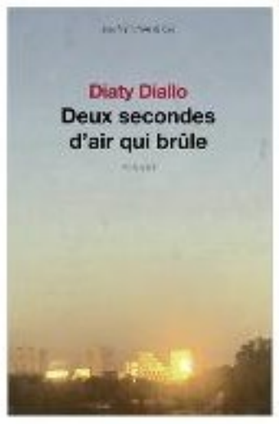
TENIR SA LANGUE

POLINA PANASSENKO

192 P., L'OLIVIER, 18 €

Ma cité va craquer

Suprême NTM, Mafia K'1 Fry, Tandem : il y a encore quelques années, le récit de la vie de banlieue faisait encore office de chasse gardée pour les rappeurs enragés et leurs textes acérés. Puis avec *La Haine* et, plus récemment, *Les Misérables*, il est devenu le terrain de jeu de cinéastes engagés. Mais il semblerait que de jeunes romanciers soient déterminés à s'en emparer. Dans la lignée des défricheurs Rachid Santaki, Faïza Guène ou David Lopez, Diaty Diallo donne à lire une des bombes de la rentrée. Au rythme d'une bande-son tonitruante, cette enfant de Seine-Saint-Denis retrace le quotidien d'Astor, Chérif, Issa, Demba, Nil et autres petits princes de la ville, entre barbecues sauvages, discussions endiablées, rires à gorge déployée et jeux du chat et de la souris avec la police. *Deux secondes d'air qui brûle* raconte surtout le moment de bascule tragique, l'assassinat coupable de Samy par les forces de l'ordre, un drame qui va mettre le feu aux poudres et enflammer la cité jusqu'à l'explosion. Avec une langue virtuose, à la poésie brute singulière, Diaty Diallo se fait la porte-voix d'un fatalisme déchirant et hurle au visage du lecteur, comme une prémonition et un appel à l'aide : « *La guerre des banlieues aura-t-elle lieu ?* » ■ **Léonard Desbrières**



★★★☆☆

DEUX SECONDES D'AIR QUI BRÛLE

DIATY DIALLO

176 P., SEUIL / FICTION & CIE, 17,50 €

PATRICE NORMAND/L'OLIVIER - BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

ET AUSSI…

★★★☆☆

FANTAISIES GUÉRILLÈRES

GUILLAUME LEBRUN

300 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 20,50 €

Future belle-mère de Charles VII, Yolande d'Aragon, mécréante achevée et experte en manigances, décide d'aider à s'accomplir la prophétie selon laquelle une pucelle libérerait la France. Elle en réunit quinze de basse extraction, soumises à un entraînement exigeant. Celle qui se distingue montre d'étonnantes prédispositions pour la guerre, préfère les femmes et entend d'autres voix que celle du Dieu de la Bible. La langue unique de Guillaume Lebrun, mélange de vieux français, d'anachronismes et d'emprunts à l'anglais, étonne et séduit jusqu'à la dernière page de ces *Fantaisies guérillères*, premier roman féministe qui malmène avec humour quantité d'idées reçues. Jusqu'à prendre un tournant fantastique librement inspiré d'H.P. Lovecraft. **Antoine Faure**

★★☆☆☆

LA POUPÉE QUI FAIT OUI

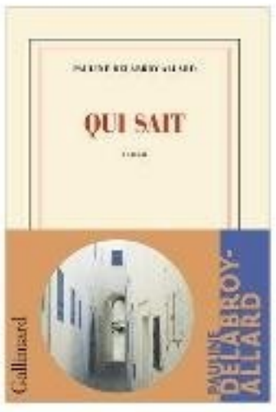
AGNÈS DE CLAIRVILLE

288 P., HARPER COLLINS, 18 €

En pleine rentrée dans une nouvelle école où elle est en pension, Arielle n'a qu'une obsession : *« perdre* [sa] *virginité à seize ans et demi ».* Dans une semaine exactement. Alors, elle se frotte aux garçons, et l'un d'eux sera celui qu'il lui faut. L'adolescente a un autre but : retrouver son (vrai) père. Car sa mère, Inès, ne lui a pas tout dit : elle profite du départ de sa fille pour faire le point sur sa propre vie. Arielle et Inès sont deux des voix narratives de ce premier roman choral. Situé vers 1985 (avec une bande-son d'époque), *La poupée qui fait oui* vaut pour son suspense, mais aussi pour la façon dont il déroule son sujet : faire qu'une fille ne soit pas le même genre de femme que sa mère. Le même genre de victime… **Hubert Artus**

Des retours controversés

Les nouveaux ouvrages de Pauline Delabroy-Allard et de Victoria Mas – remarquées pour leur premier roman – ont suscité des réactions opposées parmi les journalistes de la rédaction. Explications sous la forme du « pour ou contre ».



QUI SAIT
PAULINE DELABROY-ALLARD
208 P., GALLIMARD, 19,50 €

Pauline Delabroy-Allard

POUR ★★★★☆

Une succulente quête

On a toutes et tous recherché la signification étymologique de nos prénoms, en revanche nous ne savons pas toujours pourquoi ils nous ont été attribués. Pauline Delabroy-Allard, très remarquée en 2018 avec *Ça raconte Sarah,* s'empare du sujet dans *Qui sait*. Une succulente quête dans laquelle la narratrice, accompagnée de son chaton aveugle, cherche compulsivement à savoir pourquoi on l'a appelée Pauline Jeanne Jérôme Ysé. Un poil psychotique, l'autrice pousse son lecteur à modifier ses propres perceptions tout en faisant du nom de baptême un double de soi. Cette croisade du personnage principal – dont la nécessité survient à la suite d'une fausse couche – élabore une esthétique dramatique et théâtrale de toute beauté dans laquelle gravitent excès, déni et complexité de l'inconscient. ■ **Marie Jouvin**

CONTRE ★☆☆☆☆

Répétitif

La narratrice, à 30 ans, fait pour la première fois de sa vie la demande d'une carte d'identité. Elle s'aperçoit alors qu'elle a trois prénoms en plus du sien, Pauline, qui ne l'avaient jusqu'ici pas vraiment intriguée : Jeanne, Jérôme, Ysé. À qui font-ils référence ? Elle mène l'enquête auprès des siens, jusqu'en Tunisie… Pauline Delabroy-Allard écrit cette quête identitaire hallucinée dans un style répétitif et litanique, qui réserve au lecteur son lot de perles, comme celle-ci : « *Toutes les femmes se tournent vers moi. Les sourcils se haussent, deux par visage.* » Blague à part, il faut reconnaître à l'autrice un réel talent pour la broderie, cet art de remplir beaucoup de pages avec très peu de choses, en coupant le moindre cheveu en quatre. L'incipit est un avertissement : « *J'attends que quelque chose se passe.* » Nous aussi. ■ **Bernard Quiriny**

UN MIRACLE
VICTORIA MAS
224 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

Victoria Mas

POUR ★★★★☆

La confirmation du talent

Le Bal des folles portait sur une réalité des années 1880 et de l'histoire médicale. *Un miracle,* le deuxième roman de Victoria Mas, s'inspire de l'histoire de sœur Catherine Labouré, qui vit la Vierge en 1830, et fut à l'origine de la « médaille miraculeuse » des catholiques. De nos jours, sur l'île de Batz, sœur Anne est persuadée qu'elle aussi « *verra* ». Mais elle est devancée par Isaac, un lycéen orphelin de mère. Dans le village, chacun a ses raisons de ne pas croire le garçon, et de le haïr encore plus quand il répète qu'il « *a vu* ». La jeune religieuse en devient folle. Toutes et tous se déchaînent : un canevas dramatique dont l'autrice exploite tous les ressorts. Certes moins audacieux que son premier, ce nouveau roman confirme le talent et la ruse de Victoria Mas, décidément obsédée par les possédés. ■ **Hubert Artus**

CONTRE ★☆☆☆☆

Un rendez-vous manqué

Réussir son deuxième roman quand le premier a tout emporté sur son passage, voilà sans doute la tâche la plus ardue pour un jeune écrivain. Malheureusement, pour Victoria Mas, le « *miracle* » n'a pas eu lieu. Entre Roscoff et l'île de Batz, elle raconte, dans un récit désincarné, comment la supposée vision d'un jeune garçon va bousculer l'existence de toute une communauté. Si elle est toujours aussi habile dans l'art de façonner les ambiances, si son écriture s'affirme et gagne en musicalité, la romancière échoue cette fois à donner du souffle à son récit et à conférer une réelle épaisseur à des personnages auxquels on ne parvient que par bribes à s'attacher. Pour notre plus grand regret, l'histoire, imaginée comme un crescendo fatal, ne prend pas. Un rendez-vous manqué, mais l'espérance de bientôt se retrouver. ■ **Léonard Desbrières**

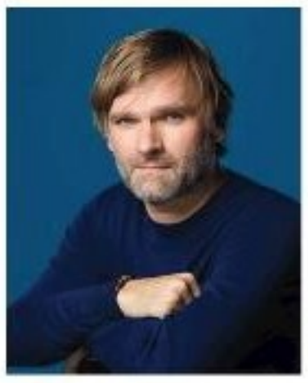
FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - PASCALITO/ALBIN-MICHEL

Pour quelques coups de griffes

Certains titres attendus de la rentrée ont déçu, voire agacé, certains de nos rédacteurs. À vous de partager (ou pas) ces points de vue tranchants…

Rose concon

➔ Muriel Barbery a bien compris l'essence de la littérature. Ainsi, à la fin d'*Une heure de ferveur,* elle nous indique que « *dans toute bonne histoire se croisent les trois axes majeurs où nous autres pauvres poussières nous déplaçons et chacun y fait coulisser sa vie selon ses propres ressources et infirmités. La naissance, l'amour, la mort. Le récit originel, le commencement et la fin* ». Mais le respect de ces règles ne suffit pas à rendre un roman passionnant. On peine en effet à s'intéresser au destin de Haru Ueno, qui fait le bilan de sa vie au moment où celle-ci va s'envoler. De toutes ces décennies, il sera en particulier question de la brève relation de ce marchand d'art japonais avec une Française, Maud, dont naîtra une petite fille que cet esthète ne connaîtra pas vraiment. Elle s'appelle Rose et on l'avait déjà rencontrée dans le précédent roman de Muriel Barbery, *Une rose seule*. Il y a bien un charme, une ambiance, une certaine maîtrise narrative, mais, en raison de platitudes et de clichés un peu kitsch *(« quelques pétales de cerisier volettent dans la brise tiède de mai »),* les événements se suivent sans le moindre frisson, la moindre émotion. Au final, on lit *Une heure de ferveur* un peu comme on se promène dans les allées d'un Jardiland, entre les plantes soldées et les poteries en toc. Pas forcément si désagréable, mais on attendait mieux. ■ **Baptiste Liger**



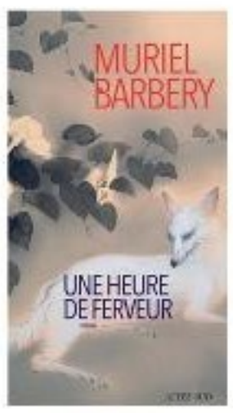
Un père et passe

➔ Les écrivains sont parfois les critiques les plus véhéments de leurs œuvres. Ainsi, Olivier Adam parle-t-il, à la page 11 de *Dessous les roses*, de « *la mort du père pour les nuls* » et, un peu plus loin, de « *banale affaire de famille. Qui était à peine une histoire* ». Ici, une famille, donc, se retrouve à l'occasion de l'enterrement du père. Dans ce pavillon de banlieue, la mère accueille ainsi ses enfants, Claire, Antoine et la « vedette » du clan, Paul, célébrité du théâtre et du cinéma en froid avec ses proches, qui considèrent qu'il les snobe et qu'il les a salis dans ses créations. Alternant la parole des membres de la fratrie dans une construction en trois actes, Olivier Adam dissèque les tensions familiales (ce qu'il a très bien fait, dans le passé) et s'interroge sur notre rapport à la fiction. Et qu'importe le manque d'originalité de la trame : *Dessous les roses* fonctionne avant tout sur des détails, sur l'énergie de certaines scènes ou paroles. Hélas, les personnages restent trop caricaturaux et la mise en abyme, pataude, donne la sensation d'une mécanique qui tourne un peu à vide. On saura gré toutefois à l'auteur de nous avoir donné envie de revoir *Cartouche* avec Jean-Paul Belmondo. C'est déjà ça. ■ **B.L.**

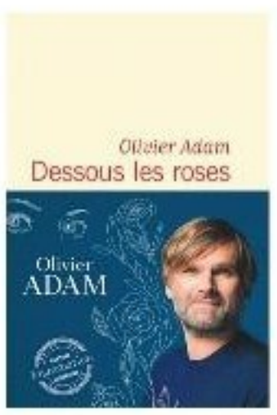
Dystopie fourre-tout

➔ Palimpseste : parchemin dont on a effacé la première écriture pour pouvoir écrire un nouveau texte. Un procédé dont on devine les dérives lorsqu'il s'applique au roman national et à la volonté de dissimuler certains faits historiques. Pour avoir mis au jour un ancien camp pour les Tziganes pendant la Seconde Guerre mondiale, le père de Simon Kaas est banni de la communauté des historiens, quand sa mère, héroïne d'une série policière, est adulée par le public. Au fil d'un monologue entrelaçant son histoire intime à celle de l'État consumériste dans lequel il a été élevé, Simon, employé en tant que troll pour une société au service d'un parti populiste, ajoute sa voix aux discours préexistants… et nous perd dans ses circonvolutions, que l'on tente avec la meilleure volonté de suivre, en vain. Car d'Alexis Ragougneau, on avait tant aimé *Opus 77*, finaliste du prix Femina 2019, et *Niels*, en lice pour le prix Goncourt 2017. En tant qu'auteur de théâtre, il témoigne d'une maîtrise de l'oralité qui aurait pu nous permettre de suivre le fil des pensées de Simon si leur densité ne finissait par nous prendre la tête, et nous inviter à refermer bien vite cette dystopie fourre-tout que l'on aurait pourtant adoré aimer. ■ **Laëtitia Favro**

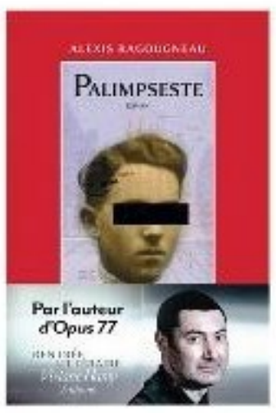
BOYAN TOPALOFF - PASCAL ITO/FLAMMARION - SÉBASTIEN LEBAN/VIVIANE HAMY



★☆☆☆☆
UNE HEURE DE FERVEUR
MURIEL BARBERY
256 P., ACTES SUD, 20,80 €



★☆☆☆☆
DESSOUS LES ROSES
OLIVIER ADAM
224 P., FLAMMARION, 21 €



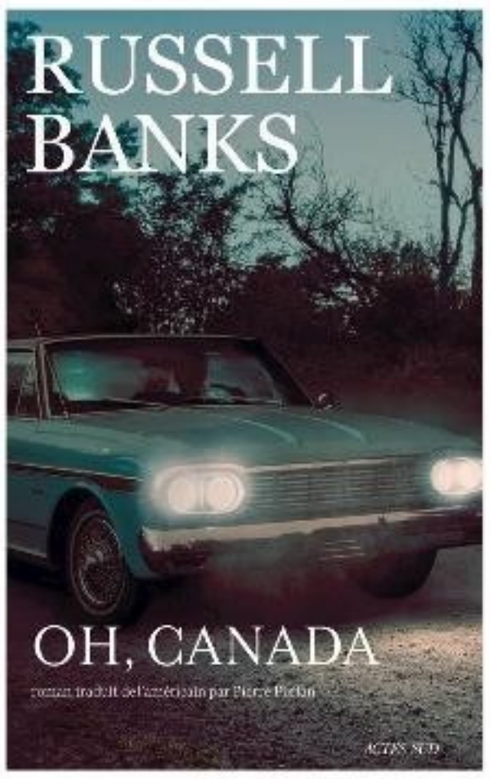
★☆☆☆☆
PALIMPSESTE
ALEXIS RAGOUGNEAU
320 P., VIVIANE HAMY, 19,90 €

Russell Banks

Oh, Canada

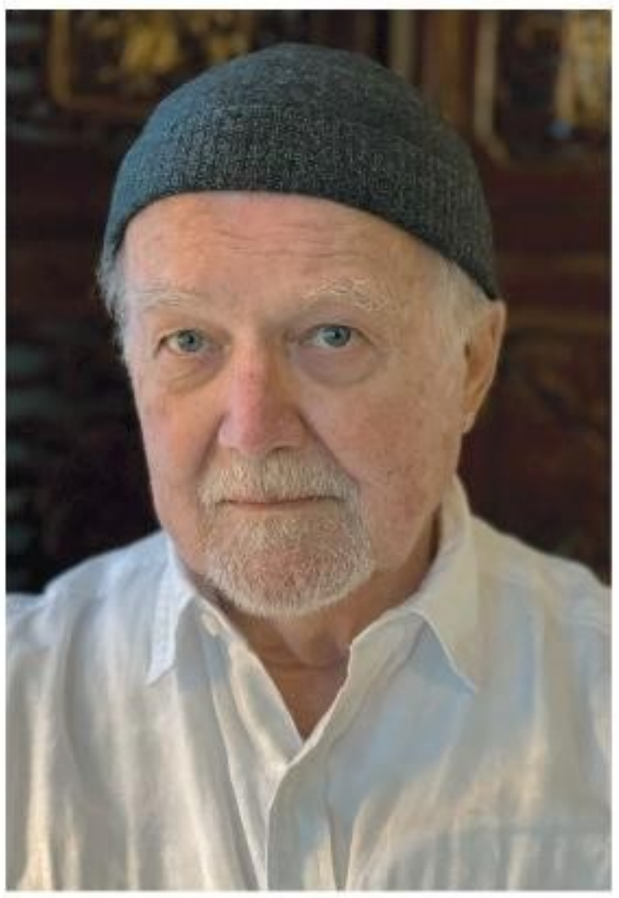
L'âge et la maladie nous réduisent peu à peu à une conscience déclinante qui vit recluse dans ses souvenirs puisque, pour elle, ni le présent ni l'avenir n'existent plus. Avec *Oh, Canada*, Russell Banks ausculte les derniers soubresauts d'une telle conscience avant le néant, celle de Leo Fife, documentariste engagé vivant au Canada dont le travail sur les exactions de l'État américain au Vietnam aurait inspiré *Apocalypse Now* ; il avait lui-même fui les États-Unis en tant qu'objecteur de conscience. En 2018, atteint d'un mal incurable, Fife accepte la proposition de son disciple Malcolm de se confier sur son art au long d'un film intimiste tourné dans la pénombre. Ce qu'il révèle alors n'a rien d'attendu, puisque sa vie entière repose sur des strates de mensonges qu'il ne supporte plus et veut mettre au jour. Plutôt qu'à ses admirateurs, c'est à son épouse qu'il estime devoir la vérité : il exige qu'elle assiste à sa confession. Pour cette plongée dans l'étrange fonctionnement de la mémoire, indissociable des sens et aussi trompeuse qu'eux, Banks s'adresse plus à l'intellect de son lecteur qu'à ses émotions. Il ne mise pas non plus sur d'incessants rebondissements. Le cœur de son propos consiste à montrer avec acuité combien les intentions structurent les vérités acquises. Sur un rythme lent, on suit comment s'opère le choix du mensonge chez Fife comme chez ceux qui idéalisent son existence. Lancinante, une question très actuelle demeure en arrière-plan : faire le bien exige-t-il qu'on soit irréprochable ? ■

Antoine Faure



OH, CANADA (FOREGONE)
RUSSELL BANKS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PIERRE FURLAN, 336 P., 23 €. COPYRIGHT ACTES SUD. EN LIBRAIRIES LE 7 SEPTEMBRE.

FESTIVAL AMERICA
LITTÉRATURES & CULTURES D'AMÉRIQUE DU MONDE
DU 22 AU 25 SEPTEMBRE 2022
VINCENNES / FRANCE
VOIX D'AMÉRIQUE 20 ★NS 10ÈME EDITION



CHASE TWICHELL/ACTES SUD

BIO EXPRESS

1958
Excellent élève, à 18 ans, Russell Banks abandonne sa bourse à la Colgate University (New York) dès la première année dans le but de rejoindre l'armée de Fidel Castro, mais finit par trouver un emploi dans un grand magasin de Floride où il rencontre une vendeuse, qu'il épousera.

1986
Son roman *Terminus Floride* lui vaut une première place de finaliste du prix Pulitzer avant *Pourfendeur de nuages* (finaliste en 1999). Le livre remporte le prix John-Dos-Passos 1985 pour son exploration de thèmes spécifiquement américains et ses expérimentations formelles.

1999
Il fonde Cities of Refuge North America, une organisation chargée d'accueillir des auteurs menacés dans leur pays. L'un de ses vice-présidents est Salman Rushdie, auquel il succéda en 1998 comme président du Parlement international des écrivains.

1

Fife se tortille dans le fauteuil roulant et dit à la femme qui le pousse : J'oublie pourquoi j'ai accepté ça. Dites-moi pourquoi j'ai accepté.

C'est la première fois qu'il le lui demande. Ce n'est pas une question, c'est une plaisanterie légère, une façon de se moquer de lui-même, de s'apitoyer sur son sort, et il le dit en français, mais la femme n'a pas l'air de saisir. Elle est haïtienne, âgée de cinquante et quelques années, sans beaucoup d'humour, brusque et professionnelle – exactement ce qu'Emma et lui cherchaient chez une infirmière. Maintenant, il en est moins sûr. Elle s'appelle Renée Jacques. Elle parle anglais avec réticence et un français qu'il a du mal à comprendre bien qu'il passe pour le parler couramment, du moins si c'est du québécois.

Tendant le bras au-dessus de lui, elle ouvre la porte de la chambre, pousse doucement le fauteuil au-delà du seuil, dans le couloir. Ils passent devant la porte fermée de la chambre adjacente dont Emma a fait son bureau et où elle dort depuis que Fife s'est mis à rester éveillé toute la nuit en alternant bouffées de chaleur et frissons. Il se demande si elle est là en ce moment. Pour se cacher de Malcolm et de son équipe de tournage. Pour se cacher de la maladie de son mari. De la mort imminente de son mari.

S'il le pouvait, il se cacherait lui aussi. De nouveau, il demande à Renée pourquoi il a accepté ça.

Il sait qu'elle pense qu'il ne fait que geindre sans vraiment vouloir qu'elle réponde. Elle dit : Monsieur Fife a accepté l'interview parce qu'il est célèbre à cause de quelque chose dans le cinéma, et les gens célèbres doivent donner des interviews. Elle ajoute : Il y a déjà une heure qu'ils sont là à installer leurs lampes, à déplacer des meubles et à couvrir toutes les fenêtres du salon avec du drap noir. J'espère qu'ils comptent bien tout remettre comme c'était, avant de partir.

Fife demande si elle est certaine que Mme Fife – elle s'appelle Emma Flynn, mais il l'appelle Mme Fife – est encore à la maison. Elle n'est pas sortie sans me le dire, pas vrai ? Il baisse la voix comme s'il se parlait à lui-même et ajoute en anglais : J'ai besoin d'elle ici, bordel. C'est uniquement à cause d'elle que j'ai accepté ce foutu machin. Si elle est pas là pendant, je vais tout arrêter avant que ça commence. Vous voyez ce que je veux dire ? demande-t-il à l'infirmière.

Elle ne répond pas. Se contente de pousser lentement le fauteuil dans le long corridor, étroit et sombre.

Il lui dit qu'il n'a aucune envie de devoir répéter ce qu'il a l'intention de raconter aujourd'hui, et que, de toute façon, il n'aura sans doute pas l'occasion de le répéter.

Renée Jacques mesure presque un mètre quatre-vingts, elle a les épaules carrées et le teint très sombre avec des pommettes saillantes et des yeux écartés. Elle lui fait penser à quelqu'un qu'il a connu il y a de nombreuses années, mais il n'arrive pas à se rappeler qui. Fife aime l'éclat que jette la peau lisse et brune de cette femme. C'est une infirmière de jour à domicile, et elle n'est pas tenue de porter un uniforme au travail, sauf si les clients l'exigent. Emma, quand elle a engagé Renée, avait bien spécifié : s'il vous plaît, pas d'uniforme, mon mari ne veut pas d'une infirmière en uniforme, mais Renée a quand même débarqué en tenue blanche impeccable. Au début, ça a flanqué la trouille à Fife, mais au bout de dix jours il s'y est habitué. Et puis son état s'est détérioré depuis qu'elle est arrivée. Il est plus faible, il a l'esprit plus embrouillé – seulement par intermittence mais de plus en plus souvent –, et il lui est plus difficile de prétendre qu'il n'est que momentanément handicapé, juste patraque, en train de se remettre d'une maladie curable. L'uniforme de l'infirmière ne l'embête plus autant, à présent. Ils sont prêts à ajouter une infirmière de nuit, et cette fois Emma n'a pas spécifié : s'il vous plaît, pas d'uniforme.

EMMA, QUAND ELLE A ENGAGÉ RENÉE, AVAIT BIEN SPÉCIFIÉ : S'IL VOUS PLAÎT, PAS D'UNIFORME, MON MARI NE VEUT PAS D'UNE INFIRMIÈRE EN UNIFORME, MAIS RENÉE A QUAND MÊME DÉBARQUÉ EN TENUE BLANCHE

Renée pousse le fauteuil dans la cuisine, et au moment où ils traversent la pièce du petit-déjeuner, Fife jette un coup d'œil par l'étroite et haute fenêtre aux vingt carreaux pour voir en bas les dômes noirs des parapluies lutter contre le vent de la rue Sherbrooke. De gros flocons de neige molle se mêlent à la pluie et une couche glissante et grise de neige fondue recouvre les trottoirs. Les voitures passent sans bruit dans des éclaboussures. Des bourrasques de vent frappent silencieusement les murs épais, semblables à ceux d'une forteresse, du bâtiment en pierre de taille grise. L'appartement, vaste et dessiné de façon anarchique, occupe toute la moitié sud-est du deuxième étage. L'archidiocèse de Montréal s'est servi de cet immeuble pour loger des religieuses, les petites sœurs franciscaines de Marie, dans les années 1890, puis il l'a vendu dans les années 1960 à un promoteur qui l'a converti en une douzaine de luxueux appartements de six et sept pièces hautes de plafond.

Renée dit que Mme Fife, après avoir jeté un coup d'œil au temps qu'il fait, s'est dite contente de rester à la maison aujourd'hui. Mme Fife travaille dans son •••

bureau avec son ordinateur. Elle a demandé à Renée de dire à M. Fife qu'elle viendra le voir lorsque l'équipe du film démarrera l'interview.

Ouais, bon, je peux pas le faire si elle est pas là. Vous voyez ce que je veux dire ? demande-t-il de nouveau.

Renée dit que puisque, en réalité, il parlera à une caméra et à celui qui fait l'interview ainsi qu'à des gens qui un jour regarderont le film à la télévision, ne pourrait-il pas faire semblant de parler à sa femme comme si elle était là en réalité ?

Il répond : Vous parlez trop.

Vous m'avez demandé si je voyais ce que vous vouliez dire, quand vous avez dit que vous vouliez qu'elle vienne vous écouter pendant l'interview.

C'est vrai. Mais, quand même, vous parlez trop.

Elle ouvre la lourde porte coulissante qui donne dans le salon, fait franchir au fauteuil le seuil surélevé et le pousse dans la pièce plongée dans l'obscurité. L'appartement des Fife était occupé à l'origine par le prélat qui supervisait le séminaire. Lambrissé de bois, il comporte trois chambres à coucher, une salle à manger classique, un petit salon, un grand salon, un bureau et une bibliothèque que Fife utilise comme salle de montage. Il a acheté l'appartement vers la fin des années 1980, quand Westmount Immobilier s'est effondré. Leonard Fife et Emma Flynn n'ont pas d'enfants, ils sont bilingues, ils ont une personnalité séduisante et ce sont des semi-célébrités artistiques. Au fil des ans, ils ont fait évoluer les pièces pour les adapter aux besoins entremêlés de leurs vies professionnelles et personnelles.

CE N'EST PAS LE FAUTEUIL, QUE NOUS ALLONS FILMER, MAIS JUSTE LE VISAGE DE LEO, SON COU ET SES ÉPAULES, PARFOIS DE FACE, PARFOIS DE PROFIL OU PAR-DERRIÈRE

Rien, dans cette salle, ne correspond au souvenir qu'il en garde. Au lieu de pénétrer dans un vaste salon avec un haut plafond et quatre grandes fenêtres pourvues de rideaux, pièce confortablement meublée de canapés, de fauteuils, de tables et de lampes dans le style du milieu du xx^e^ siècle, Fife vient d'entrer dans une boîte noire aux dimensions inconnues. Il sent la présence de plusieurs autres personnes dans cette boîte, peut-être y en a-t-il même quatre. Leur silence s'est fait abruptement, on dirait qu'ils ont retenu leur souffle à son arrivée comme s'ils ne voulaient pas qu'il sache qu'ils parlaient de lui. De sa maladie.

Ils soufflent et Fife les entend respirer. Son odorat et son sens du goût sont presque morts et sa vue est devenue trouble, mais son ouïe est encore fiable.

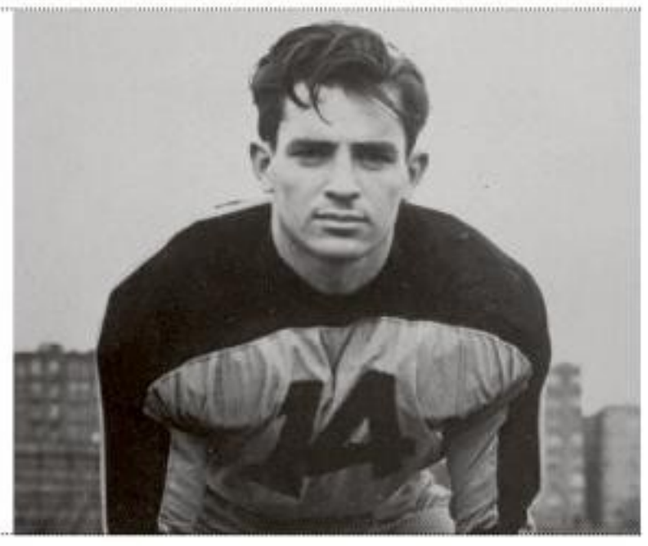
Par ici, Leo ! C'est Malcolm qui parle en anglais et qui ajoute : Vincent, est-ce que tu pourrais nous donner un peu de lumière ?

Vincent, c'est le caméraman – bien qu'il préfère se faire appeler directeur de la photographie. DP. Il demande à Malcolm s'il souhaite qu'on allume les lampes du salon. Pour que Leo puisse prendre ses repères, précise-t-il. Bonjour, Leo. Merci de nous permettre de faire ça, *man*. Je t'en suis vraiment reconnaissant. Pour ses amis, Leonard Fife s'appelle Leo. Vincent est grand, en forme de poire, il a les épaules et la tête étroites et de petites mains délicates de bijoutier. Aujourd'hui, il porte ses lunettes de marque à monture rose. Il a une fine moustache blonde clairsemée et mal taillée, des lèvres rouges qui font la moue et des yeux bleu pâle humides.

À son tour, Malcolm dit bonjour et remercie Fife. Pour l'instant, Vincent, ne touchons pas à l'éclairage maison. On s'est emmerdé pendant une heure pour avoir du noir complet, dit-il, et tous les luminaires et les lampes ont été débranchés et déplacés. Vincent appuie sur un commutateur qu'il tient à la main, et un petit cercle de lumière bien découpé surgit sur le plancher nu. C'est là qu'on interrogera Fife. Il se rappelle que cet endroit du parquet était recouvert

L'INFO EN PLUS

En 1967, Banks accueille dans sa maison du New Hampshire Jack Kerouac *[photo]* et quarante de ses amis en quête d'un lieu de débauche pour le week-end. Deux ans avant sa mort d'un ulcère à l'estomac, l'auteur de *Sur la route* surprend son cadet par une alternance de moments de brillance et d'aigreur alcoolisés. Plus que dans le style de Kerouac, c'est dans son profil d'autodidacte et son attitude expansive et personnaliste vis-à-vis de l'écriture que Banks se reconnaît, contrastant avec les préoccupations plus formelles des modernistes Faulkner ou Hemingway.



PUBLICITY IMAGE FROM PR COMPANY

par un tapis, un kilim qu'Emma et lui ont rapporté d'Iran en 1988. Fife aimerait mieux que la salle reste dans une obscurité totale, pas besoin de ce projecteur pin-spot, qu'on lui permette d'être seulement une voix désincarnée qui émerge d'une obscurité vide pour s'adresser à une obscurité incarnée. Mais il sait quel genre de film Malcolm a programmé.

Fife espère ne pas devoir entendre Malcolm et son équipe le féliciter à nouveau pour sa bonne mine. Il a déjà reçu plus que sa part de leurs compliments ineptes et mensongers le mois dernier, quand ils sont venus de Toronto lui rendre visite au centre Segal de cancérologie et que quelqu'un a eu l'idée géniale de cette interview filmée.

En fait, il pense que c'est lui, pas Malcolm ni quelqu'un d'autre, qui a eu cette idée. Et ce n'est pas parce qu'il se voyait assez beau pou être filmé : il sait à quoi il ressemble. C'est parce qu'il se savait en train de mourir.

Une voix de femme trille dans l'obscurité et le remercie. Fife reconnaît la voix de Diana, la productrice de Malcolm, longtemps compagne du même Malcolm. Ils lui sont tous reconnaissants, dit-elle. Elle a une voix grêle et haut placée qui résonne aux oreilles de Fife comme un cri perçant retenu. Une voix que Fife a toujours détestée. Dès que tu as envie de faire une pause, dit-elle, ou de te reposer, ou quoi que ce soit, vas-y, dit-elle. Ne force pas.

Malcolm et son équipe sont installés à Toronto, et mantenant ils parlent tous en anglais. Diana dit à Renée : Si vous voulez bien, ma chère, poussez le fauteuil ici, sous l'éclairage. Ce n'est pas le fauteuil, que nous allons filmer, mais juste le visage de Leo, son cou et ses épaules, parfois de face, parfois de profil ou par-derrière. Tout le reste, on le noircira. Elle s'exprime avec l'autorité d'une institutrice.

Renée se fiche pas mal sans doute de savoir comment ils ont l'intention de filmer Fife, mais elle comprend suffisamment l'anglais de Diana pour placer le fauteuil directement sous le spot.

C'est le style que tu as inventé, *man,* dit Malcolm. Rétro-éclairer le côté hors champ du visage, rien d'autre. Il s'avance jusqu'au fauteuil roulant pose une main sur l'épaule de Fife. Il m'a semblé que ça s'imposait. Tu crois pas ? J'espère que tu n'as pas d'objections.

Non, je n'en ai pas.

Considère que c'est un hommage de la part d'un de tes protégés.

Un hommage d'un de mes protégés. Rien à redire, je pense. Tu travailles avec quoi, comme caméra ?

C'est Vincent qui répond. La Sony FS7.

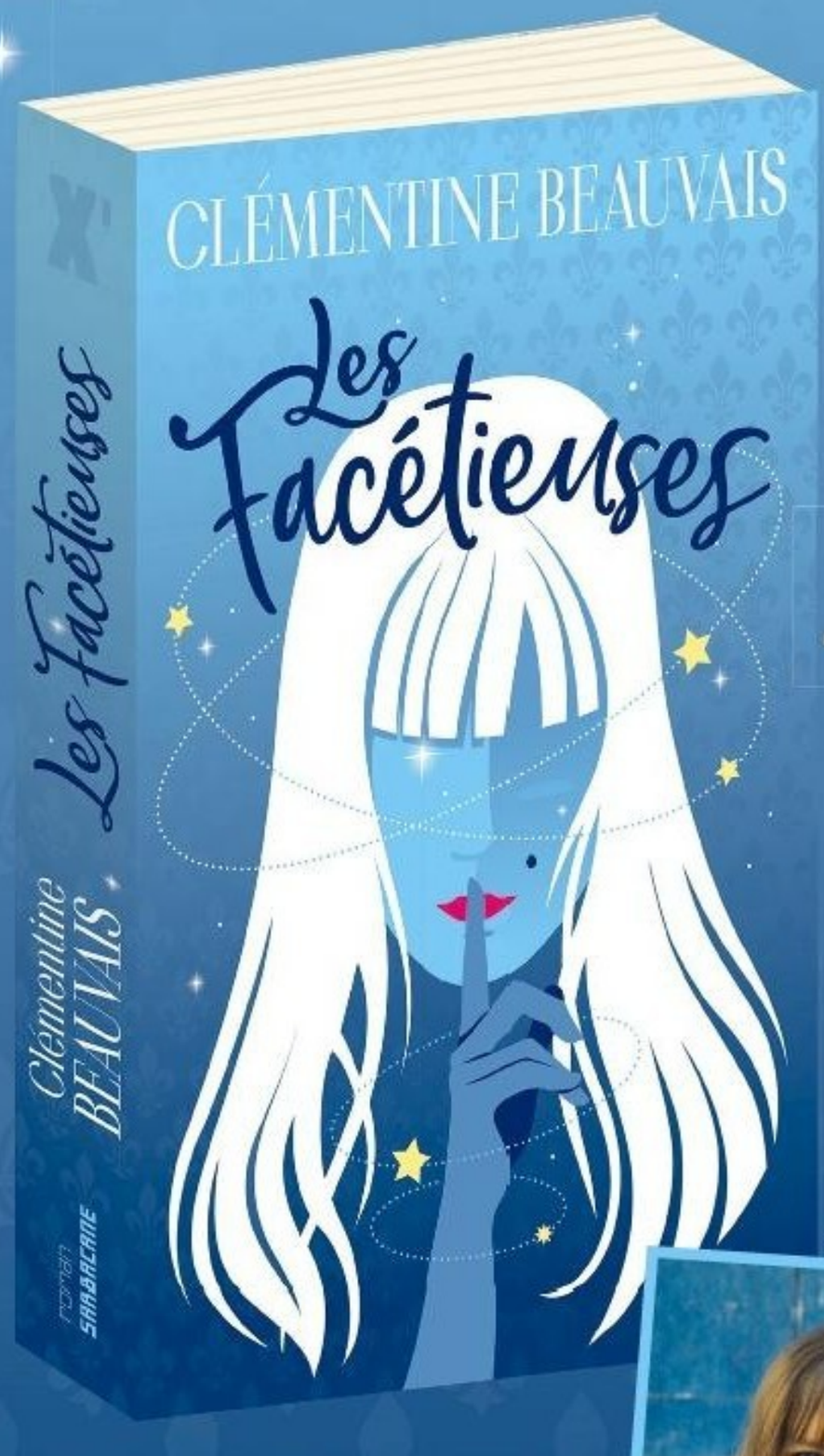
Qui d'autre est ici ? Dans cette pièce, je veux dire.

Malcolm dit : Sloan est là-bas dans le coin. Elle te mettra le micro et s'occupera du son avec ça et avec une perche s'il le faut. Le son de la Sony a besoin d'être renforcé. Sloan, tu l'as rencontrée deux ou trois fois à Toronto.

Je m'en souviens, dit Fife en lui coupant la parole. Il pense que Malcolm a une liaison avec cette fille.

Une nouvelle prouesse littéraire
de CLÉMENTINE BEAUVAIS
à la frontière du **ROMAN RÉALISTE**
et du **MERVEILLEUX**

Les Facétieuses



© Pierre Cattoni

CLÉMENTINE BEAUVAIS

L'autrice de *Songe à la douceur*

roman
SARBACANE

JULIE OTSUKA

La mémoire du chlore

Dans sa *Ligne de nage*, l'écrivaine plonge ses lecteurs au fond de la piscine, et dans ses souvenirs, poursuivant sa réflexion sur le devoir de mémoire et le devenir des Américains d'origine japonaise.

La puissance n'est pas une question de longueur, et on aime qu'un roman d'apparence brève nous emporte loin. C'est le signe qu'il vient, justement, de loin. Tels sont les romans de Julie Otsuka : 180 pages pour *Quand l'empereur était un dieu* (2004), 144 pour *Certaines n'avaient jamais vu la mer* (2012), et 176 pour cette *Ligne de nage*, qui paraît aux éditions Gallimard quelques mois après sa publication américaine. Trois joyaux métaphysiques, marqués par une prose minimaliste, lancinante, incantatoire et majestueuse et par une densité remarquable. Le deuxième – couronné aux États-Unis par le PEN/Faulkner Award for Fiction avant de se voir décerner le prix Femina étranger en France – évoquait l'arrivée en Amérique de jeunes femmes venues du Japon en bateau, au début du xx[e] siècle, à la recherche d'un nouveau départ qui allait se transformer en cauchemar. Le premier racontait les camps où furent parqués les citoyens américains d'origine nippone et les immigrés japonais, juste après l'attaque de Pearl Harbor. Les parents de Julie Otsuka avaient subi ces internements, et il en est aussi question dans cette *Ligne de nage*, qui traite avant tout de mémoire, de vieillesse, et… de natation.

UNE FISSURE AU FOND DU BASSIN

On plonge dans ce roman en maillot et bonnet de bain. Dans une piscine « *profondément enfoncée sous terre, dans un espace caverneux à plusieurs mètres sous les rues de notre ville* ». Les premières pages sont une ode à la tranquillité de l'endroit. À l'effort, à l'exercice, au réconfort. Ensemble, les nageurs de toutes sortes (les « *alpha* », les « *rapides* », les « *lents* ») forment une « *communauté* » revendiquée comme telle. Même la narration est collective, à la première personne du pluriel. Le récit est alors une comédie

JEAN-LUC BERTINI/PASCO/GALLIMARD

de mœurs, et vous ne nagerez plus de la même façon après l'avoir lu.

Quand, au détour d'une page, ce « nous » voit une fissure, au fond du bassin. À ce moment, tout le monde prend peur. De quoi cette fissure est-elle le signe ? D'ailleurs, est-elle réelle ? C'est un virage dans le livre, qui parodie le roman catastrophe : il paraîtrait que des fissures apparaissent dans d'autres piscines, partout dans le monde… Le roman s'engouffre bientôt dans cette nouvelle ligne pour changer de thème, de forme, et de lieu.

« Mon travail consiste à maintenir les histoires de nos familles en vie, car beaucoup de descendants ne les connaissent pas »

« J'ai pratiqué la natation dans une piscine semblable à celle-ci, avec une "communauté" de nageurs, pendant une dizaine d'années », avance l'écrivaine, qui reconnaît que c'est du passé. C'est durant cette période qu'elle a *« réuni des idées, des souvenirs, des pensées »*, et qu'est venue *« l'idée d'une communauté »*. Elle précise : *« On ne sait jamais qui sont les gens qui nagent. C'est un lieu très démocratique. J'ai enchaîné les paragraphes, épars, que j'ai laissés de côté, car j'écrivais alors mon deuxième roman. »*

Bien des années après, rassurée par l'accueil et par les récompenses de *Certaines n'avaient jamais vu la mer*, Julie Otsuka a retrouvé ces notes. Elle les a reprises. *« J'ai écrit ce qui est devenu le premier chapitre. C'est en écrivant que m'est venue l'idée de la fissure. C'était… amusant »*, rigole-t-elle aujourd'hui. Elle s'est remémoré un autre texte, griffonné des années auparavant. Il évoquait la relation entre une femme et sa mère. Entre elles : beaucoup de silences, de reproches, de culpabilité. Un trauma. Qui allait s'exprimer en ressortant de la fissure. Voilà comment Alice, dernier personnage à sortir de l'eau à la fin du deuxième chapitre, devient une mère placée dans un institut médicalisé au début du troisième. Sa fille, écrivaine quadragénaire, vient la voir, et les chapitres suivants se muent en face-à-face. La narration change, alternant le « tu » et le « elle ». Les fissures ne sont plus au fond de la piscine, mais dans les souvenirs d'Alice, qui perd la mémoire. Le récit, justement, éclaire quelques épisodes de sa vie. Admettant la dimension *« personnelle »* de son livre *(« J'ai été traumatisée lorsque ma mère a commencé à décliner »)*, Julie Otsuka rejette toute dimension autofictionnelle : *« J'ai utilisé des éléments de ma propre vie et de celle de mes grands-parents, mais beaucoup d'autres n'ont rien à voir avec ma famille. »*

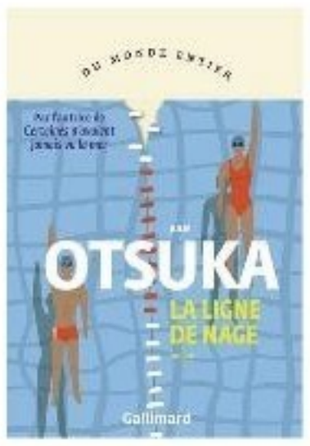
L'ART DE LA BRIÈVETÉ ET DE LA RARETÉ

À la figure du père dans *Quand l'empereur était un dieu* répond ici celle de la mère. Les deux livres se rejoignent sur un thème : le devoir de mémoire quant à l'internement des Américains d'origine japonaise. *« Mon travail consiste aussi à maintenir ces histoires de nos familles en vie, car beaucoup de descendants ne connaissent même pas cette page de leur histoire »*, revendique l'écrivaine.

Trois romans en (bientôt) vingt ans – et n'allez pas croire que certains ont échappé à la traduction française : Julie Otsuka manie aussi bien l'art de la brièveté que celui de… la rareté. Diplômée en art, ancienne peintre, celle qui fête cette année ses 60 ans avoue avec le sourire être une *« écrivaine lente »* et *« prendre des mois et des mois pour tester et trouver la bonne voix. J'ai besoin d'avoir une idée et un plan très précis avant de commencer l'écriture. » « Je travaille tous les jours, et pourtant ça me prend des années ! »*, Plus sérieuse, elle précise qu'elle se déplace beaucoup, dans les universités et les écoles, pour *« des conférences aussi bien sur mes romans, que, surtout, sur ce qui est arrivé aux Américains d'origine japonaise »*. Alors, oui, la puissance est avant tout une question de fond. ■

Hubert Artus

AUDREY SOVIGNET



★★★★★
LA LIGNE DE NAGE (THE SWIMMERS)
JULIE OTSUKA
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CARINE CHICHEREAU, 176 P., GALLIMARD, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 1ER SEPTEMBRE.

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

La Révolution en boucle

Les romans qui vous embarquent, par le truchement d'un personnage, dans la traversée exhaustive d'un siècle ou d'un phénomène historique de grande ampleur se voient souvent taxés de manque de crédibilité – tel *Les Bienveillantes*, où le SS Max Aue séjournait sur la quasi-totalité des fronts européens ouverts par l'Allemagne nazie. Le Colombien Juan Gabriel Vásquez a résolu le problème : sa *Rétrospective* retrace la trajectoire d'une famille de révolutionnaires partie de l'Espagne en guerre civile, passée, entre autres, par la République dominicaine, puis par la Chine maoïste, avant de rallier la guérilla colombienne… Et pourtant, le roman n'invente rien ! Fausto Cabrera, comédien hispano-colombien et organisateur de ces pérégrinations délirantes, a bien existé. Grâce à lui, ses enfants, Sergio et Marianella, ont connu l'hôtel de l'Amitié – où Pékin rangeait les étrangers –, les usines de réveille-matin et les joies de la Révolution culturelle chinoise, avant d'aller jouer leur peau dans la désastreuse guérilla colombienne. Cela n'empêcha pas Sergio de devenir un célèbre réalisateur, sur lequel une rétrospective serait organisée à Barcelone – d'où s'enfuit jadis sa famille… Malgré sa complexité, ce livre se dévore comme une incroyable aventure – car Juan Gabriel Vásquez a développé une écriture trépidante pour naviguer d'un personnage à l'autre, du présent au passé ; de l'idéal révolutionnaire à ce qu'en ont fait ses défenseurs. Une écriture à la hauteur de sa prodigieuse matière, qui vous emmènera très loin – et rapprochera peut-être son inventeur du Nobel.

★★★★☆
UNE RÉTROSPECTIVE (VOLVER LA VISTA ATRÁS)
JUAN GABRIEL VÁSQUEZ
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (COLOMBIE) PAR ISABELLE GUGNON,
464 P., SEUIL, 23 €

3 LIVRES EN PLUS

★★☆☆☆
UNE TERRIBLE DÉLICATESSE
JO BROWNING WROE
400 P., LES ESCALES, 22 €

Le crématorium de Birmingham a la particularité d'avoir vu grandir Jo Browning Wroe, qui fait de la mort l'un des grands objets de son premier roman. En 1966, un glissement de terrain dramatique survient dans la ville d'Aberfan. William, jeune embaumeur, se rend sur les lieux pour aider. Cette tragédie le marquera à jamais, ravivant les souvenirs d'une ancienne amitié qui n'a pas fini de révéler ses arcanes.

Marie Jouvin

★★★☆☆
FAIRE BIENTÔT ÉCLATER LA TERRE
KARL MARLANTES
608 P., CALMANN-LÉVY, 24,50 €

Au début du XXe siècle, Ilmari, Matti et leur sœur Aino quittent la Finlande pour les États-Unis et une colonie de bûcherons de l'Oregon. Incarnations des obsessions de l'Amérique pour Dieu, l'argent et la politique, l'un se lance dans la construction d'une église, l'autre dans l'exploitation forestière et la troisième dans le syndicalisme. Une épopée familiale captivante dans un pays en construction, qui aide à comprendre l'Amérique contemporaine. **L.F.**

FESTIVAL AMERICA
LITTÉRATURES & CULTURES D'AMÉRIQUE DU NORD
DU 22 AU 25 SEPTEMBRE 2022
VINCENNES / FRANCE
20 ANS

★★★☆☆
JE SUIS JÉSUS
GIOSUÈ CALACIURA
352 P., NOIR SUR BLANC, 21 €

Depuis Nazareth, Jésus, charpentier « bourru » de 30 ans, *« narre l'écho »* de sa fuite à la recherche d'un père qui a quitté le foyer familial. Il connaîtra la liberté et la solitude, l'amour déçu, les trahisons et la violence des hommes. Quel sens donner à cette vie qui lui a offert bien peu ? Avec ce septième roman, l'Italien fait montre de son talent à envelopper de chair et d'esprit des personnages marginaux, tentant d'exister par leurs propres moyens. **Juliette Savard**

ANNA HOPE

Le convoi de la désolation

La Britannique revisite l'histoire de la civilisation occidentale en quatre trajectoires faisant écho à la folie des hommes.

Cela commence comme une blague. *« Qu'est-ce qui rassemble un Mexicain, un Colombien, une Sénégalaise, une Française, une Allemande, une Anglaise et deux Anglais, un Suédois, deux enfants et un chaman de 70 ans sur une autoroute de l'État de Nayarit au Mexique ? »* Réponse : un rocher blanc. Un rocher dans l'océan, où le monde serait né, selon une croyance indienne antédiluvienne. Et vers lequel file un minibus transportant des enfants, des femmes et des hommes de différentes nationalités, alors que l'OMS qualifie le coronavirus de pandémie et que les frontières se ferment. Parmi eux, une écrivaine en pèlerinage avec son mari et sa fille, pour rendre grâce de la naissance de l'enfant. *« Donner leurs offrandes à l'océan : ces calebasses en bois, ces bougies qu'ils transportent depuis des jours et des jours. Demander protection. Remercier. […] Ce n'est pas grand-chose. C'est le moins, vraiment, qu'elle puisse faire. »* Quelques décennies plus tôt, en 1969, un chanteur était lui aussi en quête du rocher blanc, usé par la gloire et l'adoration des fans, espérant se perdre à défaut de se trouver. Au début du XXe siècle, c'est une jeune fille arrachée à la terre de ses ancêtres *« pour laisser la place à des entrepreneurs capitalistes mexicains et américains »* qui est débarquée, comme des milliers de Yoemem, face au rocher blanc. Et en 1775, un jeune lieutenant qui perd la tête alors que son bateau est à l'ancre à côté du fameux rocher.

Ces quatre destins entrelacés sur quatre siècles se répondent, aimantés par un lieu unique et magique. Sa permanence au milieu d'un monde agité de flots contraires rassure : de tout temps, l'humanité fut contrainte de surmonter fléaux et avarices. Mais alors que les scientifiques prédisent *« des étés arctiques sans glace »*, *« la faillite de nombreuses régions à céréales »* et *« la probabilité d'un effondrement sociétal à court terme »*, cette permanence semble une maigre consolation à laquelle se raccrocher. Après *Nos espérances* (2020), Anna Hope construit un récit troublant sur les désirs fous d'une espèce persuadée de sa toute-puissance, rattrapée par son histoire et par un principe de réalité qui la ramène aux exigences du monde réel. Une odyssée contemporaine empreinte d'espoirs et de regrets. ■ **Laëtitia Favro**

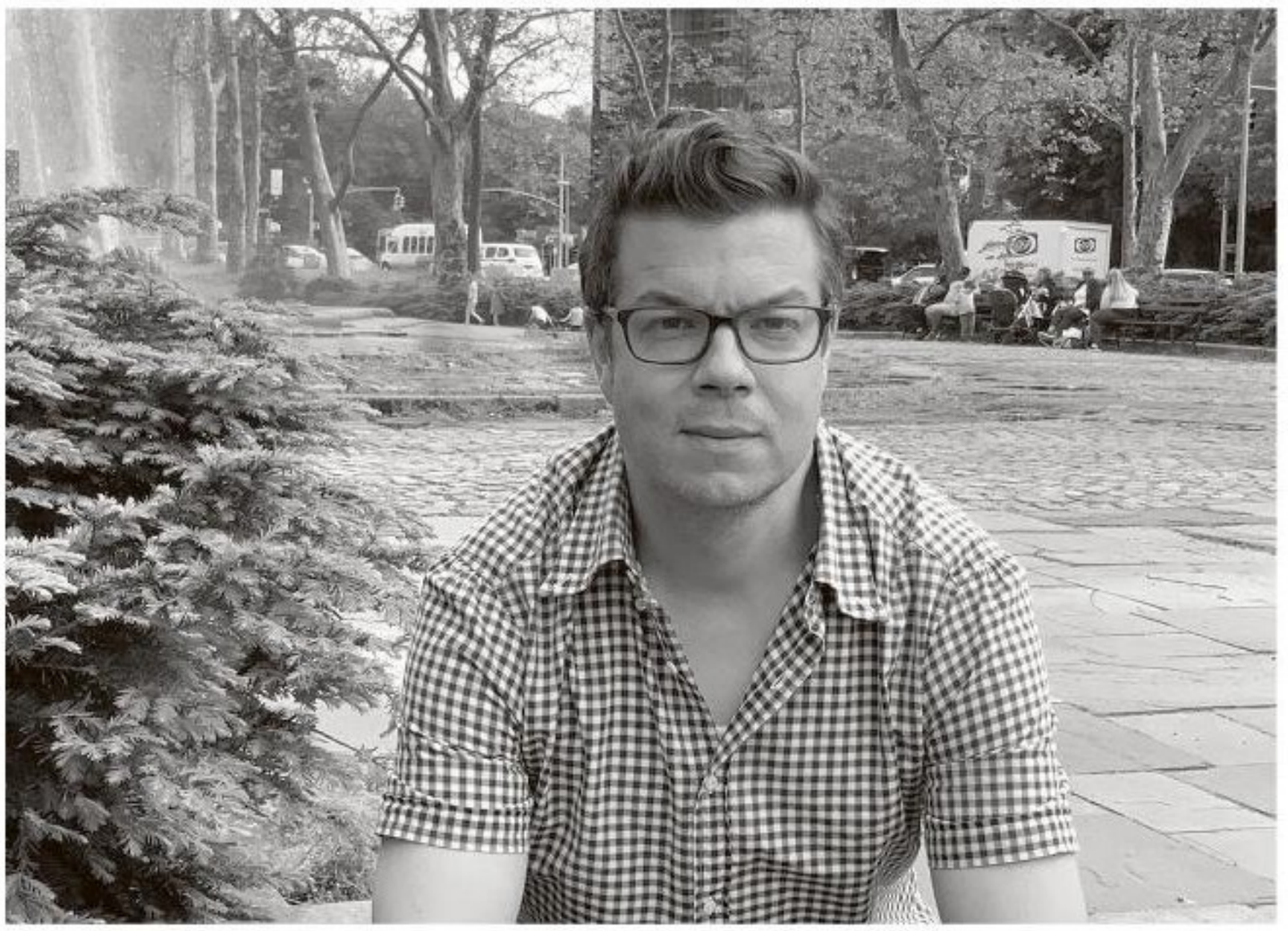
★★★★☆
LE ROCHER BLANC (THE WHITE ROCK)
ANNA HOPE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR ÉLODIE LEPLAT, 336 P., LE BRUIT DU MONDE, 23 €

JONATHAN GREET/LE BRUIT DU MONDE

BEN LERNER

À l'école des mots durs

En suivant l'évolution d'Adam – des bancs de l'école jusqu'à son activité d'écrivain –, l'auteur américain retrace l'histoire d'une famille, avec ses succès et ses échecs, sur fond d'histoire sociale et politique.



CATHERINE BARNETT/CHRISTIAN BOURGOIS

La « Fondation » dont il est souvent question dans *L'École de Topeka*, c'est la Fondation Menninger, institut révolutionnaire créé en 1941 par le psychiatre américain du même nom, au sein de laquelle œuvrèrent notamment Harriet et Steve Lerner, les parents de Ben Lerner. Dans le roman de ce dernier, ils sont renommés Jane et Jonathan : deux protagonistes pleins d'empathie, de questionnements et d'idées neuves. L'histoire est-elle pour autant un décalque de la jeunesse de l'auteur ? « *Ce n'est pas très clair,* confesse-t-il. *Certains éléments sont directement tirés du réel. La mère de mon père est bien morte quand il était jeune, par exemple, et il a bien vécu à Taïwan. Pour autant, ce n'est définitivement pas mon père. Certains personnages sont inspirés de ma jeunesse ; d'autres sont entièrement inventés.* »

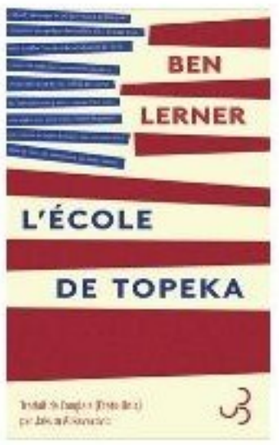
L'ÉLOQUENCE D'ADAM

Le troisième ouvrage de Ben Lerner, qui compose avec les deux précédents une trilogie informelle, les surpasse en virtuosité et en ambition. Sa boussole, son personnage principal, c'est Adam Gordon, déjà rencontré dans *Au départ d'Atocha*, dont l'action prenait place en 2004, au moment des attentats de Madrid. Nous sommes, cette fois, à la fin des années 1990, dans une ville moyenne du Kansas que Ben Lerner, de son propre aveu, n'a sans doute jamais complètement quittée. *L'École de Topeka* suit, à la troisième personne, le parcours du jeune Adam, qui participe à des concours de débats, et réduit régulièrement ses adversaires en charpie. « *Elle est intéressante, l'idée qu'il faudrait accepter la pertinence de ce qui a été dit dans les manches précédentes pour pouvoir l'utiliser contre nous ; devriez-vous perdre celle-ci en vous opposant à la motion, étant donné que vous l'avez probablement défendue lors d'une précédente occasion ?* » Sa rhétorique d'attaque l'armera-t-elle suffisamment contre les vicissitudes de l'époque ? Parallèlement à son évolution, et aux prenantes activités de ses parents (la mère dans une veine féministe, autrice d'un livre à succès, le père produisant des films éducatifs), on suit les pérégrinations de Darren, garçon mentalement instable qui, maltraité par ses soi-disant amis (Adam est du nombre), finit par lancer une boule de billard sur Mandy Owen, dont on lui a juré qu'elle voulait qu'il l'embrasse. Le récit s'achève en 2019. Désormais écrivain, Adam est marié, et père de deux petites filles. À Brooklyn, il participe avec elles à une manifestation contre l'administration Trump. « *Familles et enfants ont droit à la sécurité* », clament-ils.

LES MENSONGES DE L'AMÉRIQUE

Chronique historique, roman d'initiation, geste familiale, *L'École de Topeka* est d'abord un livre sur la transmission. « *Devenir père a renforcé mon admiration pour mes parents, mais j'ai aussi cessé de les idéaliser* », déclare Ben Lerner en interview. À sa brillante façon, il tente aussi de comprendre comment on a pu passer, en vingt ans, de la clinquante administration Clinton aux noires et mensongères années Trump, dont elle pourrait être vue comme la « préhistoire ». Le capitalisme triomphant, la maladie mentale, la masculinité toxique, les mécanismes de privilège et d'exclusion, la mutation même du langage – autant de thèmes ajoutés tissant un écheveau complexe, la chronique attentive d'une Amérique jamais aussi redoutable que lorsque, couchée sur le divan du poète-psychologue, elle persiste à se mentir à elle-même. ■

Fabrice Colin



★★★★☆

L'ÉCOLE DE TOPEKA (THE TOPEKA SCHOOL)

BEN LERNER

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JAKUTA ALIKAVAZOVIC, 420 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 24,90 €

MIA COUTO

Explosion poétique

Un homme retourne dans la ville de son enfance, au Mozambique, et y retrouve le souvenir de son père, poète comme lui et anticolonialiste. Un joyau.

Les heures précédant l'arrivée d'un cyclone, tout devient étrangement calme. Les bruits de la nature et les couleurs du ciel sont comme aspirés par des forces invisibles. Rien ne paraît normal, mais rien n'arrive encore. Dans cet entre-deux troublant se déplacent les personnages du *Cartographe des absences*, nouveau roman de l'immense écrivain mozambicain Mia Couto.

Le héros, Diogo Santiago, est un poète qui ne sait plus ni écrire, ni se souvenir. Il n'a que des rêves – éveillés, car il ne sait plus dormir non plus. Mais pour le portier noir de l'hôtel de Beira, sa ville d'enfance où il retourne en 2019, le poète détient le pouvoir de *« parler avec les ombres »*. Ces ombres que renferme la boîte d'archives que lui transmet une femme à son arrivée.

UN PAYS FACE À SON HISTOIRE

Les documents proviennent de la PIDE, la police politique de l'État fasciste de Salazar. Ils retracent le voyage que Diogo a effectué en compagnie de son père, poète et anticolonialiste, et de Benedito, leur serviteur noir. C'était à la fin de la guerre de libération nationale du Mozambique (1964-1974). Ils recherchaient Sandro, son cousin militaire porté disparu, qui est en réalité son frère caché.

Tandis que Benedito, devenu un dirigeant du parti au pouvoir, reprend contact avec lui, Diogo plonge dans les archives. À travers le journal qu'il tenait à l'époque, les annotations de son père, les lettres de Sandro écrites sur le front *(« Ce pays, ma tante, est un immense mur de fusillés »)* et les notes de collaborateurs fascistes, le poète revit l'horreur de la colonisation quand, pressentant sa fin, le régime massacrait les civils. Les tueries choquent, tout comme le racisme brutal et décomplexé des colons. Nous apaise la poésie du quotidien des personnages que Diogo croise. Pour Sandro, la couture répare *« des lambeaux déchirés de leurs âmes »*; la « sorcière » Maniara est la mère de tous les morts anonymes de cette guerre, morts dont elle seule connaît les noms; quant à Camila, elle jette des pierres sur le poste de police installé dans l'ancien siège de la police coloniale fasciste en criant : *« Ce pays a peur de sa propre histoire! » « Quand il pense poétiquement, mon oncle dit des choses justes »*, remarque Sandro, traduisant sans doute la conviction de Mia Couto que seule la poésie peut dessiller le regard.

Inspiré de l'histoire du père de Mia Couto, ce roman, comme tous les livres de cet auteur, crée une prose poétique nourrie de toutes les langues du Mozambique. Son écriture est traversée d'images si fulgurantes qu'on le souligne en entier. ■ **Jean Hurtin**

★★★★★
LE CARTOGRAPHE DES ABSENCES (O MAPEADOR DE AUSÊNCIAS)
MIA COUTO
TRADUIT DU PORTUGAIS (MOZAMBIQUE) PAR ELISABETH MONTEIRO RODRIGUES,
352 P., MÉTAILIÉ, 22,80 €

Créance de sang

NICOLA LAGIOIA s'empare d'un fait divers tragique pour raconter l'envers du décor et des splendeurs de Rome.

Un matin de printemps 2016, Manuel Foffo, fils d'un riche entrepreneur romain, se livre à la police pour confesser un crime. Avec son ami Marco Prato, ils ont sauvagement assassiné une victime choisie au hasard. Le corps de Luca Varani est découvert dans une mare de sang. Qu'est-ce qui a pu pousser ces deux enfants de bonne famille, prétendus hétéros, à payer un jeune homme pour du sexe tarifé et à le droguer avant de le poignarder et de le fracasser à grands coups de marteau ? Vengeance, cruauté qui dépasse l'entendement, cas de possession… Dans une hystérie générale, police, médias et badauds tentent de percer à jour ce duo diabolique qui a voulu tuer pour *« voir ce que ça fait »*. En parallèle, Nicolas Lagioia mène l'enquête. À la manière du génial film noir *Suburra, La Ville des vivants* déchire le voile reluisant qui recouvre depuis toujours la Rome des cartes postales et nous entraîne dans les recoins les plus sombres de la Ville éternelle. Dans les pas de Truman Capote ou Philippe Jaenada, le prix Strega 2015 s'empare, grâce au pouvoir de la fiction, d'un fait divers qui a déchaîné les passions et plonge loin dans les entrailles du mal. ■ **Léonard Desbrières**

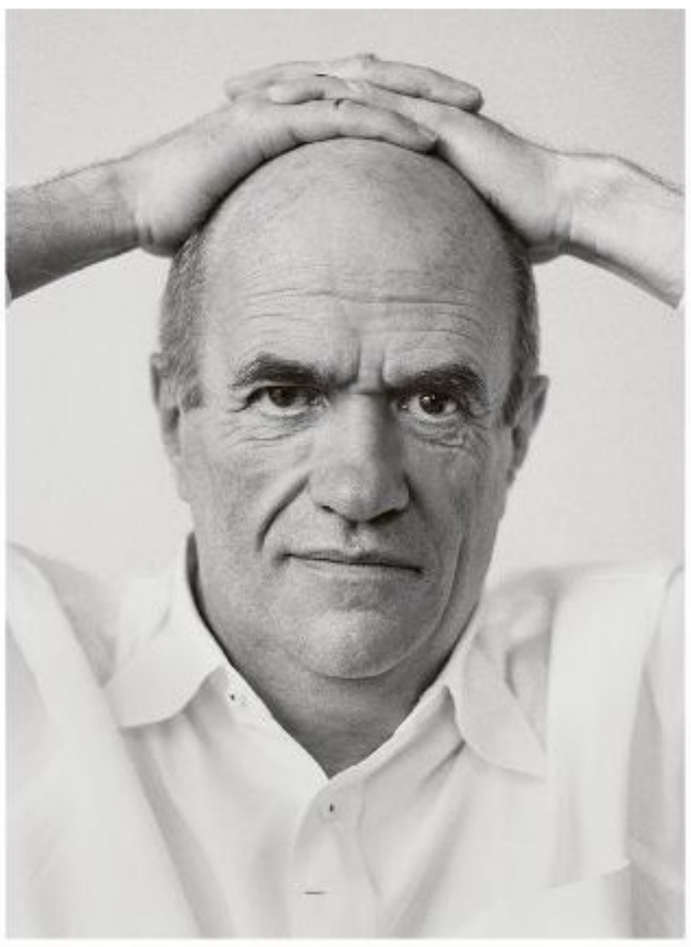
★★★☆☆
LA VILLE DES VIVANTS (LA CITTÀ DEI VIVI)
NICOLA LAGIOIA
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR LAURA BRIGNON,
512 P., FLAMMARION, 23 €

PHILIPPE MATSAS/MÉTAILIÉ - LEONARDO CENDAMO/LEEMAGE/FLAMMARION

COLM TÓIBÍN

L'homme derrière Mann

Dans une biographie romancée, l'Irlandais retrace le parcours chahuté du Prix Nobel Thomas Mann, auteur de *La Montagne magique*.



BRIGITTE LACOMBE/GRASSET

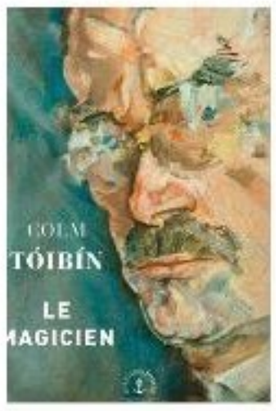
Thomas Mann n'aura pas eu le privilège de mourir tel Proust confiné dans sa chambre dans sa ville natale. Il fait partie d'une autre famille de génies du XXe siècle : celle des exilés, avec Gombrowicz ou Nabokov, deux auteurs dont il partage l'humour et la mélancolie des privilèges perdus. Jusqu'à sa mort à Zurich (comme Joyce, autre grande figure du XXe siècle), Mann aura traversé plusieurs fois l'Atlantique sans jamais trouver pays à son pied.

Mann naît à Lübeck en 1875. Sa vie s'arrête dès 1891 : son père décède en ayant pris des dispositions testamentaires pour que l'entreprise familiale soit dissoute. Fier de ses origines patriciennes, Mann en restera toujours amer : puisqu'il est déclassé, c'est que tout l'Occident décline. En 1901, à 26 ans, il publie *Les Buddenbrook*. N'importe qui d'autre aurait pu s'arrêter là. Mann continue jusqu'à son chef-d'œuvre de 1924, *La Montagne magique* (livre d'une drôlerie irrésistible, précisons-le pour ceux que ses 1 000 pages intimideraient). Dans la foulée, il décroche le prix Nobel, en 1929. Salué comme un grand écrivain à travers le monde, il est loin d'être prophète en son pays. Sa dénonciation du nazisme achève de le mettre en danger : à partir de 1933, il n'est plus en sécurité en Allemagne.

EXILS ET DRAMES PERSONNELS

Commence pour Mann une étrange vie d'exil aux États-Unis, d'abord à Princeton, puis à Pacific Palisades. Il est assez comique d'imaginer cet intellectuel au port d'aristocrate 1900 sous le soleil de la Californie. Y a-t-il été heureux ? On sait que, toujours impeccablement coiffé et cravaté, Mann étouffait des tourments qui l'accablaient. Ses carnets posthumes ont révélé qu'il a refoulé toute sa vie des penchants homosexuels, ainsi que son attirance physique pour son propre fils, l'écrivain Klaus Mann. Les deux sœurs de Thomas Mann, Carla et Julia, se sont suicidées. Un sort partagé par Klaus, par ailleurs héroïnomane. Derrière les honneurs, les tragédies se ramassent à la pelle dans la vie de l'auteur telle que la raconte avec empathie Colm Tóibín dans *Le Magicien*. Le feu d'artifice final, c'est quand le FBI se met à lui chercher des noises, en plein maccarthysme. L'esthète se trouve une maison en Suisse où il meurt, en 1955, au milieu des montagnes magiques. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld



★★★★☆
LE MAGICIEN (THE MAGICIAN)
COLM TÓIBÍN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR ANNA GIBSON,
608 P., GRASSET, 26 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
UN OISEAU BLANC DANS LE BLIZZARD
LAURA KASISCHKE
352 P., FOLIO, 8,90 €

C'est aussi à cela qu'une écrivaine se révèle : se saisir d'un sujet rebattu et le ramener à soi grâce à un récit original, parfois déroutant. Mais passionnant. Dans *Un oiseau blanc dans le blizzard*, l'Américaine Laura Kasischke raconte l'adolescence de Kat, dans une banlieue de l'Ohio, alors qu'elle se retrouve seule avec son père après la disparition de sa mère. Une narration à la première personne qui passe d'hier à aujourd'hui, de la crudité à la poésie, de la dureté des temps à l'émouvante intimité. **Éric Libiot**

★★★☆☆
LE CHAMPION NU
BARRY GRAHAM
216 P., POCKET, 7,10 €

Ambiance Horace McCoy (le livre *On achève bien les chevaux*) et Robert Wise (le film *Nous avons gagné ce soir*) pour ce roman de Barry Graham, *Le Champion nu*. L'auteur nous invite à partager quelques jours de la vie de Billy Pierse, ancien boxeur devenu journaliste, au moment où il suit son ami Ricky Mallon avant son championnat du monde. L'écriture, sèche et percutante, parvient à cerner les personnages et les situations avec une impressionnante simplicité. **E. L.**

★★★☆☆
LETTRES À MES PETITS PRÉFÉRÉS
RUDYARD KIPLING
128 P., ARLÉA, 9 €

On connaît le Rudyard Kipling du *Livre de la jungle*. On sait peut-être moins que l'écrivain britannique était un amateur de *nonsense*, d'absurde et d'humour. Ces *Lettres à mes petits préférés* – sa fille Elsie, son fils John – en sont des exemples manifestes : alors que *« maman »* est malade, il écrit à ses enfants pour leur raconter des petits moments de la vie. Lettres courtes, drôles et dérisoires. Un régal. Notamment l'évocation de la remise de son propre prix Nobel. **E. L.**

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU ROMAN DE MARIEKE LUCAS RIJNEVELD

Dans son premier roman, récompensé de l'International Booker Prize en 2020, par lequel on l'avait, à raison, déclarée nouvelle voix de la littérature mondiale, Marieke Lucas Rijneveld nous faisait vivre jusqu'au malaise le présent endeuillé d'une famille croyante dans la campagne néerlandaise. Et ce, par le regard sans filtre de Jas, 10 ans. Malaise à nouveau il y a, et de manière plus saisissante encore, dès les premières pages de *Mon bel animal*. Ici, un vétérinaire de 49 ans rejoue son été 2005 en s'adressant à la collégienne dont il a abusé. On hésite. A-t-on envie de lire ce qui semble être un *Lolita* contemporain ? Tout de même, c'est un roman de Rijneveld. Qui sait s'attaquer aux tabous et en souligner la complexité. Très vite, on s'interroge : et si les pédocriminels étaient davantage entendus sur leur maladie ? Et si l'on envisageait avec plus d'acuité l'ambivalence des sentiments adolescents ? Se dessine une évidence : voici un livre brillant en tous points, qui émeut, qui dégoûte parfois. Indéniablement, il saisit, de par ses longues phrases limpides et la profondeur de ses personnages. Elle, marquée par les drames familiaux, qui s'imagine oiseau, dialogue avec Hitler et Freud, et rêve de savoir faire pipi debout. Lui, abusé par sa mère-enfant, sujet aux cauchemars, à demi conscient de ses *« immondes intentions »*, qui lui porte une attention qui serait bienvenue si elle n'était pas criminelle. Tous deux nous laissent sidérés au bout d'un chemin. Dans l'attente du prochain malaise.

Juliette Savard

★★★★☆

MON BEL ANIMAL (MIJN LIEVE GUNSTELING)
MARIEKE LUCAS RIJNEVELD
TRADUIT DU NÉERLANDAIS (PAYS-BAS) PAR DANIEL CUNIN, 416 P., BUCHET-CHASTEL, 23 €

STEFANIE VOR SCHULTE

Plongée en absurdie

L'autrice allemande nous invite à un voyage initiatique très noir mais porteur d'un beau message d'espoir.

Trois notables idiots du village, un cavalier voleur d'enfants, une vieille princesse tyrannique, un bouc à trois yeux et un coq qui chuchote à l'oreille de son maître… Étranges créatures que celles du premier roman de Stefanie vor Schulte, salué par la critique allemande et récemment entré au palmarès du festival de Chambéry. Flanqué de son éternel gallinacé noir, un garçon de 11 ans promène ses guenilles et ses beaux yeux sages sur des terres ravagées par la guerre, la famine et l'idolâtrie. D'où viennent l'intelligence et la bonté inquiétantes de cet orphelin rescapé d'un massacre familial ? Est-il le diable, le messie ou la mauvaise conscience des hommes ? Porteur d'énigme et de destinée, l'enfant indéchiffrable croise dans sa quête un peintre noceur, un bourreau également bouffon et une ribambelle d'hommes pires que *« les démons dont ils s'effraient »*. Costumière et scénographe de formation, l'autrice hanovrienne use d'images baroques et d'une langue faussement naïve pour projeter son lecteur de scènes absurdes en tableaux tourmentés. À mi-chemin entre le conte macabre et l'épopée surréaliste, *Garçon au coq noir*, avec ses multiples doubles sens, évoque autant Jérôme Bosch que le *Tale of Tales* de Giambattista Basile (adapté au cinéma par le réalisateur italien Matteo Garone). ■

Camille Thomine

★★★☆☆

GARÇON AU COQ NOIR (JUNGE MIT SCHWARZEM HAHN)
STEFANIE VOR SCHULTE
TRADUIT DE L'ALLEMAND (ALLEMAGNE) PAR NICOLAS VÉRON, 208 P., HÉLOÏSE D'ORMESSON, 19 €

Dans la peau d'un soldat

ALEXANDER STARRITT dévoile la part d'ombre d'un peuple en déroute.

Ces dernières années, beaucoup ont exploré la veine du « descendant de salaud », à l'image de l'Allemand Chris Kraus. Journaliste et romancier germano-écossais, Alexander Starritt propose avec *Nous, les Allemands* un exercice autrement plus casse-gueule et rare : camper un soldat allemand. Le moindre accent d'insincérité aurait de quoi annuler l'ensemble d'une réflexion sur sa culpabilité et celle de son peuple. Mais la voix de ce narrateur s'adressant par lettre à son petit-fils est captivante et juste. Le thème de la responsabilité ne frise jamais l'auto-justification humide. Ce jeune Meissner fut enrôlé dans l'armée allemande pour combattre sur le front de l'Est, face à l'armée soviétique. Pendant la débâcle, la faim et la désillusion gagnent cette petite troupe, jusqu'à la capture de Meissner. Puis, de retour au pays vaincu, il reprend le cours de sa vie, du moins en surface… ■

Simon Bentolila

★★★★☆

NOUS, LES ALLEMANDS (WE GERMANS)
ALEXANDER STARRITT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR DIANE MEUR, 208 P., BELFOND, 20 €

LLJA KEIZER/BUCHET-CHASTEL - DIOGENES

MARK Z. DANIELEWSKI

Une certaine vision de l'effroi

Paru initialement il y a plus de vingt ans, *La Maison des feuilles* est aujourd'hui réédité dans une version en couleurs. Retour sur un chef-d'œuvre de l'horreur expérimentale.

« *Vous resterez dans un coin tandis qu'une chose immense et complexe surgira, déchirant, déchiquetant tous vos dénis soigneusement élaborés, qu'ils soient délibérés ou inconscients.* » Plus de vingt ans après sa première parution en français, et alors qu'il était devenu introuvable, ce roman culte par excellence, qui divisa en son temps la critique, renaît dans une version « remastérisée en couleurs ». Le lecteur, ici, joue le rôle de la victime : une proie plus ou moins consentante, jetée au cœur d'un inextricable labyrinthe. Il est question du *Navidson Record*, essai consacré à un film énigmatique, livre dans le livre, recueilli, à la mort de son vieux propriétaire aveugle, par un certain Johnny Errand, que sa lecture, ainsi qu'en témoignent ses annotations frénétiques, rend peu à peu cinglé, hanté par une « *épouvantable angoisse* ». Will Navidson, l'auteur dudit ouvrage – inspiré du photographe Kevin Carter qui, dans le monde réel, a mis fin à ses jours en 1994 –, emménage avec sa compagne, Karen, et leurs deux enfants dans une étrange demeure qui, à l'usage, se révèle plus vaste à l'intérieur qu'à l'extérieur. Des explorateurs sont engagés. *La Maison des feuilles* bascule alors dans l'horreur.

Métafiction gargantuesque, hymne à la démesure ultra-référencé et peuplé d'innombrables chausse-trappes, qui voit, telle une marée noire, la matière même du récit déborder et contaminer la raison, le premier roman de Mark Z. Danielewski, qui s'est, depuis, enfoncé dans des entreprises littéraires plus expérimentales encore, procure une expérience de lecture véritablement physique. Lovecraft et Lynch ne sont pas loin, Freud ouvre de grands yeux et, quelque part, un clown sinistre ricane, qui pourrait bien être l'auteur.

En pissant sur les mécaniques du vide pour mieux en huiler les rouages, en moquant la confusion d'un lecteur saisi par un effroi d'un genre inédit, l'Américain, après avoir essuyé ses pieds de diablotin sur le paillasson du XXIe siècle, pose les bases d'une fiction radicale et féroce, qui ne peut offrir des réponses qu'en détruisant d'abord les questions. ■

Fabrice Colin

★★★★★
LA MAISON DES FEUILLES (HOUSE OF LEAVES)
MARK Z. DANIELEWSKI
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CLARO, 702 P., MONSIEUR TOUSSAINT LOUVERTURE, 27,50 €

DR/TOUSSAINT LOUVERTURE

ET AUSSI...

★★★☆☆
MORDEW
ALEX PHEBY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR CLARO, 736 P., INCULTE, 24,90 €

Un galant avant-propos met le lecteur en garde : se référer dès le début au glossaire figurant en fin de volume, c'est prendre le risque d'un divulgâchage massif. Qui est le jeune Nathan Treeves – hormis le fils d'une prostituée et d'un homme rongé par les vers pulmonaires ? Quelle est cette foudre qui frémit dans ses os, et que lui veut le Maître de Mordew ? Qu'entend-on, au juste, par « Dieu est mort » ? Attention, questions-pièges ! Déployant ainsi dans *Mordew* un imaginaire baroque et tourmenté (spectres en pagaille, enfants de boue, chien magique – Mervyn Peake n'est jamais loin), l'auteur offre un écrin de choix à une œuvre aux ambitions rares, appelée à se déployer sur trois tomes. F.C.

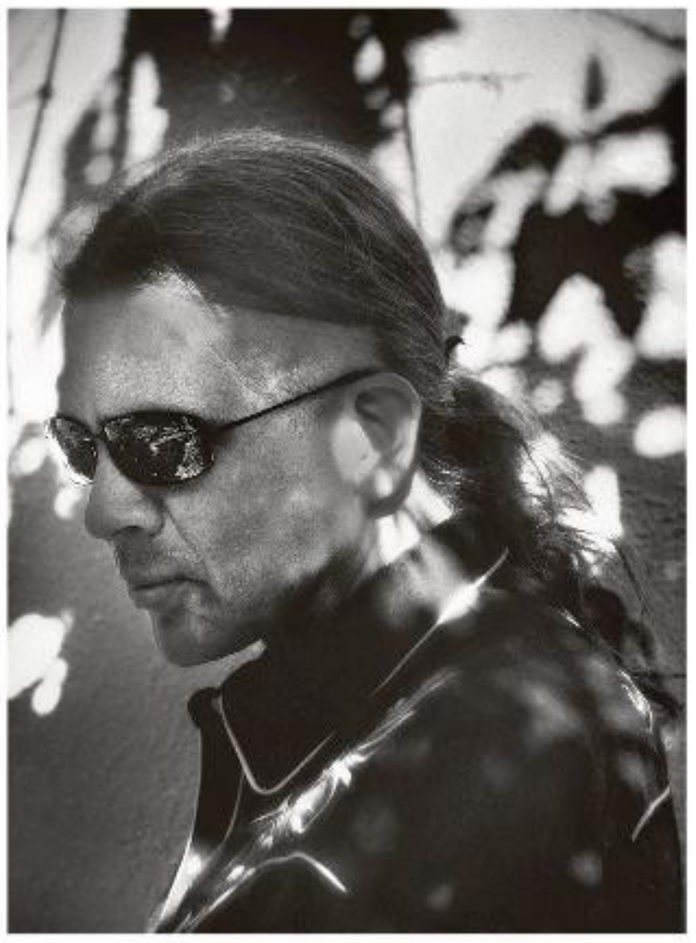
★★★☆☆
LA MILLIÈME NUIT
ALASTAIR REYNOLDS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR LAURENT QUEYSSI, 144 P., LE BÉLIAL, 10,90 €

« *La millième nuit* » : celle durant laquelle les membres de la lignée Gentiane, clones d'une humaine envoyés aux confins de l'Univers, et qui ont partagé leurs expériences des deux mille siècles écoulés, désignent leur vainqueur. Mais, cette fois, Campion et Purslane, alliés, ont noté une irrégularité dans le récit de l'un des leurs, et soupçonnent un complot. Ils n'imaginent pas encore à quel point ils ont raison, ni à quel point ils sont eux-mêmes impliqués. Grandiose, épique… Ce texte court, éminemment accessible, ouvre des perspectives étourdissantes et a débouché, en 2008, sur un roman massif, dont on espère maintenant la traduction ! F.C.

STEPHEN GRAHAM JONES

Des bêtes et des hommes

L'écrivain amérindien convoque les vivants et les morts pour nous livrer un roman d'horreur au ton lyrique.



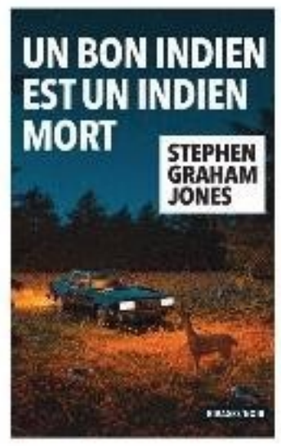
Stephen Graham Jones, lui-même originaire d'une tribu Blackfeet, écrivain amérindien hautement considéré (par Stephen King, entre autres) outre-Atlantique. C'est horriblement beau. ■ **Hubert Artus**

Ricky Boss Ribs est le premier à mourir, ici, et il ne connaît pas sa chance : il n'a pas vu venir le coup. Il avait quitté à la hâte sa réserve dans le Montana, direction le Dakota du Nord voisin. Lorsqu'il trouvera la mort, le journal écrira qu'*« un Indien a été tué lors d'une dispute devant un bar »*. Quelques pages plus loin, nous voyons que c'est plus compliqué. Plus monstrueux. Ce sont bien des hommes, plutôt racistes, qui couraient après Ricky. Mais il y avait d'autres créatures. La scène d'exposition est à l'image du roman qui va suivre : le ton est lyrique mais ne prend pas de gants, et le réalisme du début prend vite des dimensions surnaturelles.

LE VISAGE DE LA VENGEANCE

Vous n'aurez pas eu le temps de reprendre vos esprits, et vous serez plongé dans une fiction hantée par les esprits justement. À ceci près qu'ici, ils viennent se venger. Et ils ont la forme des élans, des caribous, et surtout des monstres. Lewis, Gabe et Cass, trois autres Indiens Blackfeet, avaient également quitté la réserve où ils sont nés, et ont construit une famille tout en conservant l'héritage culturel amérindien. Voilà dix ans, juste avant Thanksgiving, ils avaient braconné sur les terres des anciens. Tuant et dépeçant une dizaine d'élans, enterrant les restes… ainsi que le fœtus d'une femelle qui était enceinte. D'où viendra la vengeance ? Les fausses pistes sont nombreuses et l'intrigue avance sur un rythme double. Avec d'une part, la colère des cervidés contre les protagonistes et leurs familles. D'autre part, la préparation de Denorah, la fille de Gabe, star montante de l'équipe de basket-ball, qui s'apprête à disputer un match primordial.

Un bon Indien est un Indien mort est un livre hybride et surpuissant : roman noir sur la difficulté d'être amérindien en Amérique, récit familial sur la difficulté de transmettre l'héritage culturel, et conte gothique non dénué d'humour provocateur. Il nous rappelle aussi bien Tony Hillerman que Shirley Jackson, Louise Erdrich que Sherman Alexie. Deux ans après *Galeux*, paru à La Volte et récemment republié aux éditions Pocket, c'est le deuxième livre traduit en France de

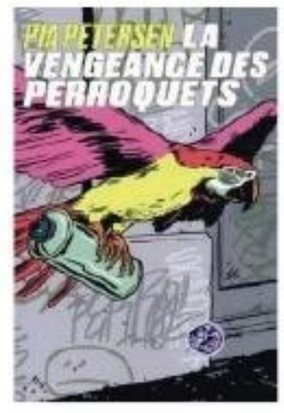


★★★★☆
UN BON INDIEN EST UN INDIEN MORT (THE ONLY GOOD INDIANS)
STEPHEN GRAHAM JONES
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN ESCH, 334 P., RIVAGES/NOIR, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 21 SEPTEMBRE.

Valse meurtrière

C'est un polar hybride. Hybride comme pourrait l'être ce monde où coexistent l'intelligence artificielle (IA), les virus, l'art, les sentiments amoureux, l'altérité et Big Brother. *La Vengeance des perroquets* de la Danoise Pia Petersen – qui écrit en français – s'aventure dans les sombres interstices d'une époque qui aimerait se présenter sous son meilleur jour. Celui qui mène la danse, c'est Palantir, magnat du numérique et de l'IA qu'il annonce comme un grand progrès pour mieux asservir l'humanité. Celle qui s'oppose à lui, c'est Emma, artiste peintre payée par Palantir pour faire son portrait et dont le coup de pinceau débusque la cruauté chez ses modèles. Entre eux, il y a Achille, retenu en prison pour un crime inconnu.

Pia Petersen construit une valse à trois pour dénoncer les perversions des systèmes censés améliorer la société. C'est un roman ouvertement politique à l'écriture dense qui pousse à la réflexion. Quelle place reste-t-il à l'être humain quand la toile numérique s'étend davantage ? La vigilance constante. La révolte permanente. ■ **Éric Libiot**



★★★☆☆
LA VENGEANCE DES PERROQUETS
PIA PETERSEN
272 P., LES ARÈNES/EQUINOXE, 21 €

JF PAGA/GRASSET

Famille décomposée

« *Le passé n'est jamais mort. Il n'est même pas passé.* » Telle est l'épigraphe faulknérienne du deuxième roman de cette native du Mississippi (le premier traduit en français) qui a inspiré son titre en version originale : *The Past is Never*. Le passé, comme un poison, comme une gangue dont on ne peut se défaire – le passé devenu prison, obsession. « *Tout ce qui peut se passer en ce monde s'est déjà produit, nous disait* [notre père]. *Il n'y a rien de nouveau.* » Trois enfants : Willet, Roberta, et la petite Pansy, 6 ans, « *la plus intelligente, celle qui avait de la chance* ». Et puis : une mystérieuse carrière d'argile, un orage, le soleil qui cogne en sourd, le faux calme de l'onde, et Pansy qui disparaît, demeure introuvable, « *maman va devenir folle* ». Aller simple pour le royaume de la douleur, des remords et des secrets. Le père a disparu lui aussi. Willet et Roberta grandissent, ne désespèrent pas, mettent le cap sur les Everglades – et si Pansy était toujours vivante ? Drame familial poissé d'une langueur « *southern gothic* », baigné de magie douce, l'addictif *Un profond sommeil* de Tiffany Quay Tyson entrelace les narrations et ménage ses effets jusqu'au terme. Une expérience intense. ■

Fabrice Colin

L'énigme de Cracovie

Maryla Szymiczkowa n'existe pas : c'est le nom de plume d'un couple d'auteurs polonais quadragénaires, férus d'histoire et d'affaires criminelles, qui se lancent dans le *cosy crime*. Zofia Turbotyńska, leur héroïne, petite bourgeoise pragmatique, évoque immanquablement miss Marple. Sauf que nous sommes à Cracovie en 1893. Mariée à un professeur d'université, Zofia travaille pour la Maison Helcel, « *la plus récente et la plus grande fondation caritative de la ville* », où des religieuses s'occupent de malades et de personnes âgées : charité bien ordonnée, « *Que le Seigneur soit avec vous* », etc. Jusqu'à ce qu'une certaine Mme Mohr (« *une sainte femme* » ou « *une veuve souffreteuse* », c'est selon) soit retrouvée morte au grenier. Infarctus ? Quand Mme Krzywda est « *étranglée brutalement en plein jour* », Zofia, flanquée de sa servante, décide de mener l'enquête et, surprise ! elle est faite pour ça. Auscultant, avec calme et méthode, le tréfonds d'une société cracovienne pas si recommandable, elle démasquera le coupable à l'ancienne. La suite ? 1894 arrive, il neige « *sur les pavés de la rue Saint-Jean* », Zofia détective est déjà prête pour une prochaine énigme… ■

F.C.

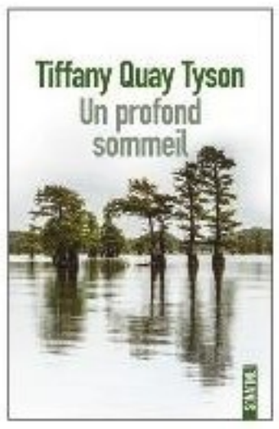
QUE VAUT ?

LE NOUVEAU JO NESBØ

Ce sont des nouvelles. De longueurs différentes – d'une dizaine à près de 150 pages. Sept histoires autour de la jalousie, d'où le titre français de ce recueil. La jalousie mais aussi la culpabilité, terme qui s'accorde mieux au genre. D'autant que Jo Nesbø lorgne ouvertement du côté de Patricia Highsmith, reine du récit court, passionnée par ces moments où le personnage vacille pour s'affranchir de sa propre morale. À la pertinence du comportement psychologique de l'autrice de la saga Tom Ripley, le romancier norvégien préfère la mécanique du genre (meurtre, alibi, interrogatoire, retournement final…). Ce que ses nouvelles peuvent gagner en romanesque, elles le perdent finalement en cohérence. Il y a du bon (« Déchet ») et du moyen (« Londres »), du long (« Phtonos ») et du trop court (« La file d'attente »), du prévisible (« Les Aveux »)… Il y a aussi deux nouvelles qui sortent du lot : « Odd », l'histoire d'un écrivain à succès qui décide de se retirer du cirque médiatique pour se faire désirer, et « La Boucle d'oreille », qui voit un chauffeur de taxi s'inventer des histoires à cause d'un bijou retrouvé dans sa voiture. Ici, Jo Nesbø est à son meilleur : surprenant, précis, grinçant. Mais quel que soit le plaisir ou la déception pris à la lecture de ce *De la jalousie*, il est une seule vérité éclatante : Jo Nesbø est meilleur lorsqu'il attaque l'Everest par la face Nord en livrant de bons gros romans de plus de 300 pages. En l'occurrence, plus c'est long, plus c'est bon.

E.L.

CAT HOPE/SONATINE - KUBA DĄBROWSKI/AGULLO



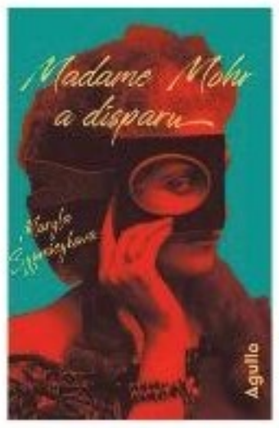
FESTIVAL AMERICA
LITTÉRATURES & CULTURES D'AMÉRIQUE DU NORD
DU 22 AU 25 SEPTEMBRE 2022
VINCENNES / FRANCE

★★★☆☆

UN PROFOND SOMMEIL (THE PAST IS NEVER)

TIFFANY QUAY TYSON

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR HÉLOÏSE ESQUIÉ, 400 P., SONATINE, 22 €

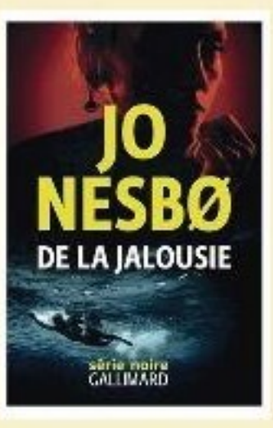


★★★☆☆

MADAME MOHR A DISPARU (TAJEMNICA DOMU HELCLÓW)

MARYLA SZYMICZKOWA

TRADUIT DU POLONAIS PAR MARIE FURMAN-BOUVARD, 384 P., AGULLO, 21,50 €



★★☆☆☆

DE LA JALOUSIE (SJALUSIMANNEN OG ANDRE FORTELLINGER)

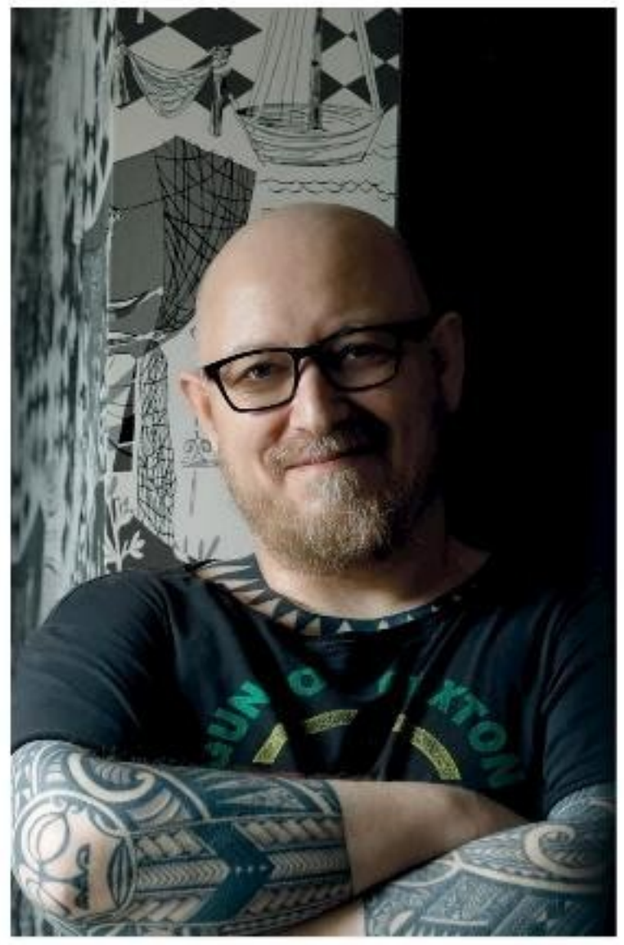
JO NESBØ

TRADUIT DU NORVÉGIEN PAR CÉLINE ROMAND-MONNIER, 352 P., GALLIMARD/SÉRIE NOIRE, 19,50 €

Manu Larcenet

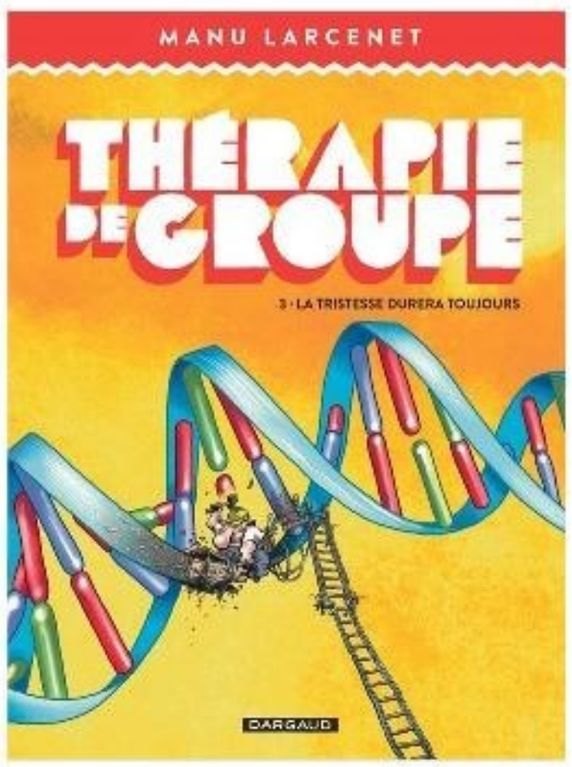
Thérapie de groupe. Tome 3

La tristesse durera toujours



Suite et fin… En attendant la suite, peut-être. Mais pour l'instant, ça va. Ça va mieux en tout cas. Le troisième tome de *Thérapie de groupe,* de Manu Larcenet, sous-titré *La tristesse durera toujours,* annonce une résilience certaine de la part de l'auteur, qui trouve enfin l'inspiration dans les profondeurs de son questionnement existentiel. Il tombait bas dans les deux premiers tomes, voilà Manu Larcenet en passe de remonter la pente afin de livrer un nouvel album à son éditeur. C'est une mise en abyme et un jeu de miroirs comme souvent chez l'auteur du *Combat ordinaire.* Sauf que le combat, dans cette trilogie, a pris des allures plus sombres, plus fragiles. Cette lutte contre lui-même, contre ses démons, contre son incapacité à (re)dessiner des mondes, Manu Larcenet s'en sert comme d'une clé pour ouvrir d'autres portes imaginaires. Son talent éclate à chaque page : formellement il ose tout, son récit explose, son trait convoque les gros nez (il se dessine ainsi) et Van Gogh, les enluminures et les dessins égyptiens, l'humour absurde et la vie quotidienne en famille. C'est à la fois drôle et terrifiant. Émouvant et poétique. Une plongée dans l'inconscient d'un créateur : le thème n'est pas nouveau, ils s'y sont tous collés quelles que soient les formes artistiques (cinéma, littérature, peinture…). Manu Larcenet attaque la falaise avec ses armes d'auteur de BD : le dessin, les cases, la mise en pages, les phylactères, les ruptures narratives. Et à la fin, il touche. ■

Éric Libiot



THÉRAPIE DE GROUPE (T.3). LA TRISTESSE DURERA TOUJOURS
MANU LARCENET
56 P., 16 €. COPYRIGHT DARGAUD.

BIO EXPRESS

1969
Naissance à Issy-les-Moulineaux. Après un BTS d'expression visuelle à l'école Olivier-de-Serres, Manu Larcenet débute à *Fluide Glacial* en 1994. Il y publie plusieurs albums, dont sa première série à succès, *Bill Baroud*, parodie des aventures de Bob Morane.

2000
La collection « Poisson Pilote » chez Dargaud publie une nouvelle génération : Sfar, Blain, Sapin, Delisle… Manu Larcenet y crée notamment *Les Cosmonautes du futur*, avec Lewis Trondheim (3 tomes, 2000-2004), et son grand succès : *Le Retour à la terre* avec Jean-Yves Ferri.

2009
Après la reconnaissance publique et critique (*Le Combat ordinaire,* 4 tomes, 2003-2008), il change de style pour aborder un grand récit romanesque : *Blast* (4 tomes). Sur cette lancée, il adapte le roman de Philippe Claudel, *Le Rapport de Brodeck* (2015-2016).

RITA SCAGLIA/DARGAUD

PARIS...

VILLE DES POSSIBLES, DES OPPORTUNITÉS...

PARIS, VILLE MONDE, VILLE CONTINENT, VILLE VILE, TU NE DORS JAMAIS QUE D'UN ŒIL...

(PRINCIPALEMENT À CAUSE DU BRUIT.)

(ET ÉVENTUELLEMENT DE L'ODEUR.)

PARIS, VILLE PHARE, VILLE LUMIÈRE...

SAIS-TU QUE LES AUTEURS DE BÉDÉ PROVINCIAUX AVIDES DE GLOIRE MÉDIATIQUE SONT SEMBLABLES AUX PAPILLONS DE NUIT QUI SE PRESSENT EN UN FURIEUX BALLET CONTRE TES LUEURS AFFOLANTES?

Ach Paris

EN NUÉES CONVULSIVES, NOUS HEURTANT LES UNS AUX AUTRES, NOUS NOUS ILLUSIONNONS FRÉNÉTIQUEMENT AUX FENÊTRES CHATOYANTES DE TES TOURS CYCLOPÉENNES...

"UNE CHANCE! DONNEZ-MOI JUSTE UNE CHANCE ET JE VOUS MONTRERAI CE DONT JE SUIS CAPABLE!"

... SEMBLONS-NOUS HURLER ÉPERDUMENT.

MAIS LES RÊVES MEURENT AVEC LA NUIT...

MANU LARCENET BONSOIR...

BONSOIR JEAN-JACQUES...

NEWS

LE PASSANT MATINAL NOUS TROUVERA DANS LE CANIVEAU, AGONISANTS, LES AILES BRISÉES, EMPORTÉS PAR UN TORRENT INFECT D'URINES LOURDES ET D'ESPOIRS DÉFAITS.

(BON, SCIENTIFIQUEMENT, IL N'EST PAS PROUVÉ QUE LES PAPILLONS DE NUIT AIENT DES ESPOIRS OU UNE BOUCHE FAITE POUR HURLER ÉPERDUMENT... MAIS POUR LE RESTE, LA MÉTAPHORE FONCTIONNE.)

ALORS, MANU LARCENET, SI JE VOUS AI INVITÉ CE SOIR, C'EST QU'APRÈS UNE LONGUE ABSENCE, LE BRUIT COURT QUE VOUS TRAVAILLEZ SUR UN NOUVEAU PROJET...

EH BIEN TOUT À FAIT, JEAN-JACQUES...

JE VOIS QUE ÊTES BIEN INFORMÉ.

NEWS

NEWS EXCLUSIF **MANU LARCENET** Le retour du has been?

MANU LARCENET, LES FRANÇAIS VEULENT SAVOIR...

AAAAAH ILS SONT IMPATIENTS, LES FRANÇAIS!

ILS VEULENT TOUT, TOUT DE SUITE!

DES GROS ENFANTS GÂTÉS, LES FRANÇAIS, JEAN-JACQUES.

ILS VEULENT LE BEURRE ET L'ARGENT DU BEURRE!

MANU LARCENET, "LES FRANÇAIS SONT DES GROS ENFANTS QUI MANGENT TROP DE BEURRE."

REMARQUEZ... C'EST TOUT À FAIT POSSIBLE, SI ON RÉFLÉCHIT UN PEU...

Q... QUOI DONC?

"... D'AVOIR LE BEURRE ET L'ARGENT DU BEURRE"

HEIN?!

"... IL SUFFIT D'ASSASSINER LA CRÉMIÈRE.

MANU LARCENET, "MORT AUX CRÉMIÈRES."

QUOI?!

MAIS QU'EST-CE QUE VOUS...

COMME ÇA, ON GARDE NOTRE ARGENT ET ON LUI VOLE SON BEURRE"

MANU LARCENET, "JE SUIS UN PEU OBSESSIONNEL EN CE QUI CONCERNE LES PRODUITS LAITIERS."

MAIS... ÇA N'A AUCUN SENS!

JE VOIS CE QUE VOUS VOULEZ DIRE : APRÈS, IL FAUT SE DÉBARRASSER DU CORPS!

PEUT-ÊTRE QU'EN LE BARATTANT SUPER FORT, ÇA DONNERA DU BEURRE DE CRÉMIÈRE...

"... QU'ON VENDRA À NOTRE TOUR!

MORALEMENT, JE VOUS ACCORDE QUE C'EST DOUTEUX, MAIS COMMERCIALEMENT PARLANT, C'EST L'IDÉE DU SIÈCLE!

MANU LARCENET, "BARATTONS DES CADAVRES."

LARCENET - DARGAUD 2022

7

LARCENET - DARGAUD 2022

besançon
booster de
bonheur

Illustration : Nancy Peña

16-17-18 SEPT. 2022

LIVRES DANS LA BOUCLE

GRAND BESANÇON

livresdanslaboucle.fr

3 ALBUMS EN PLUS

★★★☆☆
DERNIER WEEK-END DE JANVIER
BASTIEN VIVÈS
184 P., CASTERMAN, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 31 AOÛT.

Dernier week-end de janvier raconte la rencontre entre un homme et une femme pendant le festival de la BD d'Angoulême: deux vies sans histoire bouleversées par un amour intense, peut-être fugace. Une histoire simple que le trait léger de l'auteur parvient à rendre touchante et indiscrète. Bastien Vivès a le sens du détail, du mouvement des corps, des troubles infinis. **E.L.**

★★★☆☆
LE LABYRINTHE INACHEVÉ
JEFF LEMIRE
256 P., FUTUROPOLIS, 27 €

Le grand Jeff Lemire revient avec un bel album fantastique: Will entend l'appel de sa fille décédée et part la chercher dans l'au-delà grâce à un labyrinthe trouvé dans un livre. L'intrigue reste un peu en deçà de son potentiel, mais l'ampleur du dessin finit par s'imposer. Ce raconteur d'histoires met son crayon au service du romanesque et donne au décor, la ville, une inquiétante dimension poétique. **E.L.**

★★★★☆
LA REVANCHE DES BIBLIOTHÉCAIRES
TOM GAULD
160 P., 2024, 17 €.
EN LIBRAIRIES LE 16 SEPTEMBRE.

Format à l'italienne (horizontal) pour un album drôle et grinçant qui fonctionne en un gag par page lié au livre, à l'édition, à la critique… Ainsi la réflexion d'une lectrice: *« Soit c'est un chef-d'œuvre subtil qui scande méticuleusement le rythme indolent de la vie quotidienne, soit c'est d'un ennui mortel. »* Ou ces titres à l'ambition mesurée: *Le Passable Mr Ripley, Les Faibles Espérances, Gatsby le nul…* **E.L.**

VALENTINE CUNY-LE CALLET

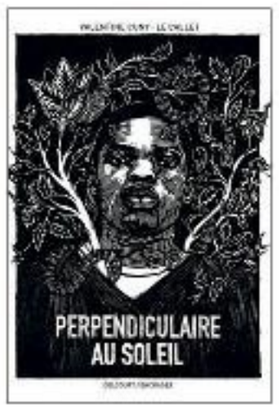
Bulles en cellule

Première bande dessinée, et déjà le talent de l'autrice éclate: *Perpendiculaire au soleil*, l'histoire d'une correspondance avec un condamné à mort américain, impressionne de bout en bout.

Lorsqu'il reçut la Palme d'or en 1989 pour son premier film, *Sexe, Mensonges et Vidéo*, Steven Soderbergh déclara, en substance, que c'était le début de la fin. L'avenir le contredira heureusement, mais il est vrai que, pour un novice, tant d'honneur et d'applaudissements peuvent déstabiliser. On ne souhaite évidemment pas de tels sentiments à Valentine Cuny-Le Callet, mais force est de constater que sa première bande dessinée s'impose d'emblée comme une œuvre impressionnante, foisonnante, émouvante, qui porte haut le dessin, l'illustration, l'image, tout en s'obligeant à une démarche politique.

Pendant plusieurs années, cette diplômée de l'École nationale supérieure des arts décoratifs de Paris a correspondu avec un condamné à mort américain, Renaldo McGirth. *Perpendiculaire au soleil* est l'histoire de cette correspondance, devenue une amitié, comme l'était le livre que l'écrivaine a publié en 2020, *Le Monde dans 5 m²* (Stock). Mais le travail graphique qu'elle a entrepris dépasse le cadre des mots: à la réalité des échanges – conditions d'incarcération, incises historiques sur la peine de mort, récit de la fabrication de l'album – se joint l'exploration d'un imaginaire comme un contrepoint à la vie en cellule du jeune prisonnier. Chaque chapitre, chaque séquence, chaque page révèle une ambition artistique singulière parfaitement maîtrisée. Le projet semblait présomptueux – 436 pages! –, le résultat confirme que le risque en valait la peine. *Perpendiculaire au soleil* est l'album de cette rentrée. ■

Éric Libiot



★★★★☆
PERPENDICULAIRE AU SOLEIL
VALENTINE CUNY-LE CALLET
436 P., DELCOURT, 34,95 €.
EN LIBRAIRIES LE 31 AOÛT.

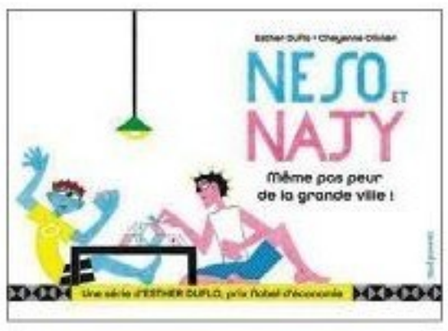
VALENTINE CUNY-LE CALLET/DELCOURT 2022

ESTHER DUFLO, CHEYENNE OLIVIER

Apprendre le monde

La Prix Nobel lance une série d'albums pour enfants où de grandes questions sociétales sont abordées simplement.

Voici quelques années, dans un théâtre de la banlieue parisienne, Esther Duflo a donné une conférence singulière en sensibilisant un public d'enfants à la pauvreté dans le monde. Couronnée en 2019 du prix Nobel d'économie, cette éminente spécialiste, enseignante au Massachusetts Institute of Technology (MIT) et ancienne conseillère de Barack Obama, a souhaité inscrire cette démarche dans la durée en publiant une collection d'albums. L'éducation, la santé, le travail en ville, l'environnement, les nouvelles technologies figurent parmi les thèmes traités. L'économiste fait le pari d'allier fiction et approche documentaire en évitant l'écueil des histoires à messages. Dans *Neso et Najy. Même pas peur de la grande ville !*, deux amis quittent leur village pour aller gagner de l'argent sur un gros chantier. Leur quotidien est raconté de façon factuelle, montrant la dureté du travail, les conditions précaires ou l'hostilité de la grande ville. Esther Duflo a choisi de ne pas mettre en scène un pays en particulier, mais de tenir un propos général sur des problématiques communes. Quatre autres titres sortiront cette année, et cinq sont prévus pour 2023. Chaque album est construit sur trois niveaux de texte : une histoire racontée par un narrateur, des bulles permettant d'entendre les personnages et, à la fin, une partie documentaire. Ici, point de héros ou de solution miracle, mais les maux de nos sociétés mis en scène pour se poser des questions. Plus qu'une initiation à l'économie, Esther Duflo propose une sensibilisation à ce que vivent 356 millions d'enfants dans le monde. ■ **Raphaële Botte**



★★★★☆
NESO ET NAJY. MÊME PAS PEUR DE LA GRANDE VILLE
ESTHER DUFLO, CHEYENNE OLIVIER
48 P., SEUIL JEUNESSE, 9,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 SEPTEMBRE.

Faux-semblants

« *Ce n'est pas un roman fantastique* », écrit dans un mail à son éditeur Clémentine Beauvais, personnage des *Facétieuses*, nouveau roman de… Clémentine Beauvais, romancière ! Elle a raison ! *Les Facétieuses* joue avec tous les codes : l'autofiction, le récit réaliste, le roman historique, le livre de genre, le conte, l'essai sociologique… Parfois, le texte énerve gentiment en multipliant les clins d'œil à une autrice, un éditeur, une sœur, un père… Mais sur tous les tons, il crie une chose : démêler le vrai du faux n'est pas du ressort de la littérature. Les lecteurs de Clémentine Beauvais y retrouveront son ton enjoué et son humour (mention spéciale à un baby-sitting surréaliste). Sous son allure insolente, ce texte nous plonge dans une singulière intrigue doublée d'une réflexion sur l'égalité des chances et le destin. Ici, il ne faut surtout pas se formaliser : croiser Bourdieu et une fée dans un même chapitre est possible. Sur la couverture, la romancière, le doigt sur les lèvres, nous signifie de ne pas trop en dire… Critique en forme de pirouette pour roman en forme de pirouette ! ■ **R.B.**

★★★★☆
LES FACÉTIEUSES
CLÉMENTINE BEAUVAIS
320 P., SARBACANE, 17 €.

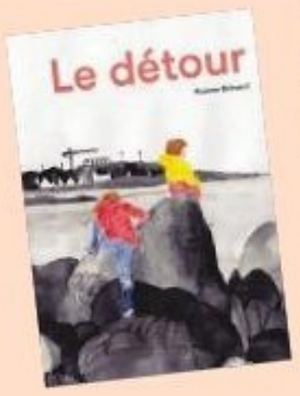
ET AUSSI…

★★★☆☆
ZOREILLE DU BOIS-JOLI
CLAIRE CASTILLON
160 P., ALBIN MICHEL JEUNESSE, 11,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 31 AOÛT.

Aglaé, Catherine, Zoreille… Quel que soit son prénom, c'est la même ! Voici le récit d'une petite chienne courant bernois qui ne cesse de faire des allers-retours entre des familles d'adoption et son refuge de prédilection. Elle fait pourtant preuve de bonne volonté pour se faire aimer… Son premier degré est savoureux et son discours, empli de bon sens et d'humour. Chaque nouvel adoptant est le prétexte à une auscultation sociale délicieuse : Claire Castillon manie la pensée des chiens avec brio ! Imaginez Zoreille se dire : *« J'ai des fourmis dans les coussinets. Je kiffe, je kiffe, je kiffe. »* R.B.

★★★☆☆
LE DÉTOUR
ROZENN BRÉCARD
72 P., LA PARTIE, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 8 SEPTEMBRE.

Tout commence dans le silence. Le jour se lève, un gros matou traverse la rue déserte, de faibles lumières aux fenêtres ici et là, au loin la mer. Mais la torpeur matinale est vite troublée par les phares d'un bus et… la course de deux enfants. Trop tard ! Les voici maîtres d'un temps infini et libre. *Le Détour* est le récit d'une parenthèse volée, d'une journée sans école. Il y a quelque chose de délicat et d'insolent dans leur fugue. Tout dans l'illustration traduit la liberté et la joie : l'usage des couleurs, la poésie des détails, la multiplication des scènes, la construction des pages… Un magnifique album. R.B.



3 RAISONS DE REDÉCOUVRIR

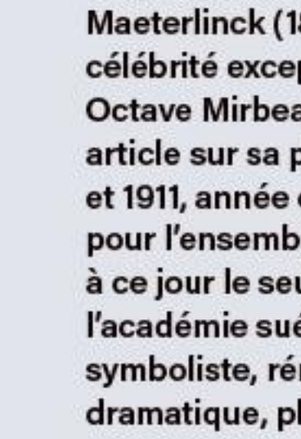
Maurice Maeterlinck

Un monument du XXe siècle

Un peu oublié de nos jours, Maurice Maeterlinck (1862-1949) connut une célébrité exceptionnelle entre 1890, quand Octave Mirbeau le propulse avec un article sur sa pièce *La Princesse Maleine*, et 1911, année où il reçoit le prix Nobel pour l'ensemble de son œuvre. Il reste à ce jour le seul Belge couronné par l'académie suédoise ! Pilier de la poésie symboliste, rénovateur de l'art dramatique, philosophe, essayiste, Maeterlinck est l'auteur d'une œuvre immense, un peu datée, mais passionnante (lisez *La Vie des abeilles* !).

Une suite inédite de *L'Oiseau bleu*

Si certains textes de Maeterlinck ne sont plus réédités, on lit toujours le plus célèbre, *L'Oiseau bleu* : créé en 1908, ce conte théâtral, toujours joué (comme cette année au festival off d'Avignon), a fait un carton mondial – au Japon, l'expression « oiseau bleu » est même entrée dans le langage courant ! Maeterlinck a écrit en 1922 une suite, *Les Fiançailles*, puis une conclusion, lors de son exil américain pendant la Seconde Guerre mondiale : *La Nuit des enfants*, resté inédit jusqu'à sa publication aujourd'hui.



Une affaire de famille

Petit-fils de Maeterlinck, le chanteur Frédéric Etherlinck (porte-drapeau de la Belgique à l'Eurovision 1995 !) a veillé sur l'œuvre de son grand-père jusqu'à l'entrée de ce dernier dans le domaine public en 2019. C'est lui qui a retrouvé *La Nuit des enfants*, dont il a lui-même enregistré la version audio. Quant à son frère, Arnold V.-G. Maeterlinck, il s'est chargé de traduire la version anglaise de la pièce, pour la confronter à la française et proposer le manuscrit le plus abouti possible. ■

Jean Hurtin

★★★☆☆
LA NUIT DES ENFANTS
MAURICE MAETERLINCK
180 P., ALBIN MICHEL, 17,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 31 AOÛT.

CHARLES DICKENS

L'espoir fait livre

De grandes espérances se voit gratifier d'une nouvelle traduction qui fait honneur à la langue magistrale de ce chef-d'œuvre de l'époque victorienne.

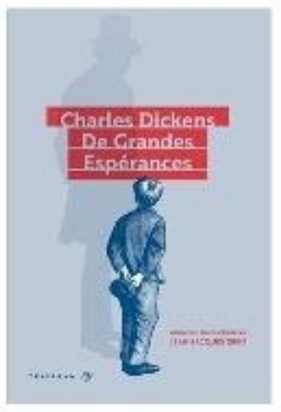
En raison de la densité du récit et de l'émotion présente à chacune de ses pages, beaucoup pensent que *De grandes espérances* est le meilleur livre de Dickens, qui pourtant n'écrivit que des chefs-d'œuvre. Aussi n'y a-t-il aucune exagération à le classer parmi les fleurons de la littérature universelle. Mais, précisément, toute la question est là. Pour quelle raison retraduire un livre aussi connu ? Aux éditions Tristram, la réponse va de soi. On se souvient que cette petite maison de grand talent s'est fait une spécialité de la remise à flot d'ouvrages dont la traduction en français avait pu vieillir. Il en fut ainsi pour le monument de Laurence Sterne, *Tristram Shandy*, un livre des années 1760 dont la publication avait marqué la saison éditoriale de l'automne 2012. Preuve qu'un classique oublié pouvait faire l'actualité.

UN ROMAN INITIATIQUE

Publié en volume en 1861, après avoir paru en feuilleton pour faire remonter les ventes du magazine *All the Year Round*, *De grandes espérances*, écrit à la première personne, raconte l'histoire de Philip Pirrip, plus couramment appelé Pip, orphelin élevé par sa sœur acariâtre et son mari, le doux forgeron Joe Gargery. Pip échappe à son destin, impitoyablement modeste, grâce à un inconnu qui honore les dépenses liées à son éducation et à son entrée dans le monde. Aussi peut-il espérer hériter d'une fortune et devenir gentilhomme. Il lui faudra cependant triompher de ses propres démons, découvrir que l'humanité n'a pas de prix et qu'elle relève de notre responsabilité. Roman initiatique s'il en est, *De grandes espérances* commence par la rencontre de Pip et du forçat évadé Magwitch dans un cimetière au milieu des marais – une scène cauchemardesque, dont l'intensité est de celles qui marquent à jamais un lecteur.

À la redécouverte de ces pages, on ne s'interroge plus sur la pertinence d'une nouvelle traduction. L'évidence s'impose. Jean-Jacques Greif a magistralement adapté ce maître livre aux exigences de notre époque. La texture de la langue de Dickens, sa sensualité, son énergie, sa capacité d'invention nous deviennent ici merveilleusement perceptibles. Ni plus ni moins que s'il s'agissait de la publication attendue avec ferveur d'un nouveau livre de Dickens ! ■

Serge Sanchez



★★★★★
DE GRANDES ESPÉRANCES (GREAT EXPECTATIONS)
CHARLES DICKENS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR JEAN-JACQUES GREIF, 626 P., TRISTRAM, 29,40 €

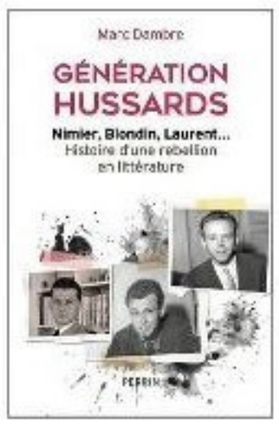
TUCKER COLLECTION - TRISTRAM

Un pour tous, tous pour un?

Le mot est de Michel Déon : « *Les hussards étaient quatre comme les mousquetaires.* » S'il se voyait bien en d'Artagnan des lettres, qui étaient ses trois compères ? Il faut remonter à 1952 : c'est cette année-là, dans *Les Temps modernes,* que Bernard Frank réunit sous l'appellation « hussards » Roger Nimier, Antoine Blondin et Jacques Laurent. À ce petit jeu, le rôle de Richelieu serait joué par Sartre, alors idéologue en chef de Saint-Germain-des-Prés.

Rappelons que les hussards ne se sont jamais réunis tous les quatre. Qu'est-ce qui les rassemble ? Un goût commun pour la désinvolture et l'amitié, un souci du style, un attachement à la tradition moraliste française. Outre son exhaustivité, *Génération hussards* de Marc Dambre a le mérite de corriger la contre-vérité que ces mousquetaires étaient tous de droite : ils avaient un cousin communiste (l'inclassable Roger Vailland) et Blondin avait soutenu Mitterrand à la présidentielle de 1974 ! Au fond, la politique était secondaire, le panache passait avant. On ne peut pas dire que ce soit la valeur qui caractérise le plus la littérature contemporaine. Puisse cet essai nous remettre les idées en place : il est toujours temps de ressortir les épées. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

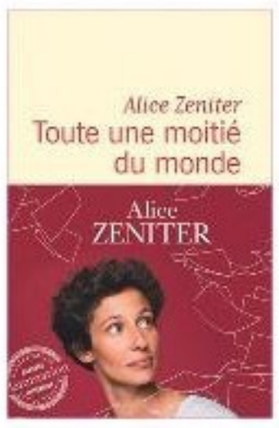


★★★☆☆
GÉNÉRATION HUSSARDS
MARC DAMBRE
432 P., PERRIN, 24 €

La part de l'autre

Recluse lors des confinements, Alice Zeniter a repensé aux héros de papier qui ont marqué son enfance jalonnée par la lecture avide de romans d'aventures, de récits messianiques ou de conquêtes. Ce « *corpus canonique* » l'a façonnée, mais aussi emprisonnée. Le constat est sans appel : son éducation littéraire repose sur une écrasante majorité de romans écrits par des hommes – Ernest Hemingway et Jack London arrivent d'ailleurs bien placés dans son panthéon. Les personnages auxquels elle s'est identifiée sont exclusivement masculins et les rares héroïnes (Emma Bovary, Lady Chatterley) qui sortent de la mêlée représentent des modèles obsolètes. Ce qu'Alice Zeniter résume d'une formule percutante : « *J'ai été un homme presque tout le temps de ma vie de lectrice.* » Elle a donc décidé d'enquêter sur « *toute une littérature à laquelle il manque une moitié du monde* » – d'où le titre de cet ouvrage, entre essai de théorie littéraire et rêverie autour de la fiction. Qu'est-ce qu'« *être autrice* » ? Que signifie l'acte de lire et d'écrire ? Comment s'est imposée la domination masculine ? Si les ouvrages de critique américaine sont en pointe pour décrire le phénomène, *Toute une moitié du monde* le révèle plus subtilement qu'il n'y paraît, avec quelques pointes d'humour salutaires. ■

Olivier Cariguel



★★☆☆☆
TOUTE UNE MOITIÉ DU MONDE
ALICE ZENITER
240 P., FLAMMARION, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 31 AOÛT.

DR/PERRIN - PASCAL ITO/FLAMMARION - YOUTUBE

• POÉSIE

Des vers à nos pieds

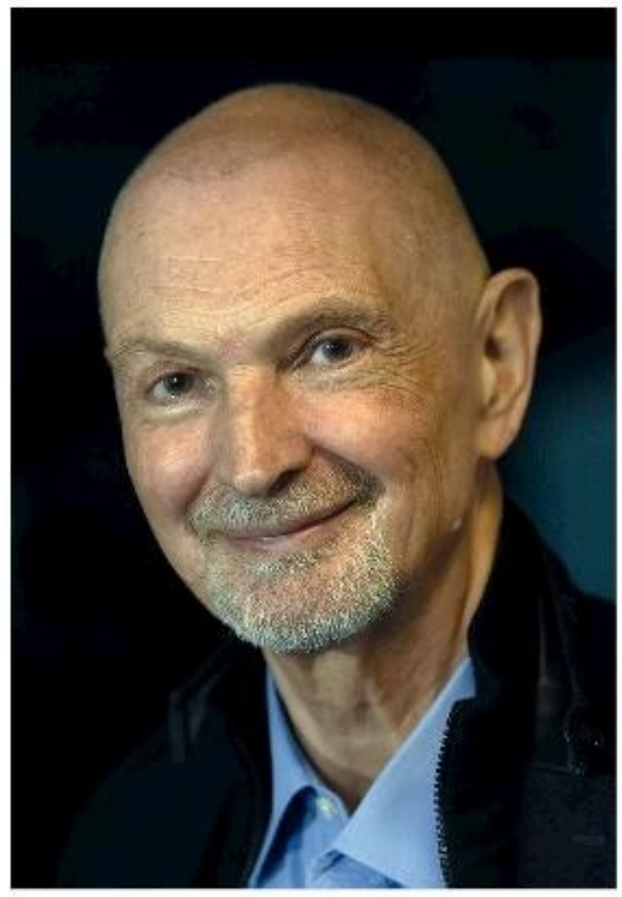
Elle nous avait happés avec *L'Autre jour,* le premier recueil qui lui a valu, en 2021, le prix SGDL-Révélation de poésie. Dans ce nouveau livre intitulé *Se coltiner grandir* (publié par les excellentes éditions Lurlure), Milène Tournier varie en douceur les formes et les rythmes – haïkus, petits contes, instants urbains dits « *bains de ville* » – et tisse la veine autobiographique des moments fondateurs de sa vie. L'évocation de son enfance est irradiée par la figure du père, tendre clown à la sagesse joyeuse qui apprend à sa fille à regarder le monde par les enchantements du langage et du jeu. « *Mais plus vertigineux encore/Que les épaules du père et voir/Le monde avec son crâne, l'autre légèreté/De poser mes pieds sur ses pieds/Et qu'en marchant, lui/J'avance, moi.* » Entre les grandes sections qui progressent par étapes, les interstices du texte sont riches en trouvailles : « *La tête, c'est/Du corps/qui dépasse./(Et le corps/de la tête qui dépasse)* ». Ou encore : « *L'orphelin, pour boire son lait, regarde les nuages.* » Plus loin, dans le souvenir sensuel du premier grand amour, les inflexions du vers créent dans l'infime des instants gracieux : « *J'ai parlé à quelqu'un que tu ne connais pas/de comme c'est profond/quand tu me prends dans tes bras* ». Les pages consacrées à la rupture – « Me séparer » – sont parmi les plus fortes, et laissent le « *cœur battant battu/la tombe n'est pas prête/mais le ciel encore très beau* ». ■

Estelle Lenartowicz

★★★☆☆
SE COLTINER GRANDIR
MILÈNE TOURNIER
216 P., LURLURE, 21 €.
EN LIBRAIRIES
LE 3 SEPTEMBRE.

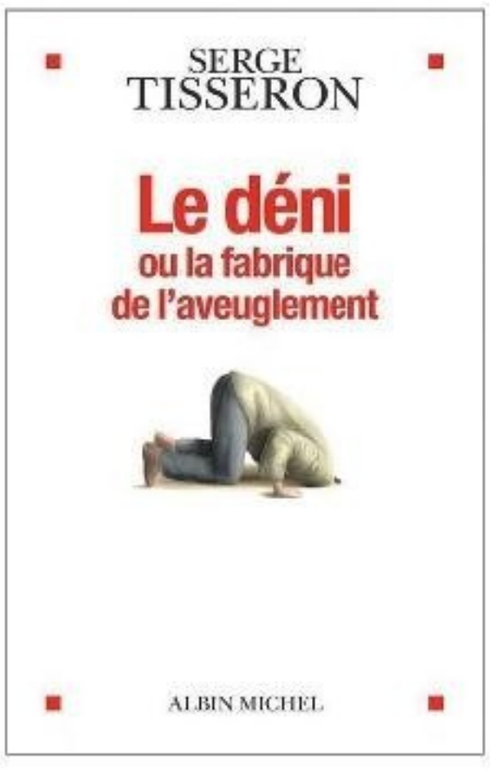
Serge Tisseron

Le Déni ou la fabrique de l'aveuglement



Dévoiler et rendre intelligible ce mécanisme si terriblement humain qu'est le déni en n'oubliant aucune des stratégies dont chacun dispose pour s'aveugler : voici l'ambition du dernier opus de Serge Tisseron, *Le Déni ou la fabrique de l'aveuglement*, à paraître chez Albin Michel. Le psychiatre sort en cette rentrée un livre remarquable, qui vient éclaircir de manière très pointue ce mécanisme retors sur le plan aussi bien politique que personnel, tout en restant pédagogique. Balayant le vaste champ de l'étendue du déni, l'auteur débusque les recoins de notre psyché où il se niche et en révèle les ressorts cachés dans la société. *« Le déni, ce n'est pas une erreur de jugement. C'est un bras de fer que l'on tente d'opposer à la réalité, aux autres et à soi-même, et dont on ne sort jamais vainqueur »*, précise-t-il. Si nos biais cognitifs constituent des erreurs d'appréciation censées nous simplifier la vie, le déni, lui, s'inscrit dans un désir de surtout ne rien voir par la négation pure et simple de la réalité. *« Avec le déni, il ne s'agit plus seulement d'une erreur de jugement sur le monde tel qu'il est, mais de ma représentation du monde et de la place que j'y occupe »*, analyse le psychiatre. L'ouvrage prend des allures de viatique tant il nous propose de nous attaquer aux dénis qui nous enferment et nous invite à rester curieux *« des signes par lesquels la rigidité de nos convictions est démentie par la réalité »*. *« Afin que nos choix correspondent au monde tel qu'il est et pas tel que nous avons envie de le rêver. Non pas pour renoncer à nos rêves, mais pour nous donner les moyens de les réaliser »*, conclut Serge Tisseron. Et s'il n'y avait pas plus belle ambition ? ■

Sophie Péters



LE DÉNI OU LA FABRIQUE DE L'AVEUGLEMENT
SERGE TISSERON
256 P., 21,90 €, COPYRIGHT ALBIN MICHEL.
EN LIBRAIRIES LE 2 SEPTEMBRE.

BIO EXPRESS

1975
Première thèse de psychiatrie sous forme de bande dessinée : « Contribution à l'utilisation de la bande dessinée comme instrument pédagogique : une tentative graphique sur l'histoire de la psychiatrie. »

1997-2000
Il lance une étude sur les conséquences des images violentes sur les enfants de 11 à 13 ans. Il publie de nombreux livres sur l'influence des images, notamment sur les bébés, ou encore sur les jeux vidéo. En 2009, il marque les esprits avec *Faut-il interdire les écrans aux enfants ?* (en collaboration avec Bernard Stiegler).

2019
Réalisation d'un film de quarante-cinq minutes, *Tisseron en quête de Serge*, pour accompagner l'hommage que lui a rendu la Bibliothèque nationale de France.

DR/ALBIN_MICHEL

I

UNE TRAGÉDIE DE L'AVEUGLEMENT

Vous connaissez bien sûr Œdipe, ce jeune homme de bonne famille dont les parents apprennent à la naissance qu'il assassinera son père et qu'il épousera sa mère. Imaginez-vous à leur place. Devant un tel risque, ils n'ont pas hésité longtemps: leur fils devait mourir! Comme ils étaient roi et reine de Thèbes, ils chargèrent un serviteur d'aller abandonner l'enfant aux bêtes sauvages. Mais celui-ci décida de désobéir et de faire en sorte que l'enfant soit recueilli par d'autres parents qui l'élevèrent comme le leur sans rien lui dire de ses origines. Chacun connaît la suite. Œdipe devient adulte, entend parler de la terrible malédiction qui pèse sur lui et décide de s'éloigner le plus loin possible de ceux qu'il pense être ses parents. De passage près de Thèbes, qu'il ignore être sa ville natale, il se querelle avec un conducteur de char et le tue, puis il affronte victorieusement une sphinge qui terrorise la cité. Pour récompenser le jeune homme d'avoir libéré la ville de cette terrible menace, la reine, justement devenue veuve, l'épouse. Mais la cité est bientôt accablée par une catastrophe bien plus grande encore: la peste. Les prêtres multiplient les sacrifices et les prières, en vain. Les oracles disent qu'un double crime abominable a été commis et que les dieux sont fâchés. Œdipe décide de trouver le coupable, quoi qu'il en coûte… Et petit à petit, il s'approche de la vérité, évidemment impossible à accepter: c'est lui, le coupable!

ŒDIPE DÉCIDE DE TROUVER LE COUPABLE, QUOI QU'IL EN COÛTE

1. La volonté de s'aveugler

L'histoire d'Œdipe a souvent été réduite à la mise en scène du double désir qui habiterait tout garçon: tuer son père et coucher avec sa mère. Ce schéma simple a été décliné ensuite selon toutes les combinaisons possibles. Le garçon peut également vouloir coucher avec son père et tuer sa mère, et se sentir coupable en même temps de ces deux désirs, quatre si on ajoute les deux précédents qui sont l'objet de la tragédie. Quant à la fille, elle peut vouloir tuer sa mère et coucher avec son père, mais aussi, pourquoi pas, se débarrasser de son père et vivre une belle et longue histoire d'amour avec sa mère. Ajoutez à cela tous les pères et toutes les mères de substitution, et vous comprendrez que la pièce de Sophocle, qui est très brève, ait nourri une littérature considérable, notamment psychanalytique.

Mais si tout cela n'avait été destiné qu'à nous cacher que la tragédie d'Œdipe est d'abord celle du déni? Car si Œdipe cherche, il est bien évident qu'il ne veut pas trouver. Pourtant, plus il hésite à se confronter à l'horrible vérité qu'il pressent, et plus la peste fait des ravages. Les Thébains, son peuple, meurent. Il ne peut pas s'empêcher de s'en sentir coupable, et pourtant il s'entête. Et lorsque finalement il accepte la vérité, il comprend qu'elle était visible depuis longtemps. Il existait en effet une multitude de signes par lesquels il aurait pu comprendre. Mais il était dans le déni. Et ce déni n'était pas seulement le sien: c'était aussi celui de toute sa communauté.

Et si c'étaient les multiples dénis dans lesquels nous nous enfermons nous-même qui nous avaient fait si longtemps ignorer l'importance du déni dans la pièce de Sophocle? Chacun en retient en effet en général le désir de tuer son premier rival et de s'emparer de ce qu'il avait de plus cher, son épouse. Une version en quelque sorte héroïque d'Œdipe. Un héroïsme qui devient tragédie par le mensonge qui a été imposé au héros à sa naissance, mais un héroïsme tout de même. Après tout, Œdipe est le premier à avoir réussi à vaincre la sphinge, et il accède rapidement au trône de Thèbes. Un beau destin pour un jeune homme particulièrement talentueux! Mais Œdipe est tout autant la tragédie du déni, et la punition qu'il s'inflige à la fin de la pièce aurait dû nous mettre sur la voie. Il ne se suicide pas, comme le fait Jocaste qui a probablement compris depuis le début qu'Œdipe était son fils. Œdipe, lui, n'est pas coupable: il ne savait pas. Sa seule faute est d'avoir voulu continuer à ignorer la vérité trop longtemps. Alors, la punition qu'il s'impose est de se crever les yeux, comme une façon de rendre visible l'attitude mentale qui a été la sienne durant toute la pièce: l'aveuglement. Cette lecture-là est bien plus difficile à accepter. Car si nous savons que nous ne tuerons pas notre père et que nous n'épouserons pas notre mère, qui peut affirmer que nous ne nous enfermerons pas un jour dans le déni d'une vérité qui pourtant, comme on le dit parfois, nous « crève les yeux »? Une façon de parler qui insiste à juste titre sur les efforts qu'il nous faut déployer pour ne pas voir ce que nous voulons nous cacher.

Enfin, *Œdipe roi,* tragédie du déni personnel, montre aussi à quel point l'aveuglement est contagieux, ou si on préfère, partagé. Le conducteur de char qui accompagnait l'ancien roi pourrait témoigner que le nouveau maître de Thèbes est bien le meurtrier jamais retrouvé. Mais ce serviteur se cache. Jocaste, la reine incestueuse, a probablement elle aussi de bonnes raisons de reconnaître dans Œdipe son propre enfant, elle est tout autant dans le déni. Et Tirésias, le génial devin, hésite à dire la vérité à Œdipe par crainte que celui-ci ne se fâche et le fasse mettre à mort.

Le déni n'est pas une erreur de jugement. C'est un bras de fer que l'on tente d'opposer à la réalité, aux autres, et à soi-même, et dont on ne sort jamais vainqueur. Des erreurs de jugement jouent pourtant souvent un rôle important dans la mise en place d'un déni. C'est ce qu'on appelle des « biais cognitifs ».

2. Les biais du moindre effort

Vous avez tendance à vous croire plus malin que les autres pour déjouer les pièges de la vie? Ne vous inquiétez pas. Cela prouve que vous êtes tout à fait normal! C'est en effet l'un des nombreux biais cognitifs auxquels nous sommes tous tentés d'adhérer. •••

Certains d'entre eux sont connus depuis très longtemps, mais ce n'est que récemment que les sciences cognitives se sont lancées dans leur étude systématique. Ce sont des raisonnements intuitifs qui nous permettent de nous faire une opinion rapidement et d'agir vite. Six d'entre eux ont joué un rôle important dans le déni de la pandémie de Covid-19, et les personnalités politiques chargées en principe d'anticiper les risques collectifs n'ont pas été épargnées.

Le biais de confirmation

C'est la tendance, très commune, à ne rechercher et à ne prendre en considération que les informations qui confirment nos croyances et à ignorer ou discréditer celles qui les contredisent. Par exemple, si une personne pense que porter un masque ne sert à rien dans la lutte contre la propagation du virus, elle va être sensible aux informations qui vont dans ce sens et ne pas considérer les autres.

Le biais de normalité

Il consiste à croire que les choses fonctionneront à l'avenir comme elles ont fonctionné dans le passé et donc à sous-estimer, par exemple, la probabilité d'un événement exceptionnel. Ce biais nous incite donc à résoudre les problèmes nouveaux de la même façon que nous avons résolu des difficultés apparemment semblables dans le passé. Il est renforcé par le biais de disponibilité.

Le biais de disponibilité

Il nous fait imaginer comme probable un événement qui nous vient facilement à l'esprit et peu probable un événement dont nous n'avons pas d'exemples en tête. Ainsi, en France, nous avons eu tendance à croire que l'épidémie de Covid-19 serait analogue à la grippe A (H1N1) survenue en 2010, dont les prévisions avaient surestimé la gravité. En revanche, la Chine, Singapour et Hong Kong, confrontés aux mêmes informations, ont pris des mesures rapides car leurs dirigeants avaient en mémoire l'épidémie de SRAS.

Le biais de croissance exponentielle

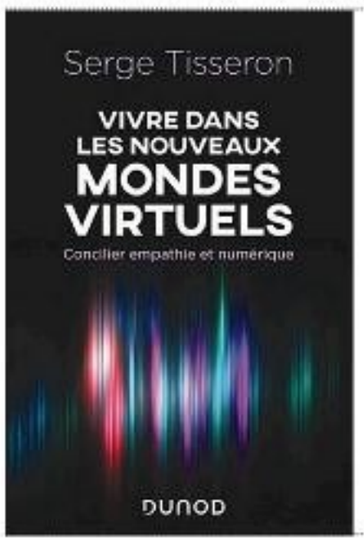
C'est la fameuse histoire de cet homme qui demanda à l'empereur de Chine, en récompense d'un service rendu, que soient déposés un grain de riz sur la première case d'un plateau d'échecs, puis deux grains sur la deuxième case et que le nombre de grains de riz soit ainsi doublé à chaque nouvelle case. L'empereur accepta tout de suite, mais la production de l'empire pendant plusieurs années n'y aurait pas suffi ! Notre cerveau est en effet optimisé pour faire des additions et traiter une croissance linéaire, et non pour traiter une croissance exponentielle. Dans le cas de cette pandémie, l'annonce que « le nombre de cas double tous les trois jours » n'était pas perçue intuitivement comme inquiétante, de sorte que celle du nombre de morts fut reçue comme une exagération par rapport aux prédictions : « On nous avait dit que ça doublait tous les trois jours, mais ce n'est pas possible, il y a trop de morts, on nous ment d'une façon ou d'une autre ! »

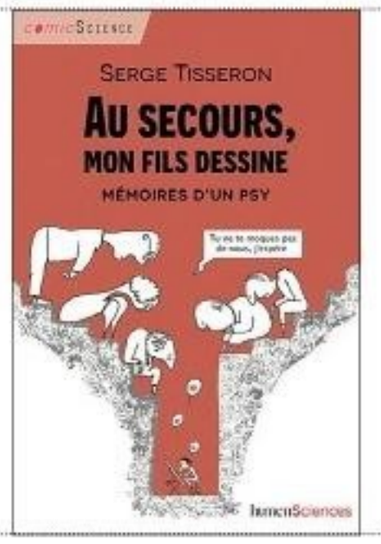
Le biais d'optimisme : l'illusion positive

Il s'agit d'une évaluation exagérée de nos capacités. Ce qui arrive à d'autres ne peut pas nous arriver à nous. Et cela concerne aussi bien notre personne que le groupe auquel nous appartenons. Nous avons tendance, surtout en France, à nous croire plus malins que les étrangers. C'est le syndrome du « petit village gaulois » qui résiste à tous les assauts. Au début de l'année 2020, au moment où des nouvelles alarmistes nous parvenaient de Chine et d'Italie, nous continuions à penser que « cela ne pouvait pas nous arriver à nous » ! Et lorsque nous apprenons de nouvelles informations, nous les intégrons plus facilement si elles sont en notre faveur plutôt qu'en notre défaveur. Ce biais est évidemment aggravé par celui de confirmation.

Le biais de conformisme

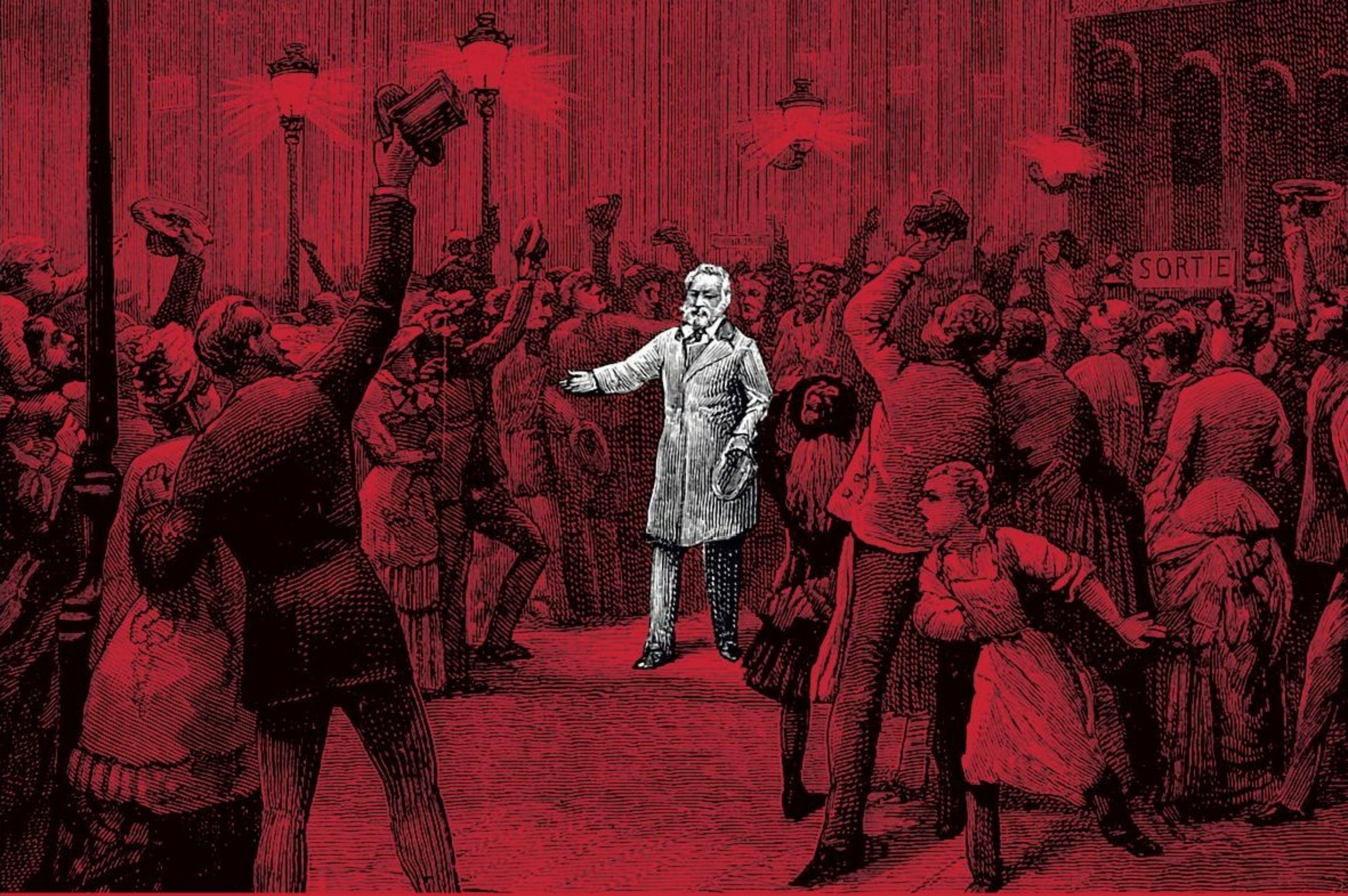
C'est la tendance à penser et à agir comme les autres. Pourquoi changer mon comportement quand je vois autour de moi des personnes qui ne changent rien ? C'est ainsi que le week-end après l'annonce de la fermeture des lieux dits « non essentiels », en mars 2020, nous sommes nombreux à avoir pensé : tous ces gens qui s'agglutinent aux terrasses ne peuvent pas être fous ! Et pourtant, comme le disait l'humoriste Coluche, bien longtemps avant la pandémie : « Ce n'est pas parce qu'ils sont nombreux à avoir tort qu'ils ont raison. » ■





L'INFO EN PLUS

Serge Tisseron est un auteur prolifique, qui a publié pas moins de trente-six essais personnels et participé à sept ouvrages collaboratifs. Cette année paraissent également *Vivre dans les nouveaux mondes virtuels. Concilier empathie et numérique* (Dunod), une anthologie de ses billets de blog, ainsi que la bande dessinée *Au secours, mon fils dessine. Mémoires d'un psy* (Humensciences), dans laquelle il raconte son parcours de psychiatre et psychanalyste.



Le Département de la Seine-Maritime présente

L'ANNÉE TERRIBLE

1870 / 1871 Œuvres poétiques au retour d'exil

17 sept. 2022
› 5 mars 2023

Musée Victor Hugo
Maison Vacquerie

Villequier
(Rives-en-Seine)

museevictorhugo.fr

SEINE-MARITIME
LE DÉPARTEMENT

Conception et réalisation : Département de la Seine-Maritime / Direction de la Communication et de l'Information / 2022 / © L. Mauchat, CCO Paris Musées / Maisons de Victor Hugo

ANNE DE TINGUY - ANDREAS KAPPELER - ANNA COLIN LEBEDEV

Choc d'existences

Trois livres éclairants nous aident à décrypter la guerre menée par la Russie contre l'Ukraine, un conflit existentiel de part et d'autre.

On connaît l'argumentaire des pro-Poutine face à l'invasion de l'Ukraine par la Russie : tout dériverait d'une *« trahison de l'Occident »* qui, après avoir *« promis »* à la Russie post-soviétique une stabilité géostratégique, aurait peu à peu grignoté son *« étranger proche »*, soit son ancien glacis d'alliés (ou de pures possessions), jusqu'à menacer sa défense – le dernier clou du cercueil venant des *« menées antirusses »* visant à attirer l'Ukraine dans l'Otan. Ce « narratif » a sa pertinence – notamment pour ce qui en va de l'accès vital de la Russie à la mer Noire. Mais il est bancal, puisqu'il n'y a jamais eu de « promesse », du moins écrite, des Occidentaux, et que l'Otan a rejeté en 2008 la demande d'adhésion formulée par le gouvernement ukrainien d'alors… Et au nom de quel « droit » la Russie garderait-elle d'anciens privilèges, au détriment de populations qui les rejettent ? Le fait que les Poutiniens aient été pris de court par la dite *« opération militaire spéciale »* de la Russie en Ukraine, a priori irrationnelle et qui s'est avérée, face à l'Otan, contre-productive, suggère que les enjeux géostratégiques ne sauraient à eux seuls en rendre compte.

Dans un gros ouvrage passionnant sur la politique étrangère russe depuis le tournant gorbatchévien des années 1980, *Le Géant empêtré*, la chercheuse Anne de Tinguy ouvre une autre piste de réflexion, peut-être plus essentielle. Gorbatchev puis Eltsine ont cherché à faire rentrer la Russie dans un jeu diplomatique apaisé, le premier en tentant de rénover le communisme, le second en pratiquant une *« thérapie de choc »* ultralibérale. Les deux ont échoué : le communisme a implosé et le libéralisme a provoqué une crise sociale abyssale. La Russie, au final, s'est affaiblie intérieurement et extérieurement. À son arrivée au pouvoir en 2000, Poutine a poursuivi cette politique. Aidé par la hausse des prix du pétrole, il a redressé la situation intérieure, d'où sa popularité. Mais il a été impuissant à contrer les velléités d'émancipation dans l'ex-Empire soviétique. D'où son sentiment d'avoir été « floué », et son retour à une militarisation censée rétablir l'ordre ancien. On peut parler ici de fuite en avant néo-impériale. Celle-ci n'a en soi rien d'aberrant. L'Histoire n'a-t-elle pas été aussi faite par des conquérants ? Dans le cas de la Russie actuelle, le problème est toutefois de savoir si elle a les moyens d'une telle stratégie.

Comme le rappelle Anne de Tinguy, le géant russe est, sur le plan économique, un lilliputien. Il a le même PIB que l'Espagne ! Et celui-ci repose en majorité sur la rente fournie par les ventes de pétrole, de gaz et autres matières premières, fluctuante selon la conjoncture mondiale. Ce décalage entre un rêve de puissance et une réalité à la traîne favorise les aventures armées et l'oppression des populations concernées. Pour ce qui est de l'Ukraine, un récit est censé évacuer cet écueil. Comme l'a écrit Poutine dans un long « essai historique »*, Russes et Ukrainiens formeraient *« un même peuple »*, issu d'un berceau commun – la Rous' médiévale de Kiyv : ils relèveraient donc d'un même « monde russe » tripartite, formé par les Russes de Russie, les Biélorusses et les Ukrainiens de la « Petite Russie », qui ne sauraient vivre qu'en une étroite symbiose et qu'il s'agirait par conséquent de « réunifier ».

DEUX VISIONS INCONCILIABLES

Or, ainsi que l'explique l'Autrichien Andreas Kappeler dans son formidable *Russes et Ukrainiens*, ce récit procède d'une réécriture de l'Histoire : il n'y a pas, d'abord, de filiation directe entre le Royaume de Kyiv et la Russie moscovite, qui, du XIVe au XVIIe, se sont développés séparément ; la partie occidentale de l'Ukraine actuelle a, ensuite, toujours été européenne – ce qui fait que, jusqu'au XVIIIe, c'est l'Ukraine qui a apporté l'Occident à la Russie, et non l'inverse. Elle n'a donc rien du « petit frère » que l'aîné russe doit guider sur la voie du progrès et remettre dans le droit chemin… La nation ukrainienne a beau être récente, elle existe depuis des siècles comme conscience du peuple de former une entité singulière ; mais elle a été minée autant par la « colonisation intérieure » de la Russie, tsariste puis soviétique, que par sa proximité culturelle et linguistique

Un habitant de la province de Kiev, après un bombardement des troupes russes, le 15 juin 2022.

SERGEI CHUZAVKOV/AFP

Deux enfants tentent d'oublier le conflit quelques instants sur une balançoire devant leur immeuble détruit à Borodianka, ville située à proximité de la capitale ukrainienne, le 7 juin 2022.

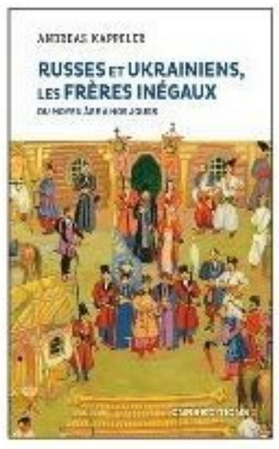
SERGEI CHUZAVKOV/AFP

avec elle. Sauf que cette proximité n'est pas aussi absolue que l'affirme Poutine et que ces deux éléments ne se recoupent pas.

Dans un petit essai vif, *Jamais frères ?*, la Russo-Ukrainienne Anna Colin Lebedev qualifie ainsi les identités linguistiques en Ukraine à la fois de « marquées » – l'ukrainien est aussi différent du russe que le portugais du français – et de « fluides », les Ukrainiens passant sans cesse d'un idiome à l'autre, pouvant être russophones sans être russophiles, et vice versa, etc. Un mixage qui réfute l'idée que l'Est (le Donbass) et le Sud de l'Ukraine seraient des terres « historiquement russes », et qu'une solution au conflit pourrait résider en une partition du pays. Or, celle-ci est aussi inacceptable pour les Ukrainiens que le serait une défaite pour la Russie de Poutine. Il en va pour les deux parties de leur existence même. Et c'est ce choc qui rend cette guerre si périlleuse et plonge l'Europe dans un terrible dilemme : sacrifier les Ukrainiens contre du gaz russe, mais sans certitude que celui-ci ne fasse pas l'objet d'un chantage ultérieur, ou bien les soutenir en en endurant les conséquences et en cherchant tant bien que mal à en tirer du positif. Le choix est cornélien, mais, comme l'enseigne l'Histoire, le « réalisme » à tous crins ne s'est pas toujours révélé à long terme un bon calcul. Et il empêche de pouvoir se regarder sereinement dans une glace… ■

Patrice Bollon

* « De l'unité historique des Russes et des Ukrainiens », juillet 2021, site officiel du Kremlin.



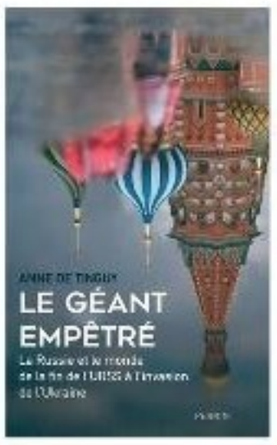
★★★★★

RUSSES ET UKRAINIENS. LES FRÈRES INÉGAUX, DU MOYEN ÂGE À NOS JOURS (UNGLEICHE BRÜDER : RUSSEN UND UKRAINER VOM MITTELALTER BIS ZUR GEGENWART)

ANDREAS KAPPELER

TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR DENIS ECKERT

230 P., CNRS ÉDITIONS, 18 €

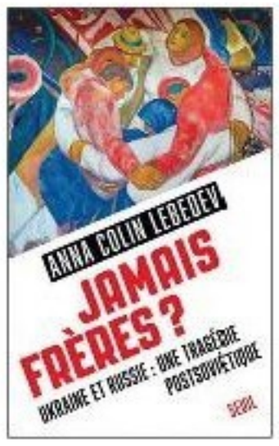


★★★★☆

LE GÉANT EMPÊTRÉ. LA RUSSIE ET LE MONDE DE LA FIN DE L'URSS À L'INVASION DE L'UKRAINE

ANNE DE TINGUY

512 P., PERRIN, 26 €



★★★★☆

JAMAIS FRÈRES ? UKRAINE ET RUSSIE : UNE TRAGÉDIE POST-SOVIÉTIQUE

ANNA COLIN LEBEDEV

240 P., SEUIL, 19 €

MARQUE-PAGE

par Aurélie Marcireau

Au loin la lumière

Au fond, il a cherché toute sa vie à fuir la tombe de son père pour ne pas qu'elle se referme sur lui aussi. La fuir tout en s'en approchant et frôler la mort bien plus souvent que les autres humains, fussent-ils orphelins. Prix Albert-Londres, Prix Bayeux, etc., Jean-Paul Mari est reporter « de guerre ». Souvent, on emploie l'expression sans mesurer tout ce qu'elle charrie. Son père est assassiné en Algérie alors qu'il n'a pas 12 ans. L'enfance l'abandonne alors. Mais le pays, la guerre et l'absurdité de la violence voire de la condition humaine ne vont pas le quitter. Dans *Oublier la nuit,* le journaliste nous raconte comment, jeune kinésithérapeute, il lâche la blouse pour devenir grand reporter. Il parcourt le monde, de conflits en conflits, de guerres en guerres, civiles ou entre États. Parfois elle est en bas, sur le trottoir du journal, quand il partage la vie des SDF. On ne peut écrire qu'il y laisse une partie de son innocence tant elle semble avoir disparu quand son père s'est effondré sur le sol, définitivement enterrée avec les enfants morts vus lors de ces reportages. Après *Sans blessures apparentes* sur le syndrome post-traumatique lié à la guerre, il raconte ici le monde des pays sans paix, un métier, des personnalités (Chico en Amazonie, Klaus sur l'*Aquarius* ou Jeanne aux urgences). *« Et après ? »,* l'interrogation de sa professeure de philosophie revient comme un refrain dans l'ouvrage. Eh bien, *« après »* la mort du père, il y a la quête de lumière.

★★★☆☆

OUBLIER LA NUIT

JEAN-PAUL MARI

272 P., BUCHET CHASTEL, 18 €

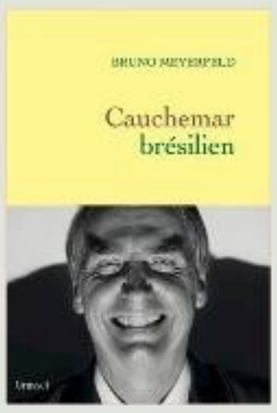
3 RAISONS DE LIRE

Cauchemar brésilien

Pour saisir l'ampleur du phénomène Bolsonaro
Le président du Brésil n'a pas de limites. Il regrette que les Indiens n'aient pas été *« exterminés »* et que les Noirs *« ne servent plus à rien »* depuis la fin de l'esclavage. Il préférerait un fils mort plutôt qu'homosexuel et il se moque des victimes du Covid. Au-delà de ses excès, « Palmito », « Cavalão » (« le grand cheval ») est *« le miroir d'un pays au profil inquiétant, trop longtemps célébré comme un indépassable horizon de foot, de fête et de plage ».*

Parce que c'est aussi une histoire du Brésil
Jaïr, cet ex-capitaine dont la tenue préférée se résume à l'ensemble tongs-short-maillot de foot, est le produit du « pays du futur », celui où on croit pouvoir tout recommencer à zéro. Le Brésil, souligne Bruno Meyerfeld, est un pays raciste, corrompu, obscurantiste, où les indigènes et la nature sont systématiquement détruits. Il en retrace l'histoire étonnante depuis l'exil forcé d'un roi portugais, la traite de cinq millions d'Africains et l'émigration de milliers d'Européens.

Pour découvrir un écrivain
L'auteur, correspondant du *Monde* à Rio, dresse en journaliste un tableau exhaustif de cet État-continent. Mais c'est en écrivain qu'il sculpte ce personnage shakespearien, isolé dans son palais de l'Alvorada (« l'Aurore »), à Brasília, ainsi que sa parentèle et son entourage baroques. Dès lors, cet essai en forme de saga est nimbé de l'atmosphère de *L'Automne du patriarche*, de Gabriel García Márquez. ■ **Emmanuel Hecht**



★★★★☆
CAUCHEMAR BRÉSILIEN
BRUNO MEYERFELD
368 P., GRASSET, 23 €

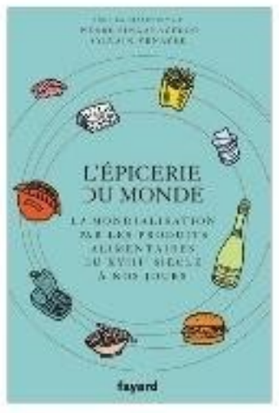
PIERRE SINGARAVÉLOU
SYLVAIN VENAYRE

Le monde dans nos placards

Deux ans après *Le Magasin du monde*, les historiens recomposent leur duo pour une plongée savoureuse dans les rayons de nos épiceries.

Si le monde n'est pas une marchandise, les marchandises qu'on trouve en bas de chez soi racontent pourtant l'histoire du monde. Elles montrent, en particulier, comment s'élaborent et dialoguent les identités culturelles (car ce qu'on mange ici n'est pas comme ailleurs), comment la publicité et le packaging façonnent les mœurs, comment les mesures sanitaires formulent et définissent le bon et le mauvais… Dans un joyeux bazar, *L'Épicerie du monde* brasse les produits de consommation culinaire les plus divers, des anchois jusqu'aux merguez en passant par le beurre de yak, le guacamole ou le yaourt. On y découvre l'histoire des produits plus ou moins familiers qui occupent nos étagères et nos frigos en attendant d'enchanter nos papilles.

Le parmesan ? Alors qu'il est connu depuis le XII[e] siècle, bénéficiant des vertes prairies lombardes, ses qualités de conservation puis le prestige accordé aux identités locales (il est produit dans la plaine du Pô et nulle part ailleurs) lui ont très tôt gagné des partisans en Europe ; l'industrialisation de l'Italie du Nord et les réseaux d'échange lui ont permis de conquérir le reste du monde. Le sandwich ? John Montagu, quatrième comte de Sandwich et premier lord de l'Amirauté, souhaitait manger sans quitter sa table de jeu ou de travail ; il se faisait donc servir des tranches de bœuf glissées entre deux tranches de pain, si bien que son nom finit par s'imposer dans les restaurants londoniens à la fin du XVIII[e] siècle, avant que la recette ne se répande près des routes et surtout dans les gares, comme un symbole de nouvelles formes de mobilité. Le caviar ? La valeur symbolique de ce mets connu des Grecs et des Perses s'envole lorsqu'il s'associe avec la vodka : en mars 1675, le tsar Alexis Mikhaïlovitch impose un monopole d'État. Avec l'explosion récente de la demande, l'Italie et la Chine en sont désormais les plus gros producteurs. Et cetera ! ■ **Maxime Rovère**



★★★☆☆
L'ÉPICERIE DU MONDE. LA MONDIALISATION PAR LES PRODUITS ALIMENTAIRES DU XVIII[e] SIÈCLE À NOS JOURS
PIERRE SINGARAVÉLOU, SYLVAIN VENAYRE
450 P., FAYARD, 25 €

PIXABAY

JEAN-CHRISTIAN PETITFILS

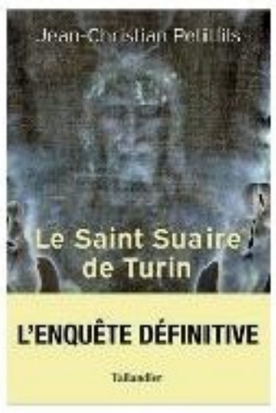
Sacré suaire !

Dans son dernier livre, le grand historien s'intéresse à l'une des plus fameuses énigmes de l'histoire.

C'est le négatif le plus célèbre de l'histoire. En 1898, la photographie d'un drap de lin vénéré à Turin comme ayant couvert le corps du Christ crucifié fit apparaître sur la plaque de verre ce qui allait faire le tour du monde et relancer la vénération de la relique: l'image spectrale du visage d'un supplicié, serein dans la mort. Jésus *or not* Jésus ? L'Église catholique s'est bien gardée de statuer sur l'origine de ce qui fut baptisé « suaire », et une datation au carbone 14 conclut en 1988 à un objet médiéval. Mais l'histoire complexe de l'objet et les imprécisions de la datation ont relancé les tenants de l'authenticité.

Parmi eux, l'essayiste Jean-Christian Petitfils espère apporter la preuve de convergences scientifiques récentes qui permettraient de remonter au Ier siècle en Judée. Certains éléments avaient été présentés dans son livre *Jésus* (2011), dont on pouvait déjà regretter l'interprétation trop littérale des Évangiles. *Le Saint Suaire de Turin* durcit le trait : il ne s'agit pas d'une présentation raisonnée et pondérée de l'état actuel du dossier, prenant à la fois en compte les consensus et les zones d'ombre, mais d'une défense convaincue, qui disqualifie par avance ou passe sous silence tout argument contraire (avec d'inutiles procès d'intention), valorise des travaux contestés ou non vérifiables, diffusés dans un cercle restreint de passionnés qui ont tendance à, surtout, se citer entre eux. Des expressions telles que *« toutes les constatations scientifiques vont dans le même sens »*, *« l'évidence s'impose »* excluent l'ouvrage de la saine et légitime controverse scientifique. La meilleure synthèse à ce jour sur le sujet, *Sindone* (2015) d'Andrea Nicolotti, professeur d'histoire du christianisme à l'université de Turin, n'a malheureusement pas été traduite en français. Elle ne confirme pas les hypothèses hardies de Petitfils. ■

Philippe Chevalier



★★★☆☆

LE SAINT SUAIRE DE TURIN. TÉMOIN DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

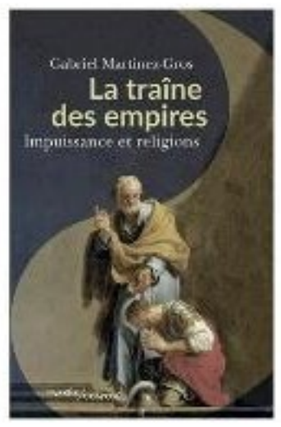
JEAN-CHRISTIAN PETITFILS

464 P., TALLANDIER, 26 €

Empires en fin de vie

De la fin des empires naquirent les religions ! Gabriel Martinez-Gros détaille cet engrenage. La violence initiale de la conquête est canalisée par la sédentarisation, qui conduit à un effacement du politique, un désarmement de l'État et une délégation de la fonction militaire. L'empire se délite, pouvoir politique et valeurs se dissocient, et la religion prend le pas s'appropriant ces dernières. Ce qui a valu pour Rome, la Chine et l'islam peut-il se reproduire en Occident aujourd'hui ? *La Traîne des empires* est un livre érudit, parfois ardu, qui apporte un éclairage neuf sur les débats actuels. ■

Aurélie Marcireau



★★☆☆☆

LA TRAÎNE DES EMPIRES. IMPUISSANCE ET RELIGIONS

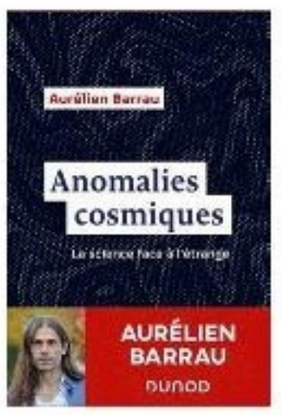
GABRIEL MARTINEZ-GROS

232 P., PASSÉS COMPOSÉS, 21 €

Science inexacte

« *Littéralement parlant, toutes les théories sont fausses.* » Par ce premier constat, Aurélien Barrau nous sort de toute zone de confort et démarre son détricotage des idées reçues sur la démarche scientifique. Le destin d'une théorie est souvent d'être remplacée par un meilleur modèle, et ce, sous l'influence d'une époque donnée. Si la science est présentée à travers ses succès, ce sont bien ses failles qui mènent aux plus grandes découvertes. Les anomalies sont des brèches vers l'inconnu, le renouveau. Mais qu'est-ce que la réalité lorsque notre connaissance du monde évolue sans cesse ? Une forme de construction littéraire à travers les mathématiques, semble répondre Aurélien Barrau: *« Les lois de la nature sont, en réalité, des poèmes très humains, en dialogue chuchoté avec une altérité qui les dépasse. »* Livre de vulgarisation, et surtout essai brillant de philosophie scientifique, *Anomalies cosmiques* déconstruit la notion même de modèle. C'est soudain dans le bizarre, dans la poésie imparfaite de la science, que l'on perçoit la beauté facétieuse de l'Univers. ■

Marcus Dupont-Besnard



★★★☆☆

ANOMALIES COSMIQUES

AURÉLIEN BARRAU

208 P., DUNOD, 17,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 SEPTEMBRE.

VICAIRE SAINT JOSEPH/WIKIPEDIA

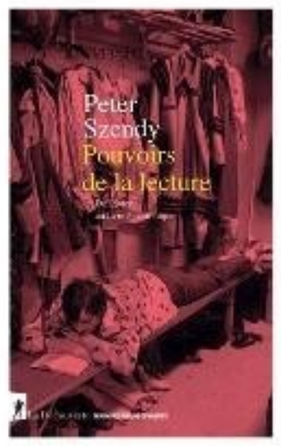
PETER SZENDY

Lecture puissante

Le philosophe interroge avec brio ce qui se joue, ce que nous engageons, ce qui se révèle à nous… quand nous lisons.

On se demande parfois qui parle dans les livres : l'auteur, le narrateur, peut-être la voix de la raison… Mais qui lit quand je lis ? Notre petite voix intérieure n'est pas si unifiée qu'on le croit. Szendy propose de la couper en quatre : toute lecture prend appui à la fois sur le texte, sur une voix qui se prête à lui, sur une oreille qui l'écoute, et même sur un impératif absolu de lecture (« Lis ! Continue à lire ! ») qui maintient l'attention plus ou moins constante. Oui, on se lit à soi-même des textes que l'on écoute en son for intérieur. Pourtant, loin d'être la dérive passive d'un radeau emporté par les mots, la lecture prend alors l'aspect d'un « frayage » où l'attention, semblable à un saumon remontant le courant, navigue entre divers types d'impératifs plus problématiques les uns que les autres. En effet, toutes les fonctions que l'on engage dans la lecture sont en réalité contradictoires et, comme les messages audio de *Mission : impossible*, elles tendent à s'autodétruire. Un bon lecteur, par exemple, n'est-il pas celui qui rend justice au texte au point qu'il disparaît lui-même ? « *C'est précisément au moment où il est saturé par le texte, quand il en est submergé, que le lecteur s'évanouit, qu'il défaille – comme les victimes sadiennes –, là même où il advient dans sa plénitude. La lecture comme pur pâtir, dans son intensité inentamée par les interruptions de l'autre ou pour l'autre, verse alors dans la non-lecture où le lecteur s'éclipse.* » Et pour peu que le lecteur soit une lectrice, son acte brave soudain mille préjugés, et déploie les enjeux politiques du texte. « *Tu es toujours un des tu possibles* », lui écrit Calvino dans *Si par une nuit d'hiver un voyageur*… En ce sens, la puissance de la lecture se trouve dans l'ambiguïté de ces rôles, car, comme l'écrit Blanchot : « *La lecture ne fait rien, n'ajoute rien* [...] *; elle est liberté* [...] *qui accueille, consent, dit oui, ne peut que dire oui et, dans l'espace ouvert par ce oui, laisse s'affirmer la décision bouleversante de l'œuvre.* » ■

Maxime Rovere



★★★★★

POUVOIRS DE LA LECTURE. DE PLATON AU LIVRE ÉLECTRONIQUE

PETER SZENDY

200 P., LA DÉCOUVERTE, 20 €

Divaguer avec le punk

Sid Vicious, mort à 21 ans dans son vomi d'une overdose d'héroïne, après avoir « suicidé » sa fiancée de 20 ans au couteau de boucher, l'ignorait. Mais il était en réalité un doux écolo, un néoféministe compréhensif et un « végane » anti-drogue – une sorte de post-hippy *peace and love*, qui n'avait juste pas eu le temps de s'imprégner des principes bouddhistes de non-violence auxquels le menait sa révolte ! Voilà l'une des conclusions les plus abracadabrantesques de la lecture – éprouvante, car on doit s'y frayer un chemin entre les concepts d'« *anti-sémiologie* », d'« *écologie profonde* », de « *devenir spirituel du punk* » (!), et tous les « *zines* » (pour fanzines), « samplages » (citations) ou « *performer sa classe sociale* », qui le ponctuent – du livre collectif *Penser avec le punk*. Mis à part ses premières pages assez éclairantes sur la notion de « sale », on serait tenté de le renvoyer illico dans l'endroit d'où il n'aurait jamais dû sortir, la poubelle. Mais il est plus intéressant de se demander comment des « penseurs » « djeunes » (quoique dans leur trentaine bien sonnée) peuvent en arriver à de telles aberrations. L'explication réside dans cette très contemporaine et égotique quête de la fausse originalité à tout prix : au lieu d'une réflexion patiente, on mixe des phrases d'autoproclamés post-punks pour affirmer le plus contrefactuel, bizarre, inouï qui soit, bref, le n'importe quoi – seul vrai lien, tout extérieur, de cet ouvrage avec son sujet. ■

BERTRAND GAUDILLÈRE/ITEM/LA DCOVERTE - ARTTOWER/PIXABAY

Patrice Bollon

☆☆☆☆☆

PENSER AVEC LE PUNK

DIRIGÉ PAR CATHERINE GUESDE

114 P., PUF, 9,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 31 AOÛT.

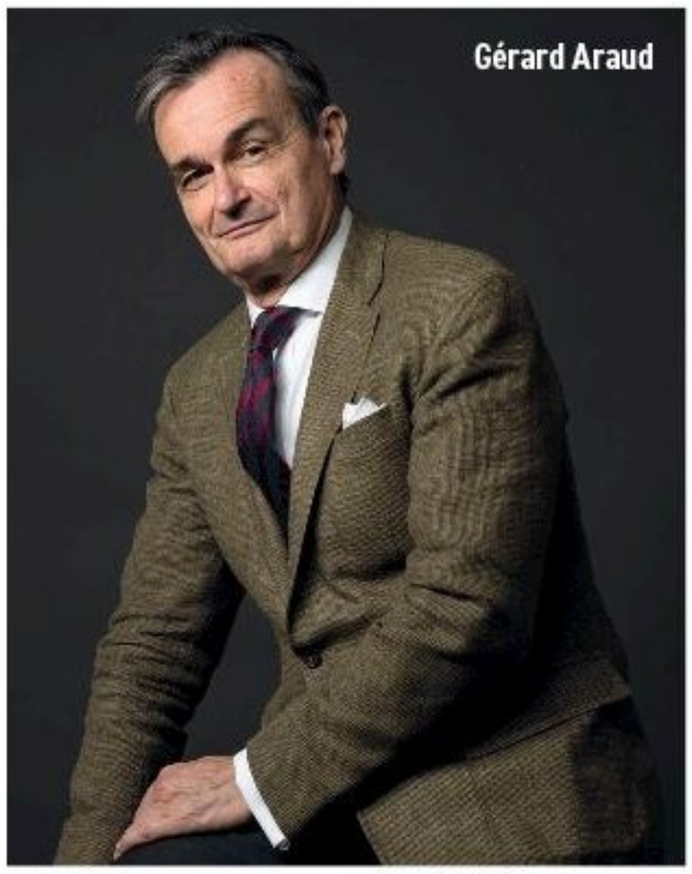
JÉRÔME BONNAFONT/GÉRARD ARAUD

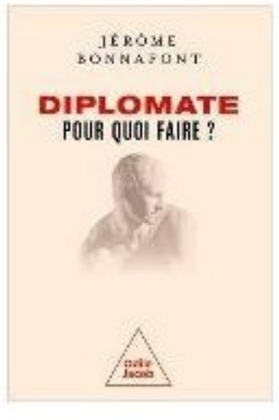
Au bout du Quai

Deux ambassadeurs prennent la plume pour défendre leur vocation et rappeler que la tragédie est au coin de la rue.

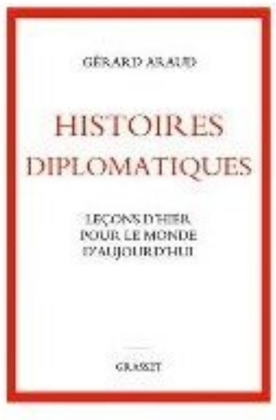
Jérôme Bonnafont

C'est à une défense et à une illustration de son métier que s'attelle l'ambassadeur Jérôme Bonnafont. *Diplomate, pour quoi faire ?* se présente à la fois comme un vade-mecum de l'apprenti diplomate, un traité du négociateur, une visite guidée du Quai d'Orsay et un manuel de relations internationales. Ce livre, aussi foisonnant que didactique, est entrecoupé de portraits de diplomates, de Talleyrand à Kofi Annan. Parmi ceux-ci figure Gérard Araud, ex-ambassadeur en Israël et aux États-Unis. Il y est décrit comme un pionnier de l'usage des réseaux sociaux. Ce qui lui a valu d'en essuyer les plâtres après avoir « twitté » de manière fort peu diplomatique le soir de l'élection de Trump : « *Après le Brexit et cette élection, tout est désormais possible. Un monde s'effondre devant nos yeux. Vertige.* » Avec ses *Histoires diplomatiques*, il souhaite contribuer au « *réarmement intellectuel* » des Français pris au dépourvu par la guerre en Ukraine. Le « *paradis ahistorique* » fait de compromis où ils vivaient n'étant plus, ils vont devoir s'habituer à l'irruption de « *la tragédie* » dans le nouvel ordre mondial. Pour en apprécier les dangers, rien ne vaut une plongée dans ces moments charnières où le destin de la France s'est joué. Gérard Araud, dans son ouvrage, en a retenu dix, depuis la guerre de Succession d'Espagne entre Louis XIV et les Habsbourg jusqu'à l'invasion de l'Irak. Tous ont été choisis en fonction de la morale qui peut en être tirée : nécessité de savoir finir un conflit, méfiance à l'égard des passions, impuissance du droit face à la puissance… Sachant que la principale vient de Thucydide : toutes les rivalités entre nations ont pour cause la peur, l'intérêt et l'honneur. ■ **Emmanuel Hecht**


Gérard Araud



★★★☆☆
DIPLOMATE, POUR QUOI FAIRE ?
JÉRÔME BONNAFONT
380 P., ODILE JACOB, 24,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 SEPTEMBRE.

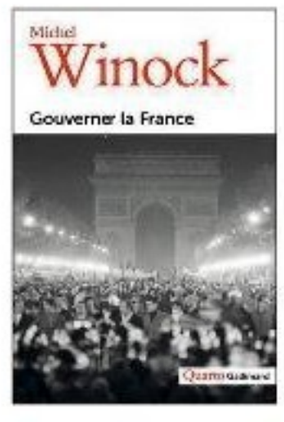


★★★☆☆
HISTOIRES DIPLOMATIQUES
GÉRARD ARAUD
320 P., GRASSET, 22 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 SEPTEMBRE.

DR/ODILE JACOB - JF PAGA/GRASSET

La France de Winock

Une génération d'étudiants s'est initiée aux grandes crises politiques qui ont ébranlé la France aux XIXe et XXe siècles grâce à l'historien Michel Winock. Une constante de 1871 à 1968, qu'il a baptisée « *la fièvre hexagonale* ». C'est une « *forme d'incapacité du peuple français à s'entendre, à vivre ensemble nourrie par une permanence de troubles* », résume Mona Ozouf dans sa préface de *Gouverner la France,* recueil d'études fondamentales de Michel Winock sur le sujet. Quatre ouvrages clés, complétés par des articles et des entretiens biographiques sur sa vie, le métier d'historien et sa riche activité d'éditeur aux éditions du Seuil, où il fonda les « Points Histoire », constituent le volume : *La Fièvre hexagonale ; L'Agonie de la IVe République ; 13 mai 1958, De Gaulle, un rebelle habité par l'histoire ; François Mitterrand, un portrait biographique.* Leur point commun est la discorde nationale séculaire qui enfante des crises politiques régulières, ainsi que leur résolution par l'accession au pouvoir d'une personnalité exceptionnelle. C'est une conséquence de la Révolution française, qui déposa ce limon fertile dans le fleuve de notre roman national. Le style vivant de Michel Winock, à la fois conteur et vulgarisateur, participa également au succès foudroyant du magazine *L'Histoire,* qu'il créa en 1978. Il réhabilita le récit, les individualités marquantes et l'histoire de l'événement fondateur, à l'image du 13 mai 1958, lors de la crise algérienne qui vit le retour du général de Gaulle au pouvoir. Jadis pionnier, Michel Winock est passé du côté des classiques. ■ **Olivier Cariguel**



★★★☆☆
GOUVERNER LA FRANCE
MICHEL WINOCK
PRÉFACE DE MONA OZOUF
1150 P., GALLIMARD, « QUARTO », 33 €.
EN LIBRAIRIES LE 8 SEPTEMBRE.

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
L'INTRANQUILLE
GÉRARD GAROUSTE, AVEC JUDITH PERRIGNON
200 P., L'ICONOCLASTE, 7,90 €

Son œuvre fait, pour la première fois, l'objet d'une rétrospective au Centre Pompidou. Résultat d'un dialogue avec Judith Perrignon, l'autobiographie de Gérard Garouste apporte un éclairage nouveau sur l'histoire de ses toiles cryptées, saturées de mythologie et d'inconscient. Les doutes, rêves, obsessions qui jaillissent des images sombres ou épiphaniques de son enfance jusqu'à ses plongées dépressives y sont confiés avec franchise et sobriété. **Eugénie Bourlet**

★★★☆☆
LE BAISER, PEUT-ÊTRE
BELINDA CANNONE
160 P., ARLEA, 9 €.
EN LIBRAIRIES LE 15 SEPTEMBRE.

Dans une divagation à plusieurs voix qui croise des discussions et confidences sur l'intimité, Belinda Cannone explore l'histoire et la culture propres à l'acte d'embrasser. Personnelle et généreuse, sa réflexion se nourrit des souvenirs des uns et des autres, leurs trouvailles, leurs lectures (*« nous aimons lancer nos idées comme de vifs poissons d'argent dans les interstices de la pensée »*). L'autrice relève au passage que seules les œuvres artistiques en constituent une trace. **E.B.**

★★★★☆
MANIÈRES D'ÊTRE VIVANT. ENQUÊTE SUR LA VIE À TRAVERS NOUS
BAPTISTE MORIZOT
336 P., BABEL, 9,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 31 AOÛT.

Défenseur d'une nouvelle « culture » du vivant, Baptiste Morizot explore en scientifique, rêveur, voyageur… les possibilités de nous y rapporter qui sortent d'une domination coupable de sa destruction en cours. Un rapport qui passe par une attention redoublée aux sens (l'auteur pratique le pistage des loups), la nécessité de se mettre au même niveau que les autres espèces et la découverte de leurs savoirs qui nous oblige à nous repenser en même temps qu'eux. **E.B.**

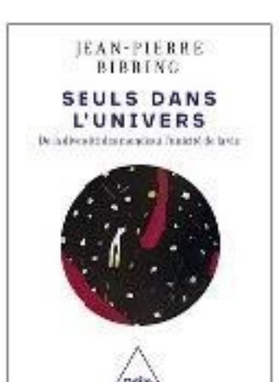
JEAN-PIERRE BIBRING

Solitude terrienne

L'astrophysicien interroge l'histoire de la Terre dans cette « diversité » des mondes que l'on nous promet.

Sommes-nous seuls dans l'Univers ? À cette question quasi obsédante, on aurait instinctivement envie de répondre non. L'immensité du cosmos apparaît incompatible avec notre solitude, laquelle en devient presque une crainte. D'autant que la science nous a appris, contre les dogmes d'autrefois, qu'une multiplicité de galaxies et de planètes constellent le monde. Ne pourrait-il pas y avoir de la vie quelque part ? Une autre humanité ? Ces questions concentrent tout un pan de la recherche scientifique – de l'exobiologie aux nombreux projets d'exploration spatiale. Dans son livre, pourtant, l'astrophysicien Jean-Pierre Bibring nous prend de court : les découvertes récentes mettent plutôt en exergue la singularité de la biosphère terrestre. La notion d'*« infinité »* de mondes est datée, nous explique-t-il. Elle a été remplacée par celle de *« pluralité »*. Et ce n'est pas fini : celle de *« diversité »* a pris le relais. Cette transition lexicale change tout. Nous sommes peut-être bien uniques, finalement. L'étude de notre propre habitat et des exoplanètes montre combien l'évolution de la Terre constitue une séquence parmi d'autre, *« incroyablement particulière, construite sous l'influence de conditions contextuelles qui se sont présentées, dans un certain ordre, pour en paver l'histoire »*. Rien dans cette approche ne justifie cependant un quelconque anthropocentrisme.

La diversité des mondes, et la possible singularité du nôtre, ne fait pas de nous le centre de l'Univers. On comprend, en lisant *Seuls dans l'Univers*, que l'absence de vie extraterrestre telle qu'on l'imagine pourrait aussi accentuer une certaine forme d'humilité écologique. *« Il s'agit d'une révolution plus générale dans l'ébranlement de certitudes renvoyant à des constructions majeures de nos systèmes de pensée »*, estime l'auteur. Notre solitude invite à repenser la définition même du vivant. Notre existence terrienne – humanité et nature ensemble comme système unique – en devient encore plus précieuse. ■ **Marcus Dupont-Besnard**



★★★☆☆
SEULS DANS L'UNIVERS
JEAN-PIERRE BIBRING
328 P., ODILE JACOB 23,90 €. EN LIBRAIRIES LE 21 SEPTEMBRE.

AKG IMAGES/PIXABAY - DRFP/ODILE JACOB

FABRICE D'ALMEIDA

Le retour des Vikings

La légende de Ragnar Lodbrok commence au haut Moyen Âge. Ragnar, l'homme aux cinquante batailles, le guerrier victorieux, finalement vaincu par un roi anglais et jeté dans une fosse remplie de serpents. Ragnar, de nos jours, est devenu un héros de séries diffusées dans le monde entier. Ses exploits sont mis en scène et, avec eux, ceux de ses descendants tous qualifiés de « Vikings ». Mais Ragnar lui-même ne se serait pas défini ainsi. C'est un peu plus tard, au xᵉ siècle, que les groupes de conquérants venus du Danemark et de l'Europe scandinave ont été qualifiés ainsi. « Viking » était tantôt synonyme de pillard, de guerrier, de souverain, voire de marchand… Comme si le mot pouvait recouvrir différents types de vies, toutes aventureuses. En ce sens, comme le dit Lucie Malbos, *« on ne naît pas Viking, on le devient par ses actions »*. Rien d'ethnique ici. Sans doute est-ce pour cela que les Vikings nous fascinent tant. Ils emportent un rêve de liberté, de puissance, une absence de limite qui fait écho au monde contraint dans lequel nous vivons. Pour les Vikings, rien de tout cela n'existait, juste une humanité débordante et curieuse nous explique Lucie Malbos dans *Le Monde viking*. Les recherches actuelles alimentent la vision de ces bandes armées comme un écho de notre vie post-moderne.

Neil Price, dans *Les Enfants du frêne et de l'orme. Une histoire des Vikings*, nous présente ces hommes curieux de connaître le monde, traversant l'Europe et l'Asie, sillonnant la mer du Nord, la mer Noire, la Méditerranée puis l'Atlantique pour visiter le Groenland, s'y installer, et bientôt arriver en Amérique. Longtemps, ces voyages étaient tenus pour des mythes. L'archéologie a prouvé leur réalité.

L'histoire confirme aussi la place étonnante des femmes dans ce monde viking. La mythologie et les chroniques historiques exposées dans *Valkyrie. Les femmes du monde viking* de Jóhanna Katrín Fridriksdóttir montrent qu'elles pouvaient occuper les plus hautes fonctions, exercer le pouvoir, mais aussi voyager aux côtés des hommes, combattre et commercer. Mieux, à l'instar des Valkyries, elles tenaient le destin des guerriers entre leurs mains et pouvaient mener les valeureux au Walhalla pour éternellement combattre et festoyer à la table d'Odin, le plus grand des dieux. Et voici les Vikings revêtus d'une aura féministe, offrant des modèles de femmes indépendantes se passant aisément de présence masculine. Car les Valkyries ne se marient pas. Ce sont des femmes sans limites, comme les hommes.

RÊVE DE LIBERTÉ ET ABSENCE DE LIMITE

Pourtant, les historiens ne font pas d'anachronisme. Ils savent bien que les sociétés scandinaves médiévales ne sont pas le décalque millimétré du monde occidental actuel. Les Vikings sont des païens, des barbares, vus par les chroniques ecclésiastiques britanniques ou françaises. Ils se présentent comme un fléau et non comme une force de libération. À l'inverse, dans les royaumes scandinaves, l'arrivée du christianisme est perçue comme une violence faite à la tradition. Certes, ce n'est pas une guerre de religion qui se déploie. Plutôt une forme d'hybridation. Car les Vikings finissent par s'installer là où ils passent et fondent des familles. Leur nomadisme ne dure pas. Et ces combattants qui, trois siècles durant, ont fait trembler l'Europe sont à leur tour rentrés dans l'ordre chrétien et dans la logique des nations, si vivace encore de nos jours.

Retrouver leur histoire permet de comprendre que la mythologie nordique ne sont pas réductibles à leur usage par quelques idéologies radicales du xxᵉ siècle comme le nazisme, non moins qu'à un fantasme de suprématiste blanc. Non, le monde viking jouissait d'une forte ouverture où seuls comptaient les actes et la bravoure. Là comme ailleurs, la grandeur devait de mériter et se prouver. ■

★★★★☆
LE MONDE VIKING
LUCIE MALBOS
352 P., TALLANDIER, 21,90 €

★★★☆☆
LES ENFANTS DU FRÊNE ET DE L'ORME. UNE HISTOIRE DES VIKINGS (CHILDREN OF ASH AND ELM: A HISTORY OF THE VIKINGS)
NEIL PRICE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR CÉCILE DENIARD, 640 P., SEUIL, 27 €

★★★☆☆
VALKYRIE. LES FEMMES DU MONDE (VIKING VALKYRIES. WOMEN OF THE VIKING WORLD)
JÓHANNA KATRÍN FRIDRIKSDÓTTIR
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR LAURENT CANTAGREL, 400 P., TEXTO, 11 €

AUDREY SOVIGNET

L'ATELIER D'ÉCRITURE

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Le génie et le talent

Qu'est-ce que le don ? Le pouvoir de réussir spontanément ce que les autres doivent apprendre. Qui en bénéficie agit aisément, sans délibération, sans erreur, d'une façon imprévisible pour ses témoins. Ainsi que toutes les grâces, le don est attribué au hasard par un Dieu ou une Nature adeptes de la philosophie janséniste, peu soucieux d'égalité et de justice. Dans le champ littéraire, on le constate souvent : tel possède le don du dialogue, tel des personnages, tel de la phrase, tel du détail, tel de l'image, tel du mouvement, tel de la musicalité. Cependant, une personne les reçoit rarement tous. Voilà ce qui incite à relever ses manches, diagnostiquer ses qualités, ses défauts, ses manques, et combler les vides par un labeur acharné. Avec le don, on fait ce qu'on peut ; avec le travail, on fait ce qu'on veut.

Buffon assurait que *« le génie n'est qu'une longue patience »*. Plus tard, Paul Claudel le paraphrasa : *« Le génie n'est qu'une longue impatience. »* Cela revient au même : seule l'impatience du résultat confère la patience d'accomplir. *« Le génie, c'est Dieu qui le donne, mais le talent nous regarde »*, lançait Gustave Flaubert à Louise Collet. Quel écrivain prit moins la pause du génie que Flaubert ? Rousseau peut-être. Ils étaient doués, bien sûr, mais considéraient leur don comme un prêt, non comme un cadeau. Ils tâchaient de le mériter par le pétrissage, le façonnage, la rature, l'élargissement, la réduction, la refonte, ces épreuves ingrates, répétées, pénibles qui les transformèrent en saints de l'écriture. Inspirés, ils l'étaient, assurément, mais si l'inspiration suscite l'œuvre, le travail achève l'ouvrage.

SI L'INSPIRATION SUSCITE L'ŒUVRE, LE TRAVAIL ACHÈVE L'OUVRAGE

Les manuscrits de Flaubert nous en apportent l'exemple. Dans *Madame Bovary*, au moment où il présente la mort de son héroïne, il croque les faits : *« Le prêtre dit le Misereatur et l'Indulgentiam et, étendant la main droite, prononça les paroles d'absolution et commença les onctions, qui devaient remettre ses péchés, comme par ces parties du corps, avec l'extrémité du pouce droit, qu'il trempe chaque fois dans l'huile des infirmes renfermée dans un vase d'argent… Aux yeux, sur les paupières qu'il ferme, aux narines, sur les lèvres, sur les mains. »* Sur la fin, il a trouvé l'idée : les cinq sens ! Le prêtre referme un à un les sens de cette femme, ce qui permet d'évoquer sa vie et ce qu'elle perd. Flaubert reprend et cette fois-ci développe. *« Ensuite, il récita le Misereatur et l'Indulgentiam, prononça à voix haute quelques paroles d'absolution, et trempant son pouce dans l'huile sainte, il commença les onctions : d'abord sur les yeux, qui avaient tant envié toutes les somptuosités terrestres ; puis sur les narines, autrefois friandes de brises tièdes, et de senteurs amoureuses ; puis sur la bouche, qui s'était ouverte pour les mensonges, qui avait gémi d'orgueil et crié dans la luxure ; puis sur les mains dont le souple épiderme… jadis qui se plaisaient aux contacts suaves et que les vers du tombeau ne pourraient même plus chatouiller ; puis sur les pieds qui l'avaient portée aux rendez-vous, foulé le pavé des rues qui ne marcheraient plus. »*

Cette version achevée, il repère les surcharges, les incohérences, les exagérations, les mauvaises allitérations et se met donc à couper, alléger, affiner, ce qui procure cette merveille de paragraphe : *« Le prêtre récita le Misereatur et l'Indulgentiam, trempa son pouce droit dans l'huile et commença les onctions : d'abord sur les yeux, qui avaient tant convoité toutes les somptuosités terrestres ; puis sur les narines, friandes de brises tièdes et de senteurs amoureuses ; puis sur la bouche, qui s'était ouverte pour les mensonges, qui avait gémi d'orgueil et crié dans la luxure ; puis sur les mains qui se délectaient aux contacts suaves ; et enfin sur la plante des pieds, si rapides autrefois, quand elle courait à l'assouvissance de ses désirs et qui maintenant ne marcheraient plus. »*

Mon conseil : acceptez de chercher, de patauger, d'en faire trop puis moins, refusez la paresse. À l'instar de Flaubert, dont l'excellence offre un modèle inaccessible, perfectionnez votre texte. Je conclurai avec André Malraux : *« Le chef-d'œuvre est garant du génie. Le génie n'est pas garant du chef-d'œuvre. »* ■

AUDREY SOVIGNET

« Un écrivain doit s'absenter pour laisser la place à ses personnages »

Avec *L'Homme peuplé*, FRANCK BOUYSSE s'intéresse à un jeune auteur, Harry, parti s'isoler dans le Massif central pour retrouver l'inspiration, alors que non loin Caleb, éleveur de bêtes et sorcier, apparaît assez vite comme son double. L'écriture, une affaire mystique ?

Quand on vous interroge sur votre méthode d'écriture, vos réponses donnent l'impression que rien n'est prémédité, que vous vous laissez guider…

Franck Bouysse. C'est plutôt que tout part d'une scène inaugurale, laquelle découle d'une émotion qui remonte. Pour cette fois, j'étais derrière ma fenêtre, il y avait cet oiseau posé sur le rebord, comme dans la première scène du roman, dans cette maison isolée. Le personnage de Caleb m'est apparu bien avant celui de Harry, l'écrivain. Et puis j'ai compris, dans cette ambiance hivernale, ce brouillard qui mène la danse, de quoi ce livre allait parler : la création.

***L'Homme peuplé* est donc une réponse à ces questions sur votre processus créatif ?**

F.B. Oui, une réponse romanesque. Il y a bien sûr les livres en forme d'atelier d'écriture comme ceux de Stephen King, de Marguerite Duras ou encore de Pierre Michon. Mais je tenais à m'exprimer autrement. *L'Homme peuplé* comporte ainsi plusieurs niveaux de lecture. On peut le lire comme un livre à suspense par exemple, mais aussi comme un roman qui porte un essai sur… le roman.

On devine assez vite que le personnage du sorcier est le double de l'écrivain, un thème récurrent dans votre œuvre…

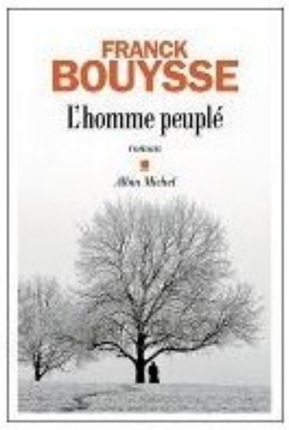
F.B. Oui, parce que celui qui écrit, c'est l'absent. Il faut accepter de s'absenter pour laisser sa place à l'autre, à chacun de ses personnages. Souvent, quand je me relis le lendemain, je me demande d'où ça sort, tout ça. Il faut accepter de se laisser posséder, cette forme de possession dont parlait Malraux.

En évoquant la page blanche, avez-vous souhaité vous-même l'exorciser ?

F.B. Non, l'écriture n'est pour moi ni une thérapie, ni de l'exorcisme. Je n'ai pas la hantise de la page blanche, j'ai plutôt un grand respect pour la page noire comme le personnage de Harry : pour écrire, il faut avoir beaucoup lu, et dans tout ce qui a été écrit par les auteurs illustres, il faut essayer de gratter et de trouver le grain de sa voix. Je ne voulais pas non plus écrire un livre sur un écrivain à succès qui n'arrive plus à écrire. Ça, il sait le faire. C'est plutôt qu'il n'a plus confiance en ce qu'il écrit, se sent à côté de la littérature. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

PASCAL ITO/ALBIN MICHEL



L'HOMME PEUPLÉ
FRANCK BOUYSSE
320 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

Les Ateliers LIRE magazine littéraire

NOS RENDEZ-VOUS DE SEPTEMBRE

→ **Le retour des visites littéraires**
Rimbaud, Molière, Hemingway, Baudelaire, La Fontaine…
Marchez sur les pas des grands écrivains et découvrez Paris autrement ! La ville des livres n'aura plus de secrets pour vous.
Toutes les infos sur
lire.fr/collections/visiteslitteraires

NOUVEAU

→ **Écrire avec les romans de la rentrée littéraire,**
avec Frédérique Anne
• Dimanche 28 août à 15 heures
• Lundi 26 septembre à 18 heures

De l'idée au roman, 5 étapes pour réussir avec Frédérique Anne
• Dimanche 9 octobre à 15 heures

ET TOUJOURS

→ **Osez commencer à écrire !**
avec Renée Zachariou
• Lundi 29 août à 18 heures

→ **Écrire une nouvelle**
avec Lola Sorrenti
• Samedi 17 septembre à 15 heures

→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
avec Baptiste Liger
• Vendredi 23 septembre à 18 heures
• Samedi 24 septembre à 15 heures

→ **Promouvoir son livre sur les réseaux sociaux**
avec Vanessa Lavergne
• Samedi 24 septembre à 10 heures

Pour tout renseignement :
lire.fr/collections/ateliers-ecritures

Ma préférence à moi

Il nous souvient d'avoir moqué dans ces colonnes l'actuelle propension à compliquer ce qui est simple. À préférer la *méthodologie* à la *méthode*, la *technologie* à la *technique*, la *problématique* au *problème*, tout cela sans le moindre égard pour le sens des uns comme des autres. Les lignes qui suivent proposent de cette dérive un nouvel avatar, particulièrement répandu dans le microcosme du sport.

Il suffit d'interroger Google: « *Ma position **préférentielle**, c'est dans l'axe* », a ainsi déclaré le footballeur Adrien Rabiot à Eurosport; « *Aligné à son poste **préférentiel**, en soutien d'Olivier Giroud, le Mâconnais a pourtant signé un but somptueux…* », lit-on dans *Le Parisien*; « *Le fait que Galtier joue en 4-4-2 depuis plusieurs saisons n'implique pas que ce soit le schéma **préférentiel** du nouveau coach du PSG* », se susurret-il dans la capitale. Dans chacun de ces exemples, comme dans quantité d'autres, ce n'est pas à *préférentiel* qu'il aurait fallu recourir, mais au tout bête… *préféré*. On comprend pourtant que cela eût fait trop banal et trop plat, surtout depuis que la covid a ringardisé un travail qui se faisait naguère « sur place » ou « à distance » au bénéfice des – autrement tendance – *présentiel* et *distanciel* (gare aux dommages collatéraux en matière d'orthographe)!

Le footballeur de l'équipe de France Adrien Rabiot a sa préférence: jouer dans l'axe.

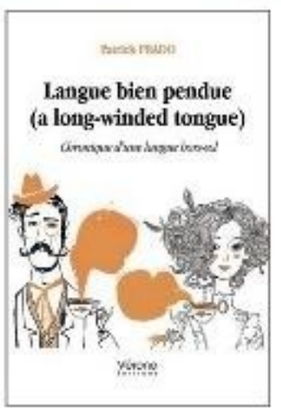
On comprend que « préféré » eût fait trop plat!

Cela dit, il y a plus grave. C'est que *préférentiel* existe bel et bien, mais avec un tout autre sens, pas si éloigné de « discriminatoire ». Pour nos dictionnaires, *préférentiel* veut dire, non pas « que l'on préfère », mais « qui établit une préférence à l'avantage de quelqu'un ». Sont donc éligibles (comme on aime à dire en français d'aujourd'hui) à l'état préférentiel un *tarif* (accordé sous certaines conditions à quelques privilégiés), un vote (où l'électeur est autorisé à modifier l'ordre des noms d'une liste) ou encore une candidature (sorte de désignation anticipée, comme ce fut le cas de Brisbane pour la tenue des Jeux olympiques de 2032). Le mariage lui-même peut s'y coller, pour peu qu'un usage détermine, selon le groupe social et les liens de parenté, les personnes autorisées à s'unir. Il est fort peu probable, en revanche, que l'on soit fondé à parler du poste d'avant-centre comme du « poste préférentiel » de Kylian Mbappé: c'est bien ce dernier qui, en l'occurrence, marque son intérêt pour ledit poste, et non l'inverse!

Quand, par extraordinaire, le distinguo qui précède ne vous sauterait pas aux yeux, répétez-vous, pour vous pénétrer de la différence, qu'un tarif préférentiel ne saurait devenir votre tarif préféré qu'à condition que ce soit vous qui en profitiez! Et si cela ne devait toujours pas suffire, rien ne vous interdit, en dernier ressort, de contourner cette dangereuse paronymie: pourquoi ne pas évoquer votre « position *favorite* », votre « poste de *prédilection* », voire votre « schéma *fétiche* »? ■ **Bruno Dewaele**

À LIRE LE GLOBISH, POISON MORTEL

Quiconque s'agace de l'anglomanie ordinaire trouvera dans ce libelle de quoi le conforter dans ses angoisses! C'est que la disparition – non seulement du français mais, à terme, de toutes les langues maternelles, anglais y compris – n'y est plus même une option face à cette entreprise de décervelage qu'est le *globish*, novlangue orwellienne qui « fait semblant de parler » pour s'adresser en réalité à « des consommateurs de nulle part, partout identiques, soumis à l'acquisition des mêmes produits, des mêmes réflexes devant leur publicité, de la même langue qui les fait vendre ». Un cri d'alarme remarquablement documenté, bien fait pour nous rappeler que l'universalité n'est viable que si elle s'appuie sur une diversité culturelle. Un message d'espoir, aussi, qui n'hésite pas à exalter l'inutile et confine parfois à la poésie: le bonheur, autant que dans le pré, pourrait bien être dans le… près: renouer avec sa langue d'origine, « parler local », autant de conditions *sine qua non* pour que notre futur ait encore un avenir. ■ **B.D.**



LANGUE BIEN PENDUE (A LONG-WINDED TONGUE) CHRONIQUE D'UNE LANGUE HORS-SOL
PATRICK PRADO
108 P., VÉRONE ÉDITIONS, 13,50 €

JOSE BRETON/NURPHOTO/NURPHOTO VIA AFP

➔ LE VOCABLE DU MOIS

Baroque

Si le chef de l'État a troqué les habits de Jupiter contre ceux de Vulcain, c'est qu'il n'a pas son pareil pour forger des expressions qui marquent, pour ciseler des mots qui portent. Témoin cet « attelage baroque » qu'il a voulu voir dans l'union des oppositions contre son passe sanitaire aux frontières. Il faut avouer que le nom comme l'adjectif sont des plus congruents à la situation. Le premier a, par nature, quelque chose de bringuebalant qui rappelle que le divers ne sera jamais un. Le second enfonce le clou, tant par l'étymologie (le portugais *barroco* s'appliquait à une perle… irrégulière) que par l'histoire. Le mot *baroque* distille en effet juste ce qu'il faut de péjoratif dans un pays qui, s'il ne les relit pas assez, se réclame volontiers de ses classiques. Il suffit pour s'en persuader de parcourir les sens qu'a pris le terme par extension (*bizarre, biscornu, choquant, étrange, excentrique*). Voire de s'en remettre à cette définition que donne le *Trésor de la langue française* de l'art baroque : profusion de l'ornementation et recherche de l'effet de masses en peinture et en architecture, goût de l'emphase et recherche du mouvement et de la fantaisie en littérature et en musique. N'y devine-t-on pas en filigrane certaines travées de notre Assemblée nationale, un enfer pour le dieu du Feu lui-même ? ■ **B. D.**

➔ À QUOI FAUT-IL S'ATTENDRE ?

Que ou à ce que ?

Sied-il de s'attendre *qu'*il fasse encore plus chaud dans les années à venir… ou *à ce qu'*il fasse encore plus chaud ? Sur le fond, le doute n'est plus guère permis. Mais, pour ce qui est de la forme, les avis divergent toujours. Certes, l'usage a depuis longtemps tranché en conservant la préposition *à*, de rigueur devant un groupe nominal : si l'on s'attend *à* un réchauffement de la planète, il est normal que l'on s'attende *à ce que* la température grimpe. Pourquoi donc, sinon, trouverait-on *veiller à ce que* préférable au « familier et populaire » *veiller que*, à l'instar d'Adolphe Thomas ? Si le Petit Larousse reste coi sur le sujet, le Petit Robert, lui, a pris fait et cause pour *à ce que*, ne citant plus que ce tour dès lors que le verbe est suivi d'une complétive. Les puristes n'en continuent pas moins de nous culpabiliser, l'Académie ne recensant toujours pas, dans sa neuvième et dernière édition, cette construction. Parallèlement, elle qualifie de « littéraire » la tournure *s'attendre que* ! Faut-il rappeler ici que Jean Girodet la trouvait lui-même « un peu compassée », alors même qu'il déconseillait *à ce que* dans la langue surveillée ? Reste à savoir ce que doivent faire les gens normaux, qui n'entendent donner ni dans le guindé, ni dans le relâché… ■ **B. D.**

MAXMANN/PIXABAY

Bizarre, choquant, excentrique, biscornu, le baroque a aujourd'hui pris un sens péjoratif.

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

OLIVIA DE LAMBERTERIE*

« Empathie »

« C'est un mot qui semble peu esthétique lorsqu'on le prononce, mais je l'aime beaucoup. Il est un brin désuet et loin d'être galvaudé comme la bienveillance car l'empathie, c'est cette faculté à se mettre à la place de l'autre. Cela fonde la littérature et la vie par le biais des émotions. Je suis d'ailleurs très intéressée par les débats autour de l'appropriation culturelle et sur le problème que cela pose, car tous les arts sont fondés sur cela. Créer un personnage, c'est s'imprégner des autres, et plus ces derniers sont éloignés de nous, plus c'est enrichissant. On peut définir cela d'élan qui nous guide, et je crois que mon nouveau roman, *Comment font les gens ?*, est simplement le livre de mes empathies. C'est une chose fabuleuse car lorsqu'on se trouve dans un milieu que l'on connaît mal, en compagnie de personnes qui ne nous sont pas familières, la grâce de l'empathie nous pousse à trouver notre place. Claire Marin en parle très bien dans *Être à sa place*. D'ailleurs, cela fonde mon métier, je passe ma vie dans celle des autres et ça me plaît. » ■

Propos recueillis par Marie Jouvin

*Vient de paraître : *Comment font les gens ?* (Stock)

Du vin qui tache

Y a-t-il épopue plus propice que celle des vendanges pour s'interroger sur l'orthographe de nos grands crus ? Pour avoir de la bouteille, vous ne devriez avoir aucun mal à repérer, dans la liste que voici, les deux seuls qui ne soient pas frelatés !

A. bourgueil
B. châblis
C. château-lafite
D. château-margot
E. côtes-du-rhone
F. montbazillac
G. moulin-à-vent
H. passe-tous-grains

Bruno Dewaele

Le mot mystère

S'il est une expression bien faite pour m'indisposer, c'est « aussitôt dit, aussitôt fait » ! Pour ma part, je n'aime rien tant que remettre à plus tard, différer, atermoyer. Le temps de prononcer les cinq syllabes de mon nom, l'envie m'est déjà passée d'agir séance tenante. Que suis-je donc ?

Sept sur sept

Septembre est ainsi nommé parce que, chacun le sait, il était dans le calendrier romain le septième mois de l'année, cette dernière commençant alors en mars. Partant, lequel des trois mots qui suivent peut se réclamer de la même étymologie ?

A. septentrion
B. septicémie
C. septum

Une bonne correction

Vous avez sans doute lu, dans notre numéro d'été, cet extrait du *Commerce des Allongés*, d'Alain Mabanckou. Las ! neuf erreurs s'y sont glissées depuis lors. Les repérerez-vous toutes ?

« Tu aurais pû te laisser décourager par ces pensées déprimantes. Au contraire tu les chasses d'un revers de main et cherches d'arrache pied d'autres moyens de te convaincre que tu bénéficies bien de cette nouvelle vie qui te permettra de te rendre dès que possible en ville afin de régler un certain nombre de choses. Tu décontractes tes jambes, tu étens tes bras en croix dans le dessin de t'émanciper de la posture foetale que tu avais pris par instinct en guise de protection au moment où tu étais persuadé que les détritus végétaux expectorés par la secousse terreste et projettés avec furie par le cyclône échouaient de toutes parts sur toi. Tu fais craquer tes doigts les uns après les autres comme si l'éclatement des microbulles dans tes articulations était la confirmation irréfragable de cette existence. »

Une bonne correction

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	E	L	O	S	I	M	A	C
2	N	■	R	U	■	A	V	A
3	T	E	M	P	E	T	E	R
4	H	O	U	R	V	A	R	I
5	O	■	Z	A	E	■	E	C
6	U	S	■	■	I	S	S	A
7	S	A	■	R	L	■	■	T
8	I	C	A	O	■	■	B	U
9	A	S	S	U	R	E	U	R
10	S	■	A	G	O	U	T	I
11	T	A	P	I	S	S	E	S
12	E	P	I	■	E	■	■	T
13	S	I	T	T	E	L	L	E

Une bonne correction
pu (l'accent circonflexe ne se rencontre plus guère que sur les participes passés de *devoir, croître* et *mouvoir*) – **d'arrache-pied** ou **d'arrachepied** (nouvelle orthographe) – **régler** (accent aigu) – **étends** – **fœtale** (attention à l'*e* dans l'*o*) – **prise** (le participe passé étant conjugué avec l'auxiliaire *avoir*, il s'accorde avec le COD qui le précède, à savoir le nom féminin *posture*) – **projetés** – **cyclone** (pas d'accent circonflexe) – **irréfragable**.

Le mot mystère
Vous avez évidemment reconnu la **procrastination**, autrement dit le fait de remettre au lendemain (latin *cras*) ce que l'on peut faire le jour même.

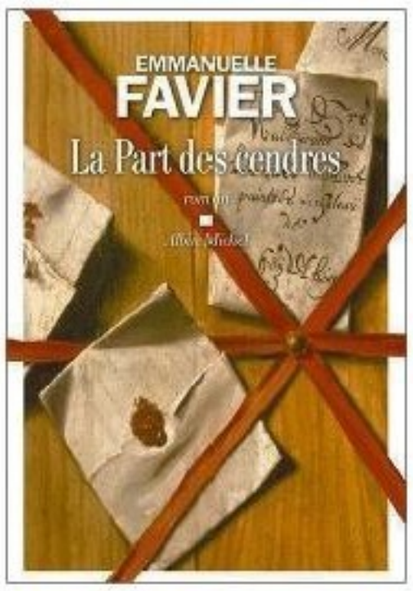
Sept sur sept
Réponse A, *septentrion* tirant son nom des sept bœufs de labour que représentent les sept étoiles de la Grande Ourse. *Septicémie* descend en revanche du verbe grec *sêpein*, « pourrir », alors que *septum* vient d'un mot latin qui signifie « cloison ».

Du vin qui tache
Réponses C et G. Les autres auraient dû s'écrire *bourgueil, chablis, château-margaux, côtes-du-rhône, monbazillac* et *passe-tout-grain*.

SOLUTIONS

DES ANAGRAMMES ET DES LIVRES de Jacques Perry-Salkow

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »



« Mathilde traverse le fleuve
par le pont du Carrousel comme
elle le faisait avec son père, promène
sa nostalgie dans les Tuileries
qu'une résurgence tardive de l'hiver
a désertées. »

La Part des cendres
Dans le parc désert…

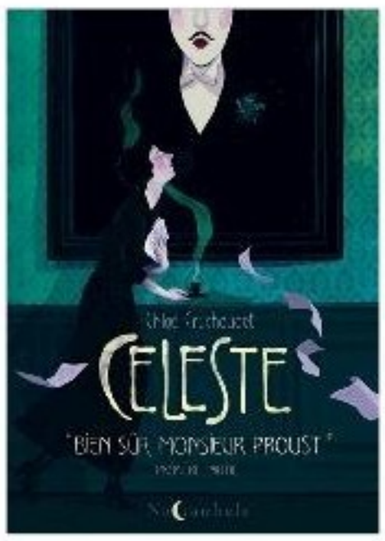
Emmanuelle Favier, Albin Michel, 2022

L'Événement
Enlèvement

Annie Ernaux, Gallimard, 2000

Céleste Albaret
La table secrète

Chloé Cruchaudet, *Céleste. « Bien sûr, monsieur Proust »*, Soleil, 2022



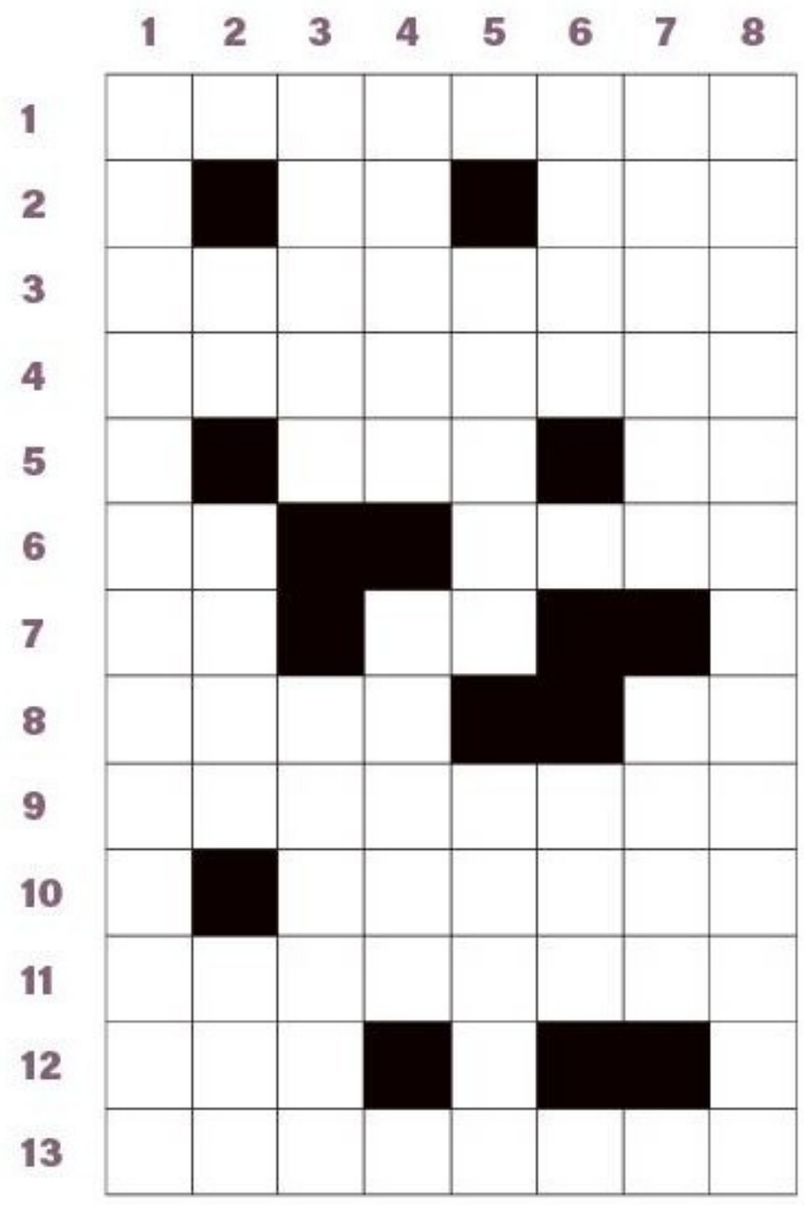
« Quand elle se réveillait, au délice
d'avoir dormi s'ajoutait l'émerveillement
d'avoir vécu de tels prodiges. »

Le Livre des sœurs
Soleil des rêveurs

Amélie Nothomb, Albin Michel, 2022

Les trous noirs
sont irrésolus

Alain Riazuelo, *Les Trous noirs. À la poursuite de l'invisible*, De Boeck Sup, 2018



LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

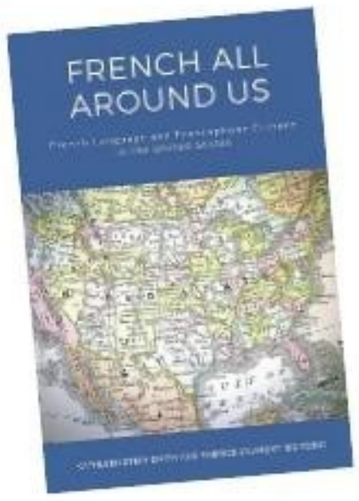
Horizontalement

1. En un certain sens, garde-fou. **2.** Pas besoin du bac pour le passer. Prénom de star. **3.** Éole devait le faire, certains jours. **4.** Vacarme. **5.** Un espace consacré aux activités économiques. Un peu d'écume. **6.** Vieux plis. Vit principalement en Somalie. **7.** Personnel. Baie appréciée, en texto. **8.** Salut familier, et même, ici, déformé. Absorbé. **9.** Arrive en cas de sinistre. **10.** Rongeur d'Amérique. **11.** Collés au mur. **12.** Est bien difficile à plaquer. **13.** Porte-plumes dont une espèce est endémique à la Corse.

Verticalement

1. Passionnées. **2.** Points cardinaux. Recèlent bien des tours. Ce n'est pas une reinette. **3.** Son détroit est très connu. Toujours cité en Algérie, ici de bas en haut, sous une des deux orthographes licites. **4.** Renvoie plus haut. Qui a pris la teinte de l'émotion. **5.** Sortie de nuit. Est toute fraîche du matin. **6.** Reluqua. Dupés. **7.** Ne peuvent être mis en doute. Point souple. **8.** Se plaît à vous faire une grosse tête.

Histoire et renouveau du français en Amérique



Remontant au XVIIIe siècle, la francophonie s'est durablement implantée aux États-Unis. Comme le raconte un ouvrage collectif à succès paru au printemps dernier outre-Atlantique.

Tout est parti d'un livre, *French All Around Us*, sous la direction de Kathleen Stein-Smith et Fabrice Jaumont (TBR Books, non traduit). Professeure de français et bibliothécaire, Kathleen Stein-Smith a imaginé ce livre pendant le confinement. Elle a contacté Fabrice Jaumont, un chercheur et éducateur français, qui vit aux États-Unis depuis 1997. Paru outre-Atlantique au début du printemps, leur livre réunit vingt-deux textes d'auteurs francophones. Basés en Floride, à New York ou en Louisiane, les écrivains sont originaires du Québec, du Sénégal, d'Haïti, de France ou encore binationaux franco-américains. Tous racontent l'histoire du français en Amérique, mais surtout les expériences actuelles d'Américains francophones.

LOUISIANE ET NOUVELLE-ANGLETERRE, TOUJOURS TRÈS FRANCOPHILES

Le succès rapide et durable de l'ouvrage a étonné ses deux concepteurs. Pourtant, le français est bien « *partout aux États-Unis* », comme l'indique le titre. Issue de plusieurs vagues d'immigration, la langue française est implantée en Louisiane, où les Acadiens (originaires d'Acadie, soit, aujourd'hui, le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse et l'Île-du-Prince-Édouard) ont été déportés au XVIIIe siècle. Elle est également vibrante dans la Nouvelle-Angleterre (Maine, Vermont, New Hampshire, Massachusetts, Connecticut, Rhode Island). La concentration de francophones et francophiles en Nouvelle-Angleterre s'explique par la « grande hémorragie », nom donné à la diaspora québécoise entre le milieu du XIXe siècle et la Grande Dépression des années 1930 : 900 000 Canadiens français se sont exilés aux États-Unis pendant cette période, notamment en Nouvelle-Angleterre. Ainsi aujourd'hui, la ville de Madawaska dans le Maine est la ville la plus francophone des États-Unis : 84 % de la population parle notre langue. Moins connue est la francophonie dans les États du Missouri, du Dakota du Nord et du Michigan. Elle résulte de la proximité avec l'Ontario, au Canada. Le français parlé à Détroit ressemble assez à celui parlé par les Franco-Ontariens. Le Minnesota, également limitrophe du Canada, a toujours une devise en français : « L'étoile du Nord ».

L'APPORT DES IMMIGRÉS CONGOLAIS

On estime qu'aujourd'hui plus de 2 millions de personnes utilisent couramment le français aux États-Unis. Elle y est la septième langue la plus parlée, et la deuxième langue la plus apprise. À New York vivent 80 000 Français. Tout l'enjeu pour les défenseurs du français est de faire passer l'idée que la langue de Molière est un atout pour travailler dans le secteur du tourisme, mais aussi dans le domaine de l'humanitaire et des affaires. En effet, les États-Unis commercent avec la plupart des pays francophones du monde, notamment en Afrique. L'immigration venue du continent africain est la nouvelle donnée remarquable, selon les auteurs du livre. Dans l'État du Maine, historiquement francophone, existe un brassage entre les descendants de Canadiens francophones et les Congolais récemment arrivés.

L'histoire du français aux États-Unis est d'une grande richesse. En 2018, la Louisiane est devenue le premier État américain à entrer dans l'Organisation internationale de la francophonie. Depuis plusieurs années déjà, on observe l'intérêt des Américains pour leurs lointaines origines européennes, canadiennes et francophones. Le succès de *French All Around Us* le prouve. Ses auteurs, Fabrice Jaumont et Kathleen Stein-Smith, espèrent sa traduction en français pour cet automne. ■

Gladys Marivat

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Cinéma »

À son apogée, qu'on peut situer sans hésitation au milieu du XXe siècle, le « cinématographe » des frères Lumière était devenu le « cinéma » et, dans le langage supposé le plus populaire, le « ciné » : ce raccourcissement continu du terme de référence témoignait d'un profond enracinement. Son alter ego, né à la même époque et dont la courbe de popularité était approximativement parallèle, était, de même, passé de la « télégraphie sans fil » à la « TSF » (parfois écrit bouffonnement « téhessef ») et, pour finir, à la plus familière « radio ». Assurément il manquait encore à l'objet la reconnaissance culturelle suprême. Il n'y a pas de légitimation, il n'y a que des preuves de légitimité ; elles s'appellent critique et histoire, revues et cercles, archives et musées, cursus scolaires et universitaires. Le cinéma – arrêtons-nous à ce terme médian qui, en effet, s'imposa – fit l'objet de ce travail de reconnaissance, grâce à une avant-garde qui, à cette occasion, forgea en français des termes – et donc des concepts – ad hoc : « ciné-club », « cinéphile » et, dès 1923, « septième art » – innovation linguistique ingénieuse qui donna ensuite des idées aux bédéphiles (« neuvième art ») voire aux cuisiniers (« neuvième art », derechef).

On précise ici « en français » car il est tout à fait remarquable que ce soit de France et non des États-Unis ou d'Union soviétique que soit venue cette configuration théorique. Conformément à son tropisme clérical et monarchique, la France fut, dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres, précoce en matière de programme et plus poussive en matière de réalisation. Ainsi la « cinémathèque » – autre innovation linguistique des années 1920 – d'Henri Langlois, fondée en 1936, resta-t-elle une association jusqu'à ce que, au prix d'une crise politique, annonciatrice de Mai 68, l'État français ait décidé de créer ses propres archives du film, avec une bonne trentaine d'années de retard sur le Royaume-Uni.

Ce n'est pas tout à fait un hasard si les années 1930 ont eu en ce domaine cette tonalité archivistique : ce sont les années où le passage du muet au parlant fut perçu par les cinéphiles comme risquant d'entraîner l'anéantissement de tout un patrimoine. La culture est d'abord une affaire de technique, et la suite du destin du cinéma est là pour nous le confirmer, jusqu'à ce moment précis où j'écris, et où les nuages les plus noirs s'accumulent sur sa tête. La situation actuelle est en effet inédite.

Baptisée en 1900, concrétisée en 1930, popularisée à partir des années 1950, la télévision a pu, un moment, apparaître comme un danger mortel pour le cinéma. Assurément, elle l'a alors supplanté comme premier spectacle populaire mais, en regard, la légitimation culturelle du septième art ne s'en est trouvée que mieux assurée. Et, au final, à l'instar de la radio, la télévision a échoué à se faire reconnaître comme art à part entière. Il en est tout autrement aujourd'hui où il ne s'agit plus d'un affrontement mais d'une dilution, d'une perte d'identité radicale qui, au reste, entraîne dans la même chute la radio et la télévision en tant que lieux d'administration de programmes.

LES JEUNES GÉNÉRATIONS ABANDONNENT PROGRESSIVEMENT LA SALLE ET SON GRAND ÉCRAN

La dilution a commencé avec l'apparition – là aussi en France, vers 1955 – de la notion d'« audio-visuel », complétée par l'invention – dont l'auteur, François Billetdoux, est français – du « multimédia ». Aujourd'hui, la situation est claire : les jeunes générations abandonnent progressivement la salle et son grand écran pour le (très) petit écran des ordinateurs et, de plus en plus, des téléphones. Plus subtilement et plus radicalement encore, un support et une forme – dialectiquement liés – sont en train, sous nos yeux, de remplacer la séance autour d'un film, et un film d'auteur (la « *politique des auteurs* » chère à François Truffaut) : la plateforme et la série, avec non plus son réalisateur mais son *showrunner* (en bon français « directeur de série ») : l'exact opposé de toute la théorie de la Nouvelle Vague. Comme le temps passe… ■

AUDREY SOVIGNET

L'INDEX DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire Magazine littéraire a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Olivier Adam	*Dessous les roses*	Flammarion	85	★☆☆☆☆
Kaouther Adimi	*Au vent mauvais*	Seuil/Fiction et Cie	79	★★★★☆
Gérard Araud	*Histoires diplomatiques*	Grasset	117	★★★☆☆
Aurélien Barrau	*Anomalies cosmiques*	Dunod	115	★★★☆☆
Clémentine Beauvais	*Les Facétieuses*	Sarbacane	105	★★★★☆
Emma Becker	*L'Inconduite*	Albin Michel	74	★★★★☆
Mathieu Belezi	*Attaquer la terre et le soleil*	Le Tripode	78	★★★★☆
Clara Benador	*Les Petites Amoureuses*	Gallimard	76	★★★☆☆
Jean-Pierre Bibring	*Seuls dans l'univers*	Odile Jacob	118	★★★☆☆
Jérôme Bonnafont	*Diplomate, pour quoi faire ?*	Odile Jacob	117	★★★☆☆
Miguel Bonnefoy	*L'Inventeur*	Rivages	6	★★★★☆
Hugo Boris	Débarquer	Grasset	80	★★★★☆
Grégoire Bouillier	*Le cœur ne cède pas*	Flammarion	68	★★★★★
Rozenn Brécard	*Le Détour*	La Partie	105	★★★☆☆
Claire Castillon	*Zoreille du Bois-Joli*	Albin Michel Jeunesse	105	★★★☆☆
Agnès de Clairville	*La poupée qui fait oui*	Harper Collins	83	★★☆☆☆
Sandrine Collette	*On était des loups*	JC Lattès	78	★★★★☆
Anna Colin Lebedev	*Jamais frères ?*	Seuil	112	★★★★☆
Mia Couto	*La Cartographie des absences*	Métailié	94	★★★★★
Valentine Cuny-Le Callet	*Perpendiculaire au soleil*	Delcourt	104	★★★★☆
Marc Dambre	*Génération hussards*	Perrin	107	★★★☆☆
Mark Z. Danielewski	*La Maison des feuilles*	Monsieur Toussaint Louverture	97	★★★★★
Pauline Delabroy-Allard	*Qui sait*	Gallimard	84	★★★★☆/★
Virginie Despentes	*Cher connard*	Grasset	58	★★★★☆
Diaty Diallo	*Deux secondes d'air qui brûle*	Seuil/Fiction et Cie	83	★★★☆☆
Charles Dickens	*De grandes espérances*	Tristram	106	★★★★★
Johanna Katrín Fridriksdóttir	*Valkyrie. Les femmes du monde viking*	Texto	119	★★★☆☆
Tom Gauld	*La Revanche des bibliothécaires*	2024	104	★★★★☆
Brigitte Giraud	*Vivre vite*	Flammarion	77	★★★★☆
Stephen Graham Jones	*Un bon Indien est un Indien mort*	Rivages/Noir	98	★★★★☆
Sibylle Grimbert	*Le Dernier des siens*	Anne Carrière	81	★★★★☆
Catherine Guesde	*Penser avec le punk*	PUF	116	☆☆☆☆☆
Anna Hope	*Le Rocher blanc*	Le Bruit du monde	92	★★★★☆
Victor Jestin	*L'homme qui danse*	Flammarion	81	★★★☆☆
Sarah Jollien-Fardel	*Sa préférée*	Sabine Wespieser	82	★★★☆☆
Andreas Kappeler	*Russes et Ukrainiens. Les frères inégaux*	CNRS	112	★★★★★
Yasmina Khadra	*Les Vertueux*	Mialet-Barrault	79	★★★☆☆
Nicolas Lagoia	*La Ville des vivants*	Flammarion	94	★★★☆☆
Caroline Laurent	*Ce que nous désirons le plus*	Les Escales	80	★★★☆☆
Guillaume Lebrun	*Fantaisies guérillères*	Christian Bourgois	83	★★★☆☆
Ben Lerner	*L'École de Topeka*	Christian Bourgois	93	★★★★☆
Simon Liberati	*Performance*	Grasset	76	★★★★★
David Lopez	*Vivance*	Seuil	77	★★★★☆
Annie Lulu	*Peine des faunes*	Julliard	79	★★★☆☆
Lucie Malbos	*Le Monde viking*	Tallandier	119	★★★★☆
Marcus Malte	*Qui se souviendra de Phily-Jo ?*	Zulma	9	★★★★☆
Jean-Paul Mari	*Oublier la nuit*	Buchet-Chastel	113	★★★☆☆
Gabriel Martinez-Gros	*La Traîne des empires*	Passés composés	115	★★☆☆☆
Victoria Mas	*Un Miracle*	Albin Michel	84	★★★★☆/★
Bruno Meyerfeld	*Cauchemar brésilien*	Grasset	114	★★★★☆
Christophe Ono-Dit-Biot	*Trouver refuge*	Gallimard	75	★★★☆☆
Julie Otsuka	*La Ligne de nage*	Gallimard	90	★★★★★
Polina Panassenko	*Tenir sa langue*	L'Olivier	83	★★★★☆
Anthony Passeron	*Les Enfants endormis*	Globe	82	★★★★☆
Pia Petersen	*La Vengeance des perroquets*	Les Arènes/Equinoxe	98	★★★☆☆
Jean-Christian Petitfils	*Le Saint Suaire de Turin*	Tallandier	115	★★★☆☆
Alex Pheby	*Mordew*	Inculte	97	★★★☆☆
Neil Price	*Les Enfants du frêne et de l'orme*	Seuil	119	★★★☆☆
Tiffany Quay Tyson	*Un profond sommeil*	Sonatine	99	★★★☆☆
Alexis Ragougneau	*Palimpseste*	Viviane Hamy	85	★☆☆☆☆
Yves Ravey	*Taormine*	Minuit	36	★★★★☆
Alastair Reynolds	*La Millième Nuit*	Le Bélial	97	★★★☆☆
Marieke Lucas Rijneveld	*Mon bel animal*	Buchet-Chastel	96	★★★★☆
Emmanuel Ruben	*Les Méditerranéennes*	Stock	78	★★★☆☆
Monica Sabolo	*La Vie clandestine*	Gallimard	69	★★★☆☆
Stefanie vor Schulte	*Garçon au coq noir*	Héloïse d'Ormesson	96	★★★☆☆
Pierre Singaravélou, Sylvain Venayre	*L'Épicerie du monde*	Fayard	114	★★★☆☆
Alexander Starritt	*Nous, les Allemands*	Belfond	96	★★★★☆
Peter Szendy	*Pouvoirs de la lecture*	La Découverte	116	★★★★★
Maryla Szymiczkowa	*Madame Mohr a disparu*	Agullo	99	★★★☆☆
Colm Tóibín	*Le Magicien*	Grasset	95	★★★★☆
Anne de Tinguy	*Le Géant empêtré*	Perrin	112	★★★★☆
Milène Tournier	*Se coltiner grandir*	Lurlure	107	★★★☆☆
Minh Tran Huy	*Un enfant sans histoire*	Actes Sud	66	★★★★☆
Juan Gabriel Vásquez	*Une rétrospective*	Seuil	91	★★★★☆
Luc Vezin	*La Vie sans histoire de James Castle*	Arléa	66	★★★★☆
Emmanuel Villin	*La Fugue Thérémine*	Asphalte	77	★★★☆☆
Bastien Vivès	*Dernier week-end de janvier*	Casterman	104	★★★☆☆
Kinga Wyrzykowska	*Patte blanche*	Seuil	82	★★★★☆
Alice Zeniter	*Toute une moitié du monde*	Flammarion	107	★★☆☆☆

Adaptation du roman « **PLEURER DES RIVIÈRES** » d'**ALAIN JASPARD** paru aux éditions **HÉLOÏSE D'ORMESSON**

AU CINÉMA LE 28 SEPTEMBRE

france•tv LiRE magazine littéraire OCS L'OBS

ISABELLE CARRÉ

La comédienne et romancière revient sur les écrans avec *La Dégustation*, d'Ivan Calbérac, comédie romantique adaptée de la pièce du réalisateur. Lectrice passionnée, elle se confie sur les livres qui l'ont marquée.

VOS PREMIERS SOUVENIRS DE LECTURE?

« *Les Contes* d'Andersen, notamment *Le Vilain Petit Canard*. J'avais une dizaine d'années. Comme je le raconte dans mon premier livre, *Les Rêveurs*, ma famille était un peu le vilain petit canard dans l'arbre généalogique.

Il y a quelques années, je me suis souvenu que ce canard était un cygne. À l'époque, je n'avais retenu que l'aspect sombre du conte. Il me semblait que c'était un défaut de ne pas être dans le rang. Finalement, ce n'est pas si mal. »

LE LIVRE QUE VOUS AIMEZ RELIRE?

« *Bonhomme de neige, bonhomme de neige* de Janet Frame, l'auteur d'*Un ange à ma table*. C'est un conte : la condition humaine racontée du point de vue d'un bonhomme de neige. Une splendeur. »

VOTRE BD PRÉFÉRÉE?

« Je relis régulièrement *Frances* de Joanna Hellgren. L'histoire d'une famille dont chaque membre cherche son identité. Une famille qui ressemble à la mienne… Mais je ne suis ni *Tintin*, ni *Astérix*, ni *Lucky Luke*. »

LE DERNIER LIVRE LU?

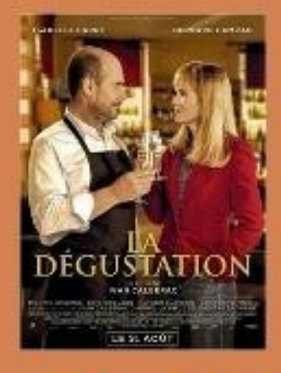
« Il y en a plusieurs. *Être à sa place* de la philosophe Claire Marin. Le livre explique comment on trouve sa place et si le propre d'une place ne serait pas de bouger constamment. C'est captivant.

J'ai par ailleurs découvert une autrice iconoclaste : Irmgard Keun, et son livre très émouvant, *Une vie étincelante*. En ce moment, je lis *La Cache* de Christophe Boltanski. »

L'AUTEUR QUE VOUS PORTEZ AUX NUES?

« Ils sont nombreux, et si j'aime un auteur, j'essaie de tout lire. J'ai commencé par Tchekhov à 16 ans sur une plage bretonne alors que j'étais inscrite à un stage de planche à voile. J'ai eu aussi ma période Joyce Carol Oates, mais elle écrit tellement que c'est difficile de tout lire. J'ai une énorme admiration pour Richard Brautigan : son humour teinté de mélancolie, son regard singulier, décalé, sa poésie. Il faut lire *Retombées de sombrero, Mémoires sauvés du vent, L'Avortement*… J'ai découvert l'équivalent féminin de Brautigan, Lucia Berlin. Il n'y a que deux livres publiés en français : *Manuel à l'usage des femmes de ménage* et *Un soir au paradis*. Un troisième attend dans les tiroirs chez Grasset… C'est injuste. Il faut faire campagne pour que ce livre soit publié ! »

Propos recueillis par Éric Libiot



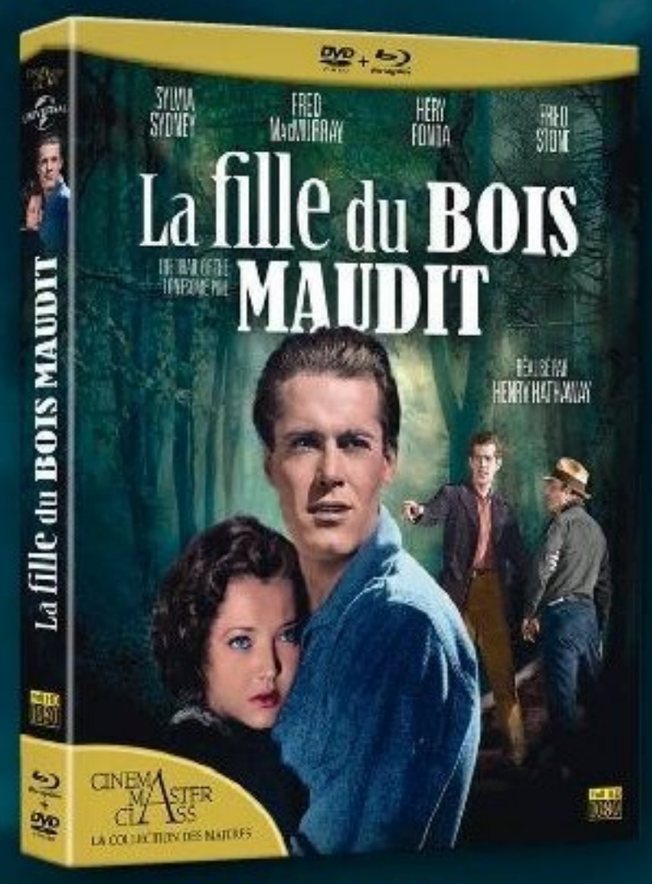
LA DÉGUSTATION
d'Ivan Calbérac
avec Isabelle Carré,
Bernard Campan,
Mounir Amamra…
En salles le 31 août.

BERTRAND VACARISAS/MANDARIN ET COMPAGNIE

LA COLLECTION CINEMASTER CLASS DES MAITRES

DÉCOUVRIR HENRY HATHAWAY EN 4 CHEFS-D'ŒUVRE !

L'un des premiers films
en Technicolor de l'Histoire du cinéma.



Des comédiens
de légende pour
un drame émouvant.

NOUVELLES
RESTAURATIONS
HAUTE-DEFINITION
EN COMBO
BLU-RAY + DVD

"Un mélodrame
aux accents ultra
spectaculaires" VARIETY

UNIQUEMENT EN DVD

SUPPLÉMENTS EXCLUSIFS :

PRÉSENTATION
PAR DES SPÉCIALISTES
BANDES-ANNONCES D'ÉPOQUE,
JAQUETTES RÉVERSIBLES...

INCLUS :

UN LIVRET
COLLECTOR
24 PAGES
DE DENIS ROSSANO

LE 13 SEPTEMBRE 2022

INFORMATIONS & COMMANDES
au 01 55 17 16 16 elephant1@wanadoo.fr

UNIVERSAL

ELEPHANT Classics FILMS

C'est pour toujours : © 1934 Paramount Productions, Inc. Renewed © 1961 by EMKA. All rights Reserved. La fille du bois maudit : © 1936 Paramount Productions, Inc. Renewed © 1963 by EMKA. All rights Reserved. Les Gars du large : © 1937 Paramount Pictures, Inc. Renewed 1965 by EMKA. All rights Reserved. Ames à la mer : © 1937 Paramount Pictures, Inc. Renewed 1964 by EMKA. All rights Reserved. Cinemaster Design © 2022 Universal Studios. All rights reserved.

Retrouvez le chemin du voyage avec Arts et Vie

Le n°1 du voyage culturel

Voyages accompagnés • Petits groupes • Guides francophones • Programmes culturels complets

RÉSERVEZ EN TOUTE SÉRÉNITÉ

En cas d'annulation de votre voyage par Arts et Vie pour raison sanitaire, vous êtes intégralement remboursé.

Une assurance « épidémie », comprise dans tous nos forfaits vous accompagne durant votre voyage.

Quel qu'en soit le motif, annulez votre voyage sans frais jusqu'à 4 jours avant le départ, avec l'option « remboursement-annulation ».

Découvrez notre collection de voyages sur

www.artsetvie.com

Brochure sur simple demande au 01 64 14 52 97

ARTS ET VIE
VOYAGES CULTURELS